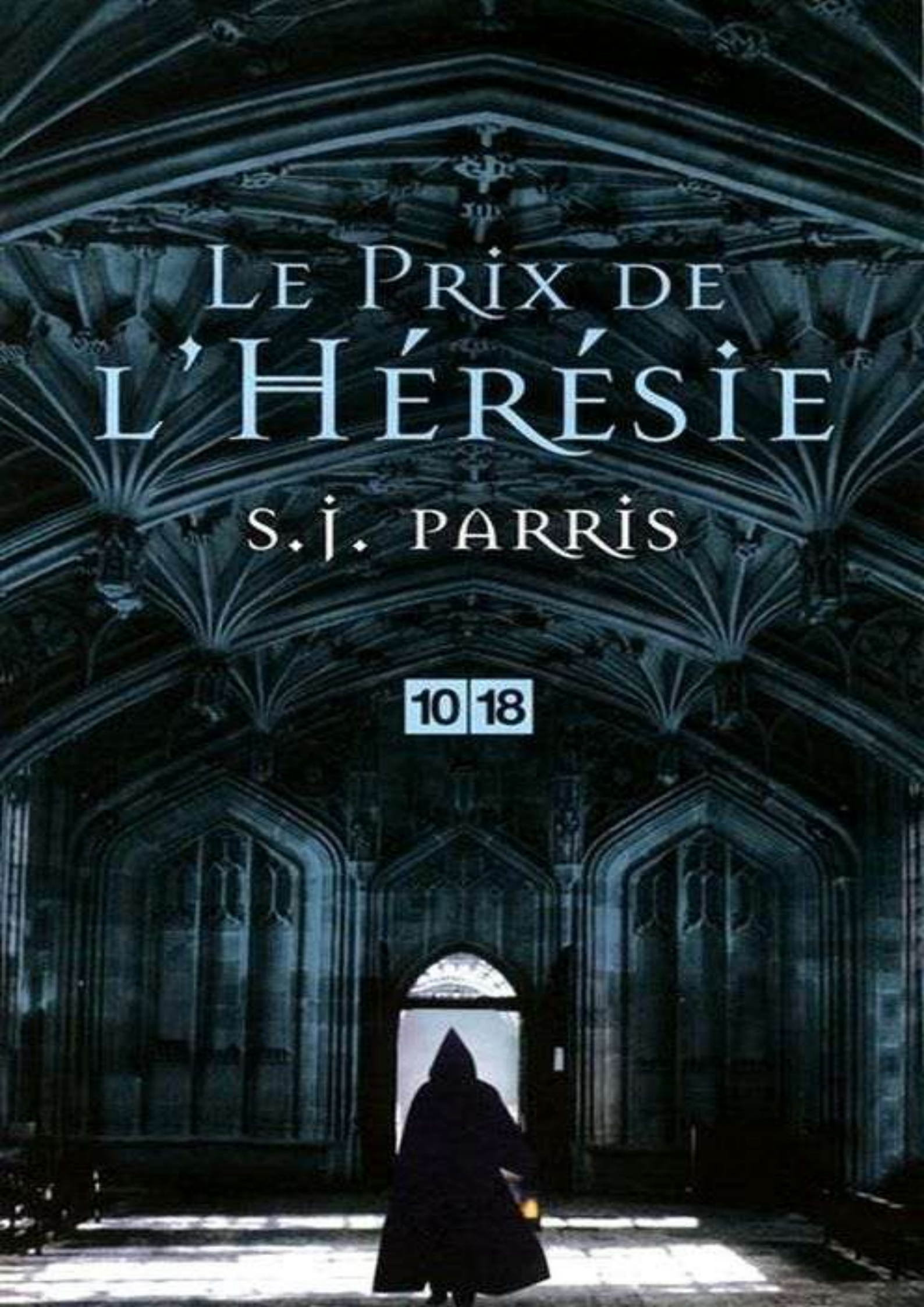
LE PRIX DE
L'HÉRÉSIE
S.J. PARRIS
10 18

Sur l'auteur

S. J. Parris est le nom de plume de Stephanie Merritt, journaliste au *Guardian* et *The Observer*. C'est en préparant sa thèse sur l'influence de l'occultisme sur la littérature de la Renaissance qu'elle rencontre le fascinant Giordano Bruno ! Face au destin et à la personnalité exceptionnels du sulfureux Napolitain, germe l'idée du *Prix de l'hérésie,* entré dans le cercle très fermé des best-sellers du *New York Times*. Elle signe en 2010 un second opus : *Prophecy*.

S. J. PARRIS

LE PRIX DE L'HÉRÉSIE

Traduit de l'anglais
par Maxime BERRÉE

10/18

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Les situations, événements et dialogues concernant des personnages publics ou historiques sont complètement fictifs et ne sont pas destinés à changer la nature fictive de cette œuvre.

Titre original :
Heresy

© Stephanie Merritt, 2010.
© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2011, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-264-05176-9

PROLOGUE

Monastère de San Domenico Maggiore, Naples, 1576

La porte s'ouvrit avec fracas et le bruit se répercuta dans la vaste pièce tandis que le plancher tremblait sous les pas décidés de plusieurs hommes. À l'intérieur du réduit exigu, juché sur le rebord du banc en bois, je prenais soin de ne pas trop m'approcher du trou au-dessus de la fosse. Le courant d'air provoqué par leur arrivée fit vaciller la petite flamme de ma bougie, qui projeta des ombres mouvantes sur les murs de pierre. *Allora*, me dis-je en levant la tête. Ils ont fini par venir me chercher.

Les bruits de pas s'arrêtèrent devant le réduit, un poing tambourina contre la porte et la voix épaisse de l'abbé retentit, haut perchée, loin de son habituel ton de diplomate.

« Fra Giordano ! Je vous ordonne de sortir sur-le-champ sans chercher à cacher ce que vous tenez entre les mains ! »

J'entendis le ricanement de l'un des moines qui l'accompagnaient, promptement suivi d'une sévère remontrance de l'abbé, fra Domenico Vita. En dépit de la situation, je ne pus m'empêcher de sourire. Dans le cours ordinaire des jours, fra Vita donnait l'impression que toutes les fonctions corporelles l'offensaient prodigieusement. Appréhender l'un de ses moines dans un endroit aussi ignominieux devait le plonger dans une détresse sans précédent.

« Un moment, *padre,* si vous permettez ! » criai-je en réponse.

Je dénouai mon habit à la hâte pour donner l'impression que j'avais utilisé les latrines et je regardai le livre que je tenais à la main. Je jouai un moment avec l'idée de le dissimuler quelque part sous mon habit, mais c'eût été vain : on allait me fouiller sans délai.

« Pas une seconde de plus, frère, gronda fra Vita. Vous avez passé plus de deux heures ici, je pense que c'est amplement suffisant.

— Quelque chose que j'ai mangé, *padre* », répondis-je.

Avec un profond regret, je jetai le livre dans le trou en toussant bruyamment pour couvrir le bruit d'éclaboussure de sa chute dans le cloaque. C'était une si belle édition…

Tournant le loquet, j'ouvris la porte devant laquelle se tenait mon abbé. Son visage lourd vibrait d'une rage contenue, accentuée par la lumière vive des torches brandies par les quatre moines qui se trouvaient derrière lui et me dévisageaient, à la fois atterrés et fascinés.

« Plus un geste, fra Giordano, commanda Vita en pointant un index vengeur sur moi. Il est trop tard pour vous cacher. »

Il pénétra dans la cabine, l'odeur le fit grimacer et il tendit sa lanterne pour vérifier chaque coin. Ne trouvant rien, il se tourna vers les hommes derrière lui.

« Fouillez-le ! » vociféra-t-il.

Mes frères échangèrent des regards consternés, puis ce finaud de fra Agostino da Montalcino, un Toscan, avança vers moi, un sourire mauvais peint sur le visage. Il ne m'avait jamais aimé, mais son aversion s'était muée en une franche animosité après que j'eus publiquement triomphé de lui quelques mois auparavant dans une querelle à propos de l'hérésie arienne. Depuis lors, il racontait partout que je niais la divinité du Christ. Sans l'ombre d'un doute, c'était lui qui avait mis fra Vita en travers de mon chemin.

« Pardon, fra Giordano, me dit-il avec mépris en m'inspectant de la tête aux pieds, ses mains faisant le tour de mes hanches avant de descendre le long de mes cuisses.

— Essayez de ne pas y prendre trop de plaisir, marmonnai-je.

— Je ne fais qu'obéir à mon supérieur. »

Quand il eut fini de me palper, il se releva pour faire face à fra Vita, visiblement déçu.

« Il ne dissimule rien sous son habit, père. »

Fra Vita s'approcha et me fixa un long moment sans rien dire. Son visage était si près du mien que je pouvais compter les poils sur son nez et sentir son haleine empestant l'oignon.

« Le péché de notre premier père était de désirer la connaissance interdite. » Il détachait soigneusement chaque syllabe et s'humecta les lèvres de sa grosse langue avant de

poursuivre. « Il pensait pouvoir devenir l'égal de Dieu. Et tel est aussi votre péché, fra Giordano. Vous êtes l'un des jeunes hommes les plus doués que j'aie connus à San Domenico Maggiore depuis tant d'années, mais votre curiosité et l'orgueil que vous tirez de votre intelligence vous empêchent d'utiliser ces dons pour la gloire de l'Église. Il est grand temps que le Père Inquisiteur se penche sur votre cas.

— Non, *padre*, s'il vous plaît, je n'ai rien fait… protestai-je tandis qu'il se retournait, prêt à partir.

— Fra Vita ! s'écria soudain Montalcino dans mon dos. Vous devriez venir voir ça ! »

Il tenait sa torche au-dessus du trou du réduit, couvant des yeux sa découverte. Vita blêmit. Puis il se pencha pour voir de quoi le Toscan parlait et, apparemment satisfait, se retourna vers moi.

« Fra Giordano, retournez dans votre cellule et restez-y jusqu'à nouvel ordre. Cela requiert l'immédiate attention du Père Inquisiteur. Fra Montalcino, récupérez ce livre. Nous saurons enfin quelles hérésies et quelle nécromancie notre frère étudie ici avec une dévotion que je ne l'ai jamais vu appliquer aux Saintes Écritures. »

Le regard horrifié de Montalcino passa de l'abbé à moi. J'étais resté si longtemps dans les latrines que je m'étais habitué à l'odeur, mais l'idée de plonger la main dans la fosse sous la planche me révulsait. Je lui adressai un grand sourire.

« Moi, mon père ? demanda-t-il en s'étranglant.

— Vous, frère. Et ne traînez pas. »

Fra Vita resserra sa cape pour se préserver de l'air glacial de la nuit.

« Je peux vous éviter ce désagrément, offris-je. Ce sont seulement les *Paraphrases* d'Érasme. Pas de magie noire là-dedans.

— Comme vous le savez, frère Giordano, répondit sombrement Vita, les œuvres d'Érasme sont inscrites à l'index des livres interdits par l'Inquisition. »

Il braqua à nouveau sur moi ses yeux dénués de la moindre parcelle d'humanité.

« Mais nous aurons l'occasion d'en apprendre davantage. Cela fait trop longtemps que vous nous prenez pour des imbéciles. Il est temps que la pureté de votre foi soit mise à l'épreuve. Fra Battista ! appela-t-il en se tournant vers l'un des moines qui portaient les torches. Envoyez un message au Père Inquisiteur. »

J'aurais pu me mettre à genoux et implorer sa clémence mais cela aurait manqué de dignité, d'autant que fra Vita aimait l'ordre et le respect des procédures. S'il avait décidé que je devais faire face au Père Inquisiteur, peut-être pour servir d'exemple à mes frères, rien ne l'en dissuaderait tant que cette histoire ne serait pas parvenue à son terme. Et je craignais de trop bien savoir comment elle se terminerait. Je rabattis ma capuche et suivis l'abbé et les moines dehors, ne m'interrompant que pour jeter un dernier regard à Montalcino qui relevait ses manches, s'apprêtant à repêcher mon Érasme perdu.

« D'un certain côté, mon frère, vous avez de la chance, dis-je en le saluant d'un clin d'œil. Mes déjections sentent très bon, comparées à d'autres. »

Il leva les yeux vers moi, le visage déformé par la haine et le dégoût.

« Nous verrons si votre esprit survit après qu'on vous aura enfoncé un tison brûlant dans le cul, Bruno », répondit-il avec une absence frappante de charité chrétienne.

Dans le cloître, la fraîcheur de la nuit napolitaine nous saisit et je regardai le souffle de ma respiration former des nuages de buée. J'appréciai d'être sorti du confinement des latrines. Autour de moi, les vastes murs de pierre du monastère rejetaient le cloître dans l'obscurité. Sur la gauche, la façade grandiose de la basilique nous écrasait. Je marchai d'un pas lourd en direction du dortoir des moines et tendis le cou vers le ciel pour observer les constellations. L'Église nous apprenait, d'après Aristote, que les étoiles étaient fixées dans la huitième sphère au-delà de la Terre, qu'elles étaient toutes équidistantes et qu'elles se déplaçaient ensemble en orbite autour de nous, comme le Soleil et les sept planètes dans leurs sphères respectives. D'autres, comme le Polonais Copernic, osaient

imaginer l'univers sous une forme différente, avec le Soleil au centre et la Terre en orbite autour. Personne ne s'était risqué au-delà, pas même en imagination – personne sauf moi, Giordano Bruno de Nola, et cette théorie secrète, plus audacieuse qu'aucune formulée jusque-là, n'était connue que de moi : l'univers n'avait pas de centre fixe, il était infini et chacune des étoiles que je voyais à cet instant scintiller dans ce noir écrin de velours était son propre Soleil, entouré d'innombrables mondes sur lesquels, au même instant, des êtres pareils à moi fixaient peut-être eux aussi les cieux en se demandant si quelque chose existait au-delà des limites de leur connaissance.

Un jour, j'écrirais tout cela dans un livre qui serait le grand œuvre de ma vie, un livre qui aurait un retentissement semblable au *De revolutionibus orbium coelestium* de Copernic, plus grand même, un livre qui réduirait à néant les certitudes non seulement de l'Église romaine, mais aussi celles de toute la chrétienté. Cependant il me restait encore tant de choses à comprendre, tant de livres à lire : des manuels d'astrologie, de magie antique, qui tous étaient interdits par l'ordre dominicain et que je ne pouvais jamais obtenir de la bibliothèque de San Domenico Maggiore. Je savais que si l'on me présentait aujourd'hui à l'Inquisition de l'Église catholique, tout cela me serait arraché à coups de tisons chauffés à blanc, de chevalet ou de roue, et je finirais par vomir mes hypothèses à peine esquissées, ce qui me vaudrait de brûler pour hérésie. J'avais vingt-huit ans, j'étais encore loin de désirer la mort. Je n'avais d'autre choix que de fuir.

Les complies venaient juste de s'achever et les moines de San Domenico se préparaient à se retirer pour la nuit. Arrivé dans la cellule que je partageais avec fra Paolo de Rimini, le froid de la nuit entrant dans mon sillage, je m'agitai frénétiquement dans cet espace minuscule pour rassembler les quelques affaires que je possédais dans un sac en toile. Étendu sur sa paillasse, Paolo s'adonnait à la méditation lorsque j'avais fait irruption. Il s'était dressé sur un coude et observait maintenant avec inquiétude mon effervescence. Lui et moi avions rejoint ensemble le monastère comme novices à l'âge de quinze ans. Treize ans plus

tard, il était le seul à qui je pouvais penser comme à un frère, au vrai sens du mot.

« Ils envoient chercher le Père Inquisiteur, expliquai-je en reprenant ma respiration. Je n'ai pas un instant à perdre.

— Tu as encore raté les compiles. Je t'ai prévenu, Bruno, dit-il en secouant la tête. À force de passer autant d'heures aux latrines le soir, les gens vont finir par avoir des soupçons. Fra Tomassa répète à tout le monde qu'une sérieuse maladie te détruit les intestins. Je t'avais dit qu'il ne faudrait pas longtemps à Montalcino pour deviner ce que tu fais réellement et alerter l'abbé.

— Ce n'était qu'Érasme, pour l'amour du Christ, répondis-je, agacé. Je dois partir ce soir, Paolo, avant qu'on me soumette à la question. Est-ce que tu as vu ma cape de voyage ? »

Le visage de Paolo devint soudain très grave.

« Bruno, tu sais qu'un dominicain ne peut pas quitter son ordre, sous peine d'excommunication. Si tu t'enfuis, ils le prendront comme un aveu et ils prononceront un arrêt contre toi. Tu seras condamné pour hérésie.

— Et si je reste, je serai aussi condamné pour hérésie. Ce sera moins douloureux *in absentia*.

— Mais où iras-tu ? De quoi vivras-tu ? »

Mon ami avait l'air abattu. J'interrompis mes recherches et posai ma main sur son épaule.

« Je voyagerai de nuit, je chanterai et je danserai, ou je mendierai si je le dois, et quand j'aurai mis une distance suffisante entre Naples et moi, j'enseignerai pour vivre. J'ai passé mon doctorat de théologie l'année dernière, il y a beaucoup d'universités en Italie. »

J'essayais de me montrer plein d'entrain, mais en réalité je me sentais oppressé et j'avais l'estomac noué. D'une certaine façon, que je ne puisse plus désormais me rendre aux latrines était une ironie du sort.

« Tu ne seras jamais en sécurité en Italie si l'Inquisition te condamne pour hérésie, dit tristement Paolo. Ils n'auront de cesse qu'ils te voient brûler.

— Dans ce cas, je dois m'en aller avant qu'ils en aient l'opportunité. J'irai peut-être en France. »

Je me détournai pour chercher ma cape. À cet instant surgit de ma mémoire, aussi claire que le jour où elle s'y était imprimée, l'image d'un homme consumé par le feu, à l'agonie, la tête rejetée en arrière afin d'éloigner son visage des flammes insatiables qui dévoraient ses vêtements. C'était ce geste humain et inutile qui m'était resté après toutes ces années, ce mouvement pour protéger son visage du feu alors qu'il était lié à un piquet, et depuis lors j'avais soigneusement évité d'assister aux spectacles des bûchers. J'avais douze ans et mon père, soldat de profession et homme aux sincères convictions orthodoxes, m'avait emmené à Rome assister à une exécution publique pour mon édification et mon instruction. Au Campo dei Fiori, nous nous étions assurés un bon point de vue, à l'arrière de la foule qui se pressait, et j'avais été surpris par le nombre de personnes venues profiter de l'événement comme s'il s'était agi d'un combat de chiens ou d'une foire : colporteurs de pamphlets, moines mendiants, hommes et femmes vendant des pains, des gâteaux ou du poisson frit sur des plateaux suspendus au cou. Je n'étais pas non plus préparé à la cruauté du peuple, qui abreuva le prisonnier d'injures, lui cracha à la figure et lui jeta des pierres quand il s'avança sans un mot vers le piquet, tête basse. Je me demandais s'il gardait le silence par résignation ou par dignité, mais mon père m'apprit que sa langue était transpercée d'une pointe en acier afin qu'il n'essaie pas de convertir les spectateurs en répétant ses épouvantables hérésies depuis le bûcher.

Quand il fut attaché, on entassa autour de lui des fagots, de sorte qu'il fut presque caché à la vue. Lorsque la torche embrasa le petit bois en produisant des flammes intenses, un crépitement presque divin se fit entendre. Mon père hocha la tête d'un air approbateur. Parfois, m'expliqua-t-il, quand les autorités se sentaient d'humeur clémente, elles faisaient mettre du bois vert dans le bûcher. Ainsi, le condamné mourait de suffocation avant de souffrir réellement la morsure des flammes. Mais pour les hérétiques les plus corrompus, sorciers, envoûteurs, blasphémateurs, luthériens, *benandanti,* elles faisaient en sorte que le bois fût aussi sec que les pentes du mont Cicala en été. Alors la chaleur des flammes léchait le

coupable jusqu'à son dernier souffle et il finissait par implorer Dieu, sincèrement repentant.

Je n'avais pas envie de voir les flammes dévorer le visage de cet homme, mais mon père, fermement planté à côté de moi, regardait sans ciller, comme si observer les souffrances de ce pauvre hère faisait partie intégrante de son propre devoir envers Dieu, et je ne voulais pas sembler moins viril ou moins dévot que lui. J'entendis les cris dénaturés qui s'échappèrent de la bouche mutilée de l'homme lorsque ses yeux éclatèrent, le grésillement et les craquements de sa peau qui se détachait en se flétrissant tandis que la pulpe gorgée de sang fondait sous les flammes, je sentis l'effroyable odeur de chair calcinée qui me rappelait celle du sanglier qu'on rôtissait toujours au-dessus d'une fosse les jours de fête, à Nola. D'ailleurs, les acclamations de la foule, son exultation lorsque l'hérétique expira finalement, ne ressemblaient à rien tant qu'à ses manifestations en l'honneur d'un saint ou d'un jour férié. Sur le chemin du retour, je demandai à mon père pourquoi cet homme était mort de si horrible façon. Avait-il tué quelqu'un ? Mon père me répondit qu'il était hérétique. Je le pressai de m'expliquer ce qu'était un hérétique, et il me raconta que cet homme avait défié l'autorité du pape en niant l'existence du Purgatoire. Ainsi appris-je qu'en Italie les mots et les idées étaient aussi dangereux que les épées et les flèches, et qu'un philosophe ou un savant, pour s'exprimer librement, avait besoin d'autant de courage qu'un soldat.

Quelque part dans le bâtiment du dortoir, j'entendis une porte claquer violemment.

« Ils viennent, murmurai-je, en proie à la panique. Où diable est ma cape ?

— Tiens. »

Il me tendit la sienne et prit le temps de l'enfiler sur mes épaules.

« Et prends ça. »

Il me glissa dans la main un fourreau contenant une petite dague dont le manche était en os. Je posai sur lui un regard surpris.

« C'était un cadeau de mon père, murmura-t-il. Là où tu vas, tu en auras davantage besoin que moi. Et maintenant, *sbrigati*. Dépêche-toi. »

La fenêtre de notre cellule était juste assez large pour que je me hisse sur le rebord, une jambe après l'autre. Nous étions au premier étage du bâtiment. Environ deux mètres plus bas, le toit en pente des latrines des frères lais dépassait suffisamment pour que je m'y laisse tomber. De là, je pourrais me couler le long d'un contrefort et, si je parvenais à traverser le jardin sans être vu, je n'aurais plus qu'à escalader le mur d'enceinte du monastère et disparaître dans les rues de Naples à la faveur de l'obscurité.

Je cachai la dague dans mon habit, jetai le sac par-dessus mon épaule et grimpai sur le rebord. Une fois assis à califourchon, je m'arrêtai un instant pour regarder dehors. La lune gibbeuse flottait au-dessus de la ville, pâle et renflée, des traînées nuageuses dérivaient devant elle. Le silence régnait sur toutes choses. L'espace d'un instant, je sentis que j'arrivais à la croisée des chemins. J'étais moine depuis treize ans, mais quand je passerais ma jambe gauche de l'autre côté de la fenêtre et que je me laisserais choir sur le toit en contrebas, je tournerais pour de bon le dos à cette vie. Paolo avait raison, je serais excommunié pour avoir quitté mon ordre, quelles que soient les autres accusations dont on m'accablerait. Il leva les yeux vers moi, le visage empreint d'une tristesse muette, et tendit la main. Au moment où je me penchais pour la lui baiser, j'entendis des foulées énergiques dans le couloir.

« *Dio sia con te* », me souffla Paolo.

Je me laissai glisser tout en me retournant, ne tenant bientôt plus que par le bout des doigts, et mon habit sembla sur le point de se déchirer. Alors, m'en remettant à Dieu et au destin, je lâchai prise. Lorsque j'atterris sur le toit, les vantaux de la fenêtre se fermèrent au-dessus de moi. Je ne pouvais qu'espérer que Paolo avait été assez prompt.

Le clair de lune était à la fois un bien et un mal. Je traversai le jardin derrière les quartiers des moines en me collant aux murs pour ne pas être vu. Puis, m'aidant de vignes sauvages, je

parvins à me hisser sur le mur d'enceinte du monastère avant de sauter à terre et de dégringoler un petit talus jusqu'à la route.

Je me renfonçai aussitôt dans l'embrasure d'une porte en confiant mon sort à l'obscurité, car un cavalier remontait sur un cheval noir au grand galop la rue étroite en direction du monastère, sa cape ondulant derrière lui. Je relevai la tête, le sang battant à mes tempes, et reconnus le bord rond du chapeau qui disparaissait en haut de la colline vers la porte principale ; je venais d'échapper à l'inquisiteur local, convoqué en mon honneur.

Lorsque je fus incapable de faire un pas de plus, je dormis dans un fossé à la sortie de Naples, avec la cape de Paolo pour seule protection contre la nuit glaciale. Le deuxième jour, je gagnai un lit pour la nuit et un demi-pain en travaillant dans les écuries d'une auberge, au bord de la route. Ce soir-là, un homme m'attaqua pendant mon sommeil et je me réveillai avec des côtes fêlées, le nez en sang et plus le moindre quignon de pain. Mais, au moins, il s'était servi de ses poings plutôt que d'un couteau, comme je compris vite que c'était l'habitude parmi les vagabonds et les rôdeurs qui fréquentaient auberges et tavernes sur la route de Rome. Le troisième jour, je commençai à faire preuve de vigilance, et j'avais fait plus de la moitié du chemin qui devait me conduire jusqu'à Rome. La routine familière de la vie monastique qui avait si longtemps gouverné ma vie me manquait déjà, mais la sensation nouvelle de liberté me transportait de joie. Je ne servais plus rien ni personne, excepté ma propre imagination. À Rome, je me jetterais peut-être dans la gueule du loup, mais je savourais ce défi audacieux à la Providence. Soit je reprendrais une vie d'homme libre, soit l'Inquisition me retrouverait et je serais la proie des flammes. J'allais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter cette issue : je n'avais pas peur de mourir pour mes convictions, mais pas avant d'avoir déterminé lesquelles méritaient que je les défende au prix de ma vie.

PREMIÈRE PARTIE

Londres, mai 1583

CHAPITRE PREMIER

Je traversai le pont de Londres le matin du 20 mai 1583 sur un cheval emprunté à l'ambassadeur français attaché à la cour de la reine Elisabeth d'Angleterre. Bien qu'il ne fût pas encore midi, le soleil cognait déjà. La lumière faisait scintiller la surface ridée de la large Tamise et une brise chaude écartait les cheveux de mon visage, emportant avec elle la puanteur d'égout du fleuve. Mon cœur se gonfla d'excitation tandis que j'atteignais la rive sud et longeais le fleuve sur ma droite en direction de Winchester House, où je devais retrouver le cortège royal avec lequel je voyagerais jusqu'à la célèbre université d'Oxford.

Le palais des évêques de Winchester était bâti en brique rouge autour d'une cour, dans le style anglais, son toit s'ornant de cheminées richement décorées qui surplombaient la grande salle et ses hautes fenêtres verticales alignées face à l'eau. Devant le bâtiment, une pelouse descendait jusqu'à un grand quai où je discernais maintenant une foule bariolée piétinant l'herbe. L'air me portait des bribes de musique, des musiciens répétaient, et la société de Londres avait semble-t-il sorti ses plus beaux atours pour admirer le spectacle sous le soleil printanier. Près des marches, des domestiques préparaient un grand bateau paré de riches tentures de soie et de coussins jaunes et rouges. À l'avant se trouvaient huit places destinées aux rameurs, tandis qu'à l'arrière un auvent aux broderies complexes abritait des sièges confortables. Le vent agitait les bannières couleur rubis que le soleil rendait encore plus éclatantes.

Je mis pied à terre et un domestique vint se saisir de mon cheval alors que je marchais vers la demeure, observé d'un œil suspicieux par des gentilshommes élégamment vêtus. Soudain, je reçus une bourrade qui faillit m'envoyer au tapis.

« Giordano Bruno, vieux brigand ! Ils ne t'ont pas encore brûlé ? »

Retrouvant mon équilibre, je fis volte-face et découvris Philip Sidney qui se tenait là, souriant jusqu'aux oreilles, bras grands ouverts, jambes écartées et solidement plantées, les cheveux toujours arrangés en une sorte de houppe remontant sur le haut du crâne, tel un enfant sorti à la hâte de son lit. Sidney, le soldat-poète aristocrate que j'avais rencontré à Padoue, quand je fuyais à travers l'Italie.

« Il faudrait d'abord qu'ils m'attrapent, Philip, dis-je en souriant largement à mon tour.

— C'est *Sir* Philip, paysan. On m'a fait chevalier cette année, vois-tu.

— Excellent ! Cela signifie-t-il que tu vas acquérir de bonnes manières ? »

Il me prit dans ses bras et me donna de vigoureuses tapes dans le dos. *Notre amitié est bien curieuse,* me dis-je tout en reprenant ma respiration et en l'embrassant en retour. Nos parcours n'auraient pas pu être plus différents. Sidney était né dans l'une des plus hautes familles de la cour d'Angleterre, comme il ne s'était jamais lassé de me le rappeler, mais à Padoue nous avions immédiatement découvert que nous étions dotés du pouvoir de nous faire rire l'un l'autre, un bonheur rare et bienvenu dans cet endroit austère et souvent sinistre. Encore maintenant, six ans après, je ne ressentais aucune gêne en sa compagnie. D'emblée nous reprenions nos vieilles joutes affectueuses.

« Viens, Bruno, me dit Sidney en passant un bras sur mes épaules et en me guidant en bas de la pelouse, au bord du fleuve. Par Dieu, c'est une belle chose de te revoir ! Cette visite à Oxford aurait été intolérable sans ta compagnie. As-tu entendu parler de ce prince polonais ? »

Comme je secouais la tête, Sidney leva les yeux au ciel.

« Ma foi, tu le rencontreras bien assez tôt. Le palatin Albert Laski : un dignitaire polonais qui a trop d'argent et pas assez de responsabilités, et qui en conséquence passe son temps à se rendre nuisible dans toutes les cours d'Europe. Il était censé partir à Paris, mais le roi Henri de France lui interdit l'entrée de son royaume, si bien que Sa Majesté se retrouve chargée du

fardeau de le distraire encore un peu. D'où cette mise en scène élaborée pour lui faire quitter la Cour. »

Il désigna la barge d'un geste, puis jeta un coup d'œil autour de nous pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre.

« Je ne blâme pas le roi français d'avoir refusé sa venue, c'est un homme singulièrement insupportable. Tout de même, c'est une prouesse, et pas des moindres. Il y a bien une ou deux tavernes où l'on me refuse l'entrée, mais pour se voir fermer tout un pays, il faut avoir un véritable don pour se rendre indésirable. Don que Laski possède au plus haut point, comme tu t'en apercevras. Mais toi et moi, nous allons quand même prendre du bon temps à Oxford : tu épateras les benêts avec tes idées, et je me languis déjà de baigner dans ta gloire et de te montrer mes vieux repaires, dit-il en m'assénant un coup dans le bras. Même si, comme tu le sais, ce n'est pas notre seul but », ajouta-t-il à voix basse.

Debout côte à côte, nous contemplâmes le fleuve parsemé d'embarcations minuscules, de chaloupes et de petits bateaux à voile blanche croisant sur les eaux scintillantes. Le soleil du printemps illuminait les somptueuses façades de brique et de bois sur la rive opposée et ce panorama glorieux était dominé par la grande flèche de la cathédrale St Paul qui s'élevait au-dessus des toits, plus au nord. En observant Londres la magnifique, je me dis que j'avais de la chance d'être là, et qui plus est en si bonne compagnie.

« J'ai quelque chose pour toi de la part de mon futur beau-père, Sir Francis Walsingham, murmura-t-il, les yeux rivés sur le fleuve. Regarde ce que me vaut d'avoir été fait chevalier, Bruno, voilà que je sers d'intermédiaire. »

Il se redressa et leva la main devant ses yeux pour se protéger du soleil pendant qu'il surveillait brièvement l'endroit où mouillait notre bateau. Puis il plongea la main dans le sac en toile qu'il portait et en sortit une bourse en cuir renflée.

« C'est Walsingham qui te l'envoie. Tu devras peut-être faire face à certaines dépenses au cours de tes investigations. Considère qu'il s'agit d'une avance sur paiement. »

Sir Francis Walsingham. Le principal secrétaire d'État de la reine Elisabeth. L'homme derrière ma présence improbable au sein de cette compagnie. Son nom seul me procurait un frisson.

Nous nous écartâmes légèrement du reste de la foule rassemblée pour admirer la barge royale qu'on décorait de fleurs en vue de notre départ. Non loin, le groupe de musiciens avait entamé un morceau dansant et nous regardâmes les gens faire la ronde autour d'eux.

« Et maintenant, dis-moi, Bruno, tu n'as pas jeté ton dévolu sur Oxford uniquement pour débattre de Copernic avec une bande de professeurs moroses. Dès que j'ai appris ton arrivée en Angleterre, j'ai été certain que tu devais être sur la piste de quelque chose d'important. »

Je jetai un coup d'œil alentour pour m'assurer que personne ne pouvait nous entendre.

« Je suis venu dénicher un livre, répondis-je. Un livre que je recherche depuis un moment. Je crois qu'il a été apporté en Angleterre.

— Je le savais ! »

Sidney m'agrippa le bras et m'attira près de lui.

« Et qu'y a-t-il dans ce livre ? Des préceptes de magie noire à même de te dévoiler les arcanes de l'univers ? Tu goûtais déjà ce genre de choses à Padoue, d'après mes souvenirs. »

J'étais incapable de savoir s'il se moquait de moi, mais je décidai de faire confiance à ce qu'avait été notre amitié en Italie.

« Que dirais-tu, Philip, si je t'annonçais que l'univers est infini ? »

Il parut circonspect.

« Je dirais que ça dépasse de beaucoup l'hérésie copernicienne, et que tu ferais bien de parler moins fort.

— Eh bien, c'est ce que je crois, dis-je doucement. Copernic n'a pas dit toute la vérité. L'image du cosmos selon Aristote, avec ses étoiles fixes et les sept planètes en orbite autour de la Terre, c'est de la pure tromperie. Au lieu de la Terre, Copernic a placé le Soleil au centre du cosmos. Mais je vais plus loin, je dis qu'il y a beaucoup de Soleils, beaucoup de centres, autant qu'il y a d'étoiles dans le ciel. L'univers est infini, et si c'est le cas, pourquoi ne serait-il pas peuplé d'autres terres, d'autres

mondes, et d'autres êtres comme nous-mêmes ? J'ai décidé que l'œuvre de ma vie sera d'en apporter la preuve.

— Comment pourras-tu le prouver ?

— Je verrai tous ces mondes. Je pénétrerai les confins de l'univers, par-delà les sphères.

— Et comment comptes-tu t'y prendre, au juste ? Tu vas apprendre à voler ? »

Le doute était perceptible dans sa voix, et je ne pouvais pas lui en vouloir.

« Par la connaissance contenue dans le livre perdu du sage égyptien Hermès Trismégiste, qui le premier a percé ses mystères. Si j'arrive à le retrouver, j'apprendrai les secrets dont j'ai besoin pour me déplacer à travers les sphères à la lumière de la compréhension divine, et ainsi je pénétrerai l'Esprit divin.

— Tu veux pénétrer l'esprit de *Dieu*, Bruno ?

— Non, écoute. Depuis la dernière fois que je t'ai vu, j'ai étudié en profondeur l'ancienne magie des écrits hermétiques et la Kabbale des Hébreux, et j'ai commencé à comprendre des choses que tu croirais impossibles. »

J'hésitai.

« Si j'apprends à voyager comme le décrit Hermès, j'apercevrai ce qui se trouve au-delà du cosmos connu, l'univers sans fin et l'âme universelle dont nous faisons tous partie. »

Je me demandai s'il n'allait pas éclater de rire, mais en fait il avait l'air songeur.

« Ça ressemble à de la dangereuse sorcellerie, Bruno. Et qu'est-ce que tu prouverais ? Qu'il n'y a pas de Dieu ?

— Que nous sommes tous Dieu, répondis-je calmement. Que la divinité est en chacun de nous, dans la substance de l'univers. Avec les connaissances adéquates, nous pourrions dompter toutes les puissances du cosmos. Quand nous l'aurons compris, nous serons les égaux de Dieu. »

L'incrédulité de Sidney était totale.

« Par le Christ, Bruno ! Tu ne peux pas te proclamer haut et fort l'égal de Dieu. Il n'y a peut-être pas d'Inquisition ici mais aucune Église chrétienne ne recevra pareille déclaration avec équanimité. On t'enverra tout droit au bûcher.

— Parce que l'Église chrétienne est corrompue, pas une faction n'y échappe, c'est ce que je cherche à dire. Ce n'est qu'une pauvre ombre, la dilution d'une antique vérité qui existait bien avant que le Christ arpente la Terre. Si j'arrivais à le faire comprendre, alors une véritable réforme de la religion serait possible. Les hommes passeraient peut-être par-dessus les divisions qui ont fait couler tant de sang, et qui en font toujours couler. Ils comprendraient leur unité essentielle. »

Le visage de Sidney se fit plus grave.

« J'ai déjà entendu mon ancien tuteur, le docteur Dee, parler de cette façon. Mais sois prudent, mon ami : il a récupéré beaucoup de manuscrits de magie antique lors de la destruction des bibliothèques monastiques, ce qui lui vaut d'être traité de nécromancien, voire pire, et pas seulement par le peuple. Et c'est un Anglais de souche, astrologue de Sa Majesté. Ne t'attire pas une réputation d'adepte de la magie noire alors que ta condition de catholique étranger te rend déjà suspect. »

Il recula d'un pas et me dévisagea avec curiosité.

« Ce livre, alors… tu crois pouvoir le trouver à Oxford ?

— À Paris, j'ai appris qu'il avait quitté Florence à la fin du siècle dernier. Et si mon informateur disait vrai, un collectionneur anglais l'a rapporté dans ce pays et donné à l'une de vos bibliothèques, où il est passé inaperçu parce que aucun de ceux qui l'ont eu entre les mains n'a compris sa portée. La plupart des Anglais qui voyageaient en Italie étaient des professeurs qui léguaient leurs livres. Quitte à chercher, je me suis dit que je pourrais commencer à Oxford.

— Tu devrais en parler à John Dee. Il possède la plus grande bibliothèque du pays. »

Je secouai la tête.

« Si ton docteur Dee avait ce livre, il saurait de quoi il retourne et il aurait trouvé le moyen de le révéler. Il est encore à découvrir, j'en ai la certitude.

— Si tu le dis… Mais ne néglige pas les affaires de Walsingham à Oxford. »

Il me redonna une tape dans le dos.

« Et pour l'amour du Christ, Bruno, ne me néglige pas pour aller fouiner dans les bibliothèques ! J'espère profiter de ta

bonne nature quand nous serons là-bas. Il est déjà assez déplaisant que je doive servir de nourrice à ce pédant de Laski, je n'ai pas l'intention de passer toutes mes soirées avec de vieux théologiens poussiéreux, merci bien. Toi et moi, nous allons écumer la ville et laisser les femmes d'Oxford à genoux.

— Je croyais que tu allais épouser la fille de Walsingham ? » dis-je, feignant d'être choqué.

Sidney leva les yeux au ciel.

« Quand la reine daignera accorder son consentement. D'ici là, je ne me considère pas tenu par les liens du mariage. Mais peu importe. Et toi, Bruno ? Pendant ton périple en Europe, t'es-tu rattrapé de tes années de cloître ? »

Il me gratifia d'un coup de coude complice. Je souris en me frottant les côtes.

« Il y a trois ans, à Toulouse, j'ai connu une femme. Morgana, la fille d'un noble huguenot. Je donnais des cours privés de métaphysique à son frère. Et quand son père était absent, elle me priait de rester et de lui faire la lecture. Elle était avide de connaissance… une qualité rare chez les femmes bien nées, comme je l'ai découvert.

— Et belle ? demanda Sidney, les yeux brillants.

— Exquise. »

Je me mordis la lèvre au souvenir des yeux bleus de Morgana, de sa manière de me cajoler et de me faire rire lorsqu'elle me trouvait trop mélancolique.

« Je la courtisais en secret, mais j'ai toujours su que ça ne durerait pas, je crois. Son père voulait qu'elle épouse un aristocrate huguenot, pas un fugitif italien. Même quand je suis devenu professeur de philosophie à l'université de Toulouse et que j'ai enfin eu des moyens de subsistance corrects, il n'a pas voulu donner son consentement, et il a menacé d'user de son influence en ville pour ruiner ma réputation.

— Que s'est-il passé ?

— Elle m'a supplié de fuir avec elle, répondis-je en soupirant. Je me suis presque laissé persuader, mais au fond de mon cœur je savais que l'avenir n'aurait pas ressemblé à ce que nous espérions. Alors, une nuit, je suis parti à Paris, où j'ai mis toute mon énergie à écrire et à me faire une place à la Cour. Mais j'ai

souvent repensé à la vie que j'ai délaissée, en me demandant où j'en serais aujourd'hui. »

Ma voix se perdit au loin et je baissai les yeux, abîmé dans mes souvenirs.

« Ma foi, tu ne serais pas ici avec nous, mon ami, me réconforta Sidney. D'ailleurs, elle est sans doute mariée à un vieux duc à l'heure qu'il est.

— Ce serait le cas si elle n'était pas morte, répondis-je sombrement. Son père avait arrangé un mariage avec l'un de ses amis mais elle a eu un accident juste après les noces. Noyée. Son frère me l'a appris dans une lettre.

— Tu crois qu'elle l'a cherché ? demanda Sidney en écarquillant les yeux.

— Je ne saurai jamais, je suppose. »

Le silence s'abattit entre nous et mon regard se posa sur le fleuve.

« Désolé pour toi, mon ami, dit Sidney après un moment. Mais j'imagine que les femmes de la cour du roi Henri ont dû t'apporter ton lot de distractions, non ? »

Je l'observai un instant en me demandant si la noblesse anglaise était aussi peu encline au sentiment qu'elle le prétendait, ou si elle avait développé ces manières pour éviter toute démonstration d'émotion.

« Oh oui, les femmes étaient très belles, certainement, et assez heureuses au départ d'offrir leurs attentions, mais je me suis aperçu que par malheur elles manquaient de conversation, répondis-je en me forçant à sourire. Et de leur côté, elles se sont aperçues que par malheur je manquais de fortune et de titres, ce qui est un empêchement à toute liaison sérieuse.

— Ah çà, Bruno ! répliqua Sidney avec consternation. Tu t'exposes à des déconvenues si tu recherches les femmes pour leur conversation. Suis mon conseil. Affûte ton esprit en compagnie des hommes, et ne te tourne vers les femmes que pour te consoler agréablement de la vie. »

Il m'adressa un clin d'œil et un large sourire.

« Bon, il faut que je veille à l'organisation ou nous ne partirons jamais. Nous sommes attendus à dîner au palais de Windsor ce soir. On dit qu'il y aura de la tempête cette nuit. La

reine ne sera pas présente, naturellement. J'ai bien peur qu'il ne nous incombe de divertir le palatin jusqu'à ce que nous arrivions à Oxford, Bruno. Arme-toi de courage et demande à ton âme universelle de t'accorder la patience nécessaire. »

« Je ne voudrais pas avoir l'air de me flatter, mais mes amis me considèrent comme un poète », disait le palatin Laski de sa voix aiguë qui donnait l'impression qu'il exprimait constamment des griefs.

Le bateau approchait de Hampton Court.

« J'avais dans l'idée que si nous nous ennuyions des débats à l'université, vous et moi, nous pourrions consacrer une partie de notre séjour à Oxford à nous faire la lecture et à échanger des conseils, entre versificateurs. Qu'en dites-vous ?

— Alors nous devons inclure Bruno dans nos discussions, répondit Sidney en m'adressant un sourire de connivence. Car outre ses livres érudits, il a écrit une comédie en vers, n'est-ce pas, Bruno ? Comment s'appelait-elle ?

— *Le Chandelier* », marmonnai-je avant de leur tourner le dos pour contempler la vue.

J'avais dédicacé la pièce à Morgana et elle demeurait associée à son souvenir.

« Je n'en ai jamais entendu parler », remarqua dédaigneusement le palatin.

Avant même l'arrivée de notre compagnie à Richmond, j'étais en parfait accord avec mon mécène, le roi Henri III de France : le palatin Laski était insupportable. Bouffi, rougeaud, il avait une estime tout à fait exagérée de sa propre importance et un amour pour le son de sa voix. En dépit de son beau linge et de ses grands airs, il n'était à l'évidence pas coutumier des bains et, sous l'effet de la chaleur, se dégageait de lui une odeur nauséabonde qui, intimement mêlée aux exhalaisons du fleuve, m'empêchait de jouir de ce qui aurait dû être un agréable voyage.

Nous avions quitté le débarcadère de Winchester House sous une fanfare de trompettes. Un bateau rempli de musiciens avait été chargé de rester à notre hauteur, si bien que le début du monologue du palatin était accompagné des gazouillis et

pépiements des joueurs de flûte sur notre droite. Pour ajouter à mon inconfort, les fleurs dont la barge avait été si généreusement ornée me faisaient éternuer. Je me renfonçai au fond des coussins en soie et essayai de me concentrer sur le rythme régulier des rames tandis que nous glissions à vive allure à travers la ville. Lorsque des bateaux plus petits nous croisaient, leurs occupants, en reconnaissant la barge royale, retiraient respectueusement leur couvre-chef pour nous regarder passer. Abîmé dans la contemplation du paysage, j'avais presque réussi à réduire le babil du palatin à un bruit de fond et j'aurais été heureux de profiter de la douceur du paysage verdoyant qui remplaçait peu à peu la ville, mais Sidney était résolu à s'amuser du Polonais et il comptait sur ma participation.

« Regardez, le palais de Hampton Court. Il appartenait autrefois au favori du père de la reine, le cardinal Wolsey, dit-il en désignant à grand renfort de gestes grandiloquents une imposante bâtisse de brique rouge. Remarquez, il n'en a pas profité longtemps. Ainsi va le caprice des princes. Mais il semble que la reine vous tienne en haute estime, Laski, à en juger par l'attention qu'elle accorde à votre personne.

— Eh bien, ce n'est pas à moi de le dire, bien sûr, minauda l'autre, mais je crois que personne à la cour d'Angleterre n'ignore désormais que le palatin Laski bénéficie d'une hospitalité extraordinaire de la part de Sa Majesté.

— Et maintenant qu'elle n'aura plus le duc d'Anjou, reprit Sidney avec perfidie, je me demande si nous, ses sujets, ne devrions pas commencer à spéculer sur une alliance avec la Pologne. »

Le palatin joignit le bout de ses doigts boudinés comme pour prier et passa la langue sur ses grosses lèvres, une lueur de plaisir et de contentement de soi brillant dans ses yeux porcins.

« Je ne peux rien dire à ce sujet, mais j'ai remarqué au cours de mon passage à la Cour que la reine avait pour moi des égards… *spéciaux,* dirons-nous. Naturellement, elle est pudique, mais des hommes comme vous et moi, Philip, qui n'avons pas été retranchés dans un cloître, nous sommes

toujours capables de dire lorsqu'une femme nous regarde avec désir, n'est-ce pas ? »

Je m'étranglai, incrédule, et dus dissimuler ce mouvement comme un nouvel éternuement. Les ménestrels terminèrent une autre de ces chansons populaires à la jovialité intolérable et se rabattirent sur un air plus mélancolique, ce qui me permit de tomber dans un silence pensif tandis que champs et bois défilaient et que le fleuve devenait moins large et moins bruyant. Les nuages qui s'accumulaient au-dessus de nous se reflétaient dans l'eau et la chaleur commençait à me déranger. Apparemment, Sidney avait raison : une tempête arrivait.

« Quoi qu'il en soit, Sir Philip, j'ai pris la liberté de composer un sonnet en l'honneur de la beauté de la reine, annonça le palatin après une pause, et je me demande si je ne devrais pas vous le réciter avant de le soumettre à ses oreilles délicates. J'apprécierais le conseil d'un autre poète.

— Vous feriez mieux de demander à Bruno, lui assura Sidney en plongeant sa main dans l'eau d'un air détaché. Ce sont ses compatriotes qui ont inventé cette forme. N'ai-je pas raison, Bruno ? »

Je lui lançai un regard meurtrier et laissai mes pensées errer vers l'horizon pendant que le palatin entamait sa laborieuse déclamation.

À l'époque où je mendiais de ville en ville dans toute la péninsule italienne, enseignant quand l'occasion se présentait, vivant dans des auberges ou des taudis, si quelqu'un avait prédit que je deviendrais le confident des rois et des courtisans, le monde l'aurait cru frappé de folie. Mais pas moi. J'ai toujours eu confiance en ma propre capacité non seulement à survivre, mais à m'élever par mes efforts. J'accordais davantage de valeur à l'esprit qu'aux privilèges de la naissance et je plaçais plus haut la curiosité et l'appétit de connaissance que la situation ou le pouvoir. Je portais aussi en moi la certitude inébranlable que d'autres finiraient par me donner raison. C'est ce qui m'insuffla la volonté de surmonter des obstacles qui auraient découragé des hommes plus humbles. C'est ainsi que d'enseignant itinérant et d'hérétique en fuite, à l'âge de trente-cinq ans,

j'étais parvenu aussi haut qu'un philosophe pouvait le rêver : j'étais l'un des favoris à la cour du roi Henri III à Paris, à qui je servais de tuteur privé dans l'art de se remémorer, et j'officiais comme lecteur en philosophie à la grande université de la Sorbonne. Mais à l'époque, la France était elle aussi déchirée par les guerres de Religion, comme partout où j'étais passé depuis sept ans que je m'étais exilé de Naples, et la faction catholique de Paris, menée par la maison de Guise, s'opposait aux huguenots avec une puissance sans cesse croissante, tant et si bien qu'il se murmurait que l'Inquisition arriverait bientôt en France. À ce moment-là, mon amitié avec le roi et la popularité de mes cours me valaient des ennemis parmi les érudits docteurs de la Sorbonne, et des rumeurs pernicieuses se mirent à circuler dans les arrière-salles, parmi les courtisans : mon art unique de la mémoire était une forme de magie noire et je m'en servais pour communiquer avec les démons. Je pris cela pour le signal du départ, comme à Venise, Padoue, Gênes, Lyon, Toulouse et Genève, quand le passé avait menacé de me rattraper. Comme tant d'autres fugitifs religieux avant moi, je cherchai refuge sous des deux plus tolérants, à Londres, où l'Inquisition n'avait aucune emprise et où j'espérais aussi découvrir le livre perdu du grand prêtre égyptien Hermès Trismégiste.

La barge royale amarra à Windsor en fin d'après-midi. Des domestiques en livrée nous accueillirent et nous emmenèrent à nos logements au château royal, où nous allions dîner et passer la nuit avant de reprendre notre chemin tôt le lendemain matin. Nous soupâmes dans une ambiance morne, peut-être à cause du ciel qui s'était beaucoup assombri le temps que nous arrivions à nos appartements, obligeant à allumer rapidement les bougies. Quand nous terminâmes notre repas, il tombait des cordes devant les fenêtres de la salle à manger.

« Nous ne reprendrons pas le bateau demain si ça continue, prédit Sidney tandis que les domestiques débarrassaient la table. Nous devrons terminer le chemin par la route, s'il est possible de trouver des chevaux. »

Le palatin parut contrarié. De toute évidence, il appréciait la langueur de la barge.

« Je ne suis pas bon cavalier, il nous faudrait au moins une voiture. Ou nous pourrions attendre ici que le temps s'améliore, suggéra-t-il avec plus d'entrain, en se rencognant dans son fauteuil et en couvant d'un regard appréciateur les riches aménagements de la salle à manger.

— Nous n'avons pas le temps, rétorqua Sidney. La disputation est prévue pour après-demain et nous devons donner à notre orateur le loisir de préparer ses arguments dévastateurs, n'est-ce pas, Bruno ? »

Je reportai mon attention sur la conversation en me forçant à sourire.

« À vrai dire, j'étais justement sur le point de m'excuser », annonçai-je.

Le visage de Sidney se décomposa.

« Oh… Tu ne veux pas rester un peu jouer aux cartes avec nous ? » demanda-t-il.

La perspective de rester en tête à tête avec le palatin semblait l'alarmer.

« Malheureusement, il faut que je me plonge dans mes livres ce soir, répondis-je en repoussant ma chaise. Ou cette disputation ne vaudra pas la peine d'être entendue.

— C'est rarement le cas, railla le palatin. Peu importe, Sir Philip, vous et moi allons passer une longue soirée ensemble. Nous pourrions peut-être nous faire la lecture ? Je vais appeler pour qu'on nous apporte du vin. »

Quand je passai devant lui, Sidney me jeta le regard implorant d'un noyé. Je lui fis un clin d'œil et fermai la porte derrière moi. C'était lui, le diplomate de métier, il avait été élevé pour s'occuper d'énergumènes comme celui-ci. Alors que je grimpais l'escalier aux peintures ornementales menant à ma chambre, un grand coup de tonnerre éclata.

Je restai un bon moment sans même toucher à mes papiers ou essayer de mettre de l'ordre dans mes pensées. Allongé sur mon lit, je laissais mon esprit vagabonder, contaminé par le ciel qui prenait une teinte verte épouvantable à mesure que les roulements de tonnerre et la foudre, de plus en plus fréquents, se rapprochaient. Tout en écoutant la pluie s'abattre furieusement contre la vitre et sur le toit de tuiles, je m'étonnais

du malaise qui était venu brouiller le sentiment d'excitation que j'éprouvais le matin même. Mon avenir en Angleterre, pour ne rien dire de l'avenir de mon travail, dépendait grandement de l'issue de mon séjour à Oxford, et j'étais empli d'un étrange pressentiment. Au cours de toutes ces années où j'avais été déraciné et ne m'étais senti nulle part chez moi, je n'avais pu compter que sur mon instinct pour survivre et j'avais appris à écouter l'aiguillon de mes humeurs. Quand je décelais des indices de danger, les événements me prouvaient généralement que j'avais raison. Mais peut-être était-ce seulement que, une fois de plus, je me préparais à endosser un nouveau rôle, à devenir quelqu'un que je n'étais pas.

Je n'étais arrivé que depuis une semaine à Londres, où l'ambassadeur français m'accueillait sur la demande de mon mécène, le roi Henri, lequel avait à contrecœur accepté ma requête de quitter Paris indéfiniment, lorsque j'avais reçu une convocation de Sir Francis Walsingham, le secrétaire d'État de la reine Elisabeth. Ce n'était pas le genre d'invitation qui se décline, même si je n'avais pas la moindre idée de la façon dont un homme de cette importance avait eu vent de mon arrivée ou de ce qu'il me voulait. Le lendemain, je m'étais rendu à sa superbe maison située dans la fastueuse Seething Lane, près de la prison de la Tour, à l'est de Londres. Un domestique que ma présence semblait incommoder me guida jusqu'à l'impeccable jardin, où des buis aux motifs géométriques ouvraient sur des étendues d'herbes folles. Au fond se trouvaient des arbres fruitiers en pleine floraison, qui déployaient un somptueux feuillage blanc et rose, et au milieu de tout cela, le regard levé vers leurs branches entremêlées, se tenait un grand homme vêtu de noir des pieds à la tête.

Sur un signe du majordome, j'avançai jusqu'à lui, qui s'était tourné dans ma direction. Ou c'est du moins ce que je crus, car le soleil de la fin d'après-midi déversait ses rayons juste derrière lui et ne me laissait voir qu'une silhouette en contre-jour nimbée d'un halo lumineux. Ne pouvant distinguer son expression, je m'arrêtai à quelques mètres de lui et le saluai d'une large révérence que j'espérai appropriée.

« Giordano Bruno de Nola, au service de Votre Honneur.

— *Buona sera, Signor Bruno, e benvenuto, benvenuto* », dit-il avec chaleur en venant à moi, la main droite tendue afin de me la serrer, à la mode anglaise.

Son italien n'était que vaguement teinté de l'accent plus sommaire de sa langue maternelle. Comme il approchait, je pus enfin découvrir son visage. Il avait des traits fins et austères, accentués encore par le bonnet noir ajusté sur son crâne dégarni. Je lui donnai environ cinquante ans. Dans ses yeux se lisait une vive intelligence qui rendait évident, sans qu'il fut la peine de le dire, qu'il ne souffrait pas la bêtise. Néanmoins, des cernes sous ses yeux et des rides profondes indiquaient qu'il avait de sérieux motifs d'inquiétude. Il avait l'air d'un homme chargé d'un lourd fardeau et qui dort peu.

« Il y a une quinzaine de jours, docteur Bruno, j'ai reçu une lettre de notre ambassadeur à Paris m'informant de votre arrivée à Londres, commença-t-il sans préambule. Vous êtes célèbre à la cour de France. Notre ambassadeur dit que votre rapport à la religion est discutable. Que voulait-il dire par là, d'après vous ?

— Peut-être fait-il allusion au fait que j'étais autrefois dans les ordres, ou que je n'y suis plus, répondis-je d'un ton égal.

— Ou peut-être pense-t-il à tout à fait autre chose, repartit Walsingham en me détaillant. Mais nous allons y venir. D'abord, dites-moi… Que savez-vous de moi, Filippo Bruno ? »

Je tournai la tête et croisai son regard. J'étais pris au dépourvu, ce qui était bien son intention. J'avais abandonné mon nom de baptême en entrant au monastère de San Domenico Maggiore et adopté mon nom monastique de Giordano. Même s'il m'était arrivé de m'en servir pendant ma fuite, m'appeler ainsi était une petite astuce destinée à me faire comprendre l'étendue de ses renseignements. Walsingham était à l'évidence ravi par l'effet produit. Je repris contenance avant de lui répondre.

« Assez pour comprendre que seul un idiot essaierait de dissimuler quoi que ce soit à un homme qui ne m'a jamais vu et qui pourtant m'appelle par le nom que mes parents m'ont donné. Un nom dont je ne me suis pas servi depuis vingt ans. »

Walsingham sourit.

« Alors vous en savez suffisamment pour l'instant. Et je ne doute pas de vos qualités. Vous êtes peut-être imprudent, mais pas idiot. Vous dirai-je maintenant les autres choses que je connais sur vous, docteur Giordano Bruno de Nola ?

— Je vous en prie, tant que Votre Honneur me permet de trier pour lui l'abjecte vérité des rumeurs simplement crapuleuses.

— Comme il vous plaira, répondit-il d'un air indulgent. Vous êtes né à Nola, près de Naples, d'un père soldat, et vous êtes entré au monastère de San Domenico Maggiore encore jeune homme. Vous avez quitté l'ordre treize ans plus tard et fui à travers l'Italie durant trois ans, poursuivi par l'Inquisition qui vous soupçonnait d'hérésie. Ensuite, vous avez enseigné à Genève et en France avant de vous attirer les faveurs du roi Henri III. Vous enseignez l'art de la mémoire, que beaucoup considèrent comme une sorte de magie, et vous êtes un ardent partisan de la théorie de Copernic selon laquelle la Terre tourne autour du Soleil, bien que l'idée ait été déclarée hérétique à la fois par Rome et par les luthériens. »

Il me regarda en donnant l'impression de vouloir que je confirme et je hochai la tête, stupéfait.

« Vous en savez long, admis-je.

— Il n'y a pas là de mystère, Bruno, déclara-t-il en souriant. Quand vous avez fait halte à Padoue, brièvement, vous vous êtes lié d'amitié avec un noble anglais, Sir Philip Sidney, n'est-ce pas ? Eh bien, il épousera d'ici peu ma fille, Frances.

— Votre Honneur n'aurait pas pu tomber sur un gendre plus recommandable. J'ai hâte de le revoir. »

Je le pensais sincèrement.

« Par curiosité, pourquoi avez-vous quitté le monastère ? me demanda Walsingham.

— On m'a pris à lire Érasme dans les latrines. »

Il m'observa un instant, puis rejeta la tête en arrière et partit d'un grand éclat de rire, profond et riche.

« Et j'avais d'autres ouvrages mis à l'index. Ils allaient m'envoyer à l'inquisiteur, je me suis échappé. C'est pour cela que j'ai été excommunié. »

Je croisai mes mains dans le dos tout en marchant, et songeai qu'il était bien étrange de revivre ces jours lointains dans ce paisible jardin anglais. Mon hôte me regarda avec un air impénétrable, puis secoua la tête.

« Vous m'intriguez beaucoup, Bruno. Vous avez fui l'Italie à cause de l'Inquisition romaine qui vous soupçonnait d'hérésie, et pourtant vous avez aussi été arrêté et jugé par les calvinistes à Genève pour vos croyances…

— Il y a eu comme un malentendu à Genève, répondis-je. Je me suis aperçu que les calvinistes n'avaient fait qu'échanger un dogme aveugle pour un autre. »

Il me regarda avec une sorte de vague admiration et s'esclaffa de nouveau.

« Je n'avais encore jamais rencontré d'homme ayant réussi à se faire accuser d'hérésie par le pape *et* par les calvinistes. C'est un exploit singulier, docteur Bruno ! Je me pose donc la question : quelle est votre religion ? »

Il y eut un moment de silence et il m'encouragea d'un signe de tête à lui faire confiance.

« Votre Honneur sait que je ne suis pas l'ami de Rome. Je vous assure qu'en tout mon allégeance va à Sa Majesté, et je serais heureux de lui offrir mes services tant que je demeurerai sous sa souveraineté.

— Oui, oui, Bruno. Je vous remercie, mais cela ne répond pas à ma question. Je vous ai demandé votre religion. Dans votre cœur, êtes-vous papiste ou protestant ?

— Votre Honneur a déjà signalé qu'aucun des deux camps ne me trouve convaincant.

— Êtes-vous en train de dire que ce n'est ni l'un ni l'autre ? Êtes-vous un athée, dans ce cas ?

— Avant que je vous réponde, puis-je savoir quelles pourraient être les conséquences de ma réponse ? »

Il sourit aimablement.

« Ce n'est pas un interrogatoire, Bruno. Je désire seulement comprendre votre philosophie. Parlez-moi franchement et je vous répondrai de même. C'est pour cela que nous discutons ici, dans ce jardin où personne ne peut nous entendre.

— Alors j'assure à Votre Honneur que je ne suis pas ce qu'on appelle habituellement un athée, dis-je en espérant ardemment ne pas me condamner. En France, et ici à l'ambassade, je me déclare catholique parce qu'il est plus simple de ne pas poser de problème. Mais en vérité, je ne me considère ni comme catholique ni comme protestant. Ces termes sont trop étroits. Je crois en une vérité plus grande. »

Il fronça les sourcils.

« Une vérité plus grande que la foi chrétienne ?

— Une vérité ancestrale, dont la foi chrétienne n'est qu'une interprétation. Et s'il était possible de la dévoiler complètement en notre sombre siècle, cette vérité illuminerait les hommes au lieu de perpétuer ces divisions sanglantes. »

Un lourd silence s'abattit entre nous. Le soleil était bas dans le ciel maintenant, et à l'ombre des arbres il commençait à faire frais. Les chants des oiseaux prenaient de l'ampleur avec l'imminence du crépuscule. Walsingham continuait de faire les cent pas sur l'herbe, son pourpoint noir couvert de pétales tombant des branchages au-dessus de nos têtes.

« La foi et la politique ne sont plus qu'une seule et même chose, m'expliqua-t-il. Peut-être en a-t-il toujours été ainsi, mais cela semble atteindre des proportions extrêmes en notre siècle, vous ne croyez pas ? La religion que professe un homme m'indique où il place sa loyauté politique, bien plus que son lieu de naissance ou la langue dans laquelle il s'exprime. Il y a beaucoup d'Anglais dans ce royaume qui aiment Rome davantage que vous, Bruno, et qui la préfèrent même à leur reine. En réalité, pourtant, la foi n'a rien à voir avec la politique. Au bout du compte, c'est une affaire de conscience individuelle pour chaque homme, qui détermine sa façon de se tenir devant Dieu. Au nom de Dieu, j'ai fait des choses que je devrai justifier devant Lui au moment du Jugement dernier. »

Il se tourna vers moi et je vis qu'il avait des regrets. Mais il reprit la parole d'une voix calme et inexpressive.

« J'ai regardé un homme se faire arracher, sur mon ordre, le cœur palpitant. J'ai froidement interrogé des hommes attachés au chevalet alors que leurs membres écartelés rompaient, et que ce seul bruit suffit à vous retourner l'estomac. J'ai moi-même

tourné les roues, quand les secrets qu'était susceptible de proférer le suspect étaient trop sensibles pour que les tortionnaires les entendent. J'ai vu le corps humain, fait à l'image de Dieu, poussé jusque dans les retranchements ultimes de la douleur. Et j'ai commis toutes ces horreurs et d'autres sur des créatures semblables à moi parce que je croyais qu'ainsi j'empêchais des bains de sang plus importants. »

Il s'essuya le front du revers de la main et reprit sa marche.

« La religion de notre nation est récente, et ils sont nombreux en France et en Espagne, avec l'appui de Rome, à vouloir assassiner Sa Majesté pour la remplacer par cette garce diabolique, Marie Stuart d'Écosse. Je ne suis pas un homme cruel, Bruno. Je ne prends aucun plaisir à infliger des souffrances, contrairement à certains de mes bourreaux. » Il frissonna, et je le crus. « Et je ne me prends pas non plus pour l'Inquisition, je ne m'imagine pas responsable des âmes immortelles des hommes. Cela, je le laisse à ceux à qui revient cette tâche. Mes actes visent uniquement à assurer la sécurité du royaume et de la reine. Mieux vaut étriper un prêtre sur l'échafaud devant les foules que de le laisser libre de faire vingt convertis, qui se joindront un jour à d'autres et se soulèveront contre nous. »

J'acquiesçai. Il ne semblait pas attendre de débat sur ce point. Un banc circulaire avait été construit autour du tronc du plus grand et du plus vieux des arbres du verger. Walsingham me fit signe de m'asseoir à ses côtés.

« Vous avez vous-même fait l'expérience des persécutions que Rome inflige à ses ennemis. Si Marie Stuart parvient à monter sur le trône, le sang coulera en Angleterre. Me comprenez-vous, Bruno ? Et les conspirations qui veulent la placer sur le trône sont comme les têtes de l'hydre, nous en tranchons une et il en repousse dix. En 1581, nous avons exécuté ce jésuite séditieux, Edmund Campion, et voilà que les prêtres missionnaires affluent par dizaines en Angleterre, inspirés par l'exemple de son martyre. »

Il secoua la tête.

« La tâche de Votre Honneur n'a rien d'enviable, concédai-je.

— C'est Dieu qui m'a confié cette tâche, et je cherche à rallier tous ceux qui peuvent m'aider, répondit-il simplement. Dites-moi, Bruno, le roi de France vous apporte-t-il son secours, en dehors de votre logement à l'ambassade ?

— Il me soutient davantage par la bonne opinion qu'il a de moi que par sa bourse, avouai-je. J'espérais agrémenter mon maigre traitement en donnant quelques leçons. À cette fin, j'ai prévu de me rendre à la célèbre université d'Oxford pour découvrir si je pourrais y être de quelque utilité.

— Oxford ? Vraiment ? »

Une lueur d'intérêt éclaira ses yeux.

« Voilà un endroit enlisé dans le papisme. Les autorités de l'université jurent qu'elles luttent contre l'ancienne foi, mais en vérité la moitié des professeurs restent papistes. Le comte de Leicester, le chancelier de l'université, s'y rend sans cesse pour ordonner des enquêtes, mais ils déguerpissent comme des araignées sous une pierre chaque fois qu'il veut faire la lumière. Et dès que nous avons le dos tourné, ils continuent à remplir avec leur idolâtrie les têtes des jeunes Anglais, qui poursuivront leur carrière dans le droit, l'Église et la vie publique. Notre gouvernement et notre clergé futurs, rien que cela, se tournent secrètement vers Rome sous notre nez. Sa Majesté est furieuse et j'ai dit à Leicester qu'il doit s'y attaquer avec plus de vigueur. »

Il serra les dents, comme pour suggérer qu'il mettrait un terme à ce laxisme s'il ne tenait qu'à lui.

« L'université devient un refuge pour le trafic de livres séditieux. La plupart des prêtres missionnaires qui sortent des séminaires de France sont d'anciens élèves d'Oxford, vous savez. Oui, vous devriez y aller, ajouta-t-il après un court instant de réflexion. En fait, je serais heureux de vous recommander si vous souhaitez vous y rendre. Vous y verriez beaucoup de choses dignes d'intérêt. »

Il se tut, considérant cette idée, puis ses pensées se détournèrent abruptement sur un autre sujet.

« Quand vous m'avez dit être prêt à servir Sa Majesté de quelque façon qu'elle juge appropriée… Cette offre était-elle sincère ?

— Je ne ferais pas une telle offre pour plaisanter, Votre Honneur.

— Les caisses de Sa Majesté s'ouvrent pour ceux qui œuvrent sous son autorité et contribuent à défendre son royaume contre ses ennemis. Et elle pourrait aussi vous montrer sa gratitude par d'autres biais. Je sais à quel point protection et position sont importantes pour vous autres écrivains. Ce serait le plus grand service que vous puissiez lui rendre, Bruno. Comme vous vivez à l'ambassade de France, vous êtes au courant de bien des conversations clandestines, et tout ce que vous entendrez touchant à des complots contre Sa Majesté ou son gouvernement, tout ce qui concerne la reine écossaise et les conspirateurs français, les lettres que vous pourriez surprendre, n'importe quels éléments, si négligeables qu'ils puissent paraître, nous seraient d'une grande valeur. »

Il me regarda droit dans les yeux, les sourcils levés d'un air interrogateur. J'hésitais.

« Je suis flatté que Votre Honneur place une telle foi en moi…

— Vous avez des scrupules, bien sûr… me coupa-t-il avec impatience. Et j'aurais peu d'estime pour vous si vous n'en aviez pas. Je vous demande de porter un masque devant vos hôtes, il est *normal* qu'un homme honnête s'interroge avant d'endosser un tel rôle. Mais souvenez-vous, Bruno, quand vous vous sentez tiraillé entre votre conscience et votre devoir, votre souci devrait toujours être le bien qui en ressortira. Les innocents parmi eux n'auront rien à craindre.

— Ce n'est pas cela, Votre Honneur.

— Alors, quoi ? »

Il avait l'air perplexe.

« Philip Sidney m'a dit que vous étiez un ennemi farouche de Rome et que vous seriez heureux de rejoindre les rangs de ceux qui combattent l'arrivée de l'Inquisition sur ces rivages.

— Je suis l'ennemi de Rome, Votre Honneur, comme je m'oppose à tous ceux qui prétendent dire aux hommes ce qu'ils doivent croire et qui les exécutent dès qu'ils osent formuler la moindre question. »

Je gardai le silence un instant, sous le regard inflexible de mon interlocuteur.

« Nous ne punissons pas les hommes pour leurs croyances, Bruno. Sa Majesté a un jour déclaré, avec éloquence, qu'elle n'avait pas envie de percer des fenêtres dans l'âme des hommes. Moi non plus. Dans ce pays, ce ne sont pas ses croyances qui mènent un homme à l'échafaud, mais ce que ces croyances peuvent l'amener à faire.

— Ce que ces croyances peuvent l'amener à faire, ou ce qu'on peut *prouver qu'il a fait* ?

— L'intention vaut trahison, répliqua-t-il avec un mouvement d'humeur. La propagande est de la trahison. En une époque comme la nôtre, même diffuser des livres interdits est une trahison, parce que ceux qui le font cherchent à convertir les hommes entre les mains desquels ils placent ces ouvrages. Et convertir les sujets de la reine, c'est lui voler leur loyauté pour la livrer au pape, de sorte que si la force catholique nous envahit, ils se rallieront à l'agresseur. »

Nous nous fîmes face un moment, puis il posa sa main sur mon bras.

« Ici, en Angleterre, un homme avec des idées comme les vôtres, Bruno, est libre de mener sa vie et d'écrire sans craindre de sanction. C'est pour cela, je présume, que vous êtes venu. Souhaitez-vous que l'Inquisition menace de nouveau cette liberté ?

— Non, Votre Honneur, je ne le souhaite pas.

— Dans ce cas, consentez-vous à servir Sa Majesté ? »

L'espace d'un instant, je me demandai en quoi ma réponse bouleverserait mon existence.

« Je la servirai au mieux de mes capacités », répondis-je finalement.

Un sourire s'épanouit sur le visage de Walsingham, j'aperçus l'éclat de ses dents dans le crépuscule, puis il prit ma main entre les siennes, dont la peau était sèche et ridée.

« J'en suis extrêmement heureux, Bruno. Sa Majesté récompensera votre loyauté quand elle sera avérée. »

Ses yeux brillaient. Autour de nous, malgré les quelques traits de lumière violacée qui ourlaient le blanc des nuages au-

dessus des arbres, le jardin était presque plongé dans les ténèbres et l'air commençait à fraîchir tandis que les plantes libéraient leurs douces fragrances dans la brise du soir.

« Venez, allons à l'intérieur. Quel piètre hôte je fais, je ne vous ai rien offert à boire ! »

Il se leva avec une raideur perceptible dans le dos et les hanches et entreprit de remonter les pelouses.

Un domestique avait allumé une série de petites lanternes de part et d'autre du chemin qui traversait le jardin, de sorte que nous approchâmes de la maison entre deux rangées de chandelles vacillantes. L'effet était charmant et, en prenant une profonde inspiration, j'eus la prémonition de nouvelles possibilités, d'un avenir à portée de main. Les longues journées de voyage dans les montagnes du nord de l'Italie, les nuits dans les auberges insalubres infestées de rats, où je me forçais à ne pas dormir, la main posée sur ma dague de peur qu'on ne m'assassine pour les quelques pièces que j'avais, tout cela me paraissait très loin. J'allais avoir une place comme informateur au service de la reine d'Angleterre. Encore un tournant inattendu de ma vie, un chemin imprévu qui s'ouvrait dans la grande carte de mon étrange périple à travers le monde, pensai-je.

Walsingham s'arrêta juste devant les lanternes et se pencha vers moi.

« Je vais vous organiser une rencontre avec Thomas Phelippes, dit-il. Il s'occupe de l'organisation. Il met au point des systèmes d'échange de correspondance, des messages chiffrés, cet aspect des choses. C'est l'homme le plus doué d'Angleterre pour déchiffrer des messages secrets. Inutile de vous dire qu'il ne faut pas souffler mot à âme qui vive de notre rencontre, à part Sidney.

— Votre Honneur, j'étais prêtre autrefois. Je peux mentir aussi bien que n'importe qui. »

Il sourit.

« J'y compte bien. Vous ne vous seriez pas joué de l'Inquisition depuis si longtemps sans un certain talent pour la dissimulation. »

Ainsi devins-je membre à part entière de ce qui formait, je l'appris plus tard, un vaste et complexe réseau d'informateurs, s'étendant des colonies du Nouveau Monde à la terre des Turcs à l'est. Tous nous revenions vers Walsingham lui faire don des petits secrets que nous avions glanés, de même que la colombe retourne à Noé porteuse d'un rameau d'olivier.

Un soudain coup de tonnerre dans le ciel me tira de mes souvenirs et me ramena à la réalité, dans la chambre du palais royal où j'étais appuyé contre la fenêtre battue par la pluie, à regarder la cour illuminée par les éclairs. En Angleterre, j'avais espéré vivre en paix et écrire les livres qui, je voulais le croire, feraient vaciller la chrétienté sur ses fondations. Mais j'étais ambitieux, pour mon malheur. L'ambition, quand on n'en a ni les moyens ni la position, vous rend dépendant de l'appui d'hommes plus puissants. Ou, dans mon cas, de femmes. Le lendemain, j'allais découvrir la grande cité universitaire d'Oxford, où je devrais dénicher deux pépites : les secrets des catholiques de la ville, que Walsingham voulait, et le livre que je pensais enfoui dans l'une de ses bibliothèques.

DEUXIÈME PARTIE

Oxford, mai 1583

CHAPITRE 2

Le lendemain matin, dès les premières lueurs du jour, nous partîmes pour Oxford sur des chevaux que Sidney avait réussi à se procurer auprès de l'intendant de Windsor, de belles montures aux somptueux harnais de velours pourpre et or, parsemés de clous de cuivre qui tintaient joyeusement tandis que nous avancions. Nous formions une compagnie bien plus solennelle que la veille, lorsque nous nous étions engagés sur la Tamise au milieu de la musique et des fanions colorés. L'orage avait cessé mais la pluie s'était installée durablement, il n'y avait plus la moindre chaleur dans l'air et le morne ciel gris semblait s'affaisser sur nous. Il aurait été impossible de voyager par le fleuve sans être à demi noyé. Beaucoup moins disert au petit déjeuner, le palatin s'était massé les tempes du bout des doigts, n'émettant qu'un faible gémissement de temps à autre. Sidney m'avait murmuré que c'était sa punition pour une soirée terminée tard et les prodigieuses quantités de porto qu'il avait bues, et mon humeur s'en était trouvée améliorée. Comme ses gains avaient enflé en proportion directe avec la boisson ingérée par le palatin, Sidney était jovial. Néanmoins, la pluie avait douché notre bonne humeur et nous accomplîmes la première partie du trajet en silence, seulement rompu çà et là par les observations de Sidney sur les conditions de route ou par les renvois du palatin, qui ne daignait pas s'en excuser.

De chaque côté, le paysage d'un vert profond défilait, toujours semblable, loqueteux sous la pluie, et l'on n'entendait que le martèlement sourd des sabots sur la piste détrempée. Sidney chevauchait à ma hauteur, en tête de troupe. À l'arrière, le palatin, le menton tombant sur la poitrine, était flanqué de deux de ses gens dont les chevaux portaient les sacoches contenant le linge de Laski et de Sidney pour notre séjour. Je n'avais emporté qu'un sac en cuir, attaché à ma selle, rempli de livres et de quelques affaires de rechange. Vers le milieu de

l'après-midi, nous pénétrâmes dans la forêt de Shotover, aux alentours d'Oxford. Au cœur de la forêt, la route était mal entretenue et nous dûmes ralentir pour que les chevaux ne trébuchent pas dans les flaques et les fondrières.

« Alors, Bruno, m'aborda Sidney à voix basse quand nous fûmes hors de portée du palatin et de ses domestiques. Dis-m'en plus sur ce livre pour lequel tu as fait tout ce chemin depuis Paris.

— Depuis un siècle, on le pense perdu, commençai-je, mais je n'y ai jamais cru. Et partout sur le continent, j'ai rencontré des colporteurs et des collectionneurs qui relaient des rumeurs et des histoires à moitié oubliées sur l'endroit où il pourrait se trouver. Cependant, il m'a fallu attendre d'arriver à Paris avant de dénicher la preuve que ce livre existe encore. »

À Paris, comme je le lui expliquai, parmi le cercle des Italiens expatriés qui gravitait autour de la cour du roi Henri, j'avais rencontré un vieux Florentin, un certain Pietro, qui se vantait constamment auprès de ses connaissances d'être l'arrière-petit-neveu du célèbre libraire et biographe Vespasiano da Bisticci, qui exécuta nombre de copies de livres pour Cosme de Médicis et fut le grand ordonnateur du catalogue de la bibliothèque du Vatican. Ce Pietro, connaissant mon intérêt pour les œuvres rares et obscures, me confia une histoire que lui avait racontée son grand-père, le neveu de Vespasiano, qui avait été son apprenti dans le commerce de manuscrits au cours des années 1460, les dernières de la vie de Cosme. Vespasiano avait assisté Cosme dans la constitution de sa grandiose bibliothèque, réalisant pour lui plus de deux cents livres et fournissant les textes classiques aux copistes, ce qui fit de lui un membre intime du cercle des Médicis. Il se lia notamment d'amitié avec Marsile Ficin, le philosophe humaniste et astrologue que Cosme avait nommé directeur de son Académie florentine et traducteur officiel de Platon pour la bibliothèque Médicis. D'après les révélations du grand-père de Pietro, alors jeune apprenti, un matin de 1463, soit l'année précédant la mort de Cosme, Ficin rendit visite à Vespasiano dans son magasin. Il était dans tous ses états et tenait un paquet dans les mains. Ficin avait commencé à travailler sur les manuscrits de Platon quand il

avait reçu un message de son protecteur lui ordonnant d'abandonner les travaux en cours et de porter de toute urgence son attention sur les écrits attribués à Hermès. Ceux-ci avaient été rapportés trois ans plus tôt de Macédoine par l'un des moines que Cosme employait à l'étranger pour rechercher les livres des bibliothèques byzantines, mais personne ne les avait encore examinés. Peut-être Cosme, pressentant sa mort prochaine, avait-il eu davantage envie de lire Hermès que Platon, c'était ma seule hypothèse. Quoi qu'il en soit, selon cette histoire, Ficin, livide et tremblant, annonça à Vespasiano qu'il avait lu les quinze livres du manuscrit d'Hermès et se savait incapable de remplir sa mission. Il traduirait les quatorze premiers pour Cosme, mais le dernier, disait-il, était trop extraordinaire et d'une importance trop monumentale pour qu'on puisse le traduire dans la langue des hommes de pouvoir, car il dévoilait les plus grands secrets d'Hermès Trismégiste, la sagesse perdue des Égyptiens, et libérerait des puissances occultes capables de détruire l'autorité de l'Église chrétienne. Ce livre offrirait aux hommes rien de moins que la connaissance de l'Esprit divin. Il leur apprendrait à devenir semblables à Dieu.

Ficin avait apporté à l'atelier ce manuscrit grec au pouvoir dévastateur, délicatement emballé dans une toile. Il le tendit alors à Vespasiano et l'exhorta à le garder à l'abri jusqu'à ce qu'ils décident quoi en faire pendant que lui, Ficin, annoncerait à Cosme que le quinzième livre n'avait pas quitté Byzance avec les autres manuscrits originaux. Tel était le plan, et les premiers volumes furent dûment traduits. Après la mort de Cosme l'année suivante, Ficin et Vespasiano se rencontrèrent pour discuter du sort du livre restant. Le libraire, voyant là l'occasion d'un profit, était partisan de le vendre à l'une des riches bibliothèques monastiques, où des érudits chevronnés sauraient éviter qu'il tombe entre les mains de lecteurs susceptibles de mal l'interpréter ou d'abuser de la connaissance qu'il contenait ; Ficin, de son côté, commençait à regretter ses précédents scrupules et se demandait s'il ne serait pas mieux, finalement, de le traduire et de divulguer ses secrets, et en premier lieu auprès des éminents penseurs de l'Académie de Florence, à même de débattre de l'impact de ce qui était effectivement la

philosophie hérétique la plus blasphématoire jamais connue en Italie.

« Et alors, qui a gagné ? demanda Sidney, oubliant de parler à voix basse, ses yeux brillants à travers le rideau de pluie qui tombait du rebord de son chapeau.

— Aucun des deux. Quand ils voulurent récupérer le manuscrit des archives, ils firent une terrible découverte. Le livre avait été vendu par erreur quelques mois plus tôt avec un lot de manuscrits grecs à un riche Anglais.

— Qui ?

— Je l'ignore. Et Vespasiano ne le savait pas non plus. »

Je baissai les yeux et nous poursuivîmes notre chemin dans un silence contemplatif.

Ici se terminait l'histoire de Pietro. Son grand-père, ajoutait-il, ne pouvait rien dire d'autre, sinon répéter qu'un riche Anglais de passage à Florence avait acheté le manuscrit et que Vespasiano n'avait jamais pu remettre la main dessus, bien qu'il ait fait jouer tous ses contacts à travers la chrétienté jusqu'aux derniers jours de sa longue vie, à la fin du siècle passé. C'était une piste bien maigre pour démarrer mes recherches, j'en étais conscient. Les collectionneurs anglais d'antiquités et de livres rares étaient nombreux à voyager en Italie à cette époque, et il n'existait aucun moyen de découvrir si l'homme qui avait acquis ce livre par hasard l'avait revendu ou simplement livré à la poussière dans quelque recoin d'une bibliothèque, sans réaliser ce que la fortune lui avait mis entre les mains.

« Et pourquoi crois-tu qu'il soit à Oxford ? me demanda Sidney au bout d'un moment.

— Par déduction. Les collectionneurs anglais qui voyageaient sur le continent au siècle dernier étaient instruits, et j'ai cru comprendre qu'en Angleterre la coutume veut que les hommes fortunés lèguent leurs livres à leur université, puisque peu d'entre eux peuvent se permettre d'entretenir des collections privées comme ton docteur Dee. Si le livre d'Hermès est parvenu en Angleterre, il se peut qu'il ait fini à Oxford ou à Cambridge. Je peux au moins regarder.

— Et si tu le trouves… » commença Sidney, mais il fut interrompu par le hennissement de son cheval qui fit une embardée.

Deux enfants venaient d'apparaître sans prévenir au milieu de la route. Nous arrêtâmes brusquement nos chevaux et le palatin et ses gens faillirent nous rentrer dedans comme nous baissions les yeux sur deux gamins en guenilles, une fillette d'environ dix ans et un garçon plus jeune, tous deux pieds nus dans la boue. La joue droite de la fille était d'une blancheur cadavéreuse, en dehors d'une ecchymose violette. Elle tendit sa petite main, paume en l'air, et s'adressa à Sidney d'une voix implorante, quoique dans son regard se lût l'insolence à l'état pur.

« L'aumône, messire, pour deux pauvres orphelins ? »

Sidney secoua silencieusement la tête, comme s'il regrettait l'état du monde, et porta la main à sa bourse. Il en sortait une pièce pour la fillette lorsque dans notre dos se fit entendre un cri aigu. Je pivotai et vis l'un des domestiques du palatin jeté à bas de son cheval par un homme à grosse panse qui avait surgi en silence, avec trois comparses, du couvert des arbres. Affolé, le palatin émit un bref glapissement. Puis, reprenant ses esprits à une vitesse remarquable, il lança son cheval au galop et passa en trombe entre Sidney et moi. Dans sa course effrénée, il faillit écraser les deux enfants qui se jetèrent dans les broussailles et eurent à peine le temps de le voir disparaître au tournant. Je sautai de selle et tirai la dague de Paolo de ma ceinture en m'élançant contre un de nos assaillants. Celui-ci cognait sur le deuxième domestique avec un gros bâton de bois pour le faire chuter. Après un court moment d'hésitation, Sidney mit pied à terre et dégaina son épée en avançant vers les hommes qui essayaient de couper les liens des sacoches.

J'attrapai mon adversaire par le bras, il se mit à beugler et à me frapper. Je parai ses coups pour laisser au domestique le temps de lancer son cheval et de se mettre hors de portée. Un autre de nos agresseurs fondit sur moi avec un coutelas grossier et il réussit à me toucher à la jambe alors que j'essayais de le chasser à coups de pied. Outré, je me laissai tomber à terre et progressai en rampant vers lui, ma dague à la main, mais,

captant un mouvement du coin de l'œil, je fis volte-face et m'aperçus que l'homme corpulent brandissait son bâton avec l'intention de m'assommer. Je tendis mon arme et l'enfonçai sous le bras, dans la partie charnue. Il poussa un hurlement de douleur, son bras s'affaissa contre son flanc, et il plaqua son autre main sur la blessure. Je profitai de sa défaillance pour frapper à nouveau, la main qui tenait le bâton cette fois. Celui-ci tomba au sol avec un bruit sourd tandis que je me tournais vers son compère, qui tenait toujours son coutelas rouillé, bien qu'avec moins de conviction désormais. Proférant des jurons en italien, je me jetai sur lui et feintai si bien que, pris à revers, il glissa dans une ornière et s'effondra par terre sans cesser de me menacer de sa lame. Je lui donnai un grand coup de pied dans le ventre, me plantai au-dessus de lui qui gisait, recroquevillé et gémissant, et posai ma lame sur sa joue.

« Lâche ton couteau, sifflai-je, et retourne d'où tu viens avant que je change d'avis. »

Sans un mot, il se redressa, dérapa encore une fois dans sa hâte et décampa en direction des arbres tandis qu'un cri déchirant fendait l'air. Je relevai la tête et vis un des hommes que combattait Sidney tomber lentement à genoux pendant que mon ami retirait sa lame de son flanc. Le dernier assaillant regarda un instant, horrifié, le corps de son complice s'étaler dans la boue, puis à son tour il s'esquiva aussi vite que possible vers la futaie. Le souffle court, Sidney essuya sa lame sur l'herbe humide du côté de la route et la rengaina.

« Il est mort ? »

Sidney jeta un regard dédaigneux par-dessus son épaule.

« Il vivra. Mais il y pensera à deux fois avant d'essayer de rejouer le même tour. Cette route est connue pour ses bandits, nous aurions dû mieux nous préparer. Tu t'en es bien tiré, Bruno, ajouta-t-il en se tournant vers moi, l'air admiratif. Pas mal pour un homme de Dieu.

— Je ne suis pas certain que Dieu me considère encore ainsi. Mais je n'ai pas passé trois ans en fuite sur les routes d'Italie sans apprendre à me défendre. »

Je nettoyai la dague de Paolo sur l'herbe humide en remerciant silencieusement mon ancien ami pour sa

prévoyance. Ce n'était pas la première fois que cette arme me protégeait du danger. Sidney hochait la tête, pensif.

« Maintenant que tu le dis… Je me souviens qu'à Padoue tu m'as dit avoir été mêlé à une rixe à Rome. »

Il me regardait avec un léger sourire aux lèvres. Je tournai la dague entre mes mains tandis que la pluie dégoulinait sur ma nuque et rentrait dans mon col. Sidney faisait allusion à l'un des sombres épisodes de mon passé de fugitif, que je préférais oublier. En Angleterre, je voulais qu'on me connaisse comme l'éminent philosophe de la cour parisienne, pas comme un homme pourchassé dans toute l'Italie, soupçonné d'hérésie et de meurtre.

« À Rome, quelqu'un m'avait dénoncé à l'Inquisition, contre rétribution. Mais j'avais déjà fui la ville quand on a retrouvé son corps flottant sur le Tibre », finis-je par dire.

Sidney souriait toujours.

« Et qui l'a tué ?

— C'était un bagarreur impénitent, d'après ce que je sais. Je suis philosophe, Philip, pas assassin, répondis-je en rengainant la dague à ma ceinture.

— Tu n'es pas un philosophe comme un autre, Bruno, voilà une certitude. Bon, tu m'en raconteras davantage sur cette histoire plus tard. Je suppose que nous ferions mieux de retrouver le Polonais », conclut-il en poussant un soupir.

Le domestique que j'avais sauvé était toujours à cheval un peu plus loin. Il tenait avec difficulté les rênes de nos deux montures, qui piaffaient et soufflaient par les naseaux, les yeux exorbités par la frayeur. L'autre domestique avait pris un mauvais coup sur la tête quand les brigands nous avaient sauté dessus et il fallut l'aider à grimper en selle. Peinant à se tenir droit, il s'agrippa au cou du cheval, le regard perdu dans le vague. Heureusement, nous les avions repoussés avant qu'ils tranchent les liens des sacoches. Néanmoins, l'une d'elles pendait dangereusement et je pris le temps de la fixer avant de poursuivre notre chemin. Nous retrouvâmes le palatin caché derrière un buisson au virage suivant. Sidney marmonna des excuses, mais je ne pus m'empêcher de penser que c'est lui qui aurait dû s'excuser pour sa couardise.

Nous reprîmes la route, dépenaillés et mal en point. Même si ma blessure était superficielle, elle me brûlait à cause du haut-de-chausses trempé qui frottait sur la plaie. J'étais plus profondément ébranlé par cette attaque que je n'aurais osé l'avouer à Sidney. Il était vrai qu'une vie riche en événements m'avait appris à conserver mon sang-froid lors des échauffourées, mais j'avais passé la dernière année dans le doux cocon de la cour du roi Henri, et mes réflexes s'étaient amoindris, faute de pratique. L'eau coulait sans discontinuer sur mon cou et dans mes yeux et, quand nous arrivâmes au sommet de Shotover Hill, qui d'après Sidney aurait dû nous offrir une superbe vue sur la ville d'Oxford, la pluie battante nous priva de ce spectacle.

Nous descendîmes vers le pont qui enjambait la rivière près de Magdalen College et découvrîmes qu'une petite foule y était rassemblée. Comme nous nous approchions, Sidney annonça que c'était une délégation de dignitaires et d'administrateurs de l'université venus nous saluer. Un messager était parti de Windsor le matin même pour notifier à ceux qui préparaient la venue du palatin que finalement nous n'arriverions pas par la rivière, mais la route était si boueuse que nous avions avancé lentement, et il semblait que le pauvre détachement chargé de nous accueillir nous avait attendus un bon moment sous la pluie, à voir leurs capes de velours et les manches de leurs costumes noir et rouge gorgées d'eau.

Le vice-chancelier se présenta et s'inclina avant de baiser la main couverte de bagues du palatin, puis celle de Sidney. Je vis ses yeux s'agrandir en découvrant notre allure débraillée, mais il eut la grâce de ne pas faire de remarque. Il leur expliqua qu'ils seraient accueillis à Christ Church College, le plus important de tous les collèges d'Oxford, dont la reine s'occupait personnellement : Sidney en avait été l'élève, il était donc naturel qu'il y retourne. Quant à moi, je serais logé à part. À cet instant, un homme au crâne dégarni et au visage rond s'avança pour me tendre la main à la manière anglaise tout en essayant stoïquement d'ignorer l'eau qui gouttait du bord de son chapeau.

« Docteur Bruno. Je suis John Underhill, recteur de Lincoln College. Soyez le bienvenu à Oxford. J'espère que vous nous ferez l'honneur d'accepter notre hospitalité.

— Merci, je vous en suis très reconnaissant.

— Vous et moi serons adversaires lors de la disputation de demain soir, nous nous affronterons sur la scène de Divinity School, mais j'espère que d'ici là nous nous conduirons en amis. »

Un sourire furtif glissa sur son visage.

Ainsi donc c'était lui, mon contradicteur aristotélicien. Il avait l'air tatillon et ses marques d'hospitalité ne paraissaient pas tout à fait sincères, mais j'étais résolu à faire bonne impression à Oxford et je lui adressai donc un grand sourire.

« Je l'espère moi aussi, recteur Underhill. »

Nous entrâmes en ville par la porte est, une petite barbacane offrant un accès par les hautes murailles qui entouraient le cœur de la ville. Comme nous passions sous les remparts, une fanfare se mit à jouer courageusement malgré la pluie et le vent. Le palatin sortit de sa torpeur pour agiter la main sans enthousiasme tandis que notre groupe progressait au milieu de maisons à colombages auxquels se substituèrent, lorsque nous arrivâmes près du centre, les façades en pierre de l'un ou l'autre des collèges. Grelottant, serrés les uns contre les autres pour nous saluer au passage, des groupes d'étudiants de tous âges se tenaient là, vêtus de leurs uniformes d'apparat, sous l'œil vigilant de leurs professeurs. Pour finir, nous nous arrêtâmes au coin d'une rue étroite qui bifurquait vers le nord, où l'on m'informa que le recteur et moi allions quitter les autres. Lorsque j'eus mis pied à terre et confié mon cheval aux soins d'un jeune palefrenier, qui l'emmena à l'écurie personnelle du recteur, je m'approchai de Sidney, qui saisit ma main en se penchant.

« Je te verrai demain pour ton heure de gloire, Bruno, dit-il en souriant. Ne laisse rien te distraire de ton travail, mais aie une pensée charitable pour moi au dîner. »

Il me désigna du menton le palatin qui se plaignait fortement auprès de l'un des officiels de l'université du mal considérable que lui causait la selle de son cheval. Sa compagnie ne me

laisserait que peu de regret, mais j'étais déçu d'être séparé de Sidney. Ce soir-là, cependant, je ne désirais rien d'autre que me retirer tôt et me préparer pour le débat public, et je savais que je n'aurais pas été dans de bonnes dispositions pour faire la conversation. Quand la disputation serait passée et que je m'en serais acquitté de mon mieux, je pourrais me détendre, profiter de l'atmosphère du collège et tourner mon attention vers mes autres missions.

Le recteur se tenait dans l'entrée de l'étroite ruelle, la robe trempée, mais souriant affablement. Je serrai le col de ma cape et nous remontâmes sur quelques dizaines de mètres entre divers bâtiments, jusqu'à ce que sur notre gauche se dresse une tour massive et rectangulaire. Le recteur poussa une petite porte de la taille d'un homme, percée à même le grand portail d'entrée, et la tint pour me laisser passer, ainsi que le domestique qui portait mon sac.

« Je vais malheureusement devoir vous soulager de votre dague, docteur Bruno, dit-il d'un air contrit en baissant les yeux sur le fourreau pendu à ma hanche. C'est l'une des règles cardinales à Oxford, aucun homme n'est autorisé à détenir d'armes dans l'enceinte de l'université. Nous prenons soin de la personne de nos élèves autant que de leur esprit et de leur âme. Ne vous inquiétez pas, elle sera à l'abri. »

Il se força à rire tandis que je sortais la dague à contrecœur pour la lui donner.

Je le suivis ensuite dans le passage voûté qui filait sous la tour et débouchait sur une petite cour pavée. En face se dressait une deuxième tour qui, à en juger par ses immenses fenêtres à meneaux et la cheminée au centre du toit, devait abriter la grande salle du collège. Du lierre recouvrait la plupart des façades, sauf les murs à ma droite et à ma gauche. Aux quatre coins de la cour, les arcades donnaient sur des couloirs ou des passages où je distinguais des escaliers. Le recteur me rejoignit et ôta son chapeau dégoulinant pour passer sa main sur son crâne luisant.

« Pardonnez mon allure, docteur Bruno. Ce subit retour du mauvais temps nous a tous pris de court, au moment où nous pensions voir l'été commencer. Mais il n'y a là rien que de très

habituel en Angleterre. Vous devez vous languir du ciel bleu de votre pays natal.

— Parfois. Mais je dois dire que le climat du nord de l'Europe convient mieux à mon tempérament, répondis-je.

— Ah. Vous êtes de nature mélancolique ?

— Comme nous tous, recteur Underhill, je suis un mélange d'éléments contradictoires. Terre et feu, mélancolie et colère, à parts égales, j'en ai peur. Mais c'est surtout que la chaleur et le ciel bleu excitent les hommes. Je trouve plus facile d'écrire quand je ne suis pas tenté. »

Underhill acquiesça d'un air peu convaincu. Il donnait l'impression d'un homme que rien n'avait excité depuis des années.

« Vous avez raison, il est difficile d'obliger les jeunes gens à étudier durant les mois d'été. Bien… J'ai fait préparer une chambre pour vous du côté sud, non loin de mes appartements. »

Il fit un geste vague de la main vers les fenêtres qui se découpaient dans la façade, près de la grande salle.

« Et juste en face, de l'autre côté de la cour, vous trouverez notre fameuse bibliothèque. Sentez-vous libre de l'utiliser à votre guise.

— Possédez-vous beaucoup de livres ? demandai-je en faisant claquer ma cape pour l'égoutter.

— Quelques-uns parmi les plus beaux que puisse compter n'importe quelle université », se rengorgea-t-il.

Je lui pardonnai aisément l'orgueil que ses manuscrits faisaient naître en lui.

« Une majorité d'œuvres de théologie scolastique, mais Dean Flemyng, le neveu de notre fondateur, a aussi légué à l'université une remarquable collection de textes littéraires et autres, qu'il avait en grande partie copiés de sa propre main. Il avait étudié en Italie, voyez-vous, et il a rapporté beaucoup de manuscrits des quatre coins de l'Occident à la fin du siècle dernier. »

Mon cœur s'emballa.

« Vraiment ? J'aimerais décidément beaucoup voir votre collection. Savez-vous si Dean Flemyng s'est rendu à Florence au cours de ses voyages ? Vers les années 1460 ?

— Sans aucun doute. Un certain nombre de livres de notre collection portent l'inscription du libraire florentin Vespasiano da Bisticci, qui travaillait pour Cosme de Médicis, comme vous le savez certainement. Cette période vous intéresse-t-elle particulièrement ? »

Je pris une profonde inspiration en essayant de ne pas laisser paraître mon émoi.

« Vous imaginez bien que tout penseur italien est fasciné par la bibliothèque de Cosme. À cette époque, il envoyait des émissaires à travers tout l'Occident et l'Empire byzantin avec pour mission de mettre la main sur des textes oubliés afin d'augmenter sa collection. J'ai connu un descendant de Vespasiano, autrefois, à Paris. Je serais extrêmement intéressé de voir lesquels de ces rares trésors Dean Flemyng a rapportés à Oxford, si cela est possible. »

Était-ce mon imagination ou bien le recteur était-il légèrement mal à l'aise ?

« Eh bien, vous n'aurez qu'à demander à maître Godwyn, notre bibliothécaire, de vous montrer notre collection, me proposa-t-il néanmoins. Il sera enchanté de partager ses connaissances, j'en suis sûr. Mais pour l'heure, vous devez surtout avoir envie de vous changer et de prendre le souper. Et si vous désirez d'abord vous raser, précisa-t-il en jetant un regard réprobateur à mes cheveux et à ma barbe, nous avons ici un barbier. Le gardien vous indiquera où le trouver. En général, les professeurs et moi, nous mangeons au réfectoire avec les élèves, mais c'est une salle bruyante. Pour votre première soirée à Oxford, j'ai pensé que vous préféreriez un repas plus tranquille. Je vous invite donc à vous joindre à ma famille et à quelques invités pour un souper dans mes appartements, que vous voyez là près de la grande salle, à proximité du bâtiment sud.

— Votre famille ? Vous n'êtes pas célibataire ?

— Oxford n'est plus une communauté ecclésiastique, docteur Bruno, répondit-il avec un petit rire modeste. Les prêtres de

l'Église d'Angleterre peuvent se marier. En fait, Sa Majesté les y encourage, afin de se distinguer davantage encore du dogme de Rome. Cela vaut aussi pour les recteurs des collèges, même si j'admets que nous sommes encore une infime minorité. Je suppose que cette vie ne tente pas beaucoup les femmes : la société universitaire est quelque peu limitée pour ces dames. Mais ma chère Margaret est une exception, et elle affirme avoir passé six années assez heureuses ici, en dehors de… »

Il s'interrompit au milieu de sa phrase et son visage s'assombrit un instant, mais il se reprit aussitôt.

« Elle ne dîne pas avec nous dans la grande salle, conformément au règlement, si bien qu'elle est toujours ravie de pouvoir accueillir des invités dans notre logement. Je vais la prévenir de votre arrivée et appeler un domestique qui vous montrera votre chambre. Si vous le souhaitez, d'ici une heure, montez nous trouver. Empruntez cette arcade sur notre droite et vous verrez une porte sur le côté. »

Nous avions quitté l'entrée abritée pour traverser la cour sous l'averse lorsque quelqu'un appela de manière pressante derrière nous.

« Recteur Underhill ! Attendez, je vous en prie ! »

Par le côté nord de la cour, un homme courait dans notre direction, sa robe noire élimée voletant autour de lui. Il tenait un papier à la main qu'il brandissait comme s'il y avait urgence. Je vis le visage du recteur se fermer un instant sous l'effet de la contrariété. Le jeune homme s'arrêta devant nous et faillit glisser sur les pavés humides. Âgé d'environ vingt ans, il était habillé de façon misérable : sa chemise et son haut-de-chausses étaient rapiécés, l'une de ses bottes usées trouée à l'orteil. Son regard passa sur moi avant de se poser sur le recteur.

« Recteur Underhill, dit-il l'air profondément angoissé, est-ce là l'invité de la Cour dont vous nous avez parlé ? Je vous en supplie, laissez-moi m'entretenir avec lui. »

Le recteur paraissait suprêmement irrité.

« Thomas, ce n'est ni le lieu ni l'endroit. Soyez gentil de respecter les convenances devant notre hôte. »

À ma surprise, le garçon se tourna vers moi, se jeta à genoux à même le sol mouillé et agrippa l'ourlet de ma cape d'une main tandis que de l'autre il me forçait à prendre son bout de papier.

« Messire, je vous en conjure, ayez pitié d'un homme que Dieu a oublié. Donnez cette lettre à votre oncle, je vous en supplie, demandez-lui de pardonner à mon pauvre père et de le laisser revenir. Si vous avez un peu de compassion chrétienne, accordez-moi cette faveur et portez ma requête au comte, dites-lui qu'Edmund Allen se repent de ses péchés. » Sa détresse m'émouvait. Comprenant qu'il se méprenait, je posai doucement ma main sur sa tête.

« Mon garçon, j'aimerais beaucoup vous aider mais mon oncle était maçon à Naples. Je ne crois pas qu'il puisse vous être d'une quelconque utilité. Venez. »

Je le pris par la main et l'aidai à se relever.

« Mais… »

Il avait tressailli en entendant mon accent et il devint rouge de confusion en s'apercevant de son erreur.

« Oh ! Je vous demande pardon, messire. Vous n'êtes pas Sir Philip Sidney ?

— Hélas, non, répondis-je, quoique je sois flatté que vous nous confondiez. Il me rend bien une quinzaine de centimètres et il a six ans de moins. Mais je le verrai demain très probablement, puis-je lui transmettre un message ?

— Merci, docteur Bruno, me coupa abruptement le recteur, c'est aimable à vous mais ce ne sera pas nécessaire. Ce n'est rien de plus qu'une impertinente intrusion. »

Il se tourna ensuite vers le garçon en contenant avec peine sa colère.

« Thomas Allen, surveillez vos manières. Je ne vous laisserai pas prendre d'assaut les hôtes du collège. Faut-il encore vous punir ? N'oubliez pas que votre position ici est fragile. Retournez à vos études, maître Allen, ou bien je m'assurerai que vos corvées domestiques vous tiennent occupé. Vous ne dérangerez plus le docteur Bruno pendant son séjour, me comprenez-vous ? »

Le garçon hocha piteusement la tête en me jetant un coup d'œil pour voir si j'étais d'accord avec les réprimandes du

recteur. Je m'efforçai d'afficher un visage plein de sympathie pour lui.

« Et soignez un peu votre tenue, jeune homme ! lança le recteur comme il s'en allait, la mine défaite. Vous faites honte au collège, vous ressemblez à un mendiant. »

Le garçon fit volte-face et rassembla le peu de dignité qui lui restait.

« Je ne peux pas me permettre d'acheter de nouveaux vêtements, recteur Underhill, et vous savez très bien pourquoi, rétorqua-t-il, la tête haute. Alors ne me demandez pas de m'excuser pour une situation à laquelle je ne peux rien. »

Après quoi il disparut par l'un des escaliers du bâtiment ouest.

Le recteur le regarda partir, peut-être honteux de la sévérité dont il avait fait preuve.

« Pauvre garçon, dit-il finalement en secouant la tête.

— Pourquoi donc ? Qui est-ce ?

— Abritons-nous près de l'escalier, vous n'avez pas besoin de subir une autre averse. »

Nous nous réfugiâmes sous l'arcade sud pour nous protéger de la pluie.

« C'est une triste histoire, ce garçon a beaucoup souffert pour quelqu'un d'aussi jeune. Je suis navré qu'il vous ait dérangé. »

Je balayai ses excuses d'un geste. Les paroles du jeune homme m'avaient intrigué.

« Son nom est Thomas Allen. Son père, le docteur Edmund Allen, était docteur en théologie ici, à Oxford, et mon sous-recteur au collège jusqu'à l'année dernière.

— Tous les professeurs sont-ils autorisés à vivre avec leur famille ? m'étonnai-je.

— Non. Seulement les recteurs des différents collèges. Edmund a déménagé et pris un emploi dans l'une des églises de Londres lorsqu'il s'est marié. Il n'est revenu à Oxford qu'à la mort de sa femme. Thomas, qui était trop jeune pour s'inscrire, logeait chez une famille en ville. »

Il secoua de nouveau la tête en une démonstration de pieux regrets.

« Edmund Allen était un homme de bien. C'est le comte de Leicester qui l'avait nommé ici, comme moi-même.

— Les postes les plus élevés ne sont pas attribués par des élections au sein du conseil des professeurs ?

— En temps normal, si, reconnut-il avec un léger embarras, mais de nombreux papistes occupaient encore des places importantes. Certains d'entre eux, nommés par la reine Marie elle-même, n'éprouvaient toujours aucun repentir. Afin d'en débarrasser l'université, le comte a commencé à placer des hommes à lui, dont la fidélité à l'Église d'Angleterre était sûre, jusqu'à ce que le fléau du papisme puisse être éradiqué. J'étais son chapelain personnel avant mon arrivée dans cette institution. »

Il sourit, ne pouvant résister à une petite bouffée d'orgueil.

« Et ce choix a-t-il été populaire auprès des hommes les mieux établis de l'université ?

— Non, je dois l'avouer. Mais la protection est une nécessité pour tout le monde, d'une manière ou d'une autre. Edmund Allen a été nommé par le comte sur ma recommandation. Nous étions élèves ici à la même époque. Vous imaginez notre désarroi lorsqu'on a appris l'année dernière que lui aussi était resté fidèle à l'ancienne religion. Et pas si secrètement, d'ailleurs, car on a découvert qu'il possédait des livres interdits et qu'il correspondait avec les séminaires catholiques en France.

— C'est un crime ?

— Si l'on avait prouvé qu'il était au courant de l'arrivée de prêtres missionnaires venus de France, ou qu'il les avait aidés, il aurait été bon pour l'échafaud. Mais il n'y avait pas de preuves contre lui sur ce point, seulement des rumeurs, et on n'a pu tirer de lui aucune confession pendant les interrogatoires.

— A-t-il été sanctionné ?

— Il a eu la vie dure lorsqu'on l'a soumis à la question, mais son châtiment a été léger, eu égard aux circonstances, dit le recteur en passant sa langue sur ses lèvres. Le comte était scandalisé, comme vous pouvez l'imaginer. On a immédiatement retiré son poste à Allen, cependant le comte, dans sa clémence, lui a offert de quitter le pays, sans droit de

retour sous peine d'emprisonnement. Il est parti en France et s'est installé au Collège anglais de Reims.

— Le séminaire de Reims ? J'en ai entendu parler. Il a été fondé par William Allen, n'est-ce pas ?

— Un cousin à lui, oui. C'est l'une de ces vieilles familles catholiques. Mais le fils d'Edmund Allen, Thomas, que vous avez eu l'infortune de rencontrer à l'instant, était alors dans sa première année d'étude ici. Il n'a pas suivi son père dans son exil, il souhaitait achever ses études. Cependant, ils étaient nombreux à l'université à considérer qu'on aurait dû le renvoyer après la disgrâce de son père.

— Cela paraît sévère de punir le fils pour les croyances du père. Les partage-t-il ?

— Comment en être sûr ? Tout élève doit prononcer le serment de fidélité et reconnaître Sa Majesté comme chef de l'autorité religieuse du royaume, mais vous savez aussi bien que moi qu'un homme peut signer un document d'une main tout en portant dans son cœur des convictions différentes. On a durement interrogé Thomas Allen sur ses doctrines, vous pouvez en être certain. »

Le recteur hocha la tête pour appuyer son propos.

« L'a-t-on torturé ? » demandai-je, épouvanté.

Il me jeta un regard horrifié.

« Mon Dieu, non ! Nous prenez-vous pour des barbares, docteur Bruno ? C'étaient de simples questions, même si la manière n'en était pas plaisante, je l'admets. On l'a acculé sur des points de théologie auxquels même un docteur aurait eu des difficultés à répondre, et chaque aspect de ses réponses a été soumis à un examen scrupuleux. Mais l'expulsion du père ayant provoqué un scandale, il fallait que les autorités de l'université fassent preuve d'une extrême minutie avec le fils. Nous ne pouvions nous permettre qu'on nous accuse d'accueillir un papiste dans nos rangs.

— Sa présence ici indique visiblement qu'il a passé cet examen avec succès.

— Nous avons finalement décidé qu'il pouvait rester, mais à ses propres frais. Sa bourse lui a été retirée.

— Sa famille a-t-elle des revenus ?

— Presque rien, car Edmund a dû payer des amendes pour désobéissance religieuse. Le jeune Thomas fait comme beaucoup d'étudiants pauvres, il s'acquitte de son dû en vendant ses services de domestique à l'un des élèves plus fortunés, issus de la bourgeoisie et de la noblesse, qui paient pour étudier ici. »

Son rictus méprisant me fit comprendre dans quelle estime il tenait ces étudiants.

« Alors ce Thomas est d'abord élève ici, fils du sous-recteur, et l'instant d'après il vit des miettes que lui accorde l'un de ses amis. Un revers de fortune accablant pour n'importe quel homme, surtout si jeune.

— Ainsi va le monde, répondit pompeusement le recteur. Mais l'affaire est triste. Le garçon est brillant et il était toujours d'humeur joyeuse. Il aurait fait du chemin dans le monde. Maintenant, vous avez vu ce qu'il est devenu. Il écrit sans cesse des pétitions pour que Leicester pardonne à son père. Il les glisse sous la porte de mes appartements. Je lui ai dit que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir auprès du comte, mais cela n'a réussi qu'à renforcer sa détermination. C'est devenu une obsession, et je finis par craindre qu'il ne perde l'esprit. J'ai de la compassion pour lui, docteur Bruno, ne croyez pas que j'aie un cœur de pierre. Fut un temps où je considérais qu'il aurait fait un bon parti pour ma fille. Son père voulait qu'il se lance dans la carrière du droit et ses perspectives paraissaient engageantes. Nos familles étaient amies et Thomas était très épris de Sophia, cela ne fait aucun doute. »

Je me demandai si le fait d'avoir une fille en âge de se marier dans ce cloître rempli de jeunes hommes expliquait l'air vaguement éreinté qui perturbait en permanence le visage du recteur.

« Votre fille partageait-elle cet intérêt ? »

Le recteur fit une grimace.

« Oh, elle a toujours été difficile sur le sujet du mariage ! Les filles ont cette stupide notion de l'amour, je n'aurais pas dû l'autoriser à lire si librement de la poésie.

— Elle est instruite ? »

Il hocha la tête d'un air absent, comme si son esprit était ailleurs.

« Mes enfants étaient proches en âge, à peine un an les séparait, et je trouvais injuste que mon fils suive des leçons et que ma fille n'ait le droit que de coudre. D'ailleurs, lorsqu'il était enfant, John avait toujours du mal à rester concentré sur ses livres. J'ai estimé que cela lui ferait du bien d'entrer en compétition avec sa sœur, car elle a toujours été la plus maligne des deux et il détestait qu'elle lui soit supérieure. Sur ce point, j'ai eu raison. Mais maintenant, j'ai le sentiment de l'avoir rendue impropre au mariage. Elle n'aime rien tant que déambuler dans la bibliothèque et échanger des idées avec les élèves quand elle en a l'occasion, et ses opinions sont trop audacieuses, ce qui est bien peu convenable pour une dame. C'est un trait de caractère qu'aucun homme ne souhaite chez sa femme. J'ai donc fait tout cela en vain. »

Il se détourna et poussa un grand soupir, le regard perdu de l'autre côté de la cour.

« Comment cela, en vain ? Votre fils ne se tient-il pas à ses études ? »

Il se convulsa sous l'effet d'une brusque douleur et il lui fallut déployer de gros efforts pour me répondre.

« Mon pauvre John est mort il y a quatre ans, Dieu ait son âme. Un cheval l'a désarçonné. Il aurait eu vingt et un ans cet été, il avait le même âge que Thomas Allen.

— Vous m'en voyez désolé.

— Quant à Sophia, elle appréciait Thomas et le considérait comme un ami, mais ces derniers temps, j'ai jugé inapproprié qu'ils se lient, étant donné la réputation de sa famille. Ses perspectives ne sont plus les mêmes, bien entendu.

— C'est encore un coup dur pour ce garçon, après tout le reste.

— Oui, c'est dommage, répondit le recteur sans une once de sympathie. Mais venez, ne restons pas là à cancaner comme des bonnes femmes. Le domestique va vous montrer votre chambre, où un feu doit crépiter pour sécher vos vêtements. Doux Jésus, le vent est glacial, on croirait plutôt novembre que mai. J'ai hâte de vous voir au souper. »

Il me serra la main et je me tournai pour suivre le domestique dans l'escalier sombre qui menait à ma chambre.

« Docteur Bruno », m'appela le recteur alors que j'étais presque hors de vue.

En me penchant, je le vis qui me jetait un regard anxieux.

« S'il vous plaît, par charité, je vous demande de ne pas faire mention de Thomas Allen ou de ce que je vous ai raconté à propos de mon pauvre John au souper. Ces deux sujets ont tendance à déprimer ma femme et ma fille.

— Vous avez ma parole », l'apaisai-je.

La présence d'une jeune femme aux idées audacieuses rendait la perspective de ce souper avec le recteur considérablement plus attrayante.

CHAPITRE 3

Pour le souper, j'enfilai une chemise propre avec un pourpoint noir et un haut-de-chausses, puis je contemplai un instant le résultat dans le miroir qui reposait sur le manteau de la cheminée. Mes cheveux et ma barbe étaient un peu trop longs, je ne pouvais le nier, et les intempéries les avaient rendus encore plus hirsutes que d'ordinaire, même si j'avais décidé longtemps auparavant que je n'avais ni le temps ni la vanité pour rivaliser avec ces messieurs à la mode de la cour parisienne. Mais à trente-cinq ans, pensai-je, j'étais encore présentable. Mon reflet me renvoya un regard noir, mes yeux semblaient deux taches sombres et profondes. L'échauffourée sur la route m'avait laissé une griffure sur la joue, il se pouvait que cela intrigue une jeune femme confinée dans le cloître d'une université. Je savais que les dames trouvaient dans mon apparence de quoi leur plaire, bien que je ne fusse pas candidat à une affection sérieuse, n'ayant ni biens ni titre, et une sorte d'aura douteuse étant attachée à mon nom. Pour ma part, j'avais tiré le meilleur parti des opportunités qui s'étaient offertes à moi pendant mon séjour à Paris, mais depuis la mort de Morgana jamais je n'avais connu de femme possédant un corps et un esprit susceptibles de plaire à mon cœur autant qu'à mon œil. Cependant, la fille du recteur promettait d'être passionnante, et je dois avouer que la description qu'il m'en avait faite avait piqué mon intérêt, quoique j'eusse conscience de ne pratiquement pas pouvoir m'autoriser de distractions à Oxford avec tout que j'avais à faire en si peu de jours.

Je souris à mon reflet, passai mes mains dans mes cheveux et secouai brièvement la tête face à ma propre bêtise. Puis je quittai ma chambre et empruntai l'escalier pour retourner vers l'arcade est, où l'on m'avait dit que se trouvaient les appartements du recteur. Comme je m'enfonçais dans l'obscurité, mon œil fut arrêté par une tache verte, à l'autre bout

du passage qui courait sur toute la longueur du bâtiment. Je le remontai jusqu'en haut et, franchissant des grilles en fer forgé, je pénétrai dans un jardin ceint de murs à l'arrière du collège. Il n'était pas vraiment cultivé, et semblait hésiter entre le bosquet et le verger : l'herbe et les fleurs sauvages y poussaient, hautes et épaisses, sous des pommiers et entre des bancs disposés à intervalles réguliers le long du sentier qui courait au bas de l'enceinte. Par beau temps, ce devait être un endroit agréable où s'asseoir et lire, me dis-je, mais quand j'y entrai il était vide à cause de la pluie. Je retournai sous l'arcade et trouvai une porte ornée d'une plaque portant le nom du recteur. Après avoir rajusté mes habits, je me préparai à goûter l'hospitalité des habitants d'Oxford.

La première chose que je remarquai en attendant d'être admis, ce fut que la conversation animée qui se déroulait à l'intérieur donnait lieu à de légers éclats de voix, de ceux qu'ont les hommes lorsqu'ils rivalisent à cause d'une femme qu'ils cherchent à impressionner. Un vieux domestique au visage pincé ouvrit la porte et me guida dans une belle pièce haute de plafond, avec de grandes fenêtres cintrées ouvrant sur les deux murs opposés, les autres étant couverts de lambris sombres, de portraits et de tapisseries. Je compris immédiatement la source de cette effervescence. À l'autre bout d'une longue table égayée d'immenses chandeliers était assise une jeune femme d'environ dix-neuf ans, habillée d'une robe grise toute simple au corset brodé, et qui avait dénoué ses longs cheveux noirs. Comme les autres invités déjà assis, elle interrompit sa conversation et tourna son attention vers moi quand j'approchai pour m'examiner des pieds à la tête avec un mélange de curiosité et d'amusement. Ainsi donc, voilà à quoi ressemblait Sophia Underhill. Le désir urgent de son père de la voir se marier me devint clair. Elle avait un visage frappant, félin, les yeux brun clair, et sa présence au collège devait être une rude distraction pour les jeunes gens qui essayaient de se pencher assidûment sur leurs livres. Le recteur se leva de sa chaise en bout de table en se donnant des airs importants et nous échangeâmes une poignée de main.

« Bienvenue, docteur Bruno, bienvenue à ma table. Je vous en prie, asseyez-vous, et je vous présenterai à quelques-uns des senior Fellows de l'université ainsi qu'à ma famille. »

Il me désigna le siège à sa gauche, et je m'aperçus avec plaisir qu'il était presque en face de celui de sa fille. Je la saluai poliment d'un signe de tête avant de balayer du regard l'assemblée réunie à la table. Nous étions dix, uniquement des hommes en robe d'enseignant, à l'exception de la fille du recteur et d'une dame entre deux âges qui paraissait épuisée, assise à l'autre bout de la table, face à lui.

« Permettez-moi de vous présenter ma femme, Margaret, commença-t-il en faisant un geste dans sa direction.

— *Piacere di conoscerla* », dis-je en inclinant la tête.

La femme m'adressa un faible sourire. Malgré ce que m'en avait dit son mari, elle ne semblait pas particulièrement enchantée à l'idée de divertir des hôtes.

« Et ma fille, Sophia, poursuivit le recteur, incapable de réprimer une pointe de fierté. Vous constatez que je lui ai donné le nom grec qui signifie sagesse.

— De la sorte, ses prétendants peuvent vraiment se dire philosophes, répliquai-je en souriant à la jeune femme. Les amoureux de Sophia. »

Je crus que sa mère allait s'étrangler. Autour de la table, quelques-uns des hommes étouffèrent un rire. La jeune femme, elle, me renvoya mon sourire et rougit de façon plaisante avant de baisser les yeux. Le recteur se força à sourire.

« Ah, c'est vrai ! On m'a prévenu que, dans votre pays, les hommes sont experts dans l'art de flatter les dames.

— Surtout les moines, grinça un vieil homme assis à la droite de Sophia, ce qui fit rire tous les invités.

— Les moines *défroqués* », précisai-je avec emphase en soutenant le regard de la jeune femme.

Cette fois, elle ne détourna pas les yeux et quelque chose dans la franchise de son regard me rappela si vivement le souvenir de Morgana que j'en eus le souffle coupé.

« Je dois protester et défendre mes compatriotes, déclara le jeune homme aux cheveux noirs assis immédiatement à ma gauche, qui avait effectivement l'air italien bien qu'il s'exprimât

sans trace du moindre accent. Ou plutôt des compatriotes de mon père, devrais-je dire. Je ne sais pas comment nous avons gagné cette réputation de grands séducteurs auprès des Anglais, mais je n'ai hélas pas hérité de ce talent, voilà qui est certain. »

Il tendit les mains en un geste de reddition, et la compagnie rit de nouveau. Je soupçonnai le jeune homme de fausse modestie sur ce chapitre. Il avait un visage charmant et prenait de toute évidence grand soin des vêtements qu'il portait, ainsi que de sa barbe et de sa moustache, méticuleusement entretenues. Se penchant vers moi, il me tendit la main.

« John Florio, fils de Michelangelo Florio de Toscane. Je suis ravi de faire votre connaissance, docteur Bruno de Nola. Votre réputation vous précède.

— Laquelle ? dis-je, ce qui fit redoubler les rires.

— Maître Florio est un professeur très respecté. Il enseigne les langues, comme son père avant lui, m'apprit le recteur. Et il est occupé à la compilation d'un livre de proverbes venant de différents pays. Je suis sûr qu'il n'hésitera pas à nous régaler tout à l'heure de quelques-unes de ses sentences.

— "C'est une passion féminine que d'aimer la Croix et de croiser des amants", récita Florio.

— Il ne dit que la vérité, commenta Sophia en feignant la consternation, et le jeune homme rayonna.

— Merci, reprit le recteur avec un sourire de plus en plus contraint. Je dois dire, docteur Bruno, que je ne savais pas si vous étiez en mesure de converser en anglais, c'est pourquoi j'ai pensé que vous vous sentiriez plus à l'aise avec un interlocuteur italien à proximité.

— C'est aimable à vous. J'ai appris l'anglais auprès de voyageurs et d'érudits mais je crains qu'il ne soit guère policé.

— Mon père aussi a fui l'Italie par peur de l'Inquisition après s'être converti à la Réforme, m'avoua Florio, poussé par un désir irrépressible. Il est venu à Londres, s'est retrouvé dans la maison de Lord Burghley et est devenu par la suite le professeur d'italien de Lady Jane et de la princesse Elisabeth.

— Un exil doré, alors, remarquai-je.

— L'exil est toujours une malédiction, me contredit le vieillard assis à côté de Sophia avec une véhémence

surprenante. Un destin cruel, quel que soit l'homme auquel on l'inflige. N'est-ce pas, Roger ? »

Il se pencha alors vers l'homme à la grande barbe grisonnante et son teint rubicond assis de l'autre côté de Sophia, juste en face de moi. Celui-ci, mal à l'aise, s'abstint de répondre.

« Surtout quand il s'agit d'un ami », ajouta le vieillard.

Un silence tendu s'abattit sur l'assemblée.

« Vous avez raison, mon père a eu de la chance que de tels hommes le soutiennent, reprit Florio à la hâte pour combler le blanc, même si nous avons de nouveau connu l'exil alors que j'étais un tout jeune enfant, lorsque Marie la Sanglante s'est emparée du trône d'Angleterre.

— Que Dieu ait son âme », dit le vieil homme avec révérence.

Cette fois, le recteur ne laissa pas passer.

« *S'il vous plaît,* docteur Bernard.

— S'il vous plaît, quoi, recteur ? Je dois prendre garde à mes propos devant ce moine renégat ? s'indigna le docteur Bernard, ses cheveux blancs ébouriffés volant autour de sa tête comme la crête d'un oiseau. Et pourquoi ? Dois-je redouter qu'il me dénonce au comte de Leicester ? »

Il me scruta avec un air de défi et je compris que, bien qu'il fût presque édenté et âgé d'au moins soixante-dix ans, son esprit n'avait rien perdu de sa vivacité. À la lumière vacillante des chandeliers, les traits de son visage semblaient se creuser et il avait l'air d'un vrai croque-mitaine.

« J'ai été nommé par la reine Marie elle-même, il y a trente ans de cela, alors que l'université était presque débarrassée des convertis au nouveau dogme, et j'ai traversé toutes les tempêtes, tandis que mes amis sont morts ou ont été privés de leur emploi. Cela fait bien longtemps que j'ai renoncé à toutes ces simagrées. »

Il se mit à rire, comme s'il se moquait de lui-même, puis me regarda, soudain grave.

« Mais je crois que vous êtes catholique, n'est-ce pas, docteur Bruno ?

— Je suis italien, répliquai-je posément, élevé au sein de l'Église romaine.

— Eh bien, j'ai peur que vous ne trouviez personne avec qui entendre la messe romaine ici, messire. Il ne reste plus de catholiques à Oxford, oh non. Aucun homme ne se risque à célébrer l'ancienne foi. »

Je fus frappé par sa voix pleine de sarcasme et d'amertume.

« Ici, nous prêtons le serment de fidélité pour sauver notre tête et chacun se montre loyal à l'Église d'Angleterre, comme on nous l'ordonne, car nous sommes tous d'obéissants sujets, pas vrai, messieurs ? »

Il y eut quelques murmures gênés et je vis le recteur s'agiter.

« William, je vous en prie.

— En tout cas, nous en avons l'air. Mais personne à Oxford n'est vraiment ce qu'il a l'air d'être, docteur Bruno, gardez cela à l'esprit. Pas même vous, je suppose. »

Je levai les yeux et croisai le regard du docteur William Bernard. Ce vieillard gnomique aux piques acérées donnait l'impression très nette et inquiétante d'être capable de lire les pensées secrètes des autres, et il se rapprochait trop de la vérité à mon goût. Je me contentai donc d'incliner la tête et cherchai une distraction tandis qu'il continuait à me fouiller de ses yeux gris pâle. Heureusement, l'arrivée de domestiques apportant le premier plat m'en fournit une : nous avions des chapons bouillis aux prunes et de la gelée de pied de veau, accompagnés d'un bon vin rouge.

Comme ils s'affairaient autour de la table, nous servant copieusement des légumes, je me penchai en avant afin d'engager la conversation avec Sophia Underhill. Mais, à cet instant, l'homme barbu qui me faisait face s'adressa à moi, et je vis Florio saisir l'occasion d'accaparer l'attention de la jeune femme.

« Roger Mercer, docteur en théologie et sous-recteur du collège », se présenta l'homme d'une voix puissante de baryton, avec un accent que je pensais venir de l'ouest de l'Angleterre.

Il me tendit la main par-dessus la table.

« Nous sommes vraiment très heureux de faire votre connaissance, docteur Bruno, et votre disputation avec le recteur demain soir suscite beaucoup d'enthousiasme.

— Pas maintenant, Roger, pas maintenant, s'empressa de dire Underhill. Nous n'évoquerons pas de sujet touchant à la disputation à cette table. Notre hôte et moi-même devons préserver nos arguments pour les débats, n'est-ce pas, docteur Bruno ? Comme on dit, il faut garder ses munitions pour le combat. »

D'un signe de tête, je lui donnai mon assentiment. Roger Mercer leva la main en signe de dénégation.

« Ne craignez rien, recteur. Ce n'était qu'un préambule avant de dire au docteur Bruno à quel point j'étais curieux de le rencontrer depuis que j'ai lu son ouvrage, *Sur les ombres des idées,* publié à Paris l'année dernière.

— Le sorcier Cecco d'Ascoli, qui a brûlé pour nécromancie, n'a-t-il pas mentionné un livre portant le même titre, un livre de magie interdite qu'il attribuait à Salomon ? »

Le docteur Bernard s'était une fois de plus penché devant Sophia pour faire cette intervention. Son index tremblant, levé pratiquement devant son visage, était pointé sur moi. La jeune femme recula sa chaise, accommodante, et rejeta une mèche de cheveux par-dessus son épaule tout en poursuivant sa conversation avec Florio, dont la fougue était irrésistible. À en croire la phrase que je parvins à saisir au vol, il l'abreuvait d'aphorismes rimés. Je dus me forcer à reporter mon attention sur Bernard.

« On n'a jamais trouvé le livre que Cecco mentionne, répondis-je en élevant la voix pour que le vieil homme m'entende clairement. Il me semblait dommage de laisser perdre un bon titre, je l'ai donc emprunté. Mais mon ouvrage est un traité sur l'art de la mémoire, fondé sur le système des Grecs. Pas de nécromancie. »

Je ris, peut-être un peu trop fort. Roger Mercer m'examinait, pensif.

« Et pourtant, docteur Bruno, votre système s'appuie sur des images qui semblent correspondre précisément aux figures talismaniques décrites par Agrippa dans son *De la philosophie occulte,* figures dont il prétend qu'elles seraient invoquées lors des rituels de magie céleste pour attirer les puissances des anges et des démons.

— Ces images correspondent aussi aux signes du zodiaque et aux maisons de la lune, familiers de bien des systèmes de ce genre, expliquai-je en espérant ne pas trahir mon malaise. Elles sont populaires en raison de leurs divisions numériques régulières, ce qui facilite le travail de mémoire, mais au bout du compte ce sont simplement des images.

— Rien n'est *simplement* une image pour un magicien, rétorqua Bernard. Il n'y a que des signes renvoyant à des réalités cachées, ainsi que l'implique votre titre. En particulier quand ces images proviennent de l'ancienne astrologie des Égyptiens, comme le savait bien Agrippa, car il citait son maître Hermès Trismégiste, condamné par saint Augustin pour avoir invoqué des démons ! »

Sa voix s'était élevée avec exaltation. Une main glaciale me saisit l'échine. J'essayais de rassembler mes pensées pour répondre lorsque Sophia Underhill rapprocha sa chaise de la table, me regarda droit dans les yeux et demanda, en coupant Florio au beau milieu d'une phrase : « Qui est Hermès Trismégiste ? »

Le silence retomba sur la tablée. Tous les yeux se tournèrent vers moi.

« J'ai lu de vagues références à son nom dans des travaux de philosophie, continua-t-elle avec une ingénuité à peine croyable, mais je n'arrive pas à trouver un seul de ses livres ici et je n'ai pas la permission d'entrer dans les autres bibliothèques de l'université.

— Il n'y a pas de raison, puisque tu n'es pas une élève, la morigéna son père en balayant l'assemblée du regard, embarrassé par son audace. Je te permets de perfectionner ton esprit tant que tu cantonnes tes études à ce que la compréhension d'une femme peut supporter. »

Je sentis qu'il disait cela uniquement pour la galerie. Sophia semblait prête à lui tenir tête, mais elle ravala sa colère et afficha un air morose. Sa mère lui intima l'ordre de se calmer.

« Vous ne trouverez pas les œuvres d'Hermès le Trois fois grand à Oxford aujourd'hui, reprit Bernard d'une voix sonore. Avant, nous les avions. Avant la mise au pas des bibliothèques en 1569. Traduites du grec par le Florentin Ficin il y a un siècle,

à la requête de Cosme de Médicis alors à l'agonie. Vous connaissez la version de Ficin, docteur Bruno ?

— J'ai lu la traduction de Ficin, répondis-je. Et j'ai aussi lu les manuscrits grecs originaux, mais la collection est incomplète. Le quinzième livre est perdu. Lisez-vous le grec, docteur Bernard ? »

Il me fixa encore une fois de son regard brillant et accusateur.

« Oui, je lis le grec, jeune homme, nous ne sommes pas tous des barbares au nord du Tibre. Mais ce livre manquant est un mythe. Il n'a jamais existé. J'ai également lu Ficin quand j'étais jeune, ainsi qu'Agrippa. Il n'y avait pas une telle peur des anciens écrits, alors. Mais tant de livres sont perdus désormais, emportés par les vagues de la Réforme. Des siècles de connaissance sont réduits en cendres… »

Sa voix s'éteignit, il semblait avoir voyagé jusqu'au tréfonds de sa mémoire.

« Docteur Bernard, l'avertit le recteur, vous savez très bien que la commission royale de 1569 a été envoyée pour nous débarrasser des livres hérétiques acquis à l'ancienne époque monastique. Ils risquaient d'infecter les esprits de nos étudiants avec des idées profanes, un danger dont nous devons toujours nous garder. Je suis sûr que vous ne voudriez pas être en désaccord avec une telle prohibition. »

Bernard eut un rire cassant.

« Des livres interdits aux élèves ? Dans ces conditions, comment des hommes avides de connaissance peuvent-ils forger leur esprit ou apprendre à faire la distinction entre la vérité et l'hérésie ? Et ceux qui proscrivent n'ont-ils pas assez de discernement pour se rendre compte que les livres interdits attirent les hommes avec plus de puissance que la plus provocante des tentatrices ? » Il jeta un coup d'œil en biais à Sophia. « Oh oui. Un livre prohibé se fraie toujours un chemin par les brèches et les trous de souris, ne le savez-vous pas, recteur ? Il suffit de savoir où regarder. »

Il gloussa, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie irrésistible, et je remarquai que ses confrères se trémoussaient sur leur siège. On eût dit que des puces les dévoraient.

« Qu'est-il advenu des livres purgés de la bibliothèque ? » demandai-je.

Je dus mal masquer mon intérêt car ma question provoqua une soudaine hostilité chez Bernard. Il plissa les yeux et se redressa d'un air sévère.

« C'était il y a longtemps. Ils ont brûlé ou les autorités s'en sont emparées, qui sait ? Je suis vieux maintenant, et j'ai oublié cette époque. »

Il évita de croiser mon regard et je compris qu'il mentait. Il était impossible qu'un homme qui parlait des livres avec tant de passion ne se rappelât plus le feu auquel ils auraient été livrés, même après tant d'années. Mais s'ils n'avaient pas brûlé, ils avaient dû terminer quelque part, et je n'aurais pas été surpris que le vieillard sût où.

« Docteur Bruno, vous n'avez toujours pas répondu à ma question », me dit Sophia en se penchant par-dessus la table pour me taper sur la main, ses grands yeux bruns braqués sur moi.

L'ombre d'un sourire jouait sur ses lèvres, comme si elle aussi connaissait une bonne plaisanterie et qu'elle hésitait à nous en faire part.

« Qui était-ce ? »

Je pris une profonde inspiration et soutins son regard attentif aussi fermement que je le pouvais, conscient que toute la table faisait silence, dans l'attente de ma réponse, et qu'il y avait toutes les chances pour que mes prochaines paroles soient considérées comme un blasphème.

« Hermès Trismégiste, qu'on appelle le Trois fois grand, était un grand prêtre égyptien de l'Antiquité, commençai-je en roulant un morceau de pain entre mes doigts. Il a vécu après l'époque de Moïse, bien avant Platon ou le Christ. Certains disent qu'il était le dieu égyptien Thot, divinité de la sagesse. Quoi qu'il en soit, c'était un homme d'une sagacité hors du commun. Par une profonde contemplation du cosmos et l'expérimentation des propriétés du monde naturel, il a atteint la sagesse et découvert les secrets écrits dans le livre de la nature et des cieux. Il prétendait avoir pénétré et compris l'Esprit divin. Il prétendait pouvoir devenir l'égal de Dieu. »

La table retenait son souffle. Ces hommes savaient que c'était un terrain dangereux sur lequel je m'aventurais.

« On dit de lui qu'il était le premier philosophe, le premier théologien, et c'était aussi un prophète. Lactance le créditait d'avoir prédit l'avènement de la foi chrétienne, selon les propres mots de l'Évangile.

— Et Augustin disait qu'il tenait sa prescience du Diable », ajouta vivement Roger Mercer, le visage cramoisi.

Un morceau de viande à demi mastiqué tomba de sa bouche et alla se loger dans sa barbe, ce qu'il ne sembla pas remarquer.

« Car Hermès n'a-t-il pas décrit comment les Égyptiens animaient les idoles de leurs dieux lors de rituels magiques où ils en appelaient à la puissance des démons ?

— Je n'ai jamais cru aux récits de démons et de statues, repartis-je. Les hommes ont toujours créé des jouets mécaniques et des automates auxquels ils prétendaient accorder le don de la vie, comme la tête en étain que possédait Roger Bacon, capable, croyait-on, de prédictions. Mais il s'agit ni plus ni moins de talentueux artisanat, de simples tours de prestidigitation.

— Hermès Trismégiste n'était pas magicien, alors ? » demanda doucement Sophia sans me quitter des yeux.

Elle paraissait déçue.

« Il a beaucoup écrit sur les propriétés cachées des plantes et des pierres et sur l'organisation du cosmos, répondis-je. Il s'en trouve pour parler d'alchimie ou de magie naturelle, d'autres appellent cela l'expérimentation scientifique.

— Quand la quête vise à s'approprier des pouvoirs interdits, on appelle cela de la sorcellerie, affirma le recteur avec austérité.

— Mais a-t-il découvert une magie qui fonctionne ? insista-t-elle en ignorant son père.

— Que voulez-vous dire par là ? m'enquis-je.

— Était-il capable d'utiliser cette magie naturelle pour influencer le monde, pour changer les pensées ou les actes des gens, par exemple, et ses écrits expliquent-ils comment s'y prendre ? »

Ses yeux brûlants exprimaient son impatience et elle se pencha encore un peu plus vers moi.

« Des recettes pour des sortilèges, vous voulez dire ? lui demandai-je en riant. Rien de tel, non. La magie hermétique, si vous voulez lui donner ce nom, ne vise qu'à enseigner à son adepte comment pénétrer les arcanes de l'univers à la lumière de l'esprit. Il ne peut pas vous apprendre comment faire en sorte que celui que vous chérissez tombe amoureux de vous ou vous reste fidèle. Pour cela, vous feriez mieux de vous adresser à l'ancienne du village. »

Cela provoqua des sourires de notre côté de la table, mais la jeune femme s'empourpra violemment et j'eus l'intuition que ma plaisanterie l'avait accidentellement touchée. Pour couvrir son embarras, je poursuivis :

« Mais l'alchimiste allemand Henrich Cornélius Agrippa von Nettesheim évoque des choses de ce genre dans son traité sur les sciences occultes que le docteur Mercer a mentionné tout à l'heure. Il écrit qu'à la manière des images célestes utilisées en magie nous pouvons créer nos propres images adaptées à ce que l'on souhaite. Par exemple, que pour obtenir l'amour, nous pouvons créer l'image de gens qui s'embrassent.

— Mais comment… »

Sophia n'eut pas le temps de terminer, le recteur toussa et les domestiques entrèrent pour débarrasser le premier plat.

« Eh bien, c'était une discussion très éclairante, docteur Bruno. Je savais que votre conversation et vos idées peu conventionnelles animeraient la petite société de notre collège, dit le recteur en posant sa main sur mon épaule avec un manque de sincérité criant. J'avais dans l'idée que nous devrions changer de place à chaque plat, afin que vous puissiez vous entretenir avec toutes les importantes personnalités du collège. Même si j'adorerais continuer sur ce sujet », ajouta-t-il.

Il se leva alors de son siège et s'affaira, officiellement pour réarranger le plan de table de manière que je me trouve à l'autre extrémité, entouré par trois hommes avec lesquels je n'avais pas encore parlé. Les domestiques apportèrent des plats fumants en argent d'où émanait une odeur de bœuf et de légumes en ragoût. Sur ces entrefaites, la femme du recteur, qui avait à peine

prononcé un mot, saisit l'occasion et prétexta un mal de tête, s'excusant à profusion d'être une si mauvaise hôtesse. Elle donnait l'impression d'une femme mélancolique et maladive, mais je me souvins de ce que le recteur m'avait dit à propos de son fils. J'avais déjà observé ces symptômes chez des femmes ayant perdu un enfant, souvent plusieurs années après leur décès, leur esprit lui-même semblant sous l'emprise de quelque maladie latente dont il ne se remettait pas, et je me sentis profondément navré pour elle. Il était difficile d'imaginer qu'une créature aussi désolée pût être la mère de la vivante jeune femme à l'autre bout de la table.

La seconde moitié du repas eut beaucoup moins d'intérêt que la première, maintenant que j'étais privé de la compagnie de Sophia. Mes nouveaux compagnons de table se présentèrent. Face à moi était assis maître Walter Slythurst, le trésorier du collège, un homme de mon âge, squelettique, avec des lèvres minces, des petits yeux soupçonneux et de longs cheveux raides qui tombaient comme un rideau autour de sa tête. À côté de lui se trouvait le docteur James Coverdale, un homme replet d'environ quarante ans, aux mèches noires graisseuses, avec une barbe taillée très court et un air satisfait de lui-même, qui m'expliqua qu'il était le surveillant général en charge de discipliner les élèves. Enfin, j'avais à ma droite maître Richard Godwyn, le bibliothécaire, plus âgé, peut-être cinquante ans, dont les traits épais et tombants me rappelaient un saint-bernard, comme s'il avait un excès de peau sur le visage, mais son allure sinistre se transforma lorsque nous nous saluâmes et qu'il permit à un faible sourire d'illuminer son visage. Tous se montraient courtois, mais je regrettais d'avoir dû interrompre ma discussion avec Sophia. Il était clair que la teneur de notre conversation avait suscité la colère de son père. Elle était maintenant assise près de lui, du même côté de la table que moi, si bien que je ne pouvais la voir sans me pencher devant mon voisin, Godwyn, ce qui aurait été impoli et aurait attiré l'attention.

« Je crois que vous avez goûté au langage sans concession de William Bernard, docteur Bruno, commença James Coverdale.

— Il a l'air déçu par l'état du monde, déclarai-je en vérifiant que Bernard était suffisamment loin pour que mes propos ne tombent pas dans ses oreilles.

— C'est souvent le cas des vieillards, dit Godwyn en hochant sombrement la tête. Il a connu bien des bouleversements au cours de ses soixante-dix printemps, ça ne doit pas être facile.

— S'il continue à parler aussi ouvertement devant les élèves que devant ses confrères, il s'en ira bientôt, comme son ami », ajouta Slythurst sur un ton sec qui suggérait qu'une telle issue ne serait pas pour lui déplaire.

Je n'aime pas juger les gens sur l'apparence et en les connaissant si peu, mais il y avait chez le trésorier quelque chose qui n'invitait pas au respect. Il me fixait sans sourciller depuis que je m'étais installé et je sentais peser sur moi son regard qui n'avait rien de bienveillant.

« Son ami ? » demandai-je.

Coverdale soupira.

« C'est une histoire affligeante, docteur Bruno, et source de honte pour le collège. L'ancien sous-recteur, le docteur Allen, a perdu son poste l'année dernière lorsqu'on a découvert qu'il s'était… – il hésita, cherchant une manière diplomatique de s'exprimer – parjuré en prononçant le serment de fidélité. Apparemment, il restait dévoué à l'Église romaine.

— Vraiment ? Comment l'a-t-on démasqué ?

— Une source anonyme l'a dénoncé, répondit Coverdale, comme si l'intrigue le réjouissait. Mais quand on a fouillé sa chambre, on y a trouvé quantité de littérature papiste bannie. Et, bien entendu, le sous-recteur occupe le deuxième poste le plus important du collège, c'est lui qui est responsable lorsque le recteur s'absente, vous imaginez donc le scandale. Nous sommes nombreux à avoir dû témoigner contre lui devant la cour du chancelier.

— L'université dispose de son propre tribunal, m'apprit Godwyn d'une voix lugubre. Mais dans une affaire de cette importance, le Conseil privé n'a pas voulu être en reste. Le comte de Leicester, notre chancelier, ordonne régulièrement aux responsables des divers collèges de se débarrasser des

derniers vestiges du papisme, de sorte que le recteur a dû agir avec vigueur et promptitude contre Allen.

— Autrefois, le recteur Underhill était le chapelain personnel du comte de Leicester, comme il a sans doute déjà dû s'en flatter auprès de vous, précisa Slythurst. S'il avait pardonné à Allen, il aurait perdu sa place.

— Pourtant, Allen espérait le pardon, intervint Coverdale. Et il comptait sur la loyauté de ses amis. Sur ce point, il a été cruellement déçu.

— Je pense que le recteur avait le cœur lourd mais qu'il s'est résigné à faire son devoir, James, dit Godwyn avec un regard appuyé à Coverdale. D'ailleurs, nous avons tous été peinés de devoir témoigner en public de ses erreurs.

— Roger Mercer a déposé sans barguigner », rectifia Coverdale en jetant un regard irrité de l'autre côté de la table, où le docteur Mercer riait à gorge déployée avec Florio.

Je vis Slythurst lever les yeux au ciel, comme s'il avait trop souvent entendu ce reproche.

« Dire qu'il était censé être le plus proche ami d'Allen… poursuivit Coverdale. En attendant, il a quand même touché ses trente deniers, n'est-ce pas ?

— Ses trente deniers ?

— Son témoignage a joué un rôle crucial dans la condamnation d'Allen, et, en récompense, il a pris sa place après son exclusion, répondit Coverdale, plein de bile.

— Peut-être devrais-je préciser au docteur Bruno que, traditionnellement, c'est le surveillant général qui succède au sous-recteur, de même que le sous-recteur prend la place du recteur, expliqua Godwyn. Il en a toujours été ainsi. Il y a un conseil des professeurs, bien sûr, mais le vote n'est qu'une formalité, une façon de marquer l'approbation générale pour une solution réglée à l'avance.

— Mais comme le présent recteur a été placé ici par le comte de Leicester pour exécuter ses volontés, reprit Coverdale en se renfonçant dans son siège pour ne pas être entendu, il montre peu d'égards vis-à-vis de la tradition et nomme ceux qu'il estime les plus malléables. Et nous savons tous pourquoi Leicester a

fait son possible pour que Underhill soit élu, ajouta-t-il, d'une voix pleine de sous-entendus.

— James ! le rappela à l'ordre Slythurst.

— J'ai cru comprendre que c'était pour faire respecter la religion, dis-je. S'attaquer au fléau du papisme.

— Oh, cela, c'est la raison officielle, fit Coverdale en balayant cette idée d'un revers de main. Mais le collège possède d'importants manoirs et des parcelles de terres agricoles très profitables dans l'Oxfordshire, vous comprenez. Et beaucoup d'entre elles sont désormais exploitées par des amis de Leicester en contrepartie de baux dérisoires, n'est-ce pas, maître trésorier ?

— Vous vous oubliez, James, dit doucement Slythurst. Le docteur Bruno est un ami du comte de Leicester.

— En fait, je ne l'ai jamais rencontré, me hâtai-je de répondre. Je voyage seulement avec son neveu.

— En tout cas, s'échauffa Coverdale, le collège y perd des profits substantiels et lutte pour joindre les deux bouts en admettant des légions d'élèves bien nés, qui paient et n'ont en conséquence ni le goût ni le talent pour faire de bons étudiants. Ils rôdent en ville, fréquentent les prostituées, s'adonnent aux jeux et ternissent la réputation de l'université.

— Ce n'est pas un sujet approprié à table, objecta Slythurst d'une voix où sourdait son mécontentement. Ces loyers n'ont rien d'amoral et les caisses du collège n'intéressent que modérément notre invité, j'en suis sûr. Un peu de discrétion, s'il vous plaît, messieurs. »

Ils échangèrent des regards embarrassés, et un silence de plomb menaça de s'installer.

« Docteur Coverdale, repris-je en me tournant vers le surveillant général avec un sourire diplomatique. Vous me parliez du procès d'Edmund Allen, pouvez-vous m'en dire davantage ? »

Coverdale échangea avec Slythurst un regard qui demeura énigmatique, puis il croisa les mains d'un air cauteleux.

« Je disais simplement que le témoignage de Mercer contre Allen a pesé lourd lors du procès, ne serait-ce que parce qu'il était le plus proche confident d'Allen. Le recteur avait besoin de

la coopération de Mercer et, en retour, celui-ci a obtenu le poste d'Allen.

— Qui aurait dû vous revenir », dis-je promptement.

Coverdale posa une main boudinée sur son torse en une démonstration de modestie peu convaincante.

« Ce n'est pas pour mes propres mérites que je dis qu'une injustice a été commise, docteur Bruno, mais à cause de l'entorse à la tradition. Cette université est fondée sur la tradition, et si les individus ont le sentiment qu'ils ne sont pas tenus de l'observer parce que leurs protecteurs respectifs ont plus de poids, c'est tout l'édifice de notre communauté qui s'écroulera.

— Nombre d'entre nous étions amis avec Edmund », avoua Godwyn, avec une pointe de regret dans la voix.

Une humeur sombre s'était abattue sur notre groupe alors que j'entendais encore Sophia, Florio et Roger s'esclaffer.

« Il était très apprécié des élèves, aussi. C'est vraiment dommage qu'au fond de son cœur il n'ait pu renoncer aux erreurs de ses anciennes croyances.

— L'exil semble une sanction très sévère pour avoir détenu quelques livres, hasardai-je en me resservant du bœuf et des oignons.

— Il a eu de la chance de quitter l'Angleterre avec les tripes à l'intérieur du ventre, répondit froidement Slythurst. Des hommes moins favorisés ont écopé de punitions plus lourdes pour moins que cela. Vous entre tous, docteur Bruno, vous devriez savoir que l'hérésie est un péché des plus graves, contre Dieu et l'ordre établi.

— Il n'y avait pas que les livres, dit Godwyn en baissant la voix. Il était soupçonné de servir de messager pour son cousin, William Allen, au Collège anglais de Reims. Ils l'ont emmené à Londres pour l'interroger, c'est-à-dire pour le mettre à la question, mais il n'a pas dit un mot et finalement ils l'ont envoyé à l'étranger. Pauvre Edmund. »

Il secoua tristement la tête et vida son verre.

« J'ai rencontré son fils aujourd'hui, annonçai-je en prenant un morceau de pain.

— Dans ce cas, je vous plains, dit Coverdale en haussant les sourcils. Je suppose qu'il vous a supplié de porter une requête à la Cour pour obtenir le pardon de son père. » Sans attendre ma réponse, il fit claquer sa langue et poursuivit froidement. « On n'aurait jamais dû autoriser ce garçon à rester après la disgrâce de son père. Thomas Allen nourrit des pensées dangereuses, écoutez bien ce que je vous dis. Mais je n'ai pas pu convaincre le recteur de suivre mes conseils, il est trop tendre avec ce garçon. »

Je ne pus m'empêcher de penser que si la façon dont le recteur traitait Thomas Allen prouvait sa tendresse à son égard, alors la vie du garçon devait être rude.

« Une fois de plus, je vous rappelle que notre éminent invité n'a sans doute pas fait tout ce voyage pour nous entendre nous lamenter sur les problèmes du collège. »

Slythurst avait prononcé ces mots d'une voix glaciale. Il ramena une mèche de cheveux derrière son oreille et, souriant de toutes ses dents, se tourna vers moi.

« Docteur Bruno, parlez-nous de vos voyages à travers l'Occident. Je crois savoir que vous avez enseigné dans plusieurs des plus célèbres universités du continent. Comment trouvez-vous Oxford, en comparaison ? »

Lui retournant son sourire avec la même absence de sincérité, toute la fin du repas, qui se poursuivit par de la pâte d'amandes et des fruits confits tandis que la lumière des chandeliers baissait peu à peu, je leur racontai mes années d'errance, laissant de côté tout ce qui pouvait passer pour politique, et flattai subtilement mes nouveaux compagnons en leur servant ce qu'ils voulaient entendre, c'est-à-dire qu'aucune université ne pouvait rivaliser avec le savoir et la sagesse qui avaient cours à Oxford.

« Combien de temps resterez-vous parmi nous, docteur Bruno ? demanda Coverdale en se renfonçant dans son siège et en s'essuyant la bouche pendant que les domestiques débarrassaient les couverts.

— Je crois que le palatin avec qui je voyage a prévu de rester une semaine, l'informai-je.

— Dans ce cas, j'espère que vous nous accompagnerez à la chapelle du collège. Le recteur y délivre une série de sermons d'une grande érudition sur les *Actes et monuments* de John Foxe. Les connaissez-vous ?

— Le *Livre des martyrs* ? Naturellement, répondis-je en me disant que c'était peut-être une sorte d'épreuve. On considère souvent que c'est un chef-d'œuvre.

— L'admiration du docteur Bruno n'est sans doute pas aussi profonde, j'en ai peur, dit Slythurst en regardant ses confrères. Je n'ai jamais rencontré de catholique qui admirât les récits terrifiants de Foxe sur les sévices subis par les protestants.

— Ne donne-t-il pas aussi des exemples de martyrs des premiers siècles, lorsque les chrétiens souffraient entre les mains des païens et des impies, avant que nous ne commencions à nous persécuter entre nous ? rétorquai-je. Et tout chrétien ne devrait-il pas honorer ces martyrs, dont les souffrances nous rappellent une époque où nous vivions unis ?

— Telle n'était pas l'intention de Foxe… commença Slythurst, mais Coverdale lui coupa la parole.

— Bien dit, Bruno. Les croyants des deux bords ont souffert pour le Christ, et Lui seul sait qui sera à Ses côtés lors du Jugement dernier.

— C'est bien la première fois que je t'entends te faire le chantre de la tolérance, James », s'étonna Slythurst en plissant le front.

Coverdale ignora la provocation.

« Qu'on nous apporte encore du vin ! » lança-t-il à un domestique en frappant dans ses mains.

Je déclinai le verre qu'on me proposait car je voulais me pencher sur les notes que j'avais prises en vue de la disputation avant d'aller me coucher et j'avais besoin de garder l'esprit clair.

Le temps que le repas se termine, il faisait complètement nuit dehors et les invités se levèrent, prenant congé avec force compliments au recteur pour la nourriture, qui à ce que je comprenais avait été bien supérieure à l'ordinaire du réfectoire du collège. Puis, un à un, ils me serrèrent chaleureusement la main, me souhaitant encore une fois la bienvenue à Oxford et une bonne nuit de sommeil avant la grande disputation du

lendemain que tous, dirent-ils, attendaient avec impatience. Richard Godwyn m'invita à venir à la bibliothèque quand je le voudrais, ce dont je le remerciai. John Florio exprima en un italien parfait le désir très vif qu'il avait que nous passions du temps ensemble avant mon départ, et même le docteur Bernard se leva en tremblant et serra mes doigts entre ses mains noueuses.

« Demain soir, sorcier, dit-il en affichant un sourire édenté, vous contredirez leurs pieuses certitudes et je serai au premier rang pour vous applaudir. Non parce que je soutiens vos idées hérétiques, mais parce que j'admire les hommes qui n'ont pas peur. Il en reste trop peu ici. »

Il jeta un coup d'œil au recteur, qui affecta de ne pas l'avoir entendu. Seul Slythurst ne se donna pas la peine de me saluer. Il se contenta de m'adresser un signe de la tête en franchissant la porte, et encore, parce que je venais de surprendre son regard glacial posé sur moi. Je sentais qu'il ne m'aimait pas, mais m'efforçai de ne pas le prendre comme un affront personnel. Je m'aperçus d'ailleurs qu'il ne souhaitait pas davantage bonne nuit à ses confrères, et en déduisis qu'il faisait partie de ces hommes, assez courants chez les universitaires, incapables d'adopter des manières agréables en société.

Lorsque je pris congé de Sophia, celle-ci me tendit timidement la main et je la baisai avec respect sous le regard vigilant de son père, lequel fut soudain distrait par le docteur Bernard qui cherchait frénétiquement son manteau. Pendant que le recteur lui assurait qu'il était venu sans, Sophia se rapprocha de moi et posa sa main sur mon bras.

« Docteur Bruno, j'aimerais beaucoup poursuivre la conversation que nous avions tout à l'heure. Vous vous en souvenez ? Le livre d'Agrippa ? Quand la disputation aura eu lieu, peut-être aurez-vous davantage le loisir de discuter. On peut souvent me trouver à la bibliothèque du collège, précisa-t-elle. Mon père me permet d'y lire le matin et en début de soirée, quand la plupart des élèves assistent à des cours magistraux ou à des disputations.

— Afin que vous ne les distrayiez pas de leurs livres ? » glissai-je avec malice.

Elle rougit et m'adressa un sourire modeste.

« Mais vous viendrez ? Il y a tant de choses que j'aimerais vous demander. »

Elle leva vers moi des yeux où se lisait une urgence surprenante et sa main s'attarda sur mon bras. J'acquiesçai au moment où son père apparut derrière son épaule pour poser un regard inquisiteur sur moi. Je lui serrai la main, le remerciai pour le repas et souhaitai bonne nuit au reste de l'assemblée.

Je fus heureux de me retrouver dans la fraîcheur du couloir. La pluie avait cessé et l'air nocturne me fit du bien après la chaleur lourde des appartements du recteur. Je me dis qu'il serait agréable de marcher dans le jardin afin de m'éclaircir l'esprit et de digérer avant de me retirer, mais, en atteignant le bout du passage, je vis que la grille était fermée. J'essayai de tourner l'anneau qui servait de poignée et découvris que la serrure était verrouillée.

« Docteur Bruno ! » m'appela-t-on dans mon dos.

Je me retournai et vis Roger Mercer qui arrivait par l'escalier. Il avança de quelques pas dans ma direction.

« Vous vouliez faire un tour dans le jardin ?

— Ce n'est pas permis ?

— C'est réservé aux professeurs. Seul le recteur et nous en avons la clé. Il est fermé à clé la nuit afin d'éviter que les élèves ne l'utilisent pour des rendez-vous inconvenants. Ils trouvent sans doute d'autres endroits, s'ils arrivent à filer par l'entrée principale, ajouta-t-il avec un sourire indulgent.

— Ils n'ont pas le droit de sortir le soir ? demandai-je. C'est un confinement austère pour des jeunes gens dans la fleur de l'âge.

— Le but est de leur apprendre à se discipliner, expliqua Mercer. Néanmoins, la plupart d'entre eux trouvent le moyen de contourner les règles. Je n'en faisais pas moins à leur âge. » Il gloussa. « Cobbett, le gardien, est un vieil homme plein de bonté, il est là depuis des lustres, et quelques pièces suffisent à le convaincre de ne rien voir tant que les élèves reviennent avant que les portes soient closes. Il aime bien prendre un verre

de temps à autre aussi, notre Cobbett. Parfois, je me demande s'il ne fait pas exprès d'oublier de fermer les portes.

— Le recteur ne le sanctionne pas ?

— Le recteur est sévère sur certains sujets, mais il sait se montrer pragmatique pour diriger une communauté de jeunes hommes. Le plus sage n'est pas toujours de placer partout des barreaux en acier, mieux vaut parfois jouer l'aveugle. Les jeunes gens se rendront dans les tavernes et les bordels, que nous le voulions ou non, et plus forte est l'interdiction, plus forte est la tentation.

— Comme le docteur Bernard l'a fait remarquer à propos des livres », dis-je, plongé dans mes pensées.

Mercer me jeta un regard en coin tandis que, sortant du couloir, nous débouchions dans la cour, où l'horloge du bâtiment nord indiquait qu'il était près de neuf heures.

« Veuillez excuser la brusquerie du docteur Bernard, dit-il en donnant l'impression de déplorer l'attitude de son ami. Il a dû changer de religion trois fois sous quatre souverains différents. Il a été ordonné prêtre dans sa jeunesse avant que le père de la reine ne se sépare de Rome. Mais il s'exprime de plus en plus ouvertement ces derniers temps, et je me demande s'il ne souffre pas de cet état fréquent chez les vieillards, que l'on voit souvent perdus dans leurs souvenirs et qui ne savent pas toujours à qui ils s'adressent.

— Il m'a paru tout à fait lucide. Mais en colère.

— Oui, reconnut Mercer en soupirant. Il est en colère. Contre le monde, contre l'université, contre ce qu'on a exigé de lui et contre lui-même à cause de ce qu'il a fait. Et vous vous étonnez sûrement de sa colère à mon encontre. »

Il me jeta un nouveau coup d'œil et je compris qu'il avait envie de s'épancher.

« Il a parlé avec beaucoup de rancœur de l'exil, dis-je pour l'inciter à poursuivre.

— Il évoquait le problème de l'année dernière avec notre sous-recteur, Edmund Allen, comme vous l'avez probablement compris. William était l'un de ses proches, tout comme moi, mais on m'a obligé à témoigner contre lui devant la cour du

chancelier sur certains aspects de ses pratiques religieuses. William considère que c'était une impardonnable trahison.

— Et vous ? » demandai-je doucement.

Il éclata d'un rire amer qui s'éteignit aussitôt.

« Oh, j'ai agi conformément à mes devoirs, pour sauver ma peau, et maintenant j'ai la robe du sous-recteur et sa chambre bien située dans la tour. William a raison. J'ai trahi un ami. Mais je n'avais pas le choix, et lui non plus. Vous voyez la vie que nous avons ici, docteur Bruno ? » D'un geste, il désigna les fenêtres des appartements du recteur, qui baignaient encore dans la lumière ambrée des bougies. « C'est une bonne vie, une vie confortable consacrée au savoir. Et moi, je ne suis pas fait pour autre chose que pour l'étude. Il me manque l'ambition et les manières par lesquelles on se met en avant. Si je n'avais pas publiquement condamné mon ami pour sa félonie, j'aurais partagé son sort. J'aurais tout perdu. D'autant qu'à ce stade son sort n'était pas encore fixé : le Conseil privé a laissé à l'université le soin de conduire son procès, mais il semblait acquis que la décision finale lui reviendrait. Edmund aurait pu subir un châtiment bien pire que l'exil. » Il frémit. « Alors je ne suis pas fier de mes actions, non, mais William Bernard n'a pas le droit de me blâmer. Quand Sa Majesté a pris le trône et mis un terme à la brève réconciliation de sa sœur Marie avec Rome, l'université a connu de profonds bouleversements : tous les professeurs catholiques et les responsables nommés par Marie ont été exclus, sauf ceux qui ont renié l'autorité du pape et prononcé le serment de fidélité. William s'est rapidement plié à cette injonction, et cela lui a valu vingt-cinq années de tranquillité dans cet endroit, tandis que ses amis les plus intransigeants ont été dispersés aux quatre vents.

— Et pourtant, sur ses vieux jours, quiconque l'entend ne peut manquer de remarquer que son cœur revient à ses anciennes croyances.

— Je crois qu'à l'approche de la mort le destin de son enveloppe charnelle l'inquiète moins que celui de son âme. Peut-être que si nous sentions la mort imminente, nous choisirions d'agir autrement, mais hélas, tant que nous

respirons, nos craintes vont d'abord à notre pauvre chair, si faible, et à notre position en ce monde.

— Il en va peut-être ainsi. Mais c'est le fils qui semble en souffrir le plus, fis-je observer.

— Vous avez rencontré Thomas ? Le pauvre garçon… C'est un étudiant très doué, vous savez. Du moins, il l'était. Je le connais depuis qu'il est arrivé à Oxford, alors qu'il n'avait que quinze ans. Avant de partir pour Reims, son père m'a chargé de veiller sur Thomas comme sur mon enfant en son absence. Edmund comprenait pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait. Il m'a pardonné. Mais Thomas, lui, ne me pardonne pas le rôle que j'ai tenu lors du procès de son père. J'ai essayé de l'aider, je lui ai offert des cadeaux et de l'argent, dans la mesure de mes moyens, mais il préfère s'humilier à faire l'esclave pour ce jeune coq de Norris que d'accepter un penny. Quand je le croise dans la cour, il ne me salue même pas, et je sens la haine qui brûle en lui comme une fournaise.

— C'est dur, admis-je. Mais il est jeune, et les passions de la jeunesse sont souvent aussi brèves qu'ardentes. Peut-être vous pardonnera-t-il avec le temps. »

Je m'inclinai pour le saluer et m'apprêtai à me diriger vers ma chambre, pressé de travailler avant qu'il fut trop tard, mais Mercer fit un pas en avant et prit ma main entre les siennes.

« J'espère que nous aurons l'occasion de parler davantage, docteur Bruno, dit-il. Je suis vraiment heureux de vous avoir rencontré, et j'espère n'avoir pas paru trop moralisateur dans mon discours ce soir, lorsque nous parlions d'Agrippa et des traités hermétiques.

— Oh, je suis habitué à la désapprobation.

— Vous m'avez mal compris. Le recteur est un homme pieux et, comme je vous l'ai dit, il peut être sévère à ses heures. À sa table, il est prudent pour ceux dont la position ne tient qu'à sa faveur d'exprimer des vues qui correspondent aux siennes. Mais j'ai de longue date un grand intérêt pour ces travaux. En tant que savant, je veux dire, car je pense qu'on peut étudier les philosophies occultes sans parti pris et demeurer un bon chrétien. N'êtes-vous pas d'accord, docteur Bruno ?

— C'est ce que pensait Ficin, répondis-je. Et j'espère qu'il avait raison, docteur Mercer, sinon je suis damné.

— Je vous en prie, appelez-moi Roger, dit-il avec effusion. Bien, j'attends avec impatience notre prochaine discussion sur ce sujet. »

Là-dessus, il me salua et traversa la cour. Je partis vers ma chambre au moment où de grosses gouttes de pluie se mettaient une fois de plus à tomber.

CHAPITRE 4

Je relus et révisai mes notes jusqu'à ce que ma bougie s'éteigne, après quoi je dormis à poings fermés. La chambre était froide, la pluie battait contre les vitres et les poutres craquaient. C'est ainsi que lorsqu'un grand bruit me surprit après un court sommeil, je ne compris pas tout de suite si c'était déjà le matin ou seulement le produit d'une illusion due à mes rêves agités. Peu à peu, néanmoins, comme le tapage se prolongeait, je constatai en ouvrant à demi les yeux que l'aube n'était pas encore venue. M'éveillant tout à fait, je me rendis compte alors que le vacarme infernal du dehors venait d'un chien qui aboyait frénétiquement. Je resserrai la couverture autour de moi, maudissant le recteur ou celui qui avait eu l'idée de garder un animal aussi ombrageux dans l'enceinte du collège, et me pelotonnais dans le lit lorsqu'un deuxième cri se joignit aux jappements bestiaux, un cri que je n'ai jamais oublié et que j'entends encore parfois en rêve. C'était le hurlement à glacer les sangs d'un être humain pris d'une terreur mortelle et souffrant mille douleurs, et ce cri d'agonie s'éleva en même temps que les aboiements de la bête devenaient de plus en plus forts et sauvages.

L'horreur de ces deux hurlements combinés dissipant les dernières vapeurs du sommeil, je pris conscience que quelqu'un, en bas de mes fenêtres, craignait pour sa vie. Peut-être était-ce un malfaiteur surpris par un chien de garde, mais je ne pouvais l'ignorer. Je me hâtai donc d'enfiler un haut-de-chausses et une chemise, afin de découvrir l'origine de ce raffut et de proposer mon aide, si elle pouvait être utile.

Je descendis l'escalier jusqu'à la cour plongée dans l'obscurité. Quelques lueurs perçaient derrière les gros nuages. La pluie avait faibli et laissé derrière elle un voile de brume argenté qui m'empêchait de distinguer l'horloge, de sorte que je dus avancer de quelques pas pour mieux voir les aiguilles :

presque cinq heures. Les épouvantables aboiements ne cessaient pas et, par les autres escaliers autour de la cour, apparaissaient dans la bruine les silhouettes de jeunes hommes, en haut-de-chausses et chemise de nuit, les cheveux ébouriffés. Ils se réunissaient par petits groupes, murmurant entre eux, sans savoir s'ils devaient approcher. Le bruit provenait indubitablement du passage, côté est, qui menait aux appartements du recteur et au jardin réservé aux professeurs que j'avais exploré la veille au soir. Rassemblant mes esprits, j'allai en courant à la grille, où je trouvai deux hommes qui étaient en train de tirer sur la poignée, sans résultat, et fouillaient des yeux le brouillard qui avait envahi le jardin. À mon arrivée, ils tournèrent vers moi des visages livides.

« Messire, quelqu'un est enfermé là-dedans avec une bête sauvage ! s'écria le plus grand des deux élèves. Je venais de me lever pour faire ma toilette quand j'ai entendu ces cris, mais on ne voit rien d'ici.

— Nous n'avons pas la clé, dit l'autre d'une voix désespérée. Seuls les professeurs l'ont, et la porte tient bon.

— Dans ce cas, il faut réveiller quelqu'un qui peut ouvrir cette grille, décidai-je tout en me demandant comment le recteur, dont certaines fenêtres devaient donner sur le jardin, pouvait dormir malgré ce tumulte. Vous devez savoir où se trouvent les chambres des uns et des autres. Dépêchez-vous. Y a-t-il une autre entrée ?

— Deux, messire, répondit le plus grand, terrifié, tandis que son ami s'en allait précipitamment chercher de l'aide. Une deuxième grille comme celle-ci de l'autre côté du réfectoire, près des cuisines, et un portail qui donne sur Brasenose Lane, mais tout est fermé la nuit.

— L'homme qui se trouve à l'intérieur est pourtant entré », répliquai-je.

Tout à coup, une voix étranglée se fit entendre :

« Jésus-Christ, sauvez-moi ! Sainte Vierge, venez-moi en aide ! »

Un autre hurlement traversa le ciel, suivi par des appels à l'aide étouffés, puis un grondement féroce et un bruit véritablement inhumain, un gargouillis infâme qui sembla durer

plusieurs minutes. Une petite foule d'étudiants curieux et nerveux s'était formée derrière nous quand j'entendis enfin la voix du recteur s'exclamer : « Laissez-moi passer, vous dis-je ! »

Son visage était encore bouffi de sommeil, il avait jeté un manteau par-dessus sa robe de nuit et portait à la main un trousseau de clés. Il sursauta en m'apercevant : « Oh, docteur Bruno. Que se passe-t-il ? Qui est là, vous voyez quelque chose ? J'ai essayé de regarder par mes fenêtres, mais la brume et les arbres m'empêchent de rien distinguer.

— Je ne vois rien, mais il semble qu'une bête sauvage attaque quelqu'un dans le jardin. Il faut lui venir en aide, et vite ! »

Le recteur me dévisagea comme si je lui avais annoncé qu'un troupeau de vaches avait fait irruption dans le collège, puis il se reprit et s'approcha de la grille avec les clés. Mais subitement, il suspendit son geste et se retourna vers moi, le visage empli de terreur. Les grognements et les aboiements abominables continuaient là-dedans, les sons humains quant à eux s'étaient tus. Je craignais le pire.

« Mais… mais alors ce serait une folie d'entrer sans arme, s'il y a un chien sauvage qui rôde ! bafouilla le recteur. Il faut le tuer. Que quelqu'un aille chercher le constable, ou un sergent d'armes, qu'ils apportent une arbalète. L'un de vous, vite ! lança-t-il à l'assemblée de garçons à demi nus qui se tenaient dans le passage, yeux écarquillés, mâchoire pendante. Allez prévenir le constable, immédiatement ! »

Ils échangèrent des regards avant que deux d'entre eux détalent au pas de course en direction de la cour.

« Ne pourrions-nous trouver un tisonnier ou un bâton, n'importe quoi ? Nous devons entrer, recteur. J'ai peur qu'il ne soit déjà trop tard pour le pauvre hère qui est coincé à l'intérieur », insistai-je en tendant la main afin qu'il me donne les clés.

Le recteur jeta un regard paniqué alentour.

« Mais… comment peut-il y avoir un *chien* dans le jardin ?

— N'avez-vous pas de chien de garde pour empêcher les intrus d'entrer ? demandai-je, perplexe à mon tour. Se pourrait-il qu'un voleur ait escaladé le mur ?

— Mais il n'y a pas de chien de garde, répondit le recteur en pleine panique. Le gardien a un chien, mais c'est une vieille créature aveugle qui n'a plus que l'usage de trois pattes et dort dans sa loge, près de l'entrée principale. Personne d'autre au collège n'a le droit d'avoir un animal. »

Il secoua la tête, incapable de trouver le moindre sens à ce qu'il entendait. Dans le jardin, la bête recommença à aboyer.

« Faites place », exigea une voix calme dans notre dos.

L'attroupement d'étudiants s'écarta pour laisser passer un grand jeune homme. Les cheveux lui tombaient sur les épaules. Vêtu de façon incongrue de braies et d'un pourpoint dont la soie noire fendue révélait une doublure pourpre, le tout surmonté d'une fraise raffinée, il avait l'air de revenir de quelque bal ou théâtre de Londres, le plus simplement du monde, au lieu, comme nous autres, de s'être levé à la hâte. D'une main, il tenait un arc droit anglais comme la noblesse en utilisait pour la chasse, plus grand que lui-même et orné de riches incrustations. Dans l'autre pendait un carquois en cuir décoré de plantes stylisées et de feuilles d'or.

« Gabriel Norris ! s'exclama le recteur en fixant l'arc. Qu'est-ce que…

— Ouvrez la grille, recteur Underhill, lui ordonna le jeune homme. Il n'y a pas un instant à perdre, la vie d'un homme est en danger. »

Malgré l'urgence de la situation, il s'exprimait d'une voix mesurée, comme si, en cet instant, c'était lui et non le recteur qui détenait l'autorité. Confus, Underhill ouvrit la grille et le jeune homme pénétra dans le jardin en armant son arc. Je le suivis, hésitant, et le recteur m'emboîta le pas en restant près du mur.

Un épais brouillard flottait entre les troncs tordus des pommiers, dont les formes mouvantes jouaient avec nos nerfs. Alors que j'avançais prudemment parmi ces ombres bleuâtres, j'aperçus soudain dans le coin nord-est la silhouette d'un chien aux pattes immenses, une sorte de lévrier irlandais, à en juger par sa taille, bien que j'eusse le plus grand mal à le voir en détail. Je restai moi aussi près du mur tandis que Gabriel, bien visible à cause de ses vêtements, progressait à pas réguliers vers

l'animal, lequel grognait toujours et agitait dans sa gueule un objet noir et mou qu'il tenait entre ses pattes. Je me rapprochai et, la brume me gênant moins, distinguai mieux l'animal. Il avait le mufle barbouillé de sang et de morceaux de chair. Mon cœur bondit dans ma poitrine quand je compris que nous arrivions trop tard. Le jeune homme s'immobilisa à quelques pas du chien qui, flairant une odeur ou l'entendant approcher, cessa de mâcher sa proie et leva la tête. Son grondement s'arrêta net et il se prépara à s'élancer vers le jeune homme : la flèche partit. C'était un bon tir, malgré les conditions, et l'animal s'effondra au sol, la pointe fichée dans le cou.

Dès qu'il fut tombé, Gabriel abandonna son arc et nous nous précipitâmes tous les deux vers la forme recroquevillée contre le mur, à côté du cadavre de l'animal. Un homme gisait, face contre terre, sa robe noire étalée autour de lui. L'herbe était maculée par une grande flaque de sang. J'aidai Gabriel à retourner l'homme et ne pus retenir un cri de surprise. C'était Roger Mercer, la tête hideusement tordue, les yeux révulsés vers le ciel, la gorge en lambeaux : un bout de peau pendouillait et les chairs étaient à vif. Instinctivement, je portai la main à la plaie pour contenir l'épanchement de sang sur son cou et son torse, mais il était trop tard. Ses yeux ne bougeaient plus, figés en une expression de terreur. Gabriel Norris s'écarta d'un bond du cadavre sanguinolent et vérifia, comme si c'était sa seule inquiétude, que ses vêtements n'avaient pas été souillés : *Petit coq orgueilleux*, pensai-je, puis je me souvins où j'avais entendu son nom. La veille, Mercer avait parlé de lui exactement en ces termes. Hébété, je m'accroupis auprès du corps, observant les mains ravagées, dont deux doigts avaient été pratiquement arrachés dans les tentatives de Mercer pour repousser l'animal. Il avait été traîné sur le sol : ses jambes, ses chevilles et son ventre étaient épouvantablement lacérés.

Le recteur s'approcha avec précaution, un mouchoir sur la bouche.

« Est-il…

— Nous sommes arrivés trop tard. Que Dieu ait pitié de son âme », dis-je, par réflexe plus que par piété.

Le recteur s'avança et identifia aussitôt l'homme qui avait dîné à sa droite la veille encore, ce qui le rendit immédiatement malade. Le jeune Gabriel semblait s'être repris et il tâtait le cadavre du chien du bout du pied.

« Une bête gigantesque », fit-il remarquer avec une pointe de fierté, comme s'il exhibait un trophée de chasse.

À y regarder de plus près, cela me frappa : c'était bien l'image la plus appropriée.

« C'est un chien de chasse. Et regardez ici, dis-je en montrant les côtes qui saillaient sous le pelage gris sec. Regardez comme il est maigre, on dirait qu'il était affamé. Observez ses pattes, aussi. »

La chair était à nu en haut de la patte arrière gauche, une attache lui avait frotté la peau à cet endroit. Près de la plaie, le poil était clairsemé et arraché, comme si la bête avait à plusieurs reprises essayé de se libérer avec ses crocs.

« Je crois qu'il a été enchaîné. Vous voyez ? Pas étonnant qu'il soit devenu complètement fou.

— Mais que faisait-il dans le jardin ? demanda le jeune homme en se tournant vers moi. Et pourquoi le docteur Mercer se trouve-t-il ici avec un chien ?

— Peut-être le promenait-il quand celui-ci s'est retourné contre lui, proposai-je, peu convaincu par ma propre hypothèse. Les animaux sont parfois imprévisibles.

— Mais Roger n'avait pas de chien, dit le recteur d'une voix faible en s'essuyant la bouche avec son mouchoir. Je vous l'ai dit, personne à part le gardien n'a le droit d'avoir un animal au collège. Non… Non, messieurs, il n'y a rien à voir ici ! cria-t-il subitement en voyant des élèves franchir en nombre la grille du jardin afin de profiter du spectacle. Retournez dans vos chambres ! La chapelle à six heures, comme d'habitude. Retournez dans vos chambres et préparez-vous ! »

Les étudiants repartirent à contrecœur en jetant des coups d'œil par-dessus leur épaule et en échangeant nerveusement des messes basses. Le recteur se tourna alors vers Gabriel Norris, qui contemplait toujours les deux cadavres, le carquois pendu à l'épaule. Une expression d'incrédulité envahit le visage du

recteur, comme s'il découvrait le jeune homme pour la première fois.

« Gabriel Norris ! explosa-t-il en levant la main. Au nom de Dieu, qu'est-ce que vous portez là ? »

Norris baissa les yeux sur son pourpoint et ses braies, puis il se tortilla d'une jambe sur l'autre, visiblement gêné.

« Je ne crois pas que ce soit le moment, recteur Underhill, commença-t-il, mais celui-ci le coupa.

— Vous connaissez parfaitement bien l'édit du comte de Leicester qui réglemente la tenue des étudiants ! Et mon rôle est de l'appliquer. Voulez-vous donc que nous soyons sanctionnés par la cour du chancelier, après tout ce qui s'est passé ? »

Son visage vira au pourpre et je ne pus m'empêcher de penser qu'il exagérait, eu égard aux circonstances.

« Pas de fraises, pas de soie, pas de fentes dans les pourpoints et les braies ! poursuivit-il d'une voix de plus en plus aiguë au fur et à mesure de son énumération. Et pas d'*armes* ! Vous avez délibérément bafoué toutes les règles en la matière ! C'est un collège universitaire, ici, maître Norris, pas un bal de la Cour où vous pouvez faire étalage de votre fortune ! »

Le jeune homme se passa la langue sur les lèvres d'un air revêche. Malgré sa contrariété, je voyais qu'il était exceptionnellement beau et de toute évidence habitué à n'en faire qu'à sa tête.

« Ce collège ne pourrait pas vivre sans ma fortune, comme vous le savez bien, recteur. Et d'ailleurs, vous faites payer trop cher : je suis déjà forcé de manger comme un miséreux ici, dois-je aussi m'habiller comme un pauvre ?

— Habillez-vous comme le comte de Leicester le juge approprié pour un homme d'Oxford, répondit le recteur en baissant d'un ton. Maintenant, s'il vous plaît, dépêchez-vous d'aller vous changer. Si ça s'apprend, nous aurons tous deux des problèmes et comment expliquerai-je… »

Il s'interrompit, contempla les deux cadavres d'un air désespéré, et je constatai que ses mains tremblaient violemment. Je le soupçonnai d'être en état de choc.

Gabriel Norris me dévisagea un instant, comme s'il rechignait à quitter la scène de son acte héroïque, puis, se

ravisant, il ramassa avec une certaine hâte son arc avant de s'éloigner.

« Maître Norris ! » l'appela le recteur.

Le jeune homme se retourna, une expression de défi peinte sur le visage.

« Oui, recteur ?

— Un arc ? Au nom de tous les saints, pourquoi avez-vous un arc et des flèches au sein du collège ?

— Mon père me les a laissés, dit Norris en haussant les épaules. C'est un souvenir. En outre, j'ai un permis qui m'autorise à pratiquer la chasse.

— En revanche, il n'est *pas* permis de détenir un arc au collège.

— Si je ne l'avais pas eu, vous auriez dû affronter ce chien à mains nues, rétorqua sèchement Norris. Mais je ne m'attends pas que vous me remerciiez.

— Néanmoins, maître Norris, j'insiste pour que vous le déposiez dans la tour, où nous le garderons à l'abri. Demandez à maître Slythurst ou au docteur Coverdale de le mettre sous clé. Dès aujourd'hui, s'il vous plaît ! » ajouta-t-il tandis que Norris disparaissait par la grille ouverte.

Le recteur prit une profonde inspiration et ses jambes flageolantes semblèrent sur le point de le lâcher. Je lui offris mon bras, qu'il accepta avec reconnaissance.

« Recteur Underhill, dis-je doucement en montrant le corps de Roger, un homme est mort dans un accident horrible. Nous devons essayer de comprendre comment cela a pu arriver. Si, bien sûr, il s'agit d'un accident », ajoutai-je, car plus je cherchais une explication, plus les circonstances me troublaient.

Le recteur chancela alors et faillit s'écrouler contre moi. Il était blême.

« Mon Dieu, vous avez raison, Bruno. La nouvelle ne va pas tarder à se répandre. Mais comment l'expliquer ? À moins que… »

Je lisais de la terreur sur son visage et je me sentais navré pour lui. Son petit royaume calme et ordonné avait été bouleversé en un clin d'œil.

« Eh bien, commençons par rechercher les causes les plus probables, raisonnai-je. S'il n'y a pas de chien dans l'enceinte du collège hormis celui du gardien, celui-là a dû venir de l'extérieur, sans doute par ce portail.

— Oui, oui, c'est cela, un chien errant, qui aura pénétré par le portail. »

Le recteur s'accrochait désespérément à cette suggestion. Mercer avait été massacré à quelques mètres seulement du portail en bois qui donnait sur une ruelle à l'arrière du collège. Mais quand j'en tournai la poignée, je m'aperçus qu'elle était verrouillée. Le recteur semblait paralysé par la vision du chien de chasse et de sa proie. J'aperçus soudain un bout de tissu noir accroché à une brique, sur le mur du fond. À cet endroit, l'herbe était piétinée, on voyait des empreintes de pas et de pattes, et le sang de Mercer s'était répandu en abondance.

« On dirait que le pauvre homme a tenté d'escalader le mur, dis-je à mi-voix. Voilà qui explique ses jambes lacérées. Mais le mur fait deux fois la taille d'un homme. Pourquoi ne pas s'être précipité vers le portail pour s'enfuir ? À moins que le chien ne se soit trouvé entre le portail et lui, ce qui veut dire qu'il est arrivé par l'extérieur. Et dans ce cas, comment le verrou pourrait-il être tourné ? »

Je jetai un coup d'œil au recteur, toujours immobile, puis me précipitai jusqu'à la deuxième grille menant à l'intérieur du collège, via un passage entre la grande salle et les cuisines. Celle-là aussi était fermée. Comment ce chien était-il entré dans le jardin ? Et Roger Mercer ?

Je retournai auprès des deux cadavres. L'évidence des faits commençait à m'apparaître.

« Se peut-il que quelqu'un ait lâché le chien délibérément ? »

J'avis à peine eu conscience de parler à voix haute. Le recteur, abasourdi, se tourna vers moi.

« Pour faire une farce, vous voulez dire ?

— Je ne crois pas. Celui qui a libéré un chien de chasse à demi affamé ne pouvait ignorer qu'il était capable de tuer.

— Docteur Bruno ! s'exclama-t-il. De quoi parlez-vous ? Le pauvre homme n'est pas encore froid, je vous en prie ! »

Malgré l'heure très matinale, Roger Mercer était habillé de pied en cap. Dans l'une de ses poches, je découvris ce que je cherchais.

« Voilà, dis-je en tendant deux clés de tailles différentes attachées à un anneau en fer. L'une de ces clés ouvre-t-elle le jardin ? »

Le recteur les examina dans la lumière.

« Oui, la plus grande ouvre les trois entrées.

— Il n'y a donc que deux solutions : ou bien il est entré et s'est enfermé lui-même, ou bien quelqu'un l'a enfermé après son arrivée. Dans les deux cas, il s'est retrouvé pris au piège avec un chien sauvage.

— Mais nous ne savons toujours pas comment le chien est entré, remarqua le recteur.

— Nous savons malgré tout qu'il n'a pas sauté par-dessus le mur et qu'il n'a pas pu refermer le verrou derrière lui. »

J'avais planté mon regard dans le sien en prononçant ces mots, afin d'être sûr qu'il comprenne. Le recteur m'agrippa par le bras, pris de panique. Je sentais son haleine chargée de bile.

« Que dites-vous, Bruno ? Que quelqu'un a fait entrer ce chien avant de fermer toutes les issues ?

— Je ne vois pas d'autre explication », répondis-je en contemplant les crocs terrifiants de l'animal, sa langue molle d'où pendaient des filets de bave.

La flèche de Norris était toujours plantée dans son cou.

« Quelqu'un qui savait que le docteur Mercer viendrait ici à cette heure. Mais il ne se doutait assurément pas qu'il lui arriverait quelque chose, sinon il serait venu armé. »

Je me souvins alors de l'étrange remarque que Mercer avait faite la veille, selon laquelle nous mènerions tous des vies différentes si nous savions notre mort prochaine. Elle m'était sortie de la tête, mais avait-il fait allusion au fait qu'il craignait pour ses jours ? Simple coïncidence malheureuse, supposai-je. D'ailleurs, il avait l'air certain d'assister à la disputation et d'avoir l'occasion de converser avec moi. J'éprouvai subitement une profonde pitié. Je le connaissais à peine, mais il m'avait fait l'effet d'un homme chaleureux et sincère, et je l'avais entendu mourir quelques minutes plus tôt. Il aurait pu être sauvé si

j'avais agi avec plus de promptitude, si quelqu'un avait eu la clé, si Norris était arrivé plus vite avec son arc. Un moment d'indécision scelle le sort d'un homme, me dis-je, et je me rendis compte que je tremblais moi aussi.

« Avait-il pour habitude de se promener aussi tôt le matin dans le jardin ? demandai-je. Pouvait-on s'attendre à le trouver là ?

— Les professeurs viennent souvent lire dans le calme du jardin. Mais pas à cette heure, je vous le certifie. Il fait trop sombre. Les élèves se lèvent à cinq heures et demie et se préparent pour le service à la chapelle, à six heures. L'office du matin est obligatoire. Le plus souvent, il n'y a pas une âme dehors avant cela, pas même les domestiques des cuisines. J'avoue que je ne suis jamais venu marcher dans le jardin à cette heure, je ne pourrais donc dire si certains de mes collègues ont l'habitude de le faire. »

Je me penchai de nouveau sur le cadavre de Mercer et écartai ses vêtements déchirés et gorgés de sang pour voir s'il portait sur lui quelque chose susceptible d'expliquer sa présence dans le jardin. Tout à coup, je me souvins qu'il avait plaisanté en disant que cet endroit était prisé pour les rencontres amoureuses. Attendait-il quelqu'un qui n'était jamais venu, ou qui était venu en apportant la mort ? Il n'avait pas de livre, mais un renflement de son pourpoint indiquait la présence d'une poche secrète. En le fouillant, je découvris une grosse bourse en cuir remplie de pièces qui s'entrechoquèrent bruyamment.

« S'il avait l'intention de faire une promenade contemplative avant le lever du soleil, il n'aurait sans doute pas apporté ça avec lui », dis-je en déliant la bourse et en montrant son contenu au recteur.

Je ne connaissais pas la valeur des pièces anglaises, mais je constatai qu'il y en avait beaucoup et Underhill était visiblement stupéfait.

« Mon Dieu, il y a au moins dix livres là-dedans ! s'exclama-t-il. Pourquoi portait-il une telle somme sur lui ?

— Peut-être pensait-il rencontrer quelqu'un à qui il devait de l'argent ?

— Et sachant qu'il serait là, cette personne aura lâché le chien sur lui ! supposa le recteur. Une vengeance à cause d'une mauvaise dette, il n'y a pas d'autre explication. »

Je secouai la tête négativement.

« Non, sinon pourquoi l'argent serait-il encore là ? Si c'était une dette qui l'avait entraîné dans la mort, on se serait d'abord assuré de prendre la bourse.

— Mais qui aurait pu en vouloir à Roger ? s'interrogea le recteur, au désespoir.

— Je ne saurais le dire. Mais un chien affamé n'entre pas dans l'enceinte d'un jardin verrouillé de tous côtés par hasard. »

Je brossai mes vêtements du plat de la main car je venais de me rendre compte que le sang de Mercer les avait tachés.

« Je suppose qu'avec ce qui se passe vous voudrez annuler la disputation de ce soir ? »

La peur se lut de nouveau sur le visage du recteur.

« Non ! dit-il en s'appuyant contre moi. Elle doit avoir lieu. Nous ne pouvons pas laisser cet incident perturber la visite d'un invité de la reine. Imaginez-vous les conséquences, docteur Bruno ? Surtout si la rumeur venait à circuler que c'est arrivé… de façon *délibérée*. Le collège ainsi que ma réputation en seraient entachés et nous avons déjà eu notre lot d'histoires récemment. Je crains le déplaisir de Leicester plus que je ne saurais vous le dire.

— Mais un homme a été tué brutalement, il s'agit peut-être d'un meurtre ! m'indignai-je. Nous ne pouvons continuer nos affaires comme si rien ne s'était passé !

— Chhhut ! Pour l'amour du Christ, ne prononcez plus ce mot de *meurtre,* Bruno, dit le recteur en jetant des regards alarmés dans le jardin et en baissant la voix, bien que nous fussions seuls. Nous ferons annoncer qu'il s'agit d'un accident malheureux. Nous dirons… » Il s'arrêta un instant pour élaborer son récit. « Oui, nous dirons que le portail est resté ouvert, qu'un chien errant est entré et s'est attaqué à Roger, qui s'était levé tôt pour prier et méditer dans le jardin.

— Le croira-t-on ?

— Oui, si j'affirme que c'est ainsi. Je suis le recteur, après tout, dit Underhill en retrouvant un peu de sa morgue. En outre,

il faisait nuit et il y avait de la brume, personne n'a vu distinctement. »

En cet instant, il y avait de la dureté sur ses traits, mais aussi de la crainte. Je sentis qu'il était déterminé à préserver coûte que coûte la réputation du collège, et j'imaginai que c'était cette résolution qui lui avait dicté sa conduite lors du procès du pauvre Edmund Allen.

« Mais les verrous fermés… protestai-je.

— Vous et moi sommes les seuls à le savoir, docteur Bruno. Je ne vois pas ce que nous gagnerions à le mentionner à présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Et le gardien ? Ne se souviendra-t-il pas d'avoir fermé les portes pour la nuit ? »

Le recteur eut un petit rire sec.

« Je vois que vous n'avez pas fait la connaissance de notre gardien. La mémoire n'est pas son fort. Si je déclare qu'une porte est restée ouverte, il ne prétendra certainement pas le contraire. Non, je crois que nous devrions nous en tenir à cette version. » S'apercevant de mon scepticisme, il chercha à me convaincre. « Ne pas faire part de nos soupçons facilitera le travail d'investigation sur ce qui s'est réellement passé ce matin. Alors qu'en faisant du remue-ménage et en donnant à penser que Lincoln College a été le lieu d'un meurtre sauvage, son auteur, si auteur il y a, s'enfuira en profitant du tumulte. Pour servir au mieux la justice, nous avons intérêt à ne pas crier cette tragédie sur les toits. Je vous serais grandement reconnaissant de m'aider sur ce point, docteur Bruno. »

Je ne savais pas trop de quoi il parlait : de la découverte de la vérité ou de sa dissimulation ? J'étais profondément ébranlé par l'idée que j'étais peut-être bien la dernière personne à avoir vu Mercer en vie, et que celui qui avait mis à exécution ce plan diabolique se trouvait en ce moment en liberté quelque part à Oxford, jubilant peut-être de son succès. La froide efficacité du recteur me choquait, elle aussi. La réaction humaine à la mort atroce de son collègue semblait étouffée par la peur qu'il éprouvait pour son office.

Le ciel avait pâli et seuls des lambeaux déchiquetés de brume flottaient encore entre les arbres. Les deux cadavres étendus

dans l'herbe imprégnée de rosée avaient acquis une réalité concrète dans la lumière grise. Le recteur leva les yeux au ciel d'un air angoissé.

« Mon Dieu ! Il sera bientôt l'heure d'aller à la chapelle. Il faut que je dise quelque chose, que je rassure la communauté. L'histoire aura déjà pris de l'ampleur. » Il se tordait les doigts au point que ses jointures blanchissaient. « D'abord, je dois demander aux domestiques des cuisines de venir chercher cette carcasse avec un sac, elle ne peut pas rester ici. »

Je le regardai, stupéfait, jusqu'à ce qu'il remarque mon expression.

« Le chien, Bruno ! Mais vous avez raison. Il faut faire venir le coroner avant de pouvoir enlever le cadavre. Oh, il y a trop à faire ! Je vais devoir demander à Roger… »

Il plaqua la main sur sa bouche et se tourna vers la dépouille, comme s'il ne comprenait que maintenant la perte de son bras droit.

« Oh, mon Dieu, murmura-t-il. Roger est mort !

— C'est exact, dis-je en le regardant s'imprégner de cette vérité.

— Mais alors, cela signifie qu'il y aura un autre conseil, un autre sous-recteur à élire, et il faut organiser tout cela au plus vite. Et en attendant, j'ai besoin que quelqu'un m'assiste, ce qui ne va pas manquer d'occasionner toutes les jalousies, les mesquineries, les ressentiments habituels, alors que nous n'avons pas besoin de cela. Oh, comment cela a-t-il pu arriver ? »

Essayant de contenir sa peur grandissante, il se tourna vers moi, les bras pendant piteusement le long de son corps.

« Docteur Bruno, c'est quelque chose de terrible à demander à un invité, j'en ai conscience, mais pourriez-vous rester auprès de ce malheureux Roger jusqu'à ce que le coroner arrive ? Je dois annoncer le triste événement de ce matin à la chapelle, de façon à calmer les inquiétudes, et si possible laisser les élèves en dehors de cette affaire. Je ne veux pas qu'ils viennent ici, poussés par leur curiosité morbide, comme s'il s'agissait d'un combat de chiens.

— Bien sûr », répondis-je en espérant que ma veille ne serait pas longue.

Bien que je ne sois pas superstitieux à propos de la mort, le regard vide de Roger Mercer semblait m'accuser d'avoir échoué à l'aider. « Nos craintes vont d'abord à notre pauvre chair, si faible », avait-il dit la veille. Aujourd'hui, cette crainte était dépassée. Je me souvenais de sa voix rauque implorant Jésus et Marie de l'épargner.

Le recteur traversa le jardin au pas de course pour retourner dans la cour et je demeurai seul avec les cadavres et le tourbillon de mes pensées. Je me penchai de nouveau sur la dépouille de Mercer et rabattis ce qui restait de sa capuche afin de dissimuler son visage en charpie. Les croyances populaires veulent que la victime d'un meurtre retienne toujours dans ses yeux l'image de son meurtrier. En observant le rictus terrifié de Mercer une dernière fois, je me dis que si ces sottises étaient vraies, je verrais sans doute l'image du chien. Pourtant, le portail verrouillé était un fait têtu. La bête n'était pas le véritable meurtrier, seulement l'instrument du meurtre. Je m'écartai du cadavre de Mercer et retournai auprès de celui du chien pour l'examiner. C'était une bête énorme, qui m'arrivait à hauteur de la taille, à la tête longue et effilée. Je constatai encore une fois sa maigreur, bien qu'il n'eût pas l'air maltraité par ailleurs. Celui qui avait lâché là ce chien avait soigneusement organisé la chose, et rendu l'animal plus dangereux encore en l'affamant depuis plusieurs jours. Et la bourse pleine de Roger, que le recteur avait emportée, indiquait qu'il venait rencontrer quelqu'un pour effectuer une transaction. Mais si l'argent était au cœur d'une dispute dans laquelle Roger aurait été impliqué si gravement qu'on pouvait vouloir le tuer, je ne parvenais pas à comprendre pourquoi il avait encore la bourse sur lui. L'argent semblait bien avoir été moins important que la mort de Mercer, même s'il constituait un élément central du rendez-vous auquel il s'était rendu.

J'observai une nouvelle fois la disposition du jardin. Au nord, il était contigu aux cuisines, mais je ne voyais aucune porte menant de celles-ci au jardin. Sur trois côtés, un mur d'enceinte de près de quatre mètres de haut le fermait, et le

quatrième donnait sur le bâtiment est du collège, celui où se trouvaient la grande salle et les appartements du recteur. Je supposai que Mercer était arrivé au jardin par l'un des deux passages de chaque côté de la grande salle, et qu'il avait ouvert avec sa propre clé. Avait-il alors refermé à clé derrière lui afin de ne pas être dérangé ou bien quelqu'un attendait-il qu'il arrive pour l'enfermer à son insu ? Était-il possible que la même personne ait ouvert le portail de la ruelle par laquelle le chien, probablement muselé jusqu'au dernier instant, avait fait irruption ? Mais il aurait fallu plusieurs minutes pour sortir par l'entrée principale et contourner l'édifice, sans compter que le gardien aurait pu surprendre le meurtrier, en supposant qu'il ait été réveillé.

Dans la cour, une cloche sonna, lugubre, pour inviter tout le monde à se rendre à la chapelle, où le recteur dispenserait des paroles réconfortantes et calmerait l'imagination des élèves. En me relevant, je me demandai si James Coverdale assouvirait finalement son ambition d'être sous-recteur, et cette pensée déclencha en moi une sueur froide. Le recteur avait demandé, par pure rhétorique, qui aurait pu vouloir du mal à Roger Mercer, et je lui avais répondu que je n'en avais pas la moindre idée. Mais à bien y réfléchir, même moi, un étranger qui n'avait pas encore passé vingt-quatre heures au collège, j'avais rencontré deux personnes qui, apparemment, le haïssaient. Y en avait-il d'autres ? Peut-être quelqu'un avait-il cherché à lui extorquer de l'argent et préféré finalement le tuer. J'avais trouvé l'homme assez aimable, mais il était clair que son rôle dans le procès d'Edmund Allen avait engendré de l'animosité à son égard. Qui pouvait dire combien d'autres ennemis il s'était faits ? Cependant, cette hostilité devait couver depuis un certain temps déjà. Pourquoi attendre justement la semaine d'une visite royale pour passer aux actes ? À moins que…

Mon examen de cette nouvelle piste fut interrompu par l'arrivée d'un individu venant du collège et courant parmi les arbres dans ma direction. J'attendais que le coroner vienne me libérer, aussi fus-je surpris de reconnaître Sophia Underhill en fine robe bleue, un châle drapé sur ses épaules, les cheveux

flottant au vent derrière elle. Elle s'arrêta à quelques mètres de moi, désarçonnée par ma présence.

« Docteur Bruno ! Qu'est-ce… Que faites-vous ici ?

— Je… J'attendais votre père », bafouillai-je.

Je m'avançai d'un pas dans l'espoir de l'emmener à l'écart des deux cadavres.

« On raconte que Gabriel Norris a tué un intrus. Est-il encore ici ? »

Les yeux brillants d'excitation, elle fouillait le jardin du regard. Je remarquai qu'elle se tordait les mains à la manière de son père.

« Pas vraiment. »

Je retins un sourire. Malgré les efforts déployés par le recteur, il semblait que les proportions de l'histoire ne faisaient qu'enfler.

« Vous n'avez pas parlé à votre père ?

— Il est à l'office du matin à la chapelle. J'ai appris la nouvelle par deux élèves en retard qui s'y précipitaient, expliqua-t-elle en cherchant à voir par-dessus mon épaule. Bien sûr, nous avons entendu le vacarme par nos fenêtres, mais jamais je n'aurais imaginé… Est-ce le corps du voleur là-bas ? »

Elle avait l'air de vouloir y jeter un coup d'œil. Je me mis résolument en travers de son chemin.

« S'il vous plaît, mademoiselle Underhill, ne vous approchez pas. Ce n'est pas un spectacle convenable. »

Inclinant la tête sur le côté, elle m'adressa un regard de défi.

« J'ai déjà vu la mort, docteur Bruno. J'ai vu mon propre frère se briser le cou. Ne me traitez pas comme une de ces dames qu'on dorlote et qui ne sont jamais sorties de chez elles.

— Je n'oserais pas, mais c'est bien pire, répondis-je en tendant les bras de façon absurde, comme si cela pouvait l'empêcher de regarder. Enfin, ce n'est pas comme un frère, je ne voulais pas… Je veux seulement dire qu'il y a beaucoup de sang et qu'une femme ne devrait pas voir cela. Je vous en prie, faites-moi confiance, mademoiselle Underhill. »

Ma réflexion eut le don de l'irriter et elle se planta devant moi, les mains sur les hanches.

« D'où vient que les hommes croient les femmes trop fragiles pour voir du sang ? Oubliez-vous que nous saignons tous les mois ? Nous mettons nos bébés au monde dans de grands bains de sang, imaginez-vous que nous tournons la tête pour ne pas attenter à la délicatesse de nos sentiments ? Je vous le promets, docteur Bruno, n'importe quelle femme est capable de regarder du sang avec plus de courage qu'un soldat, même si les hommes croient qu'il faut nous traiter comme du verre de Venise. Ne vous mettez pas du côté de ceux qui veulent m'envelopper dans du lin et me ranger dans une boîte. »

Surpris par la hargne de sa diatribe, j'étais obligé de concéder qu'elle avait raison. Pourtant, j'avais été chargé de protéger la dépouille de Mercer des curieux. Je m'avançai donc encore de quelques pas, jusqu'à me trouver tout près d'elle.

Je m'aperçus alors qu'elle était presque aussi grande que moi, ce qui me déconcerta.

« Je n'y songe pas. Néanmoins, mademoiselle Underhill, je vous implore de ne pas vous approcher. Le corps a été gravement mutilé. Ce serait pénible, quelle que soit votre constitution. »

Elle ne bougea pas tout de suite, puis son sens inné de la bienséance lui dicta de reculer. L'expression de défi céda la place à une curiosité anxieuse.

« Qu'est-il arrivé, alors ?

— Un homme a été attaqué par un chien sauvage. Norris a tué le chien, pas l'homme. »

Elle plissa le front.

« Un *chien* ? Dans le *jardin* ? Attendez… » Elle secoua la tête, agitée, comme si les questions se présentaient à elle en désordre. « Quel homme ?

— Roger Mercer.

— Non. Oh non ! répéta-t-elle en portant une main à sa bouche, l'autre à sa poitrine. Non ! »

Elle roula follement des yeux, après quoi elle s'affala lentement au sol, sa jupe s'étalant autour d'elle, la main toujours pressée sur ses lèvres. Je ne savais trop si elle allait pleurer ou crier, mais son visage devint blanc comme un linge.

« Oh, mon Dieu, ce n'est pas possible ! »

Je m'accroupis à côté d'elle et posai une main timide sur son épaule.

« Je suis désolé. Vous l'aimiez beaucoup ? »

Elle me considéra d'un air stupéfait en hochant la tête.

« Oui… Oui, bien sûr… J'habite ici, les professeurs sont comme des membres de ma propre famille depuis six ans. Pauvre, pauvre Roger. » Elle scruta la forme gisant dans l'herbe derrière moi et frissonna. « Si seulement… »

Passant son pouce sur le coin de ses lèvres, elle n'alla pas plus loin.

« Si seulement ? » l'encourageai-je.

Elle se contenta de secouer la tête et recommença à regarder partout avec frénésie.

« Mais où est maître Norris ?

— Votre père l'a envoyé se changer. Apparemment, sa tenue n'était pas adéquate. »

Elle eut un rire doux, plein d'indulgence, et je sentis soudain la morsure inattendue de la jalousie. Était-elle éprise du jeune coq ?

« Un chien, alors ? » reprit-elle d'une voix songeuse, troublée. Elle se passa la main dans les cheveux. « D'où venait-il ?

— Le portail du jardin a dû rester ouvert pendant la nuit. On dirait qu'un chien errant a réussi à entrer. Il était tellement affamé qu'il aurait attaqué n'importe qui. »

J'avais récité ma leçon d'une voix aussi neutre que possible, mais les yeux de Sophia se fermèrent à demi, pareils à des fentes.

« Non. Le portail ne reste jamais ouvert. Père est inflexible, il a peur qu'un vagabond ou un intrus ne pénètre ici la nuit, ou que les étudiants ne viennent y retrouver les filles des cuisines. Il le vérifie chaque soir à dix heures avant de se retirer. Il n'oublierait pas davantage le portail que ses prières ou son travail. C'est impossible.

— Peut-être a-t-il confié cette tâche au gardien hier soir, comme il recevait à souper. »

Je me disais qu'il était absurde de défendre un mensonge alors que j'avais plutôt envie d'évoquer mes soupçons avec elle.

« On m'a dit que le gardien est un vieil ivrogne indigne de confiance. »

Au regard qu'elle m'adressa, j'eus l'impression de l'avoir déçue.

« Cobbett est un vieil homme, oui, et il aime bien boire un verre de temps à autre, mais il est au collège pratiquement depuis son enfance et si mon père lui avait confié une telle tâche, il serait mort plutôt que d'y manquer.

— Je suis vraiment navré, mademoiselle Underhill, m'excusai-je. Je ne voulais pas…

— Appelez-moi Sophia. Quand j'entends quelqu'un m'appeler mademoiselle Underhill, j'ai l'impression qu'on s'adresse à quelqu'un d'autre.

— Votre mère n'a pas entendu le bruit ce matin ?

— Je ne sais pas, elle est au lit, répondit-elle dans un soupir. Elle est au lit presque tout le temps, c'est sa principale occupation.

— Je pense qu'une grande tristesse l'accable depuis la mort de votre frère, dis-je doucement.

— Nous sommes tous accablés, docteur Bruno, répliqua-t-elle, la colère embellissant son visage. Mais si nous restions tous cachés sous le couvre-lit à prétendre que le soleil ne se lève plus, la famille s'écroulerait. Que savez-vous de la mort de mon frère, de toute façon ?

— Votre père m'en a brièvement parlé hier soir. Cela a dû être une épreuve insupportable.

— Perdre un frère est insupportable, quelles que soient les conditions, rétorqua-t-elle, un peu calmée. Mais j'étais plus libre que d'autres tant qu'il vivait, car il me défendait. Il insistait toujours pour que je sois son compagnon dans toutes ses entreprises, et traitée en égale. Sans lui, je suis forcée de me comporter comme une dame et je dois avouer que cela ne me convient pas du tout. »

Elle éclata soudain de rire, ce qui me surprit et me soulagea grandement, mais son rire s'éteignit tout aussi rapidement et elle commença à arracher des brins d'herbe.

« Je suppose que votre disputation d'aujourd'hui va être reportée ?

— En fait, non. Votre père est résolu à ne pas décevoir son invité. Elle aura lieu comme prévu, à ce qu'il dit. »

La colère l'embrasa de nouveau. Son tempérament était apparemment aussi imprévisible que le temps sur le mont Vésuve. Elle se remit debout et appliqua de petits coups secs sur sa robe, du plat de la main, pour la brosser.

« Bien entendu. Peu importe que quelqu'un soit mort de façon épouvantable. Rien ne doit perturber la vie du collège. Nous devons tous feindre que tout va bien. » Son regard lançait des éclairs. « Vous savez, je n'ai jamais vu mon père verser de larmes lorsque mon frère est mort, pas la moindre. Quand on lui a annoncé la nouvelle, il a seulement hoché la tête, puis il a répondu qu'il allait dans son bureau et ne voulait pas être dérangé. Il n'est pas sorti du reste de la journée, il a passé son temps à *travailler*. »

Elle avait craché ce dernier mot.

« J'ai entendu dire, avançai-je avec hésitation, que les Anglais croient nécessaire de masquer leurs sentiments, peut-être parce qu'ils les effraient. »

Elle eut une moue de dédain.

« Ma mère se cache dans ses draps, mon père dans son cabinet d'étude. Grâce à eux, j'ai presque réussi à oublier qu'ils ont eu un fils. Si encore ma présence inconvenante ne le leur rappelait pas…

— Je suis sûr que ce n'est pas le cas… commençai-je, mais elle se détourna et je perdis l'envie de défendre le recteur et sa femme. Quel est ce travail auquel votre père consacre tout son temps ? demandai-je pour briser le silence.

— Il écrit un commentaire des *Actes et monuments* de John Foxe.

— Le *Livre des martyrs* ? »

Quelqu'un au souper avait mentionné le fait que le recteur prêchait sur ce sujet.

« Y a-t-il besoin d'un commentaire ? Foxe est lui-même assez prolixe, dans mon souvenir.

— Mon père le pense, en tout cas. D'ailleurs, il pense que ce commentaire est l'affaire la plus pressante de ce monde, hormis

peut-être ces incessantes réunions du conseil des professeurs, qui ne sont que prétexte au commérage et à la médisance. »

Tout en disant cela, elle arracha avec véhémence une poignée de feuilles à une branche à portée de main, puis elle se tourna vers moi.

« Ils sont censés être les personnes les plus intelligentes d'Angleterre, docteur Bruno, mais je vous le dis, ils sont pires que des lavandières si l'on s'en réfère au plaisir qu'ils prennent à calomnier.

— Oh, j'ai connu suffisamment de docteurs d'université pour le savoir », approuvai-je en souriant.

Elle sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais un bruit en provenance de la cour l'en empêcha. Deux hommes robustes en tablier de cuisine approchaient.

« Je ferais mieux d'y aller, dit Sophia en jetant un dernier coup d'œil terrifié au coin où gisaient les cadavres. Je suis désolée de ne pouvoir assister à la disputation, docteur Bruno. On ne me le permet pas, mais j'aurais aimé vous voir prendre le dessus sur mon père dans un débat. »

Je haussai les sourcils en feignant la surprise, et elle sourit tristement.

« Vous me trouvez sans doute déloyale envers lui. C'est peut-être le cas, mais mon père a des idées tellement arrêtées sur le monde et son ordre établi, chaque chose ayant sa place dans cet ordre, que parfois j'ai l'impression qu'il n'y croit que parce qu'il y a toujours cru et qu'il serait trop compliqué de changer ses habitudes. » Elle se mordit le pouce avec nervosité. « J'adorerais voir quelqu'un ébranler ses certitudes, l'obliger à se poser des questions. Peut-être que s'il acceptait seulement la possibilité que le monde soit ordonné différemment, il comprendrait que tout, dans cet univers, ne doit pas forcément demeurer figé pour l'éternité. C'est pour cela que je souhaite votre victoire, docteur Bruno. »

En prononçant ces derniers mots, elle avait saisi mon pourpoint et tiré légèrement dessus, comme pour m'encourager. Je hochai la tête en souriant.

« Vous voulez dire que si on peut le convaincre que la Terre tourne autour du Soleil, on pourrait le persuader que sa fille est

aussi capable d'étudier que son fils, et qu'on devrait lui laisser choisir son époux ? »

Elle rougit et me retourna mon sourire.

« À peu près. Il apparaît que vous êtes aussi intelligent qu'on le dit, docteur Bruno.

— Je vous en prie, appelez-moi Giordano. »

Elle bougea les lèvres en silence, puis secoua la tête.

« Je ne réussis pas à le prononcer correctement, ma langue s'emmêle. Je vais devoir vous appeler Bruno. Gagnez pour moi, Bruno. Vous serez mon champion dans cette joute verbale. » Elle regarda à nouveau par-dessus mon épaule l'herbe couverte de sang et son sourire s'évanouit. « Pauvre docteur Mercer. Je n'arrive pas y croire. »

Elle observa longuement les deux cadavres étendus sous les arbres en affichant une expression indéchiffrable, puis elle pivota et repartit en courant vers le collège. En arrivant à ma hauteur, l'un des deux hommes me montra un grand sac qu'il tenait à bout de bras.

« Alors, messire, où qu'est ce chien qu'y faut enterrer ? »

CHAPITRE 5

Libéré de la garde du pauvre Roger Mercer par l'arrivée du coroner accompagné du docteur James Coverdale, lequel n'essayait même pas de dissimuler sa nouvelle importance au moment d'emporter le corps de son ancien rival, je quittai le jardin avec bonheur et me dépêchai de traverser le passage pour rejoindre la cour. L'office était terminé et des groupes d'étudiants dont le vent faisait voler les robes discutaient avec animation. Nombre d'entre eux avaient l'air excité de se trouver si près d'une telle calamité, ils pressaient leur main sur leur bouche et ouvraient de grands yeux singeant l'horreur.

Il n'était que sept heures mais j'avais l'impression d'avoir été éveillé presque toute la nuit. Je ne désirais rien d'autre que retourner dans ma chambre, me changer et essayer de rattraper le sommeil en retard avant de mettre de l'ordre dans mon esprit en vue de la disputation du soir. Un événement qui avait perdu beaucoup de sa saveur, désormais. Ma chemise et mon haut-de-chausses étaient couverts de sang, ce que Coverdale avait pris un malin plaisir à relever au moment où je les quittais, le coroner et lui.

« Vous devriez vous trouver des vêtements propres, docteur Bruno, m'avait-il lancé avec une légèreté déplacée, ou les gens vont vous prendre pour le meurtrier ! »

Je supposais qu'il était mécontent de me savoir sur la scène du crime avant lui et que cette plaisanterie superflue avait pour but de m'ôter l'envie de me rendre utile. Mais, en traversant la cour où régnaient à la fois la consternation et l'animation, je me demandai pourquoi il avait utilisé le mot « meurtrier », même par humour, puisqu'il avait été annoncé officiellement que la mort de Mercer résultait d'un tragique accident. Peut-être accordais-je trop d'importance à des paroles irréfléchies. Quoi qu'il en soit, il avait raison, me dis-je en regardant l'état de mes vêtements et l'étendue des taches de sang. Je sentis alors

quelque chose dans ma poche et m'aperçus que j'avais toujours les clés trouvées sur le corps de Mercer. J'avais dû les y glisser sans y penser.

Je retournai le trousseau dans ma paume. La plus petite, supposai-je, devait ouvrir la porte de la chambre de Mercer, puisqu'elle faisait la même taille que la mienne. Je regardai autour de moi, dans la cour. Des livres à la main, les étudiants commençaient à se disperser. Certains se dirigeaient vers l'escalier menant à la bibliothèque, dans le bâtiment nord, d'autres vers l'entrée principale. Personne ne prêtait attention à moi. J'examinai la clé de Roger. Sa chambre recelait-elle quelque indication concernant l'homme qu'il pensait retrouver dans le jardin, et les raisons pour lesquelles il avait emporté de l'argent ? Je pouvais y jeter un coup d'œil tout de suite, pendant que les étudiants étaient occupés, et rendre la clé au recteur plus tard en disant, ce qui était vrai, que je l'avais emportée par inadvertance.

Roger Mercer avait mentionné le fait qu'il vivait dans la tour au-dessus de l'entrée principale. Je levai les yeux vers les fenêtres cintrées du premier étage, supposant que ce devait être le bon endroit, puis d'un pas confiant je m'engageai dans le premier et sombre escalier du bâtiment ouest, qui semblait monter dans la tour.

Au premier étage, je tombai sur une porte basse en bois. Sur un panneau était peinte l'inscription DOCTEUR R. MERCER, SOUS-RECTEUR. Après avoir vérifié que j'étais seul, j'essayai la clé dans la serrure. Elle tourna sans difficulté et je me glissai discrètement dans la chambre que Mercer avait quittée deux heures plus tôt sans imaginer qu'il n'y reviendrait jamais. L'espace d'un instant, je crus percevoir de légers bruits de pas au-dessus de moi. Je tendis l'oreille, immobile, mais n'entendis aucune porte s'ouvrir ou se fermer, ni aucun autre son.

Je n'avais pas anticipé le spectacle qui s'offrit à moi lorsque je refermai lentement la porte. La chambre était sens dessus dessous : livres, papiers et cartes jetés à bas des étagères, éparpillés sans attention pour leur contenu, vêtements sortis des armoires et dispersés à travers la pièce. Un épais tapis, qui avait dû couvrir le sol, était en bouchon dans un coin, et des

empreintes dans la poussière indiquaient que l'on avait tenté de déloger une latte du plancher. Soit Roger était parti à la hâte après avoir mis sa chambre à sac, soit quelqu'un était venu avant moi chercher quelque chose en lien avec sa mort.

La pièce était vaste, avec un haut plafond, et elle s'étirait sur toute la longueur du bâtiment. Ses étroites fenêtres donnaient d'un côté sur la cour, de l'autre sur la rue. De ce dernier côté se trouvait une imposante cheminée en brique, et face à elle une grande table de travail en chêne aux pieds gracieusement sculptés. À l'autre bout, trois marches menaient à une porte, ouverte. Les mains moites, je retins mon souffle en guettant un bruit qui ne fût pas celui de mon sang battant à mes tempes. Peut-être les pas de tout à l'heure ne venaient-ils pas de l'étage supérieur. Et si je n'étais pas seul ? Tout doucement, tel un chat, j'attrapai ce qui ressemblait le plus à une arme dans le bureau, un tisonnier en fer que je pris à deux mains en même temps que mon courage, avant d'avancer, crispé de tout mon être. J'entrai en brandissant le tisonnier mais la petite pièce, située à l'intérieur de la tour elle-même, ne contenait rien de plus qu'un lit, un lave-mains et une lourde armoire en chêne aux portes ouvragées.

Cette chambre n'avait pas été épargnée par la fouille : on avait arraché les draps du lit et une carafe en porcelaine tombée du lave-mains et réduite en miettes avait déversé son eau, comme en témoignait la tache humide sur le sol couvert de jonc. En m'approchant, je m'aperçus que la paillasse avait été tailladée au couteau, et son rembourrage répandu sur le lit. Dans le coin de cette pièce carrée, il y avait une petite porte. J'en tournai la poignée mais elle était fermée à clé, bien que le coup que je donnai contre le bois rendît un son creux. D'après l'écho et le courant d'air qui s'insinuait par le jour en bas, elle devait ouvrir sur l'escalier menant à l'étage supérieur. Raffermissant ma prise sur le tisonnier, je vérifiai qu'il n'y avait personne derrière les lourds rideaux tendus aux fenêtres ainsi que sous le lit. Rassuré, je retournai dans la salle principale et refermai doucement à clé derrière moi, afin d'examiner les lieux en paix.

Où commencer dans un tel chaos ? L'étude était remplie de meubles de tailles et de formes assorties, tous en chêne. Les chaises avaient été renversées, un coffre traîné sur le sol et ouvert de force pour mettre au jour une cachette de livres. L'énergie désespérée mise dans ces recherches prouvait sans le moindre doute que la personne qui avait fouillé pensait trouver quelque chose d'important parmi les possessions de Mercer. La question restait de savoir si elle y était parvenue et, dans le cas contraire, si je reconnaîtrais l'objet en tombant dessus.

Je me tournai vers l'élégante table de travail jonchée de papiers et de plumes. Un petit astrolabe en cuivre avait été renversé à terre dans la précipitation. Je m'accroupis pour le ramasser et le reposer sur la table, mais son socle était cassé. Je remarquai alors sous le bureau une forme incurvée et sombre, insolite. Tendant le bras, je ramassai l'objet. Ce n'était qu'une pelure d'orange, séchée depuis longtemps, que je rejetai par terre. Soulevant un à un les documents disséminés sur la table, je les survolai d'un œil. Examiner plus avant cette masse de feuilles à la recherche d'une lettre ou de notes susceptibles de faire la lumière sur la mort de l'ancien occupant des lieux aurait été un travail harassant. Tous les tiroirs du bureau étaient tirés. Je plongeai les mains dans chacun d'eux et palpai les rebords inférieurs à la recherche de quelque loquet ouvrant un compartiment secret, sans résultat. J'en sortis le contenu déjà en désordre, mais je me sentais découragé par l'ampleur de la tâche. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il me fallait trouver.

Dans le tiroir en haut à gauche, je mis la main sur un dossier en cuir et sentis l'espoir naître en songeant que la correspondance la plus récente s'y trouvait peut-être et que je pourrais y découvrir le nom des gens avec qui il avait été en rapport ces derniers temps, ou la trace d'une transaction qui expliquerait sa présence dans le jardin. Je fis de la place pour le dossier et, quand je le posai, un petit livre relié en tissu en tomba. Le ramassant, je l'ouvris au hasard et compris qu'il s'agissait d'un almanach de l'année 1583, des divisions marquant les jours de chaque semaine ; le haut de chaque page portait le nom du mois et les prédictions astrologiques

correspondantes. Mon pouls s'accéléra, je feuilletai le volume à la hâte à la recherche de la date du jour, en me demandant si par chance il pouvait avoir noté avec qui il avait rendez-vous ce matin-là.

Tout en cherchant le 22 mai, je remarquai une bizarrerie dans ce calendrier : chaque jour était indiqué par deux dates, l'une imprimée en noir, l'autre écrite à la main en rouge. L'inscription en rouge comptait dix jours d'avance sur la noire. Je réalisai immédiatement ce que cela signifiait car mon hôte à Londres, l'ambassadeur français, possédait des calendriers similaires : la date en rouge correspondait au nouveau calendrier introduit en février de l'année précédente par le pape Grégoire XIII, calendrier qui faisait désormais référence dans les royaumes catholiques depuis la bulle pontificale *Inter gravissimas*. Il n'avait pas été adopté par l'Angleterre et les autres pays protestants d'Europe, en manière de défi à l'autorité papale, mais j'avais souvent entendu l'ambassadeur se plaindre que cela rendait extrêmement confuse la correspondance entre représentants des différents pays, personne ne pouvant jamais être certain du calendrier auquel se référait son interlocuteur. En général, il donnait les deux afin d'éviter les méprises. Mais pourquoi un Anglais protestant comme Roger Mercer avait-il recours à un calendrier grégorien ?

Je trouvai la page que je cherchais et constatai avec émotion qu'à la date du 22 mai (1er juin), il avait noté l'heure et le lieu de ma disputation de son élégante écriture penchée : « G. Bruno contre Underhill, Div. Sch. 5. » Puis, en plissant les yeux, j'aperçus une autre inscription. Dans le coin en haut à gauche se trouvait une lettre seule, « J ». Je fronçai les sourcils, perplexe. S'agissait-il de l'initiale de la personne qu'il pensait retrouver ? C'était certainement un moyen de réduire les recherches. Je compulsai les pages récentes en quête d'indices supplémentaires. La veille, le 21 (31), il n'y avait qu'un symbole curieux, un cercle avec des rayons, comme une roue de chariot. En tournant les pages de l'almanach, je me rendis compte que ce symbole apparaissait sur d'autres pages à intervalles réguliers, plus ou moins tous les dix jours, mais jamais le même

jour de la semaine. Si c'était un code, je n'avais aucun moyen de le déchiffrer. Au moins, ce J ressemblait à un élément concret.

En tenant le livre près de mon nez, j'avais remarqué autre chose : une vague odeur d'orange. J'avais pensé au départ qu'elle provenait de mes doigts, puisque j'avais ramassé la pelure par terre, mais je me rendis compte que l'odeur venait de l'almanach lui-même. Peut-être cela n'avait-il rien que de très normal. Si Roger Mercer aimait les oranges, du jus avait pu couler sur les pages. Il n'était pas très soigneux quand il mangeait, comme j'avais pu le remarquer la veille. Une idée me tracassait, cependant, et en reniflant encore une fois le calendrier, je maudis ma stupidité.

À cet instant, la porte de l'armoire s'ouvrit légèrement, en grinçant à cause de ses gonds usés, et je sursautai. Tout en dissimulant instinctivement le livre sous ma chemise, que je rentrai dans mes chausses, je fis volte-face. La porte semblait avoir bougé d'elle-même. Je l'ouvris en grand et ne vis d'abord qu'un tas de vêtements dans lequel on avait visiblement farfouillé, puis je distinguai une forme sombre et massive au fond, dissimulée sous une couverture. Je tirai celle-ci et découvris un coffre en bois renforcé de barres d'acier et fermé par un cadenas. Je voulus l'attirer à moi, mais il glissa du rebord de l'armoire et s'écrasa avec fracas sur le sol. Je me redressai en bloquant ma respiration, craignant que le bruit n'ait signalé à quelqu'un ma présence dans la pièce. Tout était silencieux. Quand le coffre était tombé, j'avais reconnu le tintement métallique de pièces à l'intérieur. Ainsi donc, c'était le magot de Mercer. Il ne s'était pas donné beaucoup de peine pour le cacher, et pourtant celui qui avait dévasté sa chambre n'y avait pas touché.

Cela allait dans le même sens que la bourse laissée sur son cadavre. Il semblait clair que celui qui l'avait tué n'était pas intéressé par l'argent. Mais à part l'argent, quel motif pousse un homme au meurtre ? La vengeance, ou bien la peur que sa victime ne puisse lui nuire. Je décidai que j'irais rencontrer le gardien, Cobbett, afin qu'il me parle des portails et des clés du collège. On était entré dans cette chambre sans avoir à forcer la porte.

Au moment même où je m'agenouillais devant le coffre, j'entendis la serrure tourner derrière moi et mon cœur s'emballa. Je n'avais pas le temps de me cacher. Impuissant, je regardai la porte s'entrouvrir juste assez pour laisser passer Walter Slythurst, le trésorier. Il balaya lentement du regard le chaos qui régnait dans la pièce avant que ses yeux ne se posent sur moi avec stupeur. Il lui fallut un instant avant d'enregistrer la réalité de ma présence, puis un petit cri lui échappa et il me fixa comme si j'étais une apparition.

« Dieu tout-puissant ! s'exclama-t-il. Vous ici ! Par quel… »

Il allait me falloir déployer des trésors d'inventions pour expliquer pourquoi j'étais enfermé à clé dans la chambre retournée de fond en comble d'un homme mort deux heures plus tôt, et pourquoi j'avais son coffre contre mon haut-de-chausses ensanglanté. Je pris une profonde inspiration et affectai la nonchalance.

« *Buongiorno,* maître Slythurst. »

Le visage dur et anguleux de Slythurst semblait davantage fait pour exprimer le cynisme méprisant que la surprise muette, mais il paraissait décontenancé au point d'en perdre pratiquement l'usage de la parole.

« Qu'est-ce… Que se passe-t-il ici ?

— J'assiste le recteur », expliquai-je en exagérant mon accent.

Je le savais d'expérience, il constituait une excuse très efficace à l'excentricité. Les gens la mettaient sur le compte de la bizarrerie des étrangers.

« J'étais avec lui ce matin, nous sommes arrivés les premiers sur la scène de ce terrible malheur. Les vêtements du docteur Mercer étaient totalement déchirés, je suis venu chercher de quoi les remplacer pour son dernier repos. »

Je pris un air pieux. Jamais je n'avais prononcé de mensonge moins convaincant. À sa place, je n'y aurais pas cru un seul instant.

Slythurst fronça les sourcils d'un air mauvais.

« Je vois. Et vous avez eu du mal à trouver ? »

Il fit un geste de la main pour désigner la dévastation qui avait eu lieu dans la pièce. Le ton qu'il avait adopté aurait flétri

des fleurs en bourgeon. Je lui rendis son regard arrogant sans me départir de mon assurance.

« La pièce était dans cet état lorsque je suis arrivé.

— Pourquoi avoir fermé la porte à clé, dans ce cas ?

— La force de l'habitude, répondis-je avec un rire embarrassé. C'est idiot, je sais, mais en Italie j'ai vécu de nombreuses années en craignant pour ma vie. Dans les endroits où j'habitais, il était impensable de laisser une porte ouverte derrière soi. Encore aujourd'hui, c'est quelque chose que je fais par pur instinct, je ne le remarque même pas. »

Il parut réfléchir à la vraisemblance de ce que je racontais puis il croisa les bras, comme pour souligner sa méfiance à mon égard.

« Quand avez-vous eu les clés ?

— C'est le trousseau que le docteur Mercer avait sur lui. Après l'arrivée du coroner, je suis venu ici pour me rendre utile.

— Hmmm. »

Slythurst avança et contempla d'un air peu convaincu les papiers éparpillés sur le bureau.

« Je dois dresser un inventaire des effets personnels à retourner à la famille », dit-il sans croiser mon regard.

Il mentait, c'était évident. Sa position au collège le dispensait de m'expliquer ce qu'il faisait, sa justification avait donc toutes les raisons d'éveiller mes soupçons. Je me relevai en prenant garde à ce que le livre ne glisse pas de sous ma chemise. Il me fit face, bras toujours croisés, et nous nous jaugeâmes un instant : chacun savait que l'autre ne disait pas tout, mais aucun de nous ne désirait provoquer d'affrontement direct. Je me demandai subrepticement s'il était possible que nous recherchions tous les deux la même chose, avant de me souvenir que je ne savais pas ce que je cherchais, à part un indice qui pût expliquer la présence de Mercer dans le jardin. En revanche, Slythurst était-il là pour des raisons semblables à celle de l'homme, quel qu'il fût, qui avait fouillé la chambre ? Je scrutai avec dégoût son visage pâle, presque glabre, pendant qu'il me dévisageait avec un égal mépris. Était-il venu fouiller une première fois et, dérangé dans ses recherches, venait-il reprendre là où il s'était arrêté ? J'en doutais. J'avais vu l'expression de son visage quand

il avait ouvert la porte, et j'étais certain que la scène l'avait étonné. Ils étaient donc plusieurs à être persuadés que la chambre du mort recelait quelque chose qu'ils voulaient.

Slythurst baissa les yeux sur le coffre à mes pieds et brisa finalement le silence.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Je pense qu'il servait au docteur Mercer à cacher son argent.

— Et que faisiez-vous, au juste ? s'enquit-il sèchement.

— Il était dans l'armoire. J'ai cru qu'il contenait peut-être des vêtements, je l'ai sorti pour vérifier. »

Une fois encore, il posa sur moi le même regard suspicieux que celui qu'on adresse à un gamin des rues qui s'apprête à voler du pain.

« Vous êtes couvert de sang, docteur Bruno, observa-t-il en reportant ses yeux sur la table de travail.

— Oui, j'ai tenté de venir en aide à un homme qui se vidait de son sang.

— Vous ne pouvez vous empêcher d'offrir votre aide, n'est-ce pas ? »

Il alla jusqu'au seuil de la petite chambre et tourna la tête dans ma direction.

« Avez-vous monté l'escalier ? demanda-t-il avec un geste du menton vers la porte au fond.

— C'est fermé à clé.

— Vraiment ? Curieux. »

Il traversa la chambre et essaya lui-même d'ouvrir, prouvant par là qu'il ne se fierait pas à ma parole. Un silence lourd s'installa. Je savais qu'il attendait que je parte, mais je rechignais à quitter les lieux car j'ignorais si ce qu'ils cherchaient tous y était encore. Pour autant, je ne pouvais davantage prolonger ma présence sans raison valable, si bien que je finis par m'incliner.

« Bien, je vais vous laisser à votre triste devoir, maître Slythurst. »

Il me répondit d'un hochement de tête, mais au moment où j'allais partir, il me rappela. « Docteur Bruno ! N'avez-vous pas oublié quelque chose ? »

Je crus un instant qu'il parlait des clés, que j'aurais dû lui rendre. Je le regardai sans comprendre et un sourire satisfait traversa son visage.

« Les vêtements ? Pour habiller le corps ?

— Bien sûr. »

Je retournai en hâte jusqu'à l'armoire et pris une pleine brassée de vêtements sans même les regarder, conscient que mon piteux mensonge était désormais complètement percé à jour.

« Je suis certain que le recteur vous sera très reconnaissant de votre aide », dit Slythurst en me tenant obligeamment la porte.

Alors que je passais devant lui, il me souffla à l'oreille : « Je vous ai à l'œil, Bruno. »

Je lui adressai mon plus charmant sourire et sortis sur le palier. Une seconde plus tard, j'entendis la clé tourner doucement dans la serrure.

En arrivant dans la cour, j'aperçus Gabriel Norris, maintenant plus sobrement vêtu d'une robe noire qui, par contraste, soulignait sa vitalité. Il se tenait à l'entrée de l'escalier du bâtiment ouest, de l'autre côté de la tour, et semblait régaler un groupe d'étudiants du récit de ses exploits. Il leva une main à plat à hauteur de sa poitrine, exagérant de beaucoup la taille du chien, et je ne pus réprimer un sourire devant ses fanfaronnades. M'apercevant, il s'arrêta au milieu de sa phrase et scruta d'un air soupçonneux le paquet de vêtements dans mes bras et l'escalier d'où je venais d'émerger.

« Que se passe-t-il, docteur Bruno, le pillage a-t-il commencé ? me lança-t-il un peu trop jovialement.

— J'aide le recteur, répétai-je, cette défense ne pouvant apparemment être contredite.

— Oh. »

Laissant là ses amis, il s'approcha nonchalamment de moi. Il paraissait plus vieux que les garçons qui attendaient maintenant son retour. Je lui aurais donné au moins vingt-cinq ans.

« Nous avons eu une expérience plutôt grisante ce matin, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas sûr que j'emploierais ce mot.

— Non, non, bien entendu, concéda-t-il en prenant un air plus solennel. Je voulais seulement dire par là qu'il ne se passe pratiquement rien à Oxford d'habitude, et voilà que nous avons un cortège royal et une tragédie en même temps. Nous ne savons plus où donner de la tête.

— Vous avez fait preuve d'aplomb ce matin. Je ne crois pas que j'aurais eu la main aussi ferme dans le feu de l'action. Heureusement que vous êtes un bon tireur. »

Norris inclina la tête pour me remercier du compliment.

« C'est mon père qui m'a appris à chasser lorsque j'étais enfant. Mais j'aurais préféré arriver plus vite et sauver le docteur Mercer. »

Il s'essuya le front du revers de la main. Malgré son air bravache, je me doutais qu'il avait dû être profondément ébranlé par ce qu'il avait vécu.

« Le connaissiez-vous bien ?

— Il était mon tuteur depuis le départ du docteur Allen l'année dernière. »

Une drôle d'expression traversa son visage, comme s'il luttait pour maîtriser son émotion.

« Nous étions proches, si l'on veut. En tout cas, j'avais du respect pour lui.

— C'est un chien de chasse qui l'a tué, n'est-ce pas ?

— Un lévrier irlandais. Ce sont d'excellents chasseurs, ils vont directement à l'essentiel et brisent le cou de leur proie, m'expliqua-t-il, ravi d'étaler ses connaissances, avant de se rembrunir. Mais d'habitude, ce sont des chiens très doux, qui ne posent pas de problème à leur maître. Ils n'ont pas un comportement aussi imprévisible que, mettons, un dogue allemand. Ils attaquent rarement, à moins d'avoir été dressés à cela.

— Il mourait de faim. Vous n'avez pas remarqué à quel point il était décharné ? »

Il acquiesça.

« Ce devait être un chien errant. Dans son état, j'imagine qu'il aurait attaqué la première créature sur laquelle il serait tombé.

— N'y a-t-il rien d'inhabituel à ce qu'un lévrier sans maître erre de par les rues d'Oxford, la nuit ? »

Il me regarda avec curiosité, ma question devait lui sembler bizarre, mais il haussa les épaules.

« On pratique la chasse dans la forêt royale de Shotover, à l'est de la ville. Il est possible de louer des chiens à la journée auprès des gardes. Certains élèves y vont de temps à autre quand on nous le permet. Peut-être un des chiens s'est-il égaré, ce qui expliquerait qu'il se soit retrouvé à errer dans la ville. »

Il avait l'air d'avoir perdu tout intérêt pour le sujet et il regarda derrière lui pour vérifier que son groupe d'admirateurs l'attendait toujours.

« Bien, docteur Bruno, je dois aller chercher mes livres avant de me rendre à mon cours. J'espère que l'aventure de ce matin ne gâchera pas trop votre séjour à Oxford. »

Il m'adressa un bref salut et repartit vers l'escalier.

« Votre chambre se trouve par là ? demandai-je avant qu'il disparaisse.

— C'est exact. L'une des meilleures du collège. Je la partage avec mon domestique, Thomas. »

J'examinai la cour et les deux passages qui conduisaient au jardin de chaque côté du réfectoire, estimant la distance.

« Alors vous devez avoir une ouïe exceptionnelle pour que les cris dans le jardin vous aient réveillé. Votre chambre est la plus éloignée de toutes. »

Il m'observa un instant, puis il fit un pas dans ma direction et me prit par le coude en se penchant vers moi.

« Vous me tenez, docteur Bruno, me dit-il à voix basse. J'avoue que je n'étais pas couché lorsque j'ai entendu le bruit, mais s'il vous plaît, que cette confidence reste entre nous. »

Comme je haussais les sourcils avec perplexité, il me donna un petit coup de coude dans les côtes avec un air entendu, dont je devais sans doute déduire quelque expédition nocturne motivée par des besoins virils. Nous étions si proches que je pus en tout cas me convaincre qu'il ne se dégageait pas de lui la moindre odeur de vin, et un homme qui aurait festoyé toute la nuit n'aurait jamais été aussi précis avec un arc et une flèche. J'en conclus donc qu'il avait couché avec une femme et qu'il

était secrètement ravi de partager son succès. Cela avait au moins le mérite d'expliquer son accoutrement ridicule à cette heure de la matinée, me dis-je.

« J'ai passé la nuit hors du collège, vous me comprenez, j'en suis sûr, dit-il avec un clin d'œil égrillard. En revenant, je passais dans St Mildred Lane, près de Jesus College, lorsque j'ai entendu les aboiements frénétiques du chien et ces cris à vous glacer les sangs. J'ai compris qu'ils venaient du jardin et j'ai couru chercher mon arc avant de me précipiter à la grille, où vous étiez déjà tous réunis, à regarder. »

Le reproche me toucha, alors je lui en adressai un à mon tour.

« N'avez-vous pas essayé d'ouvrir le portail de Brasenose Lane ? Vous seriez arrivé plus tôt.

— Mais je n'en ai pas la clé ! Seuls les professeurs en ont une. Je ne pouvais pas savoir qu'il était ouvert, les professeurs traitent ce jardin comme s'il était sacré. J'ai agi aussi vite que je l'ai pu, docteur Bruno.

— Avez-vous vu quelqu'un près de l'enceinte du collège lorsque vous êtes arrivé ? »

Norris fouilla dans ses souvenirs.

« Maintenant que vous en parlez, à un moment j'ai cru entendre quelqu'un courir devant moi, mais je n'en étais pas certain à cause du vacarme du jardin. Et ensuite, après tout ce qui est arrivé, je n'y ai plus repensé. Pourquoi me posez-vous la question ?

— Je me demandais seulement s'il y a beaucoup de gens dehors à cette heure du jour, dis-je en me tournant à moitié pour partir. Il faut vraiment que j'apporte ces affaires au recteur. »

Il m'observa un moment, puis posa une main amicale sur mon épaule.

« Nous avons tous hâte d'assister à votre disputation de ce soir. Je ne me soucie que fort peu de théologie, mais je vous applaudirai si vous arrivez à ridiculiser le recteur. Même s'il y parvient très bien par lui-même, c'est vrai. »

Il me fit un grand sourire et fit mine de s'en aller avant de se retourner vers moi, l'air grave.

« J'imagine que nous serons amenés à donner notre version de cette affaire si une enquête a lieu. J'aurai des soucis à cause de l'arc et des flèches, je le sais. Personne n'a le droit de conserver des armes dans l'enceinte de l'université. Pourriez-vous souligner le fait que le chien n'aurait pu être maîtrisé sans mon intervention, docteur Bruno ?

— Je ne m'éloignerai pas un instant de la vérité si l'on fait appel à moi, le rassurai-je.

— Merci. *Arrivederci, il mio dottore !* »

Puis il tourna les talons et repartit à vive allure vers l'entrée principale.

Je le suivis des yeux, intrigué. Gabriel Norris était peut-être insupportable, mais c'eût été une erreur que de sous-estimer son intelligence.

J'étais dans la cour, les bras chargés des vêtements de Mercer, et je me demandais ce que je devais faire maintenant. Le soleil s'était caché derrière des nuages aussi sombres que l'étain, et suspendus au-dessus des toits telles les vagues houleuses d'un océan suspendu.

Il ne faisait pas de doute que Slythurst rapporterait au recteur le fait que j'avais fouillé la chambre du défunt, et même tiré son coffre de sa cachette. La seule façon de protester de mon innocence était de répéter le mensonge ridicule selon lequel j'essayais d'aider. Je baissai les yeux sur le paquet d'affaires que je portais, encore imprégnées des odeurs corporelles de leur propriétaire, et décidai de les apporter au recteur dès que possible, c'est-à-dire avant que Slythurst ne fasse des insinuations déplaisantes à mon encontre. Je lui dirais que c'était une vieille coutume de Nola pour montrer son respect aux morts. Il jugerait peut-être cela absurde, mais j'espérais qu'il ne me prendrait pas pour un voleur. Il se demanderait aussi pourquoi j'avais gardé les clés de Mercer. Je devais les rendre d'urgence, bien que j'eusse aimé avoir l'occasion de passer la chambre au peigne fin. De toute façon, Slythurst aurait sans doute trouvé ce qu'il était venu chercher, si celui qui l'avait visité en premier n'y était pas parvenu.

J'avais la tête sous l'eau. Je n'avais qu'une envie, retourner dans ma chambre et m'étendre, mais je repartis vers la loge du gardien. J'avisai une porte latérale dans l'entrée, à droite de l'immense portail en bois. Un panneau m'indiqua que j'étais au bon endroit.

Je jetai un coup d'œil par l'embrasure de la porte. Un homme corpulent et âgé, aux cheveux gris et drus, était assis derrière un comptoir en bois, le menton posé sur la poitrine, la respiration lourde. Sa tunique était constellée de taches de bière et une chienne noire à l'air las, la truffe grise, était allongée à ses pieds. Il leva à moitié la tête en m'entendant arriver, posa sur moi un regard vitreux, puis s'abandonna de nouveau à la léthargie, donnant l'impression de ne pouvoir faire plus que ce maigre effort. Je me raclai la gorge. Le vieil homme sursauta et ouvrit des yeux ensommeillés, un filet de bave luisant dans sa barbe grisonnante.

« Pardonnez-moi, messire, marmonna-t-il, j'ai dû m'assoupir un moment.

— Vous êtes le gardien Cobbett ? Mon nom est Giordano Bruno…

— J'vous connais, messire, vous êtes l'honorable invité venu croiser le fer avec le recteur ce soir. Je parle de mots, bien sûr, car les vraies épées sont pas autorisées dans le collège, messire. Et quel événement horrible alors que vous êtes là ! Un malheur comme c'est arrivé ce matin, rien que d'y penser… »

Il frissonna d'un air si théâtral que ses bajoues en tremblèrent.

« Oui, j'en suis profondément navré, dis-je en sortant les clés de ma poche. J'étais dans le jardin avec le recteur, il m'a demandé de vous retourner ce trousseau, je suppose que c'est à vous qu'il faut les rendre ? »

Le vieux gardien parut considérablement soulagé.

« Oh, merci, mon Dieu pour ça ! Vlà au moins un trousseau qui revient. J'commençais à m'dire que les clés ont des jambes par ici.

— Vous ne conservez pas de double ?

— Si, messire, mais le double a disparu de mon placard il y a quelques jours, c'qui m'a semblé curieux sur le coup, surtout

que le docteur Mercer m'l'a jamais réclamé et que j'sors rarement de la loge. J'ai pensé que le trésorier en avait peut-être eu besoin pour aller d'urgence à la salle forte. Il faut passer par la chambre du sous-recteur pour y accéder, vous comprenez. Mais il m'a dit qu'il était pas au courant lui non plus. » Il secoua la tête. « Les professeurs sont pires que les élèves, si vous voulez mon avis, ils égarent tout le temps leurs clés. Ils veulent pas comprendre que les clés neuves, ça coûte cher.

— Vous gardez des doubles de toutes les clés du collège ?

— Certainement, messire. Je vais vous montrer. »

Le vieil homme se mit debout. Sa respiration sifflait tellement que c'en était alarmant. Il se traîna vers un petit placard en bois fixé au mur derrière son comptoir. Il ouvrit fièrement les deux panneaux pour me montrer les rangées de clés en fer toutes de même forme et de même taille qui pendaient à des crochets, portant chacune une étiquette où était inscrite une combinaison de chiffres et de lettres.

« Comment faites-vous pour savoir laquelle correspond à quoi ? demandai-je innocemment.

— Aaah… fit Cobbett en tapotant du bout du doigt son nez couperosé, j'ai inventé un système pour empêcher qu'elles tombent entre de mauvaises mains, vous voyez ? Si j'me contentais de mettre "salle forte", "bibliothèque", et ainsi de suite, c'serait trop facile pour les jeunes gens de s'faufiler et de se servir pendant que j'dors ou que j'me soulage ou Dieu sait quoi. Alors j'ai inventé un code, y a des années de ça. Quand quelqu'un perd sa clé, il vient m'voir et je lui trouve le double, mais ils peuvent pas les voler pour entrer là où ils ont pas le droit et jouer des mauvais tours.

— Donc vous avez un jeu de clés complet de toutes les portes et grilles du collège.

— Pour sûr, messire, sauf quand il s'en perd. Les seules que j'ai pas sont pour s'rendre à la salle forte. Il faut passer par la chambre du sous-recteur et par l'escalier intérieur de la tour, comme j'vous l'ai dit. Le trésorier et le recteur sont les seuls à avoir la clé. Comme ça, personne peut entrer dans la salle forte sans qu'au moins un autre soit présent, précisa-t-il.

— Et vous êtes le seul à avoir les clés des autres chambres ?

— Non, messire, le recteur a aussi un jeu complet dans ses appartements, mais il les confie à personne. Les étudiants et les professeurs doivent venir me voir, et personne d'autre. »

Il retourna à sa chaise et me regarda avec curiosité.

« Et le trésorier, lui aussi a la clé de la chambre du sous-recteur ?

— Le trésorier ? Non, messire. Il a la clé de la salle forte, mais le sous-recteur doit être là pour qu'il puisse entrer. C'est censé empêcher les vols, vous comprenez.

— Et si le sous-recteur était absent et que le trésorier ait besoin d'y accéder ?

— Eh ben, faut qu'il vienne me voir ou qu'il demande au recteur de le laisser monter. Pourquoi qu'vous vous intéressez autant aux clés ?

— Oh… Je me demandais seulement comment un chien errant avait pu entrer dans le jardin », répondis-je.

Cependant, après ces explications, je me demandais aussi comment Slythurst avait pu entrer dans la chambre de Roger Mercer. Avait-il réussi à voler le double dans le placard de Cobbett ? Et dans ce cas, comment celui qui avait mis à sac la pièce était-il entré ? Qui avait une troisième clé, à part le recteur ?

« Ah. » Le vieux gardien se gratta le menton. « Eh ben, je pense que c'est sans doute de ma faute, messire. Y s'fait que j'ai mal vérifié le portail de Brasenose Lane hier soir.

— J'ai du mal à le croire. Tout le monde me dit que vous servez le collège depuis toujours et que vous n'avez jamais négligé votre devoir. »

Une lueur de reconnaissance éclaira les yeux du gardien. Il se pencha vers moi et je l'imitai. Son haleine empestait la bière éventée.

« J'vous remercie, messire. C'est c'que j'ai dit au recteur, j'y ai dit, messire, vous savez que j'vais faire c'que vous me demandez, mais j'espère que personne croira que c'vieux Cobbett a laissé la moindre issue ouverte pendant sa ronde. Les gens d'ici savent que je fais bien mon travail, messire. »

Il poussa un gros soupir qui sembla dégonfler sa carcasse et termina en proie à une quinte de toux.

« Eh bien, j'espère que vous ne serez pas puni alors que ce n'est en rien votre faute, dis-je.

— Merci, messire, vous êtes bien aimable.

— Dites-moi, poursuivis-je en m'apprêtant à partir, si un homme voulait aller en ville et revenir après que vous avez bouclé le collège, serait-ce possible ? »

Sur le visage du gardien s'épanouit un grand sourire.

« Tout est possible, messire. Vous avez p't-être entendu qu'il m'arrive de m'montrer conciliant avec les élèves pour c'qu'est des grilles. Mais vous aurez pas besoin qu'on s'arrange, les professeurs et les invités ont la clé de l'entrée principale.

— Vraiment ? Les professeurs peuvent donc aller et venir comme bon leur semble ?

— C'est pas qu'on les encourage, répondit prudemment Cobbett, mais oui, ils peuvent. Cela dit, ils sont pas nombreux à le faire. Ils sont tous trop sérieux pour badiner en ville. C'est les étudiants qui veulent sortir et qu'on empêche. Mais j'ai été jeune et je dis qu'ça fait plus de mal que de bien de priver les jeunes gens de plaisirs. Trop de travail, ça abrutit. »

Je le saluai et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Deux étudiants en robe noire passaient en serrant des sacoches en cuir contre leur poitrine.

« D'ici, vous voyez tous ceux qui entrent et qui sortent la nuit, n'est-ce pas ?

— Tant que j'suis éveillé », répondit Cobbett en éclatant d'un rire rauque qui donna bientôt lieu à de nouvelles expectorations souffreteuses.

Ma curiosité n'était pas complètement assouvie, mais je sentais que mes questions commençaient à éveiller ses soupçons et je décidai donc de le laisser.

« Merci pour votre aide, Cobbett. Je dois m'en aller.

— Docteur Bruno ! me lança-t-il alors que j'ouvrais la porte. S'il vous plaît, n'répétez pas ce que j'vous ai dit à propos du jardin. Même si ça m'gêne, j'dois suivre les instructions du recteur et faire comme si j'étais à blâmer. »

Je lui assurai que je ne parlerais de notre conversation à personne. Son visage exprima un vif soulagement.

« J'serais ravi de vous en dire plus sur le système des clés si ça vous intéresse », ajouta-t-il en faisant tourner les clés de Mercer entre ses gros doigts.

Puis il plongea la main sous la table et s'empara d'un pichet en porcelaine, qu'il agita dans ma direction avec un regard lourd de sens.

« Mais toute cette parlote donne soif. La conversation coule mieux quand on a pas la gorge sèche, si vous voyez c'que je veux dire. »

Je souris.

« Je verrai quel rafraîchissement je peux nous procurer pour notre prochaine discussion, Cobbett. Je l'attends avec impatience.

— Et moi donc, docteur Bruno, et moi donc. Laissez la porte ouverte, vous serez aimable. »

D'une main, il flatta la chienne entre ses deux oreilles et je l'entendis rire tout seul tandis que je quittais la loge, plus déconcerté que jamais.

De retour dans ma chambre, je me débarrassai avec bonheur de ma chemise et de mon haut-de-chausses, sur lesquels le sang de Mercer avait séché. Je pus également sortir l'almanach, dont les coins me creusaient désagréablement l'estomac. Avec mes braies pour tout vêtement, sans prêter attention au froid, je pris la boîte d'amadou posée sur le manteau de la cheminée et allumai une des grandes bougies de suif dont on avait garni la chambre. La pièce s'emplit bientôt d'une odeur âcre tandis que je prenais l'almanach de Mercer et l'ouvrais, en commençant par la fin cette fois. Il y avait plusieurs pages vierges pliées sous la reliure. L'une d'entre elles était étrangement raide et gondolée, on eût dit qu'elle avait été trempée puis séchée. Je la mis contre mon nez pour la renifler. L'odeur d'orange était plus entêtante. Avec précaution, pour ne pas la brûler, j'approchai la page de la bougie et vis peu à peu une série d'inscriptions apparaître à la lumière. En la chauffant contre la flamme, elle révéla progressivement le secret qui y était écrit : une séquence de lettres et de symboles sans lien apparent entre eux. Au-dessous se trouvait une succession plus courte des mêmes

symboles, mais dans un ordre différent : groupés en deux lots de trois, puis une série de cinq. À l'évidence, il s'agissait d'une sorte de code, même si mes connaissances en la matière étaient quasi nulles et que je n'avais aucune idée de la façon dont il fallait s'y prendre pour le déchiffrer. Je me demandai si Sidney saurait comment faire, étant donné qu'il avait davantage que moi eu affaire à ce genre de problème, et je pris donc une plume et un papier pour recopier les symboles à l'identique en me disant que je lui confierais ce travail. Mais après avoir recopié les trois premières lignes, je m'aperçus que les symboles formaient une séquence de vingt-quatre signes, et que cette séquence était répétée trois fois.

Je réfléchis un instant. Il y avait vingt-quatre lettres dans l'alphabet anglais, mais je doutais qu'un code pût être aussi transparent. Néanmoins, cela ne me coûtait rien de tenter ma chance et, sur ma copie, j'écrivis l'alphabet sous la première séquence de vingt-quatre symboles. Si on avait opéré une simple substitution, selon ce système, les groupes au-dessous devaient avoir un sens. Je notai le premier alignement de trois symboles selon l'alphabet substitué, ce qui me donna O-R-A. Mon cœur s'accéléra. Je transcrivis en toute hâte les lettres restantes de cette courte phrase, le souffle coupé. Je venais d'écrire les mots *Ora pro nobis*.

Après avoir plié avec soin le papier, que je dissimulai sous mon oreiller, je m'allongeai enfin en essayant d'imaginer pourquoi Roger Mercer avait rédigé ces mots, le refrain des litanies catholiques des saints, avec de l'encre invisible à la fin de son almanach. Mais je devais me sortir ce mystère de l'esprit. D'autres affaires plus pressantes requéraient mon attention. J'avais l'intention de fermer les yeux quelques instants avant de mettre mes idées au clair et de me concentrer pour la disputation du soir, censée être le glorieux couronnement de ma première venue à Oxford, mais je fus soudain réveillé par quelqu'un qui tambourinait furieusement contre ma porte et je me redressai, l'esprit embrumé et les yeux chassieux.

« Ouvre, pour l'amour de Dieu ! » hurlait-on dehors.

L'espace d'un instant, mon estomac se noua : y avait-il eu une autre mort violente ? On malmenait la poignée de la porte.

Je sortis de mes draps et enfilai une chemise propre. Sur le seuil se trouvait Sidney, les cheveux dressés en houppe, bouillant d'impatience, vêtu de velours vert des pieds à la tête, avec une fraise qui donnait l'impression que sa tête était posée sur un plateau.

« Par le sang du Christ, Bruno, je suis venu dès que j'ai su ! »

Il passa devant moi en ôtant ses gants d'un air affairé.

« J'avais à peine pris mon petit déjeuner ce matin quand tout à coup j'apprends par les domestiques que tout le cloître de Church College ne parle que de la bête sauvage qui s'est introduite dans Lincoln College et scelle le destin d'hommes innocents. » Il me regarda de bas en haut avec un air faussement terrorisé. « À ce que je vois, tu as encore tous tes membres. Que Dieu soit loué !

— Philip, un homme est mort devant moi ce matin…

— Je sais… Je veux que tu me racontes tout en détail. Viens, habille-toi, mon vieux… Je t'emmène déjeuner.

— Quelle heure est-il ? »

Je fus subitement pris de panique. Il était clair que j'avais dormi bien plus longtemps que prévu. Mon estomac criait famine, mais je n'avais pas encore commencé ma préparation pour la disputation qui aurait lieu à cinq heures.

« Une heure passée, à peine. »

Sidney allait et venait dans la chambre, prenant les livres et les examinant d'un œil distrait tandis que je cherchais un haut-de-chausses propre et un pourpoint.

« Quelqu'un à Christ Church a dit qu'un loup était entré dans le collège. Je me suis dit que c'était improbable. As-tu vu ce qui s'est passé ?

— Demain, ils diront que c'était un lion, raillai-je. Les étudiants ont l'air à court de ragots par ici, ils feraient des légendes du moindre incident. Cependant, je serais ravi de tout t'expliquer, car il y a beaucoup de détails troublants et j'ai quelque chose à te montrer. Mais d'abord, trouvons de quoi manger. »

Je pris l'almanach sous mon oreiller et le glissai dans mon pourpoint avant de le boutonner, ce qui me valut un regard intrigué de Sidney.

Il faisait toujours humide, même si le ciel s'était éclairci. Nous sortîmes par la tour dans St Mildred Lane, puis nous nous dirigeâmes vers la haute flèche de All Hallows Church, au sud. Dans la grand-rue, nous marquâmes une pause pour laisser deux cavaliers passer, puis nous traversâmes au milieu des bouses et de la paille dont la rue était parsemée, en plus de la boue causée par toute cette pluie. J'étais content d'avoir chaussé mes bottes de cheval. Au coin d'une venelle étroite bordée de maisons à colombages, Sidney tourna et me conduisit vers un bâtiment de deux étages dont le pignon s'ornait d'une pancarte oscillant au-dessus de la porte : PECKWATER INN.

La cour était animée. Des hommes menaient des chevaux à l'écurie à l'arrière, d'autres déchargeaient de lourdes barriques d'une charrette. La cour était entourée sur trois côtés par le bâtiment et les balcons des deux étages qui la surplombaient.

À l'intérieur, malgré le feu qui couvait dans l'âtre à l'autre bout, il faisait sombre. Des tables longues et des bancs de bois grossiers étaient disposés contre les murs, pour la plupart déjà occupés par des hommes qui mangeaient en discutant. Un passe-plat ouvrait le mur face à la cheminée, et une femme rougeaude en tablier courait entre les tables, des plateaux et des pichets à la main, s'arrêtant à l'occasion pour ramener une mèche de cheveux derrière l'oreille. Quand elle nous remarqua, son air harassé s'évanouit et un sourire illumina son visage. Elle se précipita vers nous en s'essuyant les mains sur son tablier.

« Sir Philip ! Quel plaisir ! J'ai appris que vous étiez de retour en ville. On dit qu'il y a eu une grande procession en votre honneur.

— C'était une procession très humide, et pas en mon honneur, Lizzy, répondit Sidney en ôtant son chapeau et en la saluant solennellement. Puis-je vous présenter mon cher ami venu d'Italie, le docteur Giordano Bruno ?

— *Buongiorno, signorina,* dis-je en me conformant à la courtoisie outrancière de Sidney.

— Bien le bonjour, répondit notre hôtesse en gloussant, ce qui fit tressauter sa considérable poitrine.

— Nous aimerions une table au calme, Lizzy, et quand vous aurez un moment, un pichet de bière, votre meilleure tourte et un peu de pain frais, s'il vous plaît.

— Vous devriez prendre la table dans le coin, vous ne serez pas ennuyés là-bas, répondit-elle gentiment avant de se précipiter vers la cuisine.

— Je venais tout le temps ici, m'expliqua Sidney. La taverne est tout près de Christ Church et on y trouvait une compagnie plus variée qu'au collège quand j'étais étudiant, si tu vois ce que je veux dire. Nous serons bien traités, crois-moi, ils savent que je suis généreux. Maintenant, Bruno, parle-moi de cette affaire. »

Il se rejeta en arrière et croisa les bras avec l'allure de quelqu'un qui attend qu'on le divertisse. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il prenait la mort d'un homme un peu trop à la légère. On eût dit qu'il espérait une anecdote amusante. En cela, il me rappelait Gabriel Norris. Peut-être était-ce un trait des hommes bien nés, me dis-je : leur soif d'aventures s'explique par une vie que l'absence de soucis quotidiens rend trop facile, et donc ennuyeuse. J'allais me lancer dans mon récit quand Lizzy nous amena un pichet de bière, deux chopes et un pain que Sidney rompit immédiatement en m'en tendant un morceau.

La bouche à moitié pleine, je lui dis tout ce qui était arrivé à partir du moment où j'avais été réveillé à l'aube par les atroces aboiements du chien. Lorsque j'arrivai à la partie concernant les grilles, son expression suffisante disparut et il se pencha vers moi, aux aguets, les yeux brillants.

« Tu soupçonnes un acte criminel ? » me demanda-t-il tandis que l'hôtesse revenait avec une énorme tourte.

Quand elle fut partie, je lui racontai mon intrusion dans la chambre de Roger Mercer, l'irruption de Slythurst et la conversation que j'avais eue avec le gardien. Enfin je me tus et Sidney siffla entre ses dents.

« Une histoire extraordinaire, dit-il en ayant l'air d'avoir peine à y croire. Alors tu supposes que quelqu'un a lâché le chien exprès, puis a fouillé la chambre à la recherche d'un objet de valeur ?

— Tout le mystère est là, répondis-je. Ce n'est pas un objet de valeur au sens habituel, car celui qui a fait le coup ne s'est pas intéressé aux dix livres qu'il portait sur lui, ni au coffre rempli de pièces dans sa chambre. Mais voilà ce que je n'arrive pas à débrouiller : quelqu'un l'a attiré dans le jardin en prétextant un rendez-vous, un homme à qui il devait apparemment de l'argent. Donc, pourquoi n'avoir pas pris l'argent après l'avoir tué ?

— Il ne s'agit pas forcément d'une dette, remarqua Sidney, la bouche pleine. Ce quelqu'un n'aurait-il pas pu avoir quelque chose à vendre ? »

Je réfléchis un instant.

« Mais que peut-on acheter à une heure pareille, et dans ce jardin ? Tu penses à un genre de contrebande ? »

Sidney me regarda avec un sourire malin aux lèvres.

« Réfléchis, Bruno. Qu'achète un homme sous le couvert de l'obscurité ? »

Je l'observai un instant sans comprendre, avant de saisir où il voulait en venir.

« Des prostituées ? Mais dans ce cas, il eût été plus simple d'aller dans un bordel en ville, et en plus il y fait chaud. » Je n'y croyais absolument pas. « Même s'il fréquentait les prostituées, quelqu'un d'autre savait où le trouver à ce moment-là, quelqu'un qui avait la clé du jardin. Et cela n'explique toujours pas qui a mis sa chambre à sac, et pourquoi. L'objet convoité avait de la valeur pour celui qui le cherchait : la pièce a été dévastée, elle a été mise sens dessus dessous avec une énergie désespérée.

— Et tu dis qu'au moins deux personnes voulaient la même chose : le trésorier et l'individu qui y est passé avant toi… »

Sidney plissa le front et but une longue gorgée de bière.

« Cependant, il y a autre chose d'étrange. C'est une manière extrêmement lâche de tuer un homme, et très approximative aussi. Si tu veux en finir avec quelqu'un, pourquoi ne pas le passer par le fil de l'épée, surtout si tu sais où le trouver seul et désarmé ? Mais un chien, c'est tellement… imprévisible.

— Tu t'y connais en chasse, dis-je en me découpant une autre part de tourte. Un chien de cette race peut-il être entraîné à attaquer une personne précise, à traquer une piste ? »

Sidney prit le temps de considérer la question.

« J'imagine. Si on peut le dresser à la traque des sangliers ou des loups, pourquoi pas d'un homme ? En lui donnant un de ses vêtements, peut-être. Les Irlandais se servaient de ces chiens dans les batailles, autrefois. Apparemment, ils étaient capables de jeter un chevalier en armure à bas de sa monture. Tu dis qu'on l'avait affamé, ses instincts devaient en être d'autant plus affirmés. »

Il posa ses coudes sur la table et appuya son menton sur ses mains croisées.

« On dirait que ce chien a été dressé pour participer à un genre de spectacle. Et quelle manière de mourir, enfermé avec un animal assoiffé de sang ! Cela me fait penser… » Il s'interrompit, le temps d'avaler un gros morceau de pain. « Tu sais, à la façon dont les Romains exécutaient les premiers saints, en les jetant dans l'arène avec des bêtes sauvages. C'est ainsi que John Foxe le décrit dans son œuvre macabre, le *Livre des martyrs*. »

J'étais sur le point de porter un bout de pain à ma bouche mais j'arrêtai mon geste en plein milieu et le fixai, bouche bée.

« Quoi ? »

Sidney cessa de mastiquer.

« Le *Livre des martyrs,* de Foxe. Le recteur de Lincoln College s'y intéresse beaucoup. Les sermons qu'il donne à la chapelle sont inspirés de cet ouvrage. » Comprenant ma pensée, il haussa les sourcils. « Tu crois que quelqu'un, voulant se débarrasser de Mercer, s'est inspiré de Foxe pour la méthode ? »

Son visage trahissait son scepticisme.

« Ça a l'air tiré par les cheveux, je sais, peut-être que j'y attache trop d'importance, répliquai-je. Tu as sans doute raison, ce n'est qu'une dette ou une altercation avec une prostituée. Pas étonnant que le recteur veuille étouffer l'affaire tant que nous sommes là. »

Sidney garda le silence un moment, puis il frappa du poing sur la table.

« Non, Bruno ! Je pense que tu as raison d'avoir des soupçons. Le chien a été lâché dans le jardin par quelqu'un qui pouvait ouvrir le portail, ce qui implique un des professeurs ou quelqu'un ayant les clés du collège. Et au moins deux personnes voulaient quelque chose qui se trouvait dans sa chambre, et ce n'était pas l'argent. Peut-être quelque chose qui les mettait en péril. Si tout le monde au collège, grâce au recteur, a récemment entendu le récit des châtiments horribles subis par les saints, tels que les raconte Foxe dans son livre, il se peut que cette mise en scène en soit délibérément inspirée. La question, c'est : pourquoi ? N'as-tu rien trouvé dans la chambre ?

— Seulement ça, dis-je en sortant l'almanach de mon pourpoint pour le lui donner. Il y a une chose qui saute aux yeux. »

Sidney feuilleta quelques pages, puis releva vers moi un visage grave.

« Le calendrier grégorien. Notre homme était-il papiste, en fin de compte, comme son ami Allen ?

— Je me le demande. Je l'ai entendu implorer la Vierge avant de mourir.

— Moi aussi, j'implorerais la Vierge si un chien de cette taille essayait de me bouffer le cul, répondit abruptement Sidney en tournant et retournant le livre dans ses mains. Ça ne veut rien dire. Mais ce calendrier… tu n'en as besoin que si tu corresponds avec quelqu'un dans les pays catholiques, et en particulier si une rencontre est prévue. Edmund Allen s'est exilé à Reims, c'est cela ? N'avait-il pas de lien de famille avec William Allen, qui a fondé là-bas le Collège anglais ?

— Ils sont cousins, semble-t-il. Tu veux dire que Mercer était peut-être resté en contact avec lui ? »

Sidney regarda autour de lui avant de reprendre la parole, tout bas.

« Souviens-toi pourquoi nous sommes ici, Bruno. Ces séminaires à Reims et à Rome sont des casse-tête pour Walsingham en ce moment. Le Vatican les finance sans regarder à la dépense et ils sont en train de former des dizaines

de prêtres pour les envoyer en mission en Angleterre. Beaucoup d'entre eux sont des anciens d'Oxford. »

Il lissa sa barbe tout en réfléchissant, puis reprit l'almanach.

« Ce petit cercle, là, de quoi s'agit-il ? demanda-t-il en montrant le symbole de la roue inscrit à la date de la veille sur le calendrier de Mercer.

— Je ne sais pas. Il revient souvent. Je me demandais si ce n'était pas un code.

— Je l'ai déjà vu, dit Sidney en le scrutant attentivement, mais je n'arrive pas à me souvenir où. On dirait un de tes symboles magiques, Bruno. »

Je n'avais pas envie de confirmer, mais l'idée m'avait traversé l'esprit. Roger Mercer avait discrètement avoué son intérêt pour la magie. Pourtant, je ne reconnaissais pas le symbole, qui m'intriguait grandement.

« Ce n'est pas un signe astrologique, j'en suis certain. Mais ce n'est pas le plus important. Sens l'almanach. »

Sidney le porta à son nez avec réticence.

« Des oranges ?

— Oui. Regarde à la fin. »

Il se livra à un examen attentif, puis leva les yeux en hochant la tête d'un air admiratif.

« Beau travail, Bruno. C'est un vieux truc, le coup de l'écriture invisible en utilisant du jus d'orange comme encre. Tu as découvert un message secret ?

— Oui, codé. J'en ai fait une copie. Tiens. » Je posai le bout de papier sur la table. « Tu vois ce qui est écrit en bas ?

— *Ora pro nobis*. Eh bien… » Sidney plia soigneusement le papier et me le rendit. « Priez pour nous. Peut-être un mot de passe ou un signe de reconnaissance.

— C'est ce que je pense. Devrions-nous en informer Walsingham ? »

Sidney réfléchit un moment, puis décida que non.

« Nous n'avons encore rien à lui dire, sauf que nous soupçonnons un homme déjà mort d'affiliation catholique. Il ne nous remercierait pas de lui faire perdre son temps et je préfère m'épargner l'envoi d'un messager vers Londres tant que nous n'avons pas mieux. Non, je pense que tu devrais continuer tes

recherches aussi discrètement que possible, conclut-il en refermant l'almanach et en me le rendant. Surtout si, comme tu me le dis, le recteur Underhill semble désireux d'étouffer l'affaire. Certes, il a été placé par mon oncle, mais il ne s'ensuit pas nécessairement que nous pouvons lui faire confiance. Il est déjà arrivé au comte de commettre des erreurs de jugement. Au fait, qui est ce "J" ? Y as-tu réfléchi ?

— Je ne vois que trois hommes dont le prénom commence par J. John Florio, l'Italo-Anglais, James Coverdale, le surveillant général, et John Underhill, le recteur. Mais ça ne renvoie peut-être pas à un nom. C'est peut-être un symbole. »

Sidney hocha la tête d'un air pensif.

« Peut-être. Les sujets de réflexion ne manquent pas. Mais pour l'heure, mon cher Bruno, dit-il, soudain tout sourires, ne pense qu'à ta disputation. Il faut qu'Oxford s'ébahisse devant ta nouvelle cosmologie. Écarte cette affaire de ton esprit. Lizzy ! » appela-t-il.

La patronne tourna la tête dans notre direction. « Je vais régler. Et prendre une bouteille de votre bière la plus forte pour la route », ajouta-t-il d'un air débonnaire en comptant les pièces dans sa bourse.

La femme partie chercher sa commande, il se pencha vers moi et me glissa à voix basse : « Un petit cadeau à ton intention, pour amadouer le gardien. Une chose est sûre, les gardiens connaissent tous les secrets de l'université. Fais-toi l'ami de celui-là et il t'ouvrira toutes les portes, littéralement. Et maintenant, Bruno, conclut-il en me donnant une accolade, va te préparer pour cette petite querelle à propos de la Terre qui tournerait autour du Soleil. »

J'étais sur le point de m'en aller lorsque la porte s'ouvrit dans notre dos et que quatre jeunes gens entrèrent, lancés dans une discussion animée ponctuée de grands éclats de rire. Ils étaient vêtus de chasubles en chamois, de pourpoints de soie et de braies fendues qui laissaient voir leurs jambes gainées dans des bas de soie. Tous portaient également des fraises amidonnées au col et des capes de velours à l'épaule. Se pavanant tant et plus, ils faisaient entendre à la ronde leur accent raffiné, lançaient des moqueries cruelles à la servante et

quand ils se tournèrent je m'aperçus que le plus grand d'entre eux n'était autre que Gabriel Norris. Il me reconnut à son tour et leva la main pour me saluer.

« Ah ! *Il gentile dottore !* s'exclama-t-il en guidant ses comparses vers notre table. Venez, que je vous présente mon nouvel ami, le célèbre philosophe italien, le docteur Giordano Bruno, et… » Il s'interrompit soudain en découvrant Sidney et fit une profonde révérence avant de se tourner vers moi, semblant attendre quelque chose. J'en déduisis que j'étais censé faire les présentations.

« Voici le maître Gabriel Norris, annonçai-je à Sidney. C'est lui qui a abattu avec une dextérité sans pareille le chien fou de ce matin, dans le jardin. Et mon ami, Sir Philip Sidney.

— Vous êtes le courageux chasseur, c'est cela ? fit Sidney en levant un sourcil amusé.

— Je ne tire pas gloire de cette prouesse, messire. Le chien était à quelques mètres à peine de moi. Quand je tire une flèche, je préfère que le défi soit plus difficile à relever, répondit Norris avec un rire modeste. Pour une bonne partie de chasse, Sir Philip, je vous conseille plutôt la forêt de Shotover.

— J'espère en avoir l'occasion, si le temps le permet. Norris, vous dites ? Qui est votre père ?

— George Norris, du Buckinghamshire, déclara Norris en faisant une nouvelle révérence. Mais il a vécu le plus clair du temps en France et en Flandre, à la fin de sa vie. »

Sidney sembla fouiller dans quelque registre mental à la recherche de ce nom. Pour finir, il inclina poliment la tête.

« Je ne le connais pas. La France, hein ? Il était exilé ?

— Oh, non, Sir Philip ! démentit aussitôt Norris en riant. Il était marchand. Tissus et articles de luxe. Très doué pour les affaires. »

Il adressa un clin d'œil à Sidney et frotta le pouce de sa main droite contre son index. Ses manières commençaient à m'irriter.

« Resterez-vous boire un verre en notre compagnie ? proposa-t-il en portant aussitôt la main à la bourse pour en tirer de quoi nous régaler. Mes amis veulent tenter de m'arracher cet argent aux cartes, mais je suis encore invaincu ce trimestre. Êtes-vous joueur, Sir Philip ? Et vous, docteur Bruno ? »

Je levai les mains pour m'excuser. Une lueur aventureuse éclairait les yeux de Sidney, il tapa dans ses mains et fit de la place à Norris sur le banc.

« Il est notoire que les philosophes sont mauvais aux jeux d'argent, déclara Sidney en me faisant signe de laisser s'asseoir à côté de moi les amis de Norris.

— Raison de plus pour qu'il se joigne à nous », dit Norris avec un large sourire.

Il plongea la main dans la doublure de son pourpoint et en sortit un paquet de cartes qu'il se mit en devoir de mélanger, pratique à laquelle il semblait rompu. Je compris avec un certain trouble ce qui m'agaçait dans cette scène. Ce n'était pas tant la bonhomie et les démonstrations d'amitié excessives de la haute société anglaise qui me répugnaient, car je les tolérais très bien chez Sidney, c'était la facilité avec laquelle celui-ci se mêlait à cette petite troupe de jeunes gens pompeux alors que cela m'était impossible. J'avais peur aussi qu'il ne préférât leur compagnie à la mienne. Une fois de plus, je ressentis avec âpreté ce douloureux sentiment de solitude que seuls les exilés peuvent vraiment comprendre : l'impression de n'être jamais chez soi, de n'avoir plus de chez-soi.

Norris nicha le paquet dans la paume de sa main et distribua avec adresse trois cartes à chaque joueur, deux cachées et une retournée.

« Misons un shilling, pour commencer. Si tu espères garder ton argent, Tobie, dit-il à un jeune homme aux cheveux bruns assis face à lui, tu ferais mieux d'implorer tout de suite saint Bernard de Sienne, le patron des joueurs. Je me sens en veine, aujourd'hui.

— Prier les saints, Gabriel ? répondit le nommé Tobie en ramassant ses cartes. Attention à ce que personne ne t'entende encourager une chose pareille, ou on croira que tu es du côté de Rome. »

Norris ricana.

« Je plaisante, idiot. On ne devrait jamais débattre de théologie en jouant aux cartes. Mais n'ai-je pas raison, docteur Bruno ? Votre compatriote n'est-il pas connu pour intervenir en

faveur des joueurs ? Pour ceux qui croient à ce genre de billevesées, bien entendu.

— En réalité, en Italie, il est surtout célèbre pour ses tirades contre les sodomites », dis-je en me levant de table.

Norris leva les yeux de ses cartes et me regarda avec intérêt.

« Tiens donc ?

— Il déplorait qu'au siècle dernier l'Italie soit connue comme la plus grande nation de sodomites.

— L'êtes-vous ? demanda-t-il, un sourire jouant au coin de ses lèvres.

— Mon ami, nous sommes la plus grande nation à tout point de vue, rétorquai-je en lui retournant son petit sourire.

— Bruno a passé l'essentiel de sa vie dans un monastère, dit Sidney en se penchant pour donner un coup de coude à Norris. Si quelqu'un est au courant, c'est bien lui. »

Ils partirent tous d'un éclat de rire bruyant tandis que Lizzy arrivait avec deux pichets de bière qu'elle posa sur la table. Je décidai qu'il était temps de partir.

« Bien, je vais vous laisser vous dévaliser les uns les autres sous les auspices de saint Bernard, dis-je en essayant d'adopter un air désinvolte. Des affaires pressantes m'attendent.

— Bruno doit réorganiser le cosmos avant cinq heures, railla Sidney sans quitter ses cartes des yeux.

— Nous avons tous hâte d'en apprendre davantage », dit Norris en examinant son jeu.

Il découvrit au même instant un as de carreau et ratissa tout l'argent de la table avec un cri triomphant pendant que les autres se répandaient en jurons. Je partis dans l'indifférence générale.

CHAPITRE 6

L'édifice de Divinity School était le plus époustouflant qu'il m'avait été donné de voir jusqu'ici à Oxford. Derrière ses immenses portes en bois, de somptueuses voûtes de pierre s'élevaient au-dessus d'une salle, meublée sans fioritures, qui mesurait peut-être trente mètres de long. La lumière se déversait par dix grandes fenêtres cintrées qui montaient du sol au plafond, donnant l'impression que les murs sud et nord étaient entièrement vitrés. Ces fenêtres étaient surmontées d'ornements élégants et leurs cadres décorés des armoiries des bienfaiteurs et dignitaires de l'université, selon la coutume. Là-haut, les arêtes formaient des motifs symétriques qui sinuaient à travers le plafond avant de se joindre aux clés de voûte. Moulures et statues attiraient sans cesse l'œil plus haut, vers le cœur de ces motifs. Une odeur de cire chaude se dégageait des chandelles, des lanternes et des torches allumées le long des murs. Malgré les ouvertures, cette lumière additionnelle était la bienvenue car le ciel était toujours couvert et le jour s'assombrissait déjà. Du côté ouest de la salle, on avait érigé une estrade. Sur des fauteuils à haut dossier rembourrés de coussins de velours avaient pris place les personnalités les plus éminentes : le palatin au centre, avec Sidney à sa gauche et le vice-chancelier de l'université en robe d'hermine à sa droite. Les autres dignitaires, vêtus de robes rouge et noir, étaient disposés autour d'eux selon leur rang. Des gradins étaient occupés par les professeurs en robe d'apparat tandis que, devant la deuxième croisée ouest, deux pupitres en bois étaient placés l'un en face de l'autre. Le recteur Underhill et moi-même nous apprêtions à y monter pour la confrontation.

Devant, des rangées de bancs avaient été installées pour les élèves, qui en étaient encore à entrer dans la salle au milieu des plaisanteries et du murmure animé des conversations. En gravissant les marches du lutrin qui me servirait de chaire pour

l'heure suivante, je sentis mon estomac se nouer. Je balayai alors l'assistance du regard et reconnus ce frisson familier qui m'habitait à chaque apparition publique. C'était ma première en Angleterre, et je m'aperçus que le débat à venir me mettait dans un état d'esprit semblable à celui d'un escrimeur savourant par anticipation le combat avec son adversaire.

Je jetai un coup d'œil à l'estrade à ma gauche et croisai le regard de Sidney, qui m'adressa un clin d'œil d'encouragement. Affalé près de lui, les jambes croisées, le palatin se curait les dents avec le pouce et examinait ce qu'il en extrayait avec plus d'intérêt qu'il ne paraissait enclin à nous en accorder, à Underhill et à moi. Je remarquai Coverdale, Slythurst et Bernard assis au centre de la deuxième rangée. Coverdale posa sur moi un bref regard flegmatique pendant que Slythurst me dévisageait froidement avant de détourner ostensiblement les yeux. Quant à Bernard, il fit craquer ses doigts osseux et me salua d'un signe de tête ; je choisis de l'interpréter comme une marque de soutien. Le recteur Underhill gravit les marches et s'installa derrière son pupitre, d'où il me toisa d'un regard combatif. La foule assemblée se tut. Je m'éclaircis la gorge.

Plus tôt dans l'après-midi, à cinq heures moins le quart, un élève était venu me chercher dans ma chambre pour m'escorter jusqu'à Divinity School. C'était un jeune homme râblé aux cheveux noirs et à l'air raisonnable, qui se présenta sous le nom de Lawrence Weston et m'expliqua que le recteur, parti devant, lui avait ordonné de me conduire au lieu de la disputation. C'était un geste courtois et je suivis le jeune Weston vers le portail d'entrée. Alors que nous en approchions, je remarquai deux domestiques qui arrivaient de l'escalier de la tour en portant un grand coffre en bois. Un autre homme sur leurs talons avait les bras chargés de livres.

« Ils débarrassent déjà les affaires du docteur Mercer ? »

Sans remarquer mon ton alarmé, le garçon haussa les épaules avec indifférence. Dehors, sur St Mildred Lane, nous tombâmes nez à nez avec Cobbett, qui regardait sa vieille chienne se soulager copieusement contre le mur du collège.

« Bonjour, docteur Bruno ! me salua-t-il gaiement. C'est l'heure de votre dispute avec le recteur ?

— *Buona sera*, Cobbett, répondis-je avant de désigner le portail d'un geste de la tête. J'ai vu qu'ils vident la chambre de la tour. »

Cobbett eut un petit rire.

« Ils perdent pas de temps sur c'genre d'affaire, la chambre est prisée. Le docteur Coverdale veut emménager aussi vite que possible.

— C'est lui qui va occuper le poste de sous-recteur, alors ?

— C'est pas officiel, mais pas de risque que ça l'arrête. Allez, viens, Bessie, on rentre. »

La vieille chienne, ayant terminé, se mit à boitiller avec difficulté vers le portail.

« Oh, au fait, docteur Bruno, v'là un autre mystère pour vous, me dit-il en souriant de tous ses chicots.

— Quoi donc ?

— Ce double de clé qu'on m'avait pris dans la loge, comme j'vous ai dit. Eh ben, maître Slythurst me l'a rapporté ce matin. Il l'a trouvé dans l'escalier d'la tour, juste à la sortie d'la salle forte, à c'qu'il dit. Celui qui l'a pris a dû le laisser tomber la veille sans faire attention. Y a jamais beaucoup de lumière là-dedans. En tout cas, comme ça j'ai un jeu complet prêt pour l'nouveau sous-recteur.

— Dans l'escalier ? Mais comment se fait-il que le trésorier l'ait trouvé ? m'enquis-je, curieux de savoir comment Slythurst avait couvert son mensonge.

— Je suppose qu'il allait à la salle forte. »

Il retourna au portail et l'ouvrit avant de se tourner vers moi.

« Bonne chance pour votre disputation, messire, ajouta-t-il. Et que le meilleur gagne. »

Je le remerciai, perturbé par cette nouvelle information. Il était maintenant presque certain que Slythurst avait bel et bien volé la clé manquante pour s'introduire dans la chambre de Mercer : s'il s'était réellement trouvé là pour des raisons officielles, il n'aurait eu aucun besoin d'inventer de toutes pièces un mensonge pour le gardien.

« Messire, nous… euh… nous devons nous hâter, on vous attend à cinq heures », me pressa timidement Weston.

Je me passai la main dans les cheveux pour m'éclaircir l'esprit ; si je continuais à me préoccuper de serrures et de clés, j'aurais du mal à débattre des lois du cosmos devant tout Oxford.

« Oui, je suis navré. Dépêchons-nous, passez devant.

— On dit que vous étiez là ce matin, messire, quand Gabriel Norris a tué le chien. Vous avez assisté à toute la scène ? »

Weston avait soudain un air excité de petit garçon et il posait sur moi des yeux de merlan frit. Nous prîmes par Brasenose Lane, une venelle longeant le collège au nord. Le sol en était boueux et une odeur épouvantable semblait indiquer que les habitants de la ville en avaient fait un lieu de prédilection pour soulager leur vessie. Je pris une profonde inspiration avant de le suivre.

« J'étais là, oui. Mais nous sommes tous arrivés trop tard, ce que je ne me pardonnerai jamais. Le jeune Norris est bon archer. Si nous étions intervenus un moment plus tôt, ce pauvre docteur Mercer aurait eu une chance. »

Weston se passa la langue sur les lèvres.

« Oui, euh… il faut dire que Gabriel Norris et ses semblables n'ont pas d'autre occupation que la chasse. Qu'il ait son diplôme ou non ne change pas grand-chose pour lui. Oxford n'est qu'un divertissement de plus où parader dans ses habits de Londres. Pas comme nous autres, les pauvres obligés d'aller à confesse.

— J'en déduis que vous ne l'aimez pas… » lui dis-je en souriant.

Weston préféra rester sur la réserve.

« Oh, pas du tout, c'est plutôt le principe. Dans une communauté telle que la nôtre, on devrait tous se sentir égaux. La présence de gens fortunés renforce la notion de rang. Et cela m'agace de voir que la plupart d'entre eux ne se soucient pas le moins du monde de leurs études. Gabriel Norris n'est pas le pire, d'ailleurs, il est plutôt généreux de sa fortune, et pas aussi stupide que d'autres. Savez-vous qu'il a son propre cheval, messire ? »

Weston était jaloux comme seuls savent l'être les jeunes hommes.

« Un hongre aubère, la plus belle bête qui soit. Il est dans une écurie en dehors de la ville, car les élèves ne sont pas censés disposer de leurs propres montures. Mais il fait ce qu'il veut. Qui oserait le punir ?

— Il paraît très sûr de lui, concédai-je. J'imagine que les femmes ne se refusent pas non plus beaucoup à lui, avec son allure. »

Weston tourna à demi la tête vers moi pour m'observer, un léger sourire ourlant les coins de ses lèvres.

« Vous pouvez l'*imaginer,* oui, répondit-il d'une voix pleine de sous-entendus.

— Ah, fis-je, devinant où il voulait en venir. Vous voulez dire que les femmes ne sont pas le principal centre d'intérêt de maître Norris ?

— Je ne colporterais pas des rumeurs calomnieuses à son encontre, messire. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il fait en privé, c'est seulement ce qui se raconte.

— L'envie fait dire beaucoup de choses. Y a-t-il des raisons à ces ragots ? »

Il regarda droit devant lui, embarrassé.

« Eh bien, pour commencer, il ne va pas au bordel, messire.

— Il n'en découle pas pour autant qu'il soit sodomite. »

Je n'aurais pas été autrement surpris que ce fût vrai, vu les manières qu'affectait Norris. Je me souvenais du curieux regard qu'il m'avait lancé quand j'avais mentionné la tirade de saint Bernard contre les sodomites.

« Et vous devriez faire attention avec ce genre de rumeur. La sodomie condamne à la corde dans ce pays, n'est-ce pas ?

— Oui, messire. Vous avez raison, bien sûr, dit Weston que ma remarque avait refroidi. Mais nous l'avons tous remarqué. Quand une belle fille vous fait les yeux doux et que vous n'y répondez pas, c'est que votre sang n'est pas celui d'un homme. Vous n'êtes pas d'accord, messire ? »

Le rouge lui monta aux joues et j'en déduisis qu'il parlait de quelque chose dont il avait lui-même été témoin. Et comme il

n'y avait qu'une femme dans l'environnement immédiat des élèves, la déduction n'était pas bien difficile.

« Vous parlez de la fille du recteur ? »

Je n'aurais pas dû m'en étonner. Étant la seule jeune femme du collège, pourquoi n'aurait-elle pas jeté son dévolu sur le plus beau et le plus riche des élèves ? Pourtant, cette révélation me déçut quelque peu. J'avais imaginé qu'une fille à l'esprit aussi vif que Sophia n'eût pas laissé des qualités aussi superficielles l'aveugler.

« Elle s'est confiée à vous ?

— Non, pas du tout, messire… Et j'en ai déjà trop dit. »

Il tenta de changer de sujet mais je l'arrêtai abruptement, car je venais de me rendre compte que nous arrivions au bout de Brasenose Lane et que le mur qui courait sur notre droite était celui du jardin de Lincoln College. Le gros portail en bois arrimé au mur était en bon état. C'est par là que le chien avait dû entrer dans le jardin.

« Un instant », dis-je en m'accroupissant pour examiner la boue au pied du portail.

Elle avait indubitablement été foulée, mais la pluie tombée pendant la matinée avait effacé toute trace d'empreintes et je me maudis de n'être pas aussitôt venu inspecter les lieux. Me relevant, j'essayai de tourner la poignée ; elle était fermée à clé. J'étais sur le point de m'en aller lorsque quelque chose, au milieu des touffes d'herbe devant le portail, attira mon attention. Je me baissai pour ramasser une fine bande de cuir usée a une extrémité. Cela ressemblait beaucoup à une sorte de muselière. Je la fourrai dans ma poche sans savoir à quoi elle pourrait me servir.

Weston s'agitait. Je l'avais vu me regarder avec curiosité empocher la bande de cuir.

« Messire, nous allons être en retard. C'est au bout de la rue, nous y sommes presque. »

Nous traversâmes une grande place bordée sur notre droite par l'église St Mary et aperçûmes sur la gauche, par-dessus le mur du jardin d'Exeter College, le sommet de Divinity School. Au loin, je distinguais les remparts massifs de la ville, dont le crénelage se découpait sur le ciel. Après avoir tourné au coin, je

m'arrêtai pour admirer la spectaculaire façade de Divinity School, tordant le cou pour mieux voir les tourelles pointées vers le ciel. D'ordinaire, seuls les édifices ecclésiastiques étaient construits avec une telle splendeur. Malgré ses airs de cathédrale et sa magnificence égale à celle de la grandiose église de San Domenico Maggiore à Naples, où l'on m'avait enseigné l'art de la disputation, c'était bel et bien un bâtiment séculier, consacré à l'acquisition de la connaissance. Penser que mes idées allaient se répercuter sous ses voûtes magnifiques était presque intimidant, et j'étais sur le point d'en faire la confidence à mon guide lorsque j'eus soudain l'intuition qu'on m'observait. Me retournant, je découvris, adossé aux remparts noircis, un homme grand, les bras croisés, qui me fixait avec ostentation. Il était vêtu d'un vieux pourpoint de cuir et de chausses miteuses et, malgré son front dégarni, avait les cheveux longs dans le cou. Son visage était grêlé par les stigmates de la petite vérole. Il aurait pu avoir mon âge aussi bien que cinquante ans, mais le plus frappant dans son apparence était qu'il n'avait plus d'oreilles. Des lambeaux de chair entouraient le trou où elles se trouvaient auparavant, et j'en conclus qu'il avait été condamné pour un crime bénin. Il continua à poser sur moi un regard calme, pondéré, dans lequel je ne discernais aucune malice, plutôt une sorte de curiosité moqueuse. Je me demandais s'il me fixait pour une raison quelconque ou si c'était un filou cherchant une aubaine dans la foule rassemblée pour l'occasion. Au cours de mes voyages, j'avais découvert que les voleurs croient toujours riches les hommes instruits ; mon expérience m'avait pourtant prouvé que c'était rarement le cas. Quoi qu'il en soit, s'il s'agissait bien d'un voleur, il ne manquait pas d'audace : encore une arrestation et il risquait la corde.

Une autre fois j'aurais soutenu son regard insolent, mais je n'avais pas de temps à perdre et je me tournai donc vers le grand porche de Divinity School. Je m'apprêtais à en monter les marches lorsque je vis le docteur James Coverdale les descendre à la hâte en se frayant un chemin parmi la presse des jeunes gens en robe noire. Il me remarqua et s'arrêta, visiblement soulagé. Du coin de l'œil, je vis l'homme sans oreilles avancer d'un pas. L'apercevant à son tour, Coverdale se figea

instantanément et ils échangèrent un regard. Il était clair qu'ils se connaissaient. Coverdale le dévisagea un moment, partagé, semblait-il, entre l'irritation et l'inquiétude, puis il arbora un sourire à mon intention et me prit par le coude pour me conduire à l'abri des yeux inquisiteurs de l'homme.

« Merci d'avoir amené notre hôte, Weston, vous pouvez rejoindre vos amis à l'intérieur », dit-il pour congédier mon jeune guide.

Weston nous salua d'une révérence avant de grimper les marches quatre à quatre et de se perdre dans la foule.

« Docteur Bruno, je me demandais si je pouvais vous dire un mot avant que nous n'entrions, s'enquit Coverdale à voix basse. Ne vous inquiétez pas, nous avons le temps. Le palatin n'est toujours pas là et on ne peut pas commencer sans lui. »

Cela n'était pas pour me surprendre : Laski était bien du genre à être en retard. J'attendis poliment que Coverdale se mette à table. Il passa d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise.

« Vous savez qu'il y aura une enquête sur la mort du pauvre docteur Mercer, commença-t-il. Les premiers arrivés sur les lieux de l'accident seront entendus. J'ai cru comprendre que vous étiez arrivé rapidement, avec le recteur et maître Norris. »

Il ne me lâchait pas le coude, un geste dont je ne parvenais pas à déterminer s'il se voulait rassurant ou menaçant.

« Oui, et je serais très heureux de raconter ce que j'ai vu, mais j'espère que l'enquête aura lieu avant mon retour à Londres, répondis-je en attendant la suite, car j'étais certain que ce n'était qu'un préambule.

— C'est seulement que… ah… » Il hésita un instant, eut un petit rire nerveux. « Le recteur m'a dit que vous avez cru le portail du jardin de Brasenose Lane fermé lorsque vous avez découvert ce pauvre Roger.

— Tout à fait, j'ai essayé de l'ouvrir, il était verrouillé. Comme tous les autres accès.

— Oui, en entendant cela, j'ai pris conscience que bien sûr vous ne connaissez pas bien notre collège. Vous ne pouviez donc pas savoir que la poignée du portail est très dure à ouvrir de l'intérieur. »

Je plissai le front pour marquer mon scepticisme.

« Oui, poursuivit-il sans croiser mon regard. Elle est particulièrement difficile à manier, il faut attraper le tour de main pour réussir à la tirer. Je vous en informe pour le cas où vous auriez eu l'intention de suggérer, lors de l'enquête, que le portail était fermé. En effet, cela ne ferait qu'ajouter toutes sortes de complications à une affaire certes tragique, mais d'une simplicité confondante. Le gardien a oublié de fermer le portail, un chien errant est entré, le malheureux Roger a payé de sa vie l'étourderie d'un autre. C'est terrible, oui, vraiment terrible. » Il posa la main sur son cœur, plein de tristesse. « Mais toutes ces discussions à propos du portail ne pourraient, je le crains, que donner le sentiment d'une conspiration, là où il n'y a que fatalité. »

Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles. Je me dégageai de son emprise et me plantai face à lui. Les élèves continuaient à monter l'escalier et je baissai donc la voix pour ne pas être entendu.

« Docteur Coverdale, le portail était fermé à clé. Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet. J'ai essayé moi-même de l'ouvrir. Et quand bien même le verrou n'aurait pas été tourné, le chien n'a pas refermé derrière lui.

— Le vent a pu claquer la porte », rétorqua Coverdale.

Je restai interdit un instant. Croyait-il vraiment qu'il allait me faire douter de ce que j'avais vu de mes propres yeux ?

« Un portail en bois comme celui-là ? m'emportai-je, *sotto voce*. J'étais là, docteur Coverdale. J'ai examiné toutes les possibilités avec le recteur.

— Entre-temps, le recteur a eu le temps de porter un jugement plus sobre sur les événements de ce matin, et il en a conclu qu'à cause de la brume et de la panique il était difficile de discerner quoi que ce soit avec certitude. C'est lui qui s'est souvenu que la poignée était raide et que cela pouvait induire un étranger en erreur. Le coroner qui conduira l'enquête prendra certainement en compte le fait qu'on ne peut pas attendre de vous que vous connaissiez le collège par cœur. Je ne vous fais part de tout cela que pour éviter que votre insistance prolonge et complique un processus déjà très pénible pour les collègues et les amis du docteur Mercer. Il n'y a rien à gagner à ajouter de

faux mystères et des soupçons fantaisistes à un accident tragique. »

Ainsi donc, ils avaient décidé de réécrire les circonstances de la mort de Mercer de façon à éviter un nouveau scandale au collège, même si un assassin devait courir dans la nature. Protégeaient-ils quelqu'un en particulier ou était-ce seulement pour eux le moyen de sauver la face ? Je me demandai si le recteur tiendrait sa promesse de conduire une enquête en privé, mais j'en doutais. C'est lui qui plaçait la réputation du collège au-dessus de tout.

« Je pense qu'au cours de l'enquête mon devoir sera de rapporter ce que j'ai vu ce matin, dis-je. Si je me trompe, très bien. Je passerai pour un idiot. Mais je dois courir ce risque. Je ne pourrais pas dormir en sachant que j'ai dissimulé un fait. »

Coverdale hésita un instant, puis il sembla accepter cette déclaration.

« Bien sûr, docteur Bruno, vous agirez selon votre conscience. Entrons-nous ? »

Il désigna le porche de Divinity School, où la foule allait s'amenuisant.

« Oh, cependant, il y a une chose assez curieuse, ajouta-t-il tout en commençant à monter les marches. Maître Slythurst m'a dit qu'il allait à la salle forte ce matin lorsqu'il a entendu du bruit dans la chambre du docteur Mercer. Il a jeté un coup d'œil à l'intérieur et découvert que la chambre était sens dessus dessous, et qui y avait-il là ? Notre très cher hôte italien, en train d'ouvrir un coffre plein d'argent, rien de moins. Et le gardien raconte que vous lui avez rapporté un jeu de clés pris sur le mort. »

J'avais été stupide de dormir toute la matinée au lieu de rapporter les affaires au recteur. Et maintenant, comme je le craignais, Slythurst couvrait ses arrières en insinuant ni plus ni moins que j'étais un voleur. Il y avait néanmoins un détail qu'il avait omis dans sa version : le fait que lui aussi avait la clé de la chambre de Mercer.

« Il y a une explication…

— Oh, sans doute, docteur Bruno, sans doute, me coupa Coverdale. Mais il se pourrait que ce comportement paraisse

bizarre aux yeux d'un magistrat, pour ne pas dire suspect. Et les habitants de la ville ont une telle aversion des étrangers, vous comprenez, surtout des *papistes*, dit-il en feignant de s'excuser d'employer ce mot, que leur jugement est souvent obscurci par les préjugés. Si l'enquête devait être plus compliquée que nécessaire, ce genre de détail pourrait bien surgir à la lumière. »

Nous étions maintenant sur le seuil. Je regardai à l'intérieur et vis que la salle était pleine à craquer. Il y avait des élèves debout au fond, ou assis jusque sur les rebords des fenêtres. Après cette menace directe, Coverdale me sourit d'un air innocent. J'avais envie de lui arracher la tête.

« Je comprends ce que vous voulez dire, docteur Coverdale, et je réfléchirai sérieusement à la question.

— À la bonne heure. Je suis certain que vous verrez où se trouve votre intérêt. Y allons-nous ? »

Avant d'entrer, je me tournai vers les remparts pour découvrir que l'homme sans oreilles se trouvait encore là et qu'il nous regardait. Je saisis Coverdale par le coude.

« Qui est cet homme ? » lui demandai-je avec un signe de tête dans sa direction.

Coverdale l'observa, se racla la gorge et secoua la tête.

« Personne d'important », répondit-il sèchement.

Puis il me tint la porte et je passai devant lui.

En me préparant pour mon discours, j'essayai d'écarter cette conversation de mon esprit. Dans la salle se fit un silence impressionnant, troublé uniquement par des bruits de pieds sur le sol, des éternuements et le bruissement des robes. Je m'éclaircis la gorge et me penchai sur mon pupitre pour prendre la parole.

« Moi, Giordano Bruno de Nola, docteur en une théologie des plus raffinées, professeur de la sagesse la plus pure et la plus innocente, connu des meilleures académies d'Europe, philosophe établi et honoré, étranger uniquement parmi les barbares et les bandits, éveilleur des esprits endormis, pourfendeur de l'ignorance présomptueuse et obtuse, pratiquant l'amour général de l'humanité, me plaisant autant en compagnie de l'Anglais que de l'Italien, de l'homme que de la

femme, de l'évêque que du roi, de la robe que de l'épée, du moine que du profane, tant que leur conversation prône la paix, la civilité, la loyauté ; qui ne respecte ni la tête ointe, ni le front bénit, ni les mains lavées, ni le pénis circoncis, mais l'esprit cultivé qui se lit sur les visages ; détesté des propagateurs de la stupidité et des médiocres hypocrites, aimé des sobres et des studieux, et acclamé par les esprits les plus nobles, je salue l'excellent et illustre vice-chancelier de l'université d'Oxford. »

Je m'inclinai en une large révérence vers l'endroit où le vice-chancelier était assis, anticipant déjà les applaudissements qu'un tel début m'aurait valus dans les académies du continent. Mais je déchantai rapidement en constatant que les murmures qui me parvenaient étaient teintés de raillerie. Du coin de l'œil, je vis Sidney qui grimaçait et faisait le geste de se trancher la gorge pour me signifier que j'en faisais trop. C'était incompréhensible. À Paris, une disputation n'était digne de ce nom que si la rhétorique y était portée à des sommets de préciosité presque absurdes. Il semblait que sur ce chapitre, comme sur tant d'autres, les Anglais préféraient se cacher derrière un style discret, effacé. Je les entendais ricaner ouvertement, et je parle des professeurs, pas des élèves, même si ces derniers prenaient maintenant exemple sur leurs aînés. J'en entendis un certain nombre imiter mon accent, comme des gamins. De l'autre côté de la salle, le recteur Underhill était appuyé sur le pupitre avec un sourire qui laissait entendre qu'il appréciait le spectacle. À l'évidence, il était convaincu d'avoir déjà gagné. Le palatin bâilla bruyamment, sans chercher à le cacher.

« Je rejette absolument, m'écriai-je en frappant du poing sur le lutrin et en levant le bras avec emphase, ce qui fit taire les rires, je rejette absolument l'idée que les étoiles sont fixes sur la tapisserie des cieux ! Les étoiles ne sont pas plus fixes dans l'univers que le Soleil, cette étoile, et la région de la Grande Ourse ne mérite pas plus d'être appelée la Huitième Sphère que celle de la Terre, où nous vivons. Les plus sages reconnaissent que le mouvement apparent de l'univers dérive de la rotation de la Terre, car il y a beaucoup moins de raisons pour que le Soleil et l'univers tout entier tournent autour de ce globe que l'inverse,

c'est-à-dire que la Terre tourne en relation avec l'univers. Que notre raison ne se laisse plus entraver par huit ou neuf sphères imaginaires, car il n'y a qu'un ciel immense et infini, capable d'engendrer à l'infini des mondes similaires à celui-ci, qui tournent en orbite à l'instar de la Terre. »

Je m'interrompis pour reprendre ma respiration après cette salve d'ouverture et Underhill en profita pour intervenir.

« C'est ce que vous prétendez, messire ? riposta-t-il sans se départir de son sourire d'autosatisfaction. Au lieu que le Soleil soit fixe et que la Terre lui tourne autour, il me semble plutôt que c'est votre tête qui est fixe et que vos méninges sont lancées autour en une folle orbite ! »

Il se tourna vers les professeurs assemblés en espérant leur soutien. Il ne fut pas déçu : des rires éclatèrent en chœur et il me fallut un moment avant de pouvoir me faire entendre.

La disputation, je suis au regret de le dire, ne fut pas un succès, et je n'ennuierai pas davantage mon lecteur avec son déroulement. Elle se poursuivit à peu près de la même façon tout du long. Le recteur Underhill n'avait rien d'autre à présenter que les vieux arguments usés d'Aristote, qui ne reposent sur aucune autre preuve scientifique que le poids de l'autorité scolastique qui place la Terre au centre fixe de l'univers, comme si aucune autorité ne s'était jamais trompée, et il alla même jusqu'à suggérer que Copernic n'avait jamais voulu qu'on suive sa théorie à la lettre, qu'il l'avait développée comme une métaphore afin d'aider aux calculs mathématiques. Tous ces arguments, je les connaissais, et je les avais déjà réfutés devant de meilleures sociétés, mais ce soir-là on m'en donna à peine l'occasion. Le principal objectif d'Underhill semblait non pas de persuader l'assemblée par la pertinence de ces assertions (une assemblée de toute façon acquise à son point de vue et qui n'avait pas même la courtoisie d'écouter mes arguments), mais de me ridiculiser et de m'exposer aussi souvent que possible aux moqueries de ses pairs. Apparemment, c'était l'idée qu'ils se faisaient d'un divertissement, et les manières du public étaient si épouvantables qu'on discutait et commentait la scène pendant nos discours. J'étais au beau milieu d'un argument décisif impliquant des propositions mathématiques complexes

lorsque je fus interrompu par un bruit sourd ressemblant au grognement d'un chien. Les nerfs à fleur de peau depuis les événements de la matinée, je sursautai et tournai la tête pour m'apercevoir que ce n'était que le palatin qui ronflait. Mais cela avait suffi pour me faire perdre le fil de mon exposé. Quelques instants plus tard, une cohue nous perturba : un élève se frayait un chemin dans l'assistance jusqu'aux professeurs pour attirer l'attention de l'un d'entre eux ; il cherchait le docteur Coverdale qui, répondant à une requête, quitta immédiatement sa place en marmonnant des excuses théâtrales à tous ceux qu'il dérangeait en chemin. Je ne m'attendais pas que Coverdale fasse assaut de courtoisie à mon égard ; en revanche je fus surpris qu'il se conduise aussi abruptement vis-à-vis de son propre recteur et quitte la salle au milieu des débats.

Nous en arrivâmes laborieusement à une fin qui fut tout sauf une conclusion. Je mis en avant des calculs savants qui mettaient en relation le diamètre respectif de la Lune, de la Terre et du Soleil en des termes que même un idiot aurait compris. En réponse, Underhill se contenta de répéter les vieilles conceptions scolastiques erronées communes à tous ceux qui mélangent science et théologie et qui croient que les Saintes Écritures répondent à toutes nos interrogations scientifiques. Il fit aussi des références fréquentes et perfides à mon statut d'étranger, lequel impliquait nécessairement une infériorité intellectuelle, et rappela à plusieurs reprises que Copernic étant, lui aussi, un étranger, on ne pouvait espérer qu'il affiche la solide logique d'un Anglais. Il oubliait apparemment que ce navrant simulacre de débat avait été organisé en l'honneur d'un compatriote de Copernic. Je fus heureux d'en terminer avec cette parodie et, m'inclinant sèchement devant les applaudissements hypocrites, je descendis de mon pupitre, blessé et humilié.

Ensuite, tandis que la salle se vidait, aucun des professeurs n'osa croiser mon regard. Je m'assis sous la fenêtre, morose, en me disant que j'allais attendre qu'ils soient tous partis pour m'épargner des moqueries supplémentaires ou, pis encore, la commisération, quand je vis Sidney me rejoindre depuis l'estrade. Il s'approcha de moi en secouant la tête.

« Ce soir, j'ai eu honte de mon université, Bruno ! s'emporta-t-il, rouge d'indignation. Underhill est un serpent, il n'a à aucun moment répondu à ton argumentation ! Je dis que c'est honteux. De l'arrogance pure et simple. »

Il secoua de nouveau la tête, les lèvres pincées, comme s'il s'en voulait personnellement.

« C'est le trait le moins attrayant de notre nation, cette croyance en notre supériorité.

— J'ai eu trop de chance de compter Walsingham et toi parmi mes connaissances. Je m'étais imaginé que tous les Anglais étaient aussi larges d'esprit et curieux du monde. Je me trompais du tout au tout.

— Remarque, dit philosophiquement mon ami, tu ne te rends pas service, Bruno. Ce discours d'ouverture, quel était le but ?

— Il a été très bien reçu à Paris.

— Sans doute. Mais ça ne se passe pas exactement de la même façon ici. Nous n'apprécions pas beaucoup ceux qui chantent avec excès leurs propres louanges. Je crois que tu as perdu l'assistance dès cet instant. Et laisse peut-être de côté les pénis circoncis la prochaine fois…

— Je le garderai à l'esprit, répondis-je avec raideur. Même si je doute qu'il y ait une prochaine fois.

— Mon pauvre ami, tu n'as pas eu beaucoup d'occasions de t'amuser jusqu'ici, pas vrai ? »

Il m'étreignit affectueusement.

« D'abord la compagnie d'un cuistre polonais, ensuite un homme est tué brutalement sous tes fenêtres, et maintenant tu subis cette indignité de la part d'idiots incapables de comprendre ta vision. Je suis désolé pour toi, vraiment. Mais peut-être pourrions-nous maintenant nous concentrer sur notre vrai travail ? De toute façon, nous sommes tous invités à dîner à Christ Church. Allons vider leur cave, oublions cette triste histoire et passons une bonne soirée, qu'en dis-tu ? »

Je le regardai, reconnaissant des efforts qu'il déployait, mais la compagnie de gais lurons était la dernière des choses que je désirais.

« Merci, Philip, mais j'ai peur de ne pas être de très bonne humeur à table ce soir. Je vais me retirer et lécher mes blessures. Je te promets que, dès demain, je serai d'aplomb pour l'aventure que tu voudras. »

Il parut déçu, mais hocha la tête d'un air compréhensif.

« J'ai ta parole. D'ailleurs, le palatin a la lubie d'organiser une partie de chasse avec des fauconniers en forêt de Shotover si la pluie cesse, et bien sûr je dois me joindre à lui. Mais je ne crois pas que je pourrai l'endurer si tu n'es pas de la partie.

— Je verrai comment je me sens. Pourquoi n'emmènes-tu pas ton nouvel ami, Gabriel Norris ?

— Oh, je l'ai invité, mais il a déjà un engagement, me répondit Sidney sans percevoir la pique. Non pas que ça me désole, ce hâbleur va rentrer chez lui avec la moitié de ma bourse. Rappelle-moi de ne jamais rejouer aux cartes avec lui.

— Bon, je t'accompagnerai si je me sens reposé », promis-je.

Norris avait suggéré que le lévrier avait pu venir de la forêt de Shotover. Je n'étais pas chasseur, mais cela me donnerait l'occasion de vérifier s'il pouvait y avoir un lien. Sidney me serra la main, me donna une autre grande tape dans les épaules, manière anglaise d'afficher les amitiés viriles, et me laissa rentrer seul en tramant des pieds au collège.

« *Dio fulmini questi Inglesi !* m'écriai-je au coin de Brasenose Lane en donnant un coup de pied furieux à une pierre. *Si comportano come cani di strada* – non, ils sont pires que des chiens ! Y a-t-il jamais eu race plus arrogante, plus étroite d'esprit et plus pétrie de certitudes que les hommes de cette misérable île ? Ils ne sont pas plus capables de considérer de nouvelles philosophies ou de nouvelles sciences que d'imaginer manger de la nourriture savoureuse ! Ça doit être cette pluie incessante qui leur lessive le cerveau. Railler un homme non à cause de ce qu'il dit, mais parce qu'il a eu la bonne fortune de naître par-delà ces tristes rivages ! Et comment osent-ils se moquer de mon accent ? D'où croient-ils que vient la langue latine en premier lieu ! *Asini pedanti !* »

Je jurai librement dans cette veine, en italien, pendant tout mon retour à Lincoln College, ce qui me permit d'évacuer une

partie de ma colère. Fort heureusement, je ne croisai personne, car j'aurais effrayé n'importe quel passant.

Je poussai la porte le cœur lourd et m'arrêtai à la loge de Cobbett afin de lui emprunter une lanterne pour ma chambre. Le vieux gardien somnolait tranquillement dans son fauteuil, un pot de bière sur la table, la tête de la chienne posée sur les genoux. Je me raclai la gorge, il se réveilla en sursaut et épousseta ses vêtements du plat de la main.

« Oh, pardonnez-moi, docteur Bruno, j'vous ai pas entendu entrer. J'étais perdu dans mes pensées. »

Il me fit un clin d'œil et je m'efforçai de lui sourire.

« Bonsoir, Cobbett. Puis-je vous demander une lanterne ?

— Bien entendu, messire. »

Cobbett leva sa grande carcasse avec effort et se dirigea à petits pas vers l'un des placards en bois alignés contre le mur.

« Vous revenez tôt, messire, si j'peux me permettre. J'croyais qu'il devait y avoir une grande soirée à Christ Church ce soir, en l'honneur du Polonais.

— Je suis épuisé », répondis-je en cherchant à éviter un interrogatoire à propos de la disputation.

Cobbett hocha la tête d'un air compréhensif.

« Rien d'surprenant, avec tout c'qui s'est passé ce matin. Pourvu qu'on puisse tous dormir à poings fermés dans nos lits c'te nuit ! »

Il ouvrit le panneau de verre pour allumer la mèche.

« C'est drôle, l'docteur Coverdale est rentré tôt lui aussi. Il était pressé comme je ne sais quoi. J'l'ai vu entrer en trombe et j'me suis dit, les palabres ont dû s'terminer vite ce soir. En général, y peuvent plus s'arrêter de parler une fois qu'ils ont goûté au son de leur propre voix, avec tout mon respect, messire. Mais ensuite comme personne a suivi, j'me suis dit qu'il devait avoir des affaires à s'occuper.

— J'ai peur que le docteur Coverdale ne doive pencher son attention sur des affaires plus intéressantes que mes pauvres discours, répondis-je en laissant éclater mon amertume.

— Eh bien, j'espère que l'bon Dieu vous laissera vous reposer tranquillement ce soir, messire, dit Cobbett en me tendant la lanterne dont la flamme tremblotait. J'suppose que vous

resterez avec nous jusqu'à l'enquête, maint'nant ? Vous vous sentirez bientôt comme chez vous ici.

— J'en suis sûr. »

Je souhaitai bonne nuit à Cobbett en mesurant les conséquences de ses propos. Combien de temps serais-je contraint de rester ici ? me demandai-je. Combien de temps la loi m'obligerait-elle à rester pour témoigner tandis que le palatin et Sidney partiraient comme prévu ?

Tout autour de la petite cour carrée, la lumière ambrée des chandelles brillait à quelques fenêtres, répandant une lueur amicale, mais je ne parvenais pas à me défaire du sentiment de malaise qui me poursuivait depuis Londres. Quelque chose de cruel était à l'œuvre ici, et j'eus l'horrible pressentiment que c'était loin d'être terminé. Alors que j'observais les fenêtres, je sentis qu'on m'épiait.

L'escalier était plongé dans un tel silence et une telle obscurité que sans la lanterne de Cobbett j'aurais dû avancer à tâtons, comme un aveugle. Et je n'aurais sans doute pas remarqué le papier qu'on avait glissé sous ma porte si, en marchant dessus, il n'avait produit un léger froissement. Je me penchai pour le ramasser. C'était une feuille pliée en quatre avec soin. Je l'ouvris. Un autre bout de papier, plus petit et pas plus large qu'un ruban, tomba à terre en papillonnant. Grâce au halo lumineux dispensé par la lanterne, je discernai une série de cercles concentriques sur la feuille. Intrigué, j'entrepris immédiatement d'allumer les bougies de la chambre afin d'y voir plus clair. J'examinai ensuite l'étrange missive. Ma stupéfaction ne faiblit pas, bien au contraire : ce que j'avais sous les yeux était assez clair, mais sa signification… Car, à n'en pas douter, il s'agissait d'une représentation de l'univers selon Copernic, dessinée d'une main habile, avec les sept planètes traçant leur orbite autour du Soleil ; c'est du moins ce qu'il me sembla au premier abord mais, au centre, à la place de l'astre solaire, était représenté un petit cercle avec des rayons, le même symbole que j'avais trouvé dans l'almanach de Roger Mercer.

Complètement décontenancé, je pris le deuxième morceau de papier, qui avait failli disparaître entre deux lattes de plancher, sur lequel je distinguai des lettres imprimées. J'eus le

souffle coupé à la lecture de la phrase soigneusement découpée dans un livre :

> *Je suis le froment de Dieu,*
> *puissé-je être moulu sous la dent des bêtes féroces*
> *pour devenir le pain immaculé du Christ.*

CHAPITRE 7

Je tambourinai contre la porte des appartements du recteur avec une telle frénésie que le domestique m'ouvrit avec un air angoissé, comme s'il s'attendait à une nouvelle tragédie.

« Je dois parler au recteur immédiatement, annonçai-je, haletant.

— Il dîne à Christ Church ce soir, messire, avec tous les dignitaires de l'université. »

Il leva la bougie pour mieux me voir, faisant glisser les ombres sur les murs, et je m'aperçus que ses mains tremblaient.

« S'est-il passé quelque chose ? » demanda-t-il d'une voix anxieuse.

Évidemment… J'avais oublié qu'il était tôt. Underhill célébrait son triomphe et il ne reviendrait sans doute pas avant plusieurs heures.

« C'est une affaire très urgente, dis-je en reprenant mon souffle. Je vais l'attendre, il faut que je lui parle ce soir. »

Le domestique, un homme d'une cinquantaine d'années à la mine sévère, me dévisagea d'un air soupçonneux.

« Vous pouvez revenir plus tard, messire, mais je ne saurais vous permettre d'attendre dans les appartements du recteur alors que ces dames y sont seules.

— Je ne leur veux aucun mal, je veux simplement être certain de ne pas le manquer.

— Qui est-ce, Adam ? »

C'était la voix de Sophia. Elle apparut bientôt derrière le domestique, un livre à la main, les bougies éclairant son visage gracieux.

« C'est l'*étranger,* mademoiselle Sophia, il vient voir votre père. Je lui ai dit de revenir plus tard.

— Balivernes ! Qu'il attende au chaud, je suis sûre que Père ne restera pas dehors longtemps. Les réjouissances ne sont pas

son point fort, dit-elle en me souriant par-dessus l'épaule du domestique. Bonsoir, docteur Bruno. Je vous en prie, entrez. »

Le regard du domestique passa d'elle à moi avec consternation.

« Je ne crois pas que votre père approuverait, mademoiselle, que…

— Le docteur Bruno est l'invité de mon père, Adam, et un philosophe de prestigieuse réputation, le tança Sophia. Je suis certaine que mon père serait choqué si je ne l'accueillais pas avec hospitalité. Seriez-vous assez aimable pour débarrasser le docteur de son manteau et nous apporter du vin ? »

Malgré son évidente contrariété, Adam obéit. Tout en me jetant un regard hostile, il s'inclina devant moi et s'écarta pour me laisser entrer. Sophia sourit et me fit signe de la suivre à travers le salon que nous avions occupé la veille, jusqu'à une porte située en face. Elle portait une robe verte et ses cheveux noirs tombaient en boucles sur ses épaules. Sa démarche assurée ajoutait encore à sa beauté. L'esprit considérablement égayé par la perspective de sa compagnie, je la suivis dans une pièce aux murs lambrissés, où crépitait un feu de cheminée. Sous la fenêtre, une grande table de travail en chêne était encombrée de piles de livres et de papiers.

« C'est le cabinet d'étude de mon père. Vous pourrez l'attendre ici », dit-elle en me guidant vers l'un des fauteuils tapissés près de l'âtre. Elle m'observa un instant. « Vous n'avez pas le cœur à vous amuser avec les autres ce soir, Bruno ?

— Je n'étais pas d'humeur à une quelconque célébration. Votre père a emporté l'adhésion de l'assistance, dis-je en m'installant dans le fauteuil et en m'approchant des flammes. À ce titre, il peut au moins considérer qu'il a triomphé.

— Il a rejeté vos arguments sans même se donner la peine de les écouter, c'est cela ? demanda-t-elle avec un sourire compatissant. Mon père n'est pas doué pour les débats, Bruno. Il n'a que la conviction inébranlable d'avoir raison. Cependant, il est surprenant de constater à quel point cette technique de réfutation est efficace. Je croyais qu'il s'agissait d'une marque d'arrogance, mais en grandissant j'ai fini par comprendre qu'il est gouverné par la peur. »

Je levai un sourcil interrogateur en me disant qu'elle faisait preuve d'une grande perspicacité pour quelqu'un d'aussi jeune.

« Toute sa vie, il a dépendu du bon vouloir d'hommes puissants tels que le comte de Leicester, comme tous les universitaires et les hommes d'Église. Et il sait bien que le caprice qui l'a installé ici peut se retourner contre lui. Alors il vit constamment dans la peur de perdre sa place. D'autant qu'il y a eu tellement de factions au sein de l'université, tellement de gens dénoncés pour avoir fréquenté les mauvaises personnes, lu les mauvais livres, fait une remarque mal interprétée… » Elle soupira. « La disgrâce d'Edmund Allen l'a ébranlé.

— Pourquoi ? Est-il secrètement papiste ?

— Oh non ! Mon Dieu, non, il serait le dernier… » Elle secoua la tête, comme pour souligner à quel point c'était une idée grotesque. « Mais quand vous voyez comment les professeurs, malgré les liens d'amitié qui les unissaient à lui, se sont empressés de serrer les rangs aux dépens d'Allen, de peur d'être associés à sa déchéance… Une accusation n'a pas besoin d'être vraie pour porter, de nos jours. Mon père aime la stabilité par-dessus tout, il croit que tout changement est toujours pour le pire. Ce n'est pas un mauvais homme, mais il voudrait avoir des yeux dans le dos. C'est pour cela qu'il défend ses certitudes comme une maman ourse ses petits. Bien entendu, c'est ce qui le rend pompeux. »

Elle me sourit et se pencha pour attiser le feu. On entendit toquer doucement à la porte et Adam entra avec un pichet de vin et deux verres qu'il déposa sur un repose-pied en bois, près du feu.

« Merci, Adam. Pourriez-vous envoyer chercher du pain, du fromage et peut-être de la tourte froide aux cuisines ? Je pense que notre invité doit avoir faim. »

Je la remerciai d'un signe de tête en me rendant soudain compte que mon absence effrontée au dîner de Christ Church signifiait aussi que j'avais raté le souper, ce que confirma mon estomac en grognant.

Adam s'inclina d'un air réprobateur et laissa délibérément la porte ouverte en partant. Sophia se leva pour la fermer tandis que je servais le vin.

« À vous entendre tambouriner à la porte, on aurait cru que vous vouliez réveiller les morts, Bruno, dit-elle en s'asseyant face à moi et en glissant ses pieds sous elle, à la manière des chats. D'ailleurs, vous étiez pâle comme un linge. J'ai eu peur que vous ne veniez nous apprendre une autre horreur.

— Rien de si terrible, je vous rassure, dis-je en buvant une longue gorgée.

— Qu'est-ce qui vous amène ici de façon si pressante ? Une brillante riposte vous a échappé sur le moment et, comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, vous êtes venu la faire entendre à mon père ? »

Elle sourit malicieusement en désignant le papier que je serrais dans mon poing.

« Non… Ça me reviendra cette nuit, plaisantai-je en le lui tendant. Que dites-vous de cela ? »

Elle le regarda brièvement et releva les yeux vers moi, perplexe.

« C'est une carte du ciel d'après Copernic, non ? »

J'acquiesçai.

« Mais pourquoi la lui apporter avec une telle hâte maintenant que le débat est fini ?

— Vous ne voyez rien de bizarre ? »

Elle se replongea dans l'examen du document et soudain ses yeux s'agrandirent un court instant, avant qu'elle relève la tête.

« C'est une curieuse manière de représenter le Soleil, dit-elle avec détachement.

— Oui.

— Comme une roue. Mais très élégamment dessinée. »

Elle me rendit le papier.

« Effectivement, mais ce n'est pas à moi qu'en revient le mérite. Ce n'est pas mon œuvre.

— Mais alors… Qui ? Où l'avez-vous eu ?

— On me l'a envoyé. Qui, je l'ignore. Il y a peut-être un sens caché, cependant. Je pensais demander son sentiment à votre père. »

Elle éclata alors d'un rire étrange. J'avais l'impression qu'elle était soulagée.

« Vous accourez ici et tambourinez contre la porte comme si le monde s'écroulait juste pour lui montrer ceci ? Si vous voulez *mon* sentiment, Bruno, je pense que quelqu'un vous joue un tour en se moquant de Copernic. Mon père n'apprécierait peut-être pas que vous lui fassiez perdre son temps avec pareilles billevesées.

— Vous avez peut-être raison, concédai-je en repliant le bout de papier. Quoi qu'il en soit, je vais l'attendre, si vous m'y autorisez. »

Que signifiait l'expression fugace qui avait traversé son visage lorsqu'elle avait étudié le dessin pour la deuxième fois ? L'avait-elle reconnu ou était-ce de la peur ? Il semblait improbable qu'elle comprît le sens caché de ce petit symbole. Pourtant, pensai-je, la vie du collège était si étriquée que les secrets devaient y être difficiles à garder. Si ce symbole avait une signification pour Roger Mercer et pour mon correspondant anonyme, pourquoi n'en aurait-il pas aussi pour d'autres, y compris Sophia ?

« Dites-moi, repris-je en me renfonçant dans mon fauteuil et montrant les grands coffres alignés contre le mur, votre père a-t-il une édition de Foxe ? »

Sophia leva les yeux au ciel.

« Mon cher Bruno, cela revient à demander si le pape a un crucifix. Mon père possède les trois éditions intégrales qui existent, les deux dernières étant composées de douze volumes chacune. D'ailleurs, je crois qu'une nouvelle doit être imprimée cette année. Il l'aura bientôt dans sa collection. Nous ne manquons pas de Foxe dans cette maison. À quelle édition vous intéressez-vous particulièrement ?

— Je ne sais pas, avouai-je en laissant mes yeux errer sur les ouvrages empilés sur la table. "Je suis le froment de Dieu, puissé-je être moulu sous la dent des bêtes féroces pour devenir le pain immaculé du Christ." »

Elle me regarda poliment, visiblement décontenancée.

« Pardon ?

— Est-ce de Foxe ?

— Oh. Une citation. Vraiment, je n'en sais rien. C'est mon père, le martyrologue, pas moi. À dire vrai, Bruno, je n'ai lu que

quelques passages de l'œuvre de Foxe et je n'ai pas aimé ce que j'y ai trouvé. Quel genre d'homme voue sa vie à énumérer des listes sans fin de tortures et de brutalités infligées à d'autres êtres humains ? Et avec un tel luxe de détails… Il me donne l'impression de jouir de ses descriptions. Certaines gravures m'ont donné des cauchemars. »

Elle frissonna et eut une moue dégoûtée.

« Il recherchait des images fortes pour encourager les fidèles, j'imagine.

— C'est de l'endoctrinement, le seul but de cet ouvrage est d'inspirer la détestation des catholiques ! » s'emporta Sophia.

Sa véhémence me surprit. Elle s'en aperçut, rougit et ajouta, d'une voix plus modérée : « Comme s'il n'y avait pas déjà assez de discorde entre chrétiens. Des livres comme celui-ci ne font qu'aviver la haine. »

Je la regardai avec une curiosité renouvelée. Embarrassée par sa soudaine explosion de colère, elle se plongea dans la contemplation du feu. Son honnêteté était si inhabituelle, ses opinions si imprévisibles que je ne m'étonnais plus que son père désespérât de la marier. Une telle indépendance d'esprit était contraire à tout ce que l'on attendait d'une femme modeste. Pourtant, c'était justement son refus catégorique de se tenir à la place qu'on lui assignait que j'admirais le plus chez elle. Que signifiait par exemple cette dernière remarque ? Je me demandais si j'allais la pousser davantage sur ce sujet lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Adam déposa à gestes lents, à côté de la carafe de vin, un plateau chargé de pain et de mets froids.

« Je ne crois pas que votre père aimerait que vous apportiez de la nourriture dans son cabinet d'étude, dit-il d'un air pincé.

— Il mange tout le temps ici, rétorqua-t-elle en mordant dans le pain. Merci, Adam, ce sera tout pour l'instant. »

Il parut hésiter.

« Mademoiselle Sophia, je me demande si votre mère…

— Ma mère s'est mise au lit hier soir pendant le dîner et elle n'en est pas sortie depuis. Quand ses nerfs la trahissent, elle désire qu'on la laisse seule. Merci, Adam. »

Elle lui souriait aimablement mais sa décision était sans appel.

Se croyant à l'évidence le défenseur de l'honneur de Sophia, Adam parut chercher une autre objection à notre présence conjointe dans le cabinet d'étude du recteur, mais il finit par renoncer et se retira. Cette fois, il ferma la porte qui claqua doucement derrière lui.

« Allez-y, me dit Sophia en désignant la nourriture. Nous chercherons après dans Foxe, si vous le souhaitez. »

Je me rassis et pris avec appétit un quignon de pain, tandis qu'elle se penchait vers moi.

« Maintenant, Bruno, vous avez promis de m'en dire plus sur le livre magique d'Agrippa, et voilà que vous avez l'occasion inattendue de le faire.

— C'est exact, répondis-je, la bouche pleine. Mais d'abord, expliquez-moi pourquoi vous souhaitez tant en savoir davantage sur les sortilèges et les talismans d'amour. Ces livres sont interdits ici et le simple fait de détenir cette connaissance est considéré comme dangereux.

— Je n'ai jamais dit que je voulais apprendre des sortilèges d'amour, répliqua-t-elle avec une morgue feinte, c'est vous qui le supposez. »

Néanmoins, la soudaine coloration de ses joues en disait assez long sur ce que valaient ses protestations.

« Je me demandais seulement pourquoi une jeune femme bien née se préoccuperait de pratiques magiques.

— Je suis fascinée par l'idée qu'une personne puisse contrôler des forces qui dépassent notre entendement et les utiliser à des fins personnelles. N'est-ce pas le cas de tout le monde ? J'ai toujours pensé que la magie devait être immensément puissante. Je me dis qu'elle doit vraiment agir, sinon l'Église ne se donnerait pas autant de mal pour empêcher qu'elle ne tombe entre les mains de gens ordinaires. »

J'eus un instant d'hésitation.

« Il existe indubitablement des forces très puissantes dans l'univers, mais les maîtriser requiert de les étudier longuement et à fond. La magie hermétique dont parle Agrippa ne se résume pas à mélanger des herbes et à marmonner des incantations comme une vieille folle. Il y faut la connaissance de l'astronomie, des mathématiques, de la musique, de la

métaphysique, de la philosophie, de l'optique, de la géométrie, et je pourrais continuer la liste. Devenir l'un de ses adeptes prend toute une vie.

— Je vois. »

Son visage se ferma et elle croisa les mains sur ses genoux.

« Vous cherchez à me faire entendre que je ne suis pas de taille, n'étant qu'une femme ?

— Absolument pas », l'apaisai-je en levant la main.

Comme elle prenait vite la mouche ! Je me souvins alors de la rage et de l'impuissance que j'avais ressenties à Divinity School lorsque son père insinuait que ma nationalité était synonyme de stupidité ; au moins, je savais pouvoir trouver en Occident des endroits où de tels préjugés n'avaient pas cours. En revanche, à ma connaissance, on n'aurait souffert nulle part dans la chrétienté qu'une femme comme Sophia étudie ou converse à l'égal d'un homme, quelles que soient la vivacité de son intelligence et l'étendue de ses connaissances. Pareille intelligence n'était tolérée que chez une reine.

« Je veux simplement dire que consacrer sa vie à l'étude de la magie hermétique implique d'énormes sacrifices et que je ne saurais le recommander à la légère. Pour commencer, cela pourrait vous valoir d'être brûlée pour sorcellerie. »

Elle réfléchit un instant à cette remarque, puis une certaine angoisse sembla s'emparer d'elle.

« N'y a-t-il donc pas moyen d'apprendre des sorts qui soient efficaces ?

— Efficaces pour quoi ? répondis-je, interloqué par son air tourmenté. Vous semblez avoir quelque chose de précis à l'esprit. Mais tant que vous ne m'en parlez pas, il m'est impossible de vous conseiller. »

Elle reporta son attention sur le feu en gardant le silence. Je coupai un morceau de fromage et attendis qu'elle décide ou non de me faire confiance.

« Avez-vous jamais aimé quelqu'un qui ne vous rendait pas votre amour ?

— Non, répondis-je franchement. Mais j'ai aimé quelqu'un que je ne pouvais pas avoir, alors je peux peut-être vous comprendre un peu. »

Elle hocha la tête, le regard perdu dans les flammes qui crépitaient, puis planta ses yeux bruns dans les miens.

« Qui était-ce ?

— Une aristocrate française, quand je vivais à Toulouse. Elle aussi rejetait les passe-temps des dames et avait soif d'apprendre. En fait, ajoutai-je doucement, son esprit et sa beauté ressemblaient beaucoup aux vôtres. »

Un sourire timide apparut sur ses lèvres.

« Désiriez-vous l'épouser ?

— Je désirais l'aimer, certainement. Je voulais pouvoir lui parler, la tenir dans mes bras. Mais le mariage… c'était tellement impossible. Son père souhaitait un époux conforme à son ambition, il ne se souciait pas de son envie à elle.

— Comme mon père, dit-elle en posant rêveusement le menton sur sa main. Alors vous avez dû vous séparer ?

— Son père voulait nous éloigner l'un de l'autre. Pour ne rien arranger, à l'époque, Toulouse était en proie à un conflit religieux entre catholiques et huguenots, et il était plus prudent pour moi de partir. C'est à cela que ressemble ma vie ces dernières années, j'en ai peur. J'ai dû constamment changer d'endroit, peut-être cela m'a-t-il rendu inapte à une vie sédentaire avec femme et enfants.

— C'est triste. Mais je suis sûre que vous ne serez pas à court d'admiratrices ici, Bruno. Aucun Anglais n'a d'yeux semblables aux vôtres. »

Je fus si surpris par ce compliment qu'aucune repartie ne me vint à l'esprit. Sophia parut gênée et reporta aussitôt son attention sur le feu.

« Vous avez tellement voyagé, vous n'imaginez pas comme je vous envie. Vous avez dû vivre tant d'aventures. Je n'ai pas quitté Oxford en six années. Parfois, j'ai l'impression de piaffer tant je suis impatiente. » Elle tisonna vigoureusement les bûches. « J'ai peur de ne jamais rien voir du monde, à moins de changer radicalement le cours des choses. Oh, parfois, j'aimerais mettre cette vie en pièces ! Vous arrive-t-il de ressentir la même chose ?

— Certainement. Au cours de ma jeunesse, j'ai passé treize ans dans un monastère. Je connais mieux que quiconque cette

impatience et ce désir de nouveaux horizons. Mais méfiez-vous de ce que vous désirez, Sophia. J'ai aussi appris qu'il ne faut pas rechercher l'aventure pour l'aventure. On ne mesure l'importance d'avoir un foyer que quand on en est privé.

— Mon père m'a dit que vous avez vécu à la cour du roi Henri, à Paris. Vous avez dû rencontrer beaucoup de belles dames, j'imagine ?

— J'ai croisé de beaux visages, c'est vrai, et de beaux costumes, mais je n'ai guère trouvé de beauté aux esprits de la Cour.

— Tout de même, je suppose que vous les avez éblouis avec vos idées, dit Sophia, des flammes jouant sur ses prunelles.

— Je ne crois pas que mes idées aient eu beaucoup d'effet sur les dames de la Cour, la détrompai-je avec un sourire mélancolique. Là-bas, la plupart des femmes ne lisaient pas et n'avaient aucun intérêt pour les idées. Elles avaient rarement d'emprise ne serait-ce que sur le cours donné à la vie de leur ville, et je suis malheureusement incapable de feindre de l'intérêt pour une femme dont la conversation se limite aux commérages de la Cour et aux toilettes. Je tolère mal la stupidité. »

Elle se redressa et me scruta avec curiosité.

« Ce qui signifie que vous appréciez chez une femme la capacité à former ses propres opinions et à les exprimer ?

— Bien entendu, tant qu'elles ne s'appuient pas sur du vent. Sinon, elle ne vaut guère mieux qu'un élément ornemental, si ravissante soit-elle. Mieux vaut acheter un tableau quand on veut admirer un bel objet dans sa demeure. »

Sophia sourit et secoua la tête.

« Vous n'êtes pas comme les Anglais, Bruno. Mais je l'ai vu dès notre première rencontre. Mon père m'assure qu'aucun homme ne recherche l'intelligence chez une femme. D'après lui, si je veux un époux, je ferais mieux d'afficher un joli sourire et de garder mes pensées pour moi.

— Dans ce cas, sa compréhension des hommes est tout aussi fausse que sa cosmologie. »

Elle éclata d'un rire sans joie.

« Et votre *innamorato* ? demandai-je. Que veut-il ? » Comme elle ne répondait pas, j'insistai : « Parce que je ne peux pas croire qu'une jeune femme aussi favorisée par la nature ait besoin de recourir à la magie pour s'attirer l'affection d'un homme. Avec tout mon respect, il est soit aveugle, soit idiot.

— Il n'y a pas d'*innamorato,* me coupa-t-elle en se détournant. Ne vous moquez pas de moi, Bruno. Je croyais que vous étiez différent.

— Pardonnez-moi. »

Je me versai une autre mesure de vin et me rassis en réprimant un sourire. Elle ne se confierait pas à moi avant d'y être prête, pensai-je. Un grand silence se fit, troublé seulement par le crépitement des bûches et le rythme apaisant des flammes.

« Pour répondre à votre question, finis-je par dire en comprenant qu'elle ne reprendrait pas la parole, Agrippa a tiré sa connaissance de la magie d'un manuscrit antique connu en Occident sous le nom de *Picatrix*. Son véritable nom est le *Ghâyat al-hakîm,* le But du Sage. Il a été transcrit par les Arabes de Harran il y a quatre cents ans. En réalité, c'est une traduction d'une œuvre bien plus ancienne, qui date d'avant le déclin de l'Égypte, et qu'on croit inspirée d'Hermès Trismégiste lui-même. »

Je marquai une pause pour boire une gorgée de vin, certain d'avoir de nouveau toute son attention. Elle me fixait, captivée, les mains en coupe sous son menton.

« Ce livre est interdit par l'Église de Rome et n'a jamais été imprimé, ce serait trop dangereux de s'y risquer, mais il a été traduit en castillan sur ordre du roi Alphonse le Savant, puis en latin. Il y a donc eu pendant quelques années un petit nombre de copies manuscrites en circulation. L'une d'entre elles est parvenue en secret à Paris, à la demande du roi Henri, il y a dix ans. Il a la lubie de collectionner des opuscules tous plus obscurs les uns que les autres, mais il ne sait pas quoi en faire une fois qu'il les a entre les mains.

— L'avez-vous lu ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Sa Majesté a fini par me permettre de voir le manuscrit après que je lui eus solennellement juré de n'en copier aucun

extrait. Apparemment, il avait oublié que je suis l'un des plus grands praticiens en Occident de l'art de la mémoire. »

Je m'autorisai un sourire modeste, que Sophia ignora.

« Que contient ce *Picatrix* ?

— C'est un manuel de magie astrale, un traité qui enseigne comment tirer parti des forces qui meuvent les étoiles et les planètes au moyen de talismans et d'images. »

Je baissai la voix et vérifiai que la porte était bien fermée.

« Le principe en est que toute la matière au sein de l'univers est liée, si diverse et infinie qu'elle paraisse. Elle émane d'une Unité et est animée par une Divinité. Certaines connaissances permettraient donc à l'homme de créer des relations entre les éléments du monde naturel et les puissances célestes auxquelles elles correspondent. »

Sophia fronça les sourcils.

« Mais comment est-ce possible ?

— Vous êtes déterminée à le savoir, répondis-je en souriant. Eh bien, par exemple, supposons que vous vouliez vous attirer les faveurs de quelqu'un. »

J'observai sa réaction ; ses joues rougirent légèrement et ses lèvres s'entrouvrirent, mais elle soutint mon regard.

« Il vous faudra capturer la puissance de la planète Vénus. Vous devrez donc savoir quelles plantes, quelles pierres, quels métaux correspondent à l'influence astrologique de Vénus. Sans négliger les images les plus puissantes de celle-ci, que vous inscrirez sur un talisman réalisé à partir des matériaux appropriés, au jour et à l'heure où cette influence se manifeste le plus. À tout cela s'ajoutent des invocations, des noms, des chiffres… Vous voyez que c'est immensément complexe.

— M'apprendrez-vous ? chuchota-t-elle.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ? répondis-je en baissant la voix à mon tour. Vous enseigner ce que beaucoup considèrent comme de la sorcellerie… Connaissez-vous les risques ? Par ailleurs, je dois avouer que je n'ai jamais tenté de mettre en œuvre cette magie. Mon intérêt a toujours été d'ordre intellectuel. Mais, Sophia… » J'ouvris mes mains pour montrer que je voulais seulement lui donner un conseil de bon sens. « Si l'objet de votre affection ne vous

retourne pas votre amour, ne serait-il pas plus simple de porter vos vues sur quelqu'un d'autre ? »

Elle se pencha en avant et posa sa main sur la mienne, un sourire triste aux lèvres.

« Oui, ce serait plus simple, dit-elle d'une voix douce. Mais le cœur n'écoute pas toujours la raison, n'est-ce pas ? Vous devriez le savoir, Bruno. »

Je la dévisageai un long moment. Mon cœur était sur le point de chavirer et je compris que je risquais sérieusement de m'attacher à cette jeune femme réfléchie au regard farouche. Je n'aurais su dire si elle était attirée par moi ou si elle me considérait seulement comme quelqu'un qui l'écoutait et la prenait au sérieux. Dans le même temps, j'éprouvais une jalousie irraisonnée à l'idée que la profondeur de ses sentiments avait pour objet un jeune coq comme Gabriel Norris.

Je m'interrogeais sur le bien-fondé d'aborder cette question alors qu'elle ne reposait sur aucune évidence concrète lorsqu'un bruit sourd révélateur se fit entendre de l'autre coté de la porte. On aurait dit que quelqu'un avait perdu l'équilibre et failli tomber. Sophia retira sa main, rejeta ses cheveux en arrière et se leva en lançant un regard furieux à la porte. Mais alors qu'elle faisait un pas dans sa direction, ses jambes se dérobèrent. Elle poussa un petit cri et dut s'agripper à la chaise pour ne pas tomber. Je bondis pour l'aider. Posant sa main sur mon épaule d'un air reconnaissant, elle s'appuya contre moi, le souffle court.

« Vous faites un malaise ? demandai-je, la voyant livide.

— Je… je ne sais pas ce qui s'est passé… Désolée, bafouilla-t-elle. J'ai dû me lever trop vite, tout à coup je me suis sentie très faible. Peut-être le vin est-il plus fort que je ne l'ai cru. Qu'Adam aille au diable, il se mêle de tout ! J'aurais dû deviner qu'il collerait l'oreille au trou de la serrure.

— Nous parlions très doucement. Il n'a sans doute pas entendu le détail de la conversation. »

Malgré ces paroles rassurantes, j'avais moi-même du mal à calmer le frisson qui me parcourait l'échine.

« Je suis sûre qu'il en a assez entendu pour en parler à mon père. »

Pendant un long moment, aucun de nous deux ne bougea. Elle resta agrippée à mon pourpoint de sa main gauche, tandis que je la soutenais sous son bras droit ; ses cheveux effleuraient ma joue et je sentais l'odeur délicieuse du feu de bois et de la camomille. Le sang cognait à mes tempes, j'osais à peine respirer. Pour finir, elle releva la tête en poussant un soupir.

« Je vous prie de m'excuser, Bruno. Je dois m'asseoir. »

Toujours blême, elle parlait d'une voix contenue. Je l'aidai à se rasseoir, et du couloir nous parvint le bruit d'une porte qui claquait, puis celui de deux voix d'hommes en pleine conversation.

Sophia leva la tête.

« C'est mon père qui revient. Je ferais mieux d'y aller et d'expliquer votre présence avant qu'Adam ne lui farcisse la tête de tous ses soupçons. »

Elle prit une profonde inspiration et se mit debout avec précaution.

« Vous sentez-vous toujours faible ? » demandai-je en tendant la main.

Elle passa devant moi sans la saisir et ne se tourna qu'en arrivant à la porte.

« Je vais bien. Bonsoir, Bruno, et merci d'avoir écouté mes sottises. Nous aurons d'autres occasions de bavarder. »

Elle me sourit et sortit, me laissant seul.

Je repris la carte de Copernic et l'étudiai. Sophia avait vu quelque chose dans ce mystérieux symbole, j'en étais certain, et mon instinct me commanda de dissimuler le bout de papier. N'était-il pas plus avisé de ne pas alerter le recteur tant que je n'aurais pas gagné sa confiance pour tirer d'elle ce qu'elle savait ? J'entendais qu'on parlait dans le couloir. Sophia et son père étaient engagés dans une discussion virulente, mais je ne distinguai que quelques mots : « inconvenant » et « papiste » de la part de celui qui m'avait ridiculisé pendant la disputation, « absurde » et « hospitalité » de la part de sa fille. Puis Sophia laissa éclater son exaspération : « Et comment pourrais-je me comporter autrement qu'en maîtresse de maison alors que vous n'êtes jamais là et que la vraie maîtresse ne quitte pas son lit ? Qui donc s'occupera de la maison ?

— Va dans ta chambre, ma fille, et réfléchis à ton rôle et à tes devoirs. Ou préfères-tu que je t'envoie chez ta tante dans le Kent ? À moins que je n'engage une autre gouvernante pour occuper tes heures de loisir et t'enseigner les bonnes manières et l'obéissance à laquelle les femmes sont tenues ? »

Lorsqu'il entra à grands pas dans le cabinet d'étude, le recteur était hors de lui. Il tourna vers moi son visage empourpré par la colère (et par le bon vin de Christ Church, sans doute), et alors modifia en un clin d'œil son expression. Frappant dans ses mains, il s'inclina à demi sans croiser mon regard.

« Ah ! Docteur Bruno, vous me prenez par surprise à cette heure. »

Toute trace de sa supériorité semblait avoir disparu et il évitait de me regarder dans les yeux, ce qui m'apportait une certaine satisfaction. C'est une chose de se moquer de quelqu'un devant cinq cents hommes acquis à votre cause, c'en est une autre de se moquer de lui en tête à tête. Il semblait sur la défensive, craignant peut-être que je ne sois venu rouvrir le débat.

« Je vous assure que ce soir…

— Recteur Underhill, le coupai-je sans savoir par où commencer. J'ai besoin de vos conseils à propos d'une tout autre affaire. La mort de Roger Mercer. »

Son visage perdit aussitôt toutes ses couleurs. S'essuyant le front avec sa manche, il me regarda avec méfiance.

« Oui. À Christ Church, la conversation a porté essentiellement là-dessus. Mais nous avons mis un terme aux méchantes rumeurs, j'en suis sûr. » Il devint pensif. « Peut-être le service de demain, à la chapelle, devrait-il lui être dédié ? Surtout que les funérailles attendront que l'enquête soit terminée. Ce qui, comme on me l'a appris au dîner, prendra au moins quelques jours, car le coroner est absent. Je présume que vous pourrez rester à Oxford afin de témoigner, docteur Bruno ? »

Sans répondre, je lui tendis le bout de papier sur lequel se trouvait la citation.

« Reconnaissez-vous ceci ? »

Il se pencha sur les caractères minuscules, puis me fixa d'un regard où se mêlaient crainte et incompréhension.

« Le froment de Dieu, prononça-t-il lentement. Ignace. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est donc de Foxe ? »

Il acquiesça.

« Le martyre de saint Ignace, ou du moins de l'évêque Ignace d'Antioche, devrait-on dire, supplicié par l'empereur Trajan. Foxe raconte que ce sont ses derniers mots au moment où il est jeté aux fauves. »

Il me rendit le bout de papier avec une expression qui aurait pu passer pour de la colère, mais je vis que ses mains tremblaient.

« On a glissé ce papier sous ma porte quand j'étais à la disputation. On dirait que quelqu'un essaie d'attirer mon attention sur les circonstances de la mort de Roger Mercer.

— En découpant un livre ? Qui ferait une chose pareille ? Je n'arrive pas à suivre votre raisonnement, docteur Bruno.

— Ce n'est pas la première fois aujourd'hui, marmonnai-je avant de m'obliger à être poli. Vous et moi avons tous les deux vu ce matin que Roger avait été enfermé dans le jardin avec un chien sauvage. Je me suis demandé si sa mort n'avait pas été préméditée par quelqu'un qui l'aurait attiré là en organisant une entrevue. Le chien aurait alors été lâché en une sorte d'imitation perverse de ce martyre. Et le message que j'ai reçu semble prouver que quelqu'un ici sait pourquoi il a été tué, et peut-être par qui. »

Jetant un coup d'œil à la porte, Underhill me fit de grands signes pour me demander de parler moins fort. Il ne faisait pas de doute que cette révélation l'affolait, mais il réussit à se reprendre.

« Mon Dieu, quelle imagination débridée vous avez, vous autres Italiens ! s'exclama-t-il avec un petit rire nerveux. J'ai l'impression que dans la confusion provoquée par l'horrible tragédie de ce matin, nous en venons à des conclusions hâtives et quelque peu hystériques. Ne laissons pas notre émotion et notre peine, fort naturelles au demeurant, nous entraîner dans des interprétations fantaisistes de ce qui n'était qu'un terrible

accident. Quant à ce bout de papier, on dirait plutôt que quelqu'un joue avec vous en nourrissant votre imagination. Mieux vaudrait ne pas lui donner satisfaction en mordant à l'hameçon. »

J'essayai tant bien que mal de contrôler mon irritation.

« J'ai tout vu de mes propres yeux, recteur Underhill. J'ai examiné le cadavre de Roger Mercer et la scène de son trépas tandis que vous vomissiez sur vos chaussures comme une femme. Mon témoignage aura plus de valeur au cours de l'enquête que le vôtre. »

Ma virulence le fit tressaillir et il me répondit sur un ton de franche hostilité : « Ah oui ? C'est ce que vous vous imaginez ? La parole d'un étranger ? D'un catholique ? Un homme connu pour pratiquer la magie, qui professe partout que la Terre tourne autour du Soleil ? »

Je pris une profonde inspiration et attendis que mon envie de le frapper décrût avant d'ouvrir la porte donnant sur la salle à manger.

« Merci de m'avoir accordé de votre temps, recteur. Je ne vais pas m'imposer plus longtemps.

— Encore une chose, Bruno. Je ne sais pas quelles sont vos coutumes en Italie, mais en Angleterre on considère qu'il est inconvenant pour une dame non mariée de bavarder en privé avec un homme. En conséquence, je vous interdis d'adresser de nouveau la parole à ma fille. »

Sur ces mots, il croisa solennellement les bras. Je m'arrêtai sur le seuil.

« Avec tout le respect que je vous dois, recteur, n'espérez pas me donner des ordres comme à un de vos élèves. Mais si vous voulez, envoyez une gouvernante m'apprendre à obéir. J'en tirerai peut-être quelque chose. »

Je lui fis un clin d'œil et claquai la porte derrière moi, indigné, le cœur cognant contre mes côtes. Adam me tendit mon manteau et me souhaita bonne nuit avec un sourire condescendant. J'attrapai mes affaires sans le remercier et me précipitai vers la porte. Si je restais un moment de plus avec ces gens insupportables, je craignais qu'il n'y eût un autre meurtre commis ce jour-là.

CHAPITRE 8

Le dimanche matin, je me réveillai avant l'aube et restai allongé sur l'étroit matelas à regarder jouer sur le plafond les pâles rayons de la lumière qui passaient par les rideaux entrouverts. J'avais mal dormi. Je ruminais ma colère d'avoir été traité de cette façon par Underhill et ses collègues. Au cours de mes longues heures de veille, j'avais décidé qu'il était inutile pour moi de rester à Oxford, que ce soit pour l'enquête ou pour faire bonne figure. À la première heure, j'irais chercher mon cheval aux écuries et repartirais à Londres. J'étais conscient de n'avoir pour le moment rien découvert qui pût servir à Walsingham. Il n'apprécierait sûrement pas mes explications à propos de mon humiliation publique et de mon amour-propre blessé, mais ma présence ici était si inopportune que je ne voyais pas comment mettre en œuvre son plan, c'est-à-dire gagner la confiance des professeurs et des administrateurs, et les amener à me confier des informations utiles. Je soupirai en me tournant dans le lit, les couvertures serrées contre moi pour me protéger des courants d'air. Mon esprit fut de nouveau aimanté par Sophia.

Elle avait occupé une bonne partie de mes pensées cette nuit-là. Une raison de rester aussi bien que de partir… En me remémorant notre conversation, je me rendais compte que je n'avais pas connu pareille intimité avec une femme depuis longtemps : la défaillance subite qui l'avait jetée dans mes bras et le désir qui s'était emparé de moi à cet instant me déroutaient profondément. Je me demandais si elle avait éprouvé la même attirance. Pendant que nous discutions, il y avait eu des moments où son regard franc s'était planté dans le mien et m'avait donné l'impression qu'elle désirait me voir y lire quelque chose. Mais en tant qu'invité de son père, je savais qu'il me fallait faire très attention à la manière dont je l'approchais. D'ailleurs, me disais-je, n'avait-elle pas parlé avec une pitié

teintée de regret du fait que son père avait toute sa vie dépendu de la protection des puissants, et n'étais-je pas moi aussi dans cette situation ? Je n'avais pas les moyens d'un mariage. Sans argent ni terres, je n'avais rien d'autre à offrir à une femme que mon affection, et je savais d'expérience qu'un père accorde peu de valeur à cet aspect des choses chez les prétendants de sa fille. Je ne pouvais donc la courtiser et, même si notre proximité de la veille avait fait naître en moi de puissantes sensations, j'avais pour elle trop de respect pour penser seulement à la séduire. J'avais envie de la revoir au plus vite, sans savoir ce que je pouvais espérer de notre future rencontre. Dans mon esprit ne cessait de revenir l'expression de son visage lorsqu'elle avait découvert la carte céleste de Copernic, la fugace lueur dans ses yeux au moment où elle avait reconnu le symbole de la roue. Que savait-elle au juste, et comment la convaincre de se confier à moi ?

Le chœur des oiseaux se fit plus entêtant. Rejetant les couvertures, j'allai ouvrir les rideaux et contemplai la cour de Lincoln College et la lumière rosée de l'aube qui perçait çà et là entre les nuages. Le déluge avait cessé sur Oxford, mais il n'était pas garanti que la route de Londres fût praticable en raison du temps des deux derniers jours. Encore humides après la pluie qui s'était abattue dans la nuit, les pavés de la cour scintillaient. Dans les flaques se reflétaient des pans de ciel rose pâle. De là où j'étais, je n'arrivais pas à discerner les aiguilles de l'horloge mais je décidai malgré tout de m'habiller. Dès que le collège s'animerait, je demanderais à Cobbett comment récupérer mon cheval. J'hésitais à faire mes adieux au recteur en prétextant une affaire urgente. Je risquais d'apprendre que j'avais l'obligation légale de rester pour témoigner lors de l'enquête. Mieux valait partir d'abord et plaider l'ignorance ensuite, me dis-je, d'autant que je ne voulais pas donner à Underhill la satisfaction de m'avoir éconduit. Peut-être pouvais-je envoyer un message à Sidney en quittant la ville.

Soudain, un mouvement dans la cour attira mon attention. Un homme en cape noire, la capuche baissée, sortit par l'escalier du coin sud-ouest et se dirigea en catimini vers la tour du portail, par où il disparut. Je sentis instantanément mon

corps se tendre. Je n'avais pas reconnu l'homme, mais, en me hâtant, je pourrais découvrir qui se déplaçait aussi furtivement à une heure pareille. Je pris ma chemise et m'arrêtai subitement : n'avais-je pas décidé de partir ? Les allées et venues des uns et des autres, si suspectes fussent-elles, me concernaient-elles encore ? Je partirais ce jour. S'il y avait un meurtrier ici, qu'ils s'en débrouillent tout seuls ; mes efforts pour découvrir la vérité ne m'avaient attiré que mépris et menaces, et je ne voulais plus rien avoir à faire avec cette histoire.

Alors que j'enfilais ma chemise et mes chausses, une cloche se mit à sonner les matines et je me rappelai, le cœur lourd, que nous étions dimanche. C'était probablement le jour de congé des domestiques. Il me serait donc impossible de trouver quelqu'un pour m'aider à localiser mon cheval. Et de toute façon, il faudrait que je le ramène aux écuries de Windsor. En outre, comment m'y prendrais-je pour rentrer seul jusqu'à Londres un dimanche ? À la lumière du jour, mon projet d'évasion semblait aussi malavisé que lâche. Je versai un peu d'eau du pichet dans une bassine et me lavai lentement le visage. Quitte à rester un jour de plus, autant tenter d'en faire bon usage. Pour commencer, j'irais à la chapelle. Non pas que j'eusse envie de profiter du service : si je ne trouvais guère de nourriture spirituelle dans la messe romaine, la mise en scène en était au moins théâtralisée, alors que le rituel de l'Église anglicane était aussi informe qu'une pâte à pain. Néanmoins, cela m'offrirait l'occasion d'observer toute la communauté du collège réunie en un seul endroit. Si c'était l'un d'eux qui m'avait fait parvenir cet étrange message la veille au soir, il était possible qu'il se trahisse par des regards en coin ou des gestes de nervosité. Tout en m'aspergeant le visage, j'y songeai avec agacement. Puisque ce correspondant avait des informations utiles à partager, pourquoi ne pas le faire plus clairement ?

Le jour de mon arrivée, lors du souper, James Coverdale avait mentionné le fait que le recteur s'était lancé dans une série de sermons inspirés du livre de Foxe. Si le meurtre de Roger Mercer était une parodie de martyre, comme quelqu'un voulait à l'évidence me le faire croire, peut-être l'assassin avait-il pris

exemple sur les descriptions du recteur. Il se pouvait même qu'il fût dans la congrégation ce matin-là. J'enfilai mes bottes en frémissant et, tandis que la cloche continuait son appel solennel, je me dépêchai de me joindre aux hommes en robe noire qui se dirigeaient vers l'arcade de la tour nord surmontée par l'horloge, laquelle indiquait qu'il était presque six heures.

La chapelle occupait toute la moitié droite du premier étage du bâtiment nord. Je me mis à la file parmi les élèves et les professeurs et gravis l'escalier, éclairé uniquement par une lanterne suspendue au niveau du palier. Près de l'entrée, j'avisai un bénitier vide depuis longtemps, et nous entrâmes dans une salle de dimension modeste, aux murs passés à la chaux, avec une charpente en bois apparente et un sol couvert de jonc. À l'autre extrémité étaient disposés un petit autel ainsi qu'un pupitre à sa droite. Des cierges brûlaient le long des murs et sur l'autel. Les hommes s'installaient sur des bancs en chêne conçus pour un inconfort maximal, dans le but probable de les empêcher de somnoler pendant les sermons. Se déversant par les petites fenêtres vitrées de part et d'autre, la lumière du début de journée conférait un éclat éblouissant aux murs blancs et aux cheveux noirs de Sophia Underhill, assise au premier rang, face au pupitre, où son père pourrait la garder à l'œil. Je m'étonnais qu'il la laissât se joindre à la congrégation dans la chapelle, sa présence me semblant bien faite pour distraire les jeunes gens de leurs pieuses prières. J'aperçus aussi sa mère à ses côtés, ses épaules affaissées sous sa coiffe blanche. Les professeurs étaient alignés autour d'elle sur les bancs et derrière eux se trouvaient les élèves les plus anciens, en passe d'obtenir leur doctorat. Comme j'hésitais à l'entrée de la chapelle en me demandant où il convenait que je prenne place, j'eus l'occasion de vérifier à quel point la communauté du collège était réduite. Il n'y avait pas là plus de trente personnes, professeurs compris ; étant donné la promiscuité que cette vie impliquait, il était impossible qu'aucune d'entre elles sache au juste ce qui s'était passé la veille dans le jardin. Balayant la salle du regard, je remarquai Thomas Allen et Lawrence Weston parmi les élèves, mais pas Gabriel Norris ni les amis au rire tonitruant qui

l'accompagnaient à la taverne. La règle qui obligeait chacun à assister à l'office de matines n'était comme d'autres sans doute pas valable pour eux. William Bernard et Richard Godwyn étaient assis au premier rang, et je vis John Florio au milieu, qui discutait à voix basse et d'un air animé avec son voisin. *Voilà tous les hommes que j'ai rencontrés personnellement au collège,* me dis-je, *et il y a toutes les chances pour que mon mystérieux correspondant ait encore à se présenter. Mais il s'agit très probablement d'un membre du collège, puisque l'emplacement de ma chambre lui est connu.* Je tournai la tête pour jeter un coup d'œil aux jeunes gens assis sur les côtés. Ceux qui croisèrent mon regard ne semblèrent pas particulièrement intéressés. Pâles, le visage creux et le regard inquiet, ils se ressemblaient tous. L'un d'entre eux savait quelque chose, souhaitait me le divulguer et avait peur de se déclarer, mais lequel ?

J'aurais voulu trouver un siège d'où observer toute la congrégation mais Godwyn, me voyant hésiter à la porte, me fit signe en souriant de m'asseoir à côté de lui, au premier rang. Je pouvais difficilement refuser. Conscient des regards posés sur moi, dont celui de Sophia, je remontai l'allée centrale et pris place aux côtés de Godwyn, qui me salua tout bas. Je remarquai aussi l'absence de Walter Slythurst et de James Coverdale. Quand tout le monde fut installé, l'assistance se leva et le recteur s'approcha de l'autel, suivi de quatre jeunes gens en surplis blanc d'enfants de chœur.

Mon regard croisa celui du recteur. S'il était surpris de me voir ou se repentait des dures paroles qu'il avait prononcées la nuit passée, il n'en montrait rien. Penchant légèrement la tête, il se mit à entonner le Notre Père.

« Ô Seigneur, ouvre mes lèvres, commença-t-il.

— Et ma bouche annoncera Ta louange », répondit solennellement la congrégation.

Je n'étais pas assez familier avec l'ordre des réponses pour suivre et je me contentai d'émettre un filet de voix afin d'éviter d'attirer l'attention sur mes éventuelles erreurs. Godwyn se leva pour lire la première leçon, tirée de l'Évangile selon Matthieu, après quoi nous nous rassîmes et la chorale chanta la version

pour quatre voix du *Te Deum laudamus* en anglais, remarquablement agréable en dépit de sa simplicité.

« Messieurs, la mort soudaine et violente, reprit le recteur, les yeux fixés sur un point au-dessus de nos têtes, et excluant apparemment sa femme et sa fille de son discours, a fait irruption hier dans notre petite communauté. Je sais que cette attaque tragique contre notre cher ami Roger Mercer, alors qu'il traversait le jardin pour venir prier, a ébranlé tous les cœurs. Et je sais aussi que quand un accident aussi terrible survient, il peut arriver que l'esprit s'enflamme et qu'on se laisse aller à des hypothèses folles. »

Il me jeta un regard appuyé, mais si rapide qu'on ne dut pas le remarquer. Le docteur Bernard fit craquer ses articulations noueuses, et le bruit résonna dans toute la chapelle.

« Au lieu de colporter des rumeurs infondées, poursuivit le recteur d'une voix qui donnait l'impression qu'il s'adressait à une foule beaucoup plus nombreuse, nous ferions mieux d'essayer de tirer profit de cette tragédie en concentrant notre esprit sur la brièveté de la vie au regard de l'immensité de l'éternité, et en méditant sur notre façon de nous tenir devant Dieu. Pleurons Roger, c'est notre droit et notre devoir, mais que sa mort nous oblige à nous interroger : si elle nous frappait aussi brutalement, l'affronterions-nous assurés de notre propre salut ?

— On dirait presque qu'il s'attend à une autre tragédie », murmurai-je à l'oreille de Godwyn.

Bien qu'il fût impossible qu'il m'eût entendu distinctement, Underhill me foudroya du regard.

« Intéressons-nous maintenant, comme les semaines précédentes, aux récits que livre maître Foxe des persécutions auxquelles furent soumis les premiers croyants, eux qui nous ont précédés dans la foi à l'époque où l'Église était pure. Non pas tant pour nous prosterner devant leur sainteté, comme le fait l'Église romaine, car c'étaient des hommes et des femmes pareils à nous, mais pour nous nourrir de leur croyance et mieux comprendre la longue et vénérable histoire de la souffrance pour le Christ et de la fidélité à Dieu, dont les martyrs de la Réforme en notre siècle troublé nous ont donné

un autre exemple. En observant aujourd'hui l'histoire d'Alban, le premier martyr anglais, que chacun se demande s'il croit dans sa chair que préserver sa foi est le plus grand des bienfaits. Car oui, mes amis, continua-t-il en se penchant par-dessus son pupitre, de plus en plus lyrique, nous vivons une époque tumultueuse. Notre Église d'Angleterre est assiégée de toutes parts par ceux qui voudraient nous ramener dans le giron de Rome. Vous autres jeunes gens assis devant moi aujourd'hui, vous êtes les futurs chefs de l'Église et de l'État, et vous n'imaginez pas à quel point vous serez appelés à vous battre pour les défendre dans les années à venir. Votre détermination sera-t-elle infaillible, même face à la mort ? Défendrez-vous nos libertés contre les idolâtres et les tyrans qui veulent nous les arracher ? Je prie pour qu'il en aille ainsi. »

Sur les bancs derrière moi, un mouvement collectif se fit entendre et quelques jeunes gens se dressèrent fièrement en réponse à ce cri de ralliement. Il y avait quelque chose de perturbant dans le sermon d'Underhill. On y sentait un fanatisme à peine voilé, et pourtant ses mots me rappelaient ceux de Walsingham.

À vrai dire, l'homélie du recteur fut davantage un cours magistral qu'un sermon, mais je découvris avec soulagement qu'il avait plus de talent pour commenter des textes que pour débattre d'idées. Cependant, je me perdis peu à peu dans mes propres réflexions et j'y étais si bien plongé que je ne l'entendis pas prononcer l'ultime prière. C'est Godwyn qui me ramena à la réalité en posant sa main sur mon épaule alors que tout le monde alentour se levait. Le recteur et les enfants de chœur sortirent à la file pendant que les membres de la congrégation s'étiraient. Après avoir ôté la tenue d'usage pour le service, un jeune garçon aux cheveux roux et au visage couvert de taches de rousseur, qui paraissait trop jeune pour avoir quitté les jupes de sa mère, referma la Bible sur l'autel et souffla les cierges disposés à la ronde. En passant à côté de moi, Sophia me fit un petit sourire et sembla vouloir m'adresser la parole mais sa mère, le remarquant, la prit fermement par le coude et la conduisit vers la porte. Sophia me jeta un seul et unique regard

par-dessus son épaule et je crus y déceler une sorte d'imploration, mais ce n'était peut-être que mon imagination.

« Je suis désolé de vous interpeller aussi familièrement, me dit Godwyn à voix basse alors que le jeune garçon de corvée de nettoyage s'approchait pour lui remettre le dernier cierge encore allumé. J'ai cru noter que vous aviez du mal avec notre liturgie. Notre service doit vous paraître très étrange.

— Pas si étrange que cela, le détrompai-je en regardant Sophia s'éloigner avant de me tourner vers lui. Après tout, vous nous en avez emprunté l'essentiel. »

Il eut un petit rire poli et nous nous dirigeâmes vers la sortie. Il tenait la main en coupe devant la flamme du cierge, que les courants d'air menaçaient.

« Dites-moi, n'avez-vous pas trouvé que notre petite chorale chantait fort bien ?

— J'ai entendu des chorales deux fois plus nombreuses chanter les Psaumes avec moins d'inspiration, répondis-je sincèrement.

— C'est maître Byrd, le compositeur de Sa Majesté, qui en a réalisé l'arrangement, m'informa-t-il, ravi par mon éloge.

— C'est un catholique, non ?

— Eh bien… Oui, c'est vrai, mais ce n'est pas ce que j'admire chez lui. Si la reine tolère sa foi par amour de sa musique, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas faire de même.

— Tout à fait. Et je dois dire que votre lecture de l'Évangile démontre la compréhension authentiquement poétique que vous en avez, ajoutai-je d'un air dévot.

— Merci. Cette tâche revient normalement au sous-recteur, mais le docteur Coverdale n'étant pas présent ce matin, le recteur m'a demandé de le remplacer au pied levé. »

Au lieu de s'engouffrer à la suite des étudiants par les escaliers, il traversa le palier jusqu'à une porte basse en face de l'entrée de la chapelle en me faisant signe de le suivre.

« J'ai le souvenir que vous avez exprimé votre intérêt pour notre bibliothèque, docteur Bruno. Voudriez-vous y jeter un œil, puisque vous êtes ici ? À moins que vous ne soyez pressé de prendre votre petit déjeuner, bien entendu. Pourriez-vous me tenir ceci un instant ? »

Il me tendait la bougie. Je l'en débarrassai et il prit un trousseau de clés attaché à sa ceinture. Ce qu'il venait de m'apprendre avait éveillé ma curiosité.

« C'est un honneur et un plaisir, le flattai-je. Ainsi, vous me disiez que le docteur Coverdale était absent ?

— Si c'est le cas, il n'a prévenu personne », répondit Godwyn, l'air outré, tout en ouvrant la lourde porte qui gémit plaintivement.

Je me souvenais du jeune homme qui était venu chercher Coverdale en plein milieu de la disputation et de l'information de Cobbett selon laquelle il s'était précipité au collège d'un air affairé. Je m'étonnai que le gardien ne m'ait pas signalé son départ. Il était peut-être sorti à la faveur de la nuit ou au petit matin. Je me demandai si sa disparition pouvait être liée à l'enquête sur la mort de Mercer et aux menaces à peine voilées qu'il m'avait adressées.

« Bizarre. J'ai remarqué que le trésorier, maître Slythurst, était lui aussi absent, remarquai-je d'un ton anodin.

— Slythurst s'en va souvent à cause de ses attributions. Il doit régulièrement contrôler les domaines qui appartiennent au collège, et ils sont dispersés à travers tout le pays, parfois à une journée de cheval. Je crois qu'il est parti dans le Buckinghamshire ce matin. Il a des affaires à régler là-bas, mais son retour est prévu pour demain. »

Il écarta les bras pour embrasser son domaine et, m'adressant un large sourire qui semblait m'encourager à l'admirer autant que lui, claironna : « Nous y voilà ! »

La bibliothèque occupait la moitié du premier étage du bâtiment nord. Séparée de la chapelle par l'escalier, elle était légèrement plus petite mais, comme elle, bénéficiait d'une charpente apparente et d'un sol couvert de jonc. Son aménagement datait du siècle précédent. Les étudiants devaient se tenir debout derrière de longs pupitres en bois sur lesquels ils posaient pour les étudier les immenses livres manuscrits, reliés par des chaînes à une barre en cuivre qui courait sur toute la longueur de la pièce. Il y avait quatre de ces pupitres de chaque côté de la bibliothèque, séparés par les fenêtres. Des bancs étaient également disposés contre deux des murs opposés, ainsi

qu'une table à écriture près d'une fenêtre donnant sur la cour. Godwyn s'en approcha à grands pas et déposa avec précaution ses clés à côté d'un encrier avant de se tourner vers moi pour récupérer sa chandelle.

« À quels livres vous intéressez-vous en particulier, docteur Bruno ? Ou préférez-vous que nous commencions par les trésors inestimables en notre possession ? »

Tout en me posant cette question, il s'affairait à allumer une à une les chandelles fixées aux murs, près des pupitres et dans les niches entre les fenêtres.

« Ce n'est pas là toute votre collection ? demandai-je en désignant les livres enchaînés aux lutrins.

— Oh, grands dieux, non ! Nous n'attachons que les livres les plus anciens, par peur des vols, et ceux dont les élèves se servent le plus fréquemment. Ce sont pour l'essentiel des œuvres de théologie scolastique auxquelles nous tenons beaucoup car elles font partie du legs de notre premier donateur.

— Dean Flemyng, après ses voyages en Italie… Et où gardez-vous les livres interdits ? »

Godwyn blêmit et me fixa, un pli inquiet lui barrant le front. Il avait presque l'air effrayé.

« Mais nous ne conservons aucun livre interdit ici, docteur Bruno ! Que voulez-vous dire ?

— Allons, maître Godwyn, l'amadouai-je. Toutes les bibliothèques universitaires que j'ai connues gardent certains livres à l'abri des regards inquisiteurs des élèves. Des livres que seuls les professeurs sont aptes à comprendre. »

Le soulagement de Godwyn était visible.

« Ah ! Oui, bien sûr. Il y a un certain nombre d'ouvrages qui ne sont disponibles que pour les professeurs. Ils les empruntent et les lisent dans leur chambre. Nous les gardons dans des coffres, à l'intérieur de cette pièce. »

Il s'était approché d'une porte derrière la table, qu'il ouvrit en grand pour révéler une petite réserve attenante à la bibliothèque. Bien qu'il y fît très sombre, je distinguai à la lueur des chandelles de grands coffres alignés contre un mur.

« J'ai cru un instant que vous faisiez référence à des livres hérétiques, ajouta-t-il avec un rire nerveux.

— Non, non. Les agents de la reine les ont supprimés de la réserve il y a des années, d'après ce que j'ai compris. »

Il hocha la tête avec tristesse.

« Il y a eu une grande mise à l'index en 1569. Tout ce qui avait survécu aux précédentes opérations de ce genre menées par le père de Sa Majesté, puis par son frère et sa sœur, a disparu de notre fonds. Des livres qui, de vous à moi, docteur Bruno, n'étaient pas plus hérétiques que d'autres. Mais après la résurgence catholique durant le règne de Marie la Sanglante, l'université était suspecte et les collèges ont dû se débarrasser de tout ce qui de près ou de loin pouvait paraître entaché d'hétérodoxie. Notre collection en a été particulièrement entamée, je le crains.

— La notion même d'hérésie change chaque fois que le trône se trouve un nouvel occupant, dis-je, conciliant. Mais qu'est-il advenu des livres considérés comme dangereux ? »

Il me regarda avec perplexité, donnant l'impression de ne s'être jamais posé la question auparavant.

« Je suppose qu'on les a brûlés. En revanche, si tel est le cas, cela n'a pas eu lieu en public. Je doute que quiconque eut pu les vendre après leur mise à l'index. Je n'étais qu'élève à l'époque, je transpirais sur mon grec en évitant de penser aux filles. » Un sourire éclaira son visage comme il revoyait défiler sa jeunesse. « Cela étant, même si je n'étais pas très au fait des menées de la commission, je me souviendrais d'un autodafé de livres. Vous devriez demander à William Bernard, il était bibliothécaire à ce moment-là.

— Vraiment ? »

C'était une information d'importance, et je m'étonnai que l'intéressé ne m'en ait pas fait part lors de notre discussion sur ce sujet à la table du recteur. Soudain, une idée me frappa. Se pouvait-il que l'irascible vieillard ait caché quelque part des livres jugés trop dangereux pour les esprits des jeunes gens destinés à prendre en main l'avenir de l'Angleterre ? Et y avait-il la moindre chance que parmi ses acquisitions auprès d'un certain libraire florentin au siècle dernier, Dean Flemyng ait acheté un manuscrit dont il n'ait pas mesuré toute la valeur,

mais dont William Bernard s'était employé à réfuter l'existence avec une vigueur pour le moins inhabituelle ?

Je m'efforçai de ne pas trahir mon agitation intérieure. Il était sans doute vain d'espérer que le manuscrit que je recherchais était ici, mais ce n'était pas du domaine de l'impossible. Si quelqu'un était au courant de l'existence d'un livre grec non catalogué ayant fait partie du legs de Flemyng, c'était Bernard. Personne ne vivait au collège depuis plus longtemps que lui, il lisait le grec et n'avait pu manquer de comprendre ce qu'il avait entre les mains, s'il l'avait découvert. La difficulté était de le convaincre de se confier à un étranger. Il était aussi rusé qu'un renard et me trouvait déjà suspect à cause de mon apparent refus de me plier à une religion.

Godwyn finit d'allumer les bougies et se retourna vers moi en frappant dans ses mains. Sa tension était palpable.

« Voulez-vous voir notre copie du *De officiis* de Cicéron, que Dean Flemyng a exécutée de sa propre main ? me proposa-t-il en désignant l'un des pupitres à l'autre bout. J'ai allumé les bougies car certains élèves aiment passer le dimanche à étudier dans le calme. Ils n'ont pas le droit d'emporter des livres dans leurs chambres, vous comprenez.

— Par hasard, avez-vous un exemplaire du livre de maître Foxe dans votre collection ? demandai-je d'un air aussi détaché que possible.

— *Les Actes et monuments* ? Oui, j'ai l'édition de 1570, la seconde, mais il se peut que quelqu'un l'ait empruntée. Vous vouliez la consulter ?

— Oui. Après le sermon du recteur, j'étais curieux d'en lire quelques passages.

— Bien entendu, répondit-il d'une voix dubitative. Cependant, j'ai peur que vous ne trouviez pas Foxe très tendre avec vos coreligionnaires. Et je dois vous demander de le consulter ici, à la bibliothèque. Seuls les professeurs ont le droit d'emprunter les livres, vous comprenez. Ainsi, nous avons des garanties au cas où ils reviendraient en mauvais état.

— Les livres ou les professeurs ? »

Godwyn rit poliment et me conduisit vers l'un des coffres en bois de la réserve. Alors qu'il s'agenouillait pour prendre une

pile de volumes, je remarquai dans un coin un coffre plus petit et fermé par un cadenas. Godwyn déposa soigneusement les livres par terre, puis il replongea les mains dans le coffre et en tira un gros ouvrage relié en tissu qu'il me tendit.

« J'en ai vu un exemplaire dans une bibliothèque à Paris, dis-je en tournant le livre dans mes mains, mais je ne l'ai pas lu en détail. Le sermon du recteur m'a ouvert l'appétit. Et l'histoire d'Ignace… Fait-elle également partie des récits des premiers martyres ?

— En effet, répondit-il en me dévisageant avec curiosité. Les dix premières persécutions perpétrées par les Romains figurent toutes dans le premier livre. »

Au même moment, la porte s'ouvrit et les flammes des bougies vacillèrent au-dessus des pupitres. Le petit rouquin qui avait rangé la chapelle entra et se racla la gorge avec nervosité.

« Maître Godwyn ? Le recteur Underhill souhaite s'entretenir avec vous, si vous avez un moment. »

Godwyn me jeta un regard inquiet, puis se retourna vers le garçon.

« Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous abandonne une minute, docteur Bruno ? Je n'ai pas de souci à me faire, vous ne volerez pas de livres… »

Son petit rire sonna faux. De la main, je lui fis signe qu'il pouvait me laisser. J'étais pressé d'examiner le Foxe.

« Vos livres seront en sécurité avec moi, maître Godwyn.

— Puis-je vous demander de rester ici jusqu'à mon retour, dans ce cas ? La bibliothèque ne doit pas demeurer ouverte sans personne pour la garder. »

Je lui assurai que je préférais perdre la vie plutôt que de trahir sa confiance et, avec un dernier regard angoissé par-dessus son épaule, il se décida à suivre le garçon.

Je m'installai au bureau de Godwyn et feuilletais le volume de Foxe lorsque je m'aperçus qu'il avait oublié son trousseau de clés sur la table. Une idée me vint. Après un coup d'œil à la porte, j'attrapai les clés et en découvris une plus petite que les autres, peut-être de la taille d'un cadenas. J'allai dans la réserve et m'agenouillai devant le coffre. À ma grande surprise, la serrure tourna sans difficulté. À l'intérieur se trouvait une robe

universitaire noire, roulée en boule afin de dissimuler des livres. Je pris en main le volume placé sur le dessus. Sa reliure en chamois était usée et paraissait s'effriter sous les doigts, les coins étaient abîmés, mais sa page de titre me coupa littéralement le souffle et me fit instinctivement vérifier que j'étais bien seul.

C'était un exemplaire des *Decem Rationes* d'Edmund Campion, et la marque de l'imprimeur indiquait qu'il venait de Reims. Il ne faisait pas le moindre doute que cette défense hardie de la foi catholique par un jésuite exécuté était interdite en Angleterre, et donc à Oxford. Dans le coffre, je découvris d'autres textes et pamphlets, tous également condamnés par les autorités anglaises, nés sous la plume d'auteurs tels que Robert Persons, William Allen et autres écrivains catholiques. J'en feuilletai certains pendant un petit moment, le cœur battant, jusqu'à ce que le craquement d'une poutre dans la bibliothèque me fasse sursauter et me rappelle que Godwyn n'allait pas tarder à revenir. Je fouillai rapidement jusqu'au fond du coffre mais ne trouvai pas trace d'un ouvrage en grec. Après avoir remis les livres et la robe en place, je refermai le coffre à la hâte et rapportai les clés.

Puis je m'assis derrière le bureau et me concentrai sur le Foxe en tournant les pages à la recherche de l'histoire d'Ignace. La tâche n'était pas bien difficile et en effet, à la page quarante-six, comme je m'y attendais, deux lignes avaient été découpées avec minutie, le reste du texte n'étant pas abîmé. Seule manquait la partie qu'on avait glissée sous ma porte. L'incision avait été si précise qu'on avait dû employer un couteau de relieur ou un instrument similaire pour la pratiquer. Ou bien un canif, pensai-je subitement en apercevant la plume et l'encrier de Godwyn sur le bureau devant moi. Mais ça ne permettait pas de réduire le champ des recherches : tous les élèves du collège devaient en posséder un.

Le loquet joua doucement et Godwyn réapparut. Il ferma derrière lui en secouant la tête.

« Je suis navré de vous avoir abandonné, docteur Bruno. Le recteur Underhill souhaitait décider quels livres de Roger

Mercer reviendraient à la bibliothèque. Avez-vous trouvé ce que vous vouliez ? me demanda-t-il aimablement.

— J'ai bien peur que les rats n'en aient après vos livres, maître Godwyn », dis-je en lui faisant signe de s'approcher et en tournant le livre pour lui montrer la page quarante-six.

Son regard passa plusieurs fois du livre à moi et son visage exprima bientôt la plus complète indignation.

« Mais qui ferait une chose pareille ? s'exclama-t-il. Comment le saviez-vous ?

— Quelqu'un a glissé les lignes qui manquent sous ma porte la nuit dernière.

— Mais… pourquoi ? »

Godwyn me fixait toujours avec l'air de penser que j'avais perdu la tête.

« Regardez de quel passage il s'agit », lui dis-je.

Il leva le livre contre son nez et lut quelques instants. Lorsque ses yeux revinrent se poser sur moi, il paraissait dérouté.

« Ignace… murmura-t-il. "Je suis le froment de Dieu"… J'ai oublié les mots exacts mais c'est le passage manquant, n'est-ce pas ? Quelque chose à propos de la dent des bêtes sauvages. »

J'opinai sombrement. Il regarda de nouveau le livre et expira longuement, prenant le temps de réfléchir à ce qu'il allait dire.

« Ah ! Vous croyez que c'est une référence à la mort de ce pauvre Roger ?

— Je pense que c'est la conclusion à laquelle on veut me pousser, oui. »

Il ferma le livre et son front se creusa de rides profondes.

« Pourquoi vous, docteur Bruno, si je peux me permettre ? »

J'hésitai à révéler tout ce que je savais.

« J'ai été parmi les premiers à arriver au jardin hier matin, quand le docteur Mercer a été attaqué par ce chien, dis-je en baissant la voix à la limite de l'audible. Après avoir examiné la scène, j'ai suggéré que sa mort n'était peut-être pas accidentelle. »

Les yeux de Godwyn s'arrondirent tellement que ses sourcils menacèrent de disparaître.

« Mais… Ils ont dit que le portail était ouvert… Le chien errant a fait irruption…

— Mon hypothèse n'était pas partagée par vos collègues. Pourtant, il semble que quelqu'un veuille renforcer ma conviction que sa mort était préméditée. »

Godwyn scruta le livre qu'il tenait entre les mains. Il n'aurait pas eu l'air plus incrédule si l'ouvrage s'était mis à parler.

« Vous pensez que quelqu'un tente de vous convaincre que Roger a été *martyrisé* ? demanda-t-il finalement.

— Je ne sais pas, répondis-je. On veut me faire remarquer la similarité des deux morts, mais pourquoi faudrait-il considérer le docteur Mercer comme un martyr ? »

La question resta en suspens un moment, puis il secoua la tête avec énergie.

« Je n'arrive pas à réfléchir correctement.

— Qui a accès aux livres de la réserve ? lui demandai-je.

— Eh bien, tous les professeurs ont la clé de la bibliothèque, mais ils ne sont pas censés emprunter les livres sans m'en faire part et signer le registre. Les étudiants ne peuvent entrer dans la bibliothèque qu'en ma présence, afin que je puisse les garder à l'œil, mais… Eh bien, disons que je ne suis pas toujours aussi scrupuleux que je le devrais sur ce point. » Une ombre de culpabilité passa fugacement sur son visage. « Si je dois m'absenter un court instant et qu'il y ait quelques étudiants plongés en pleine étude, je ne les force pas à sortir. Ce n'est pas comme s'ils pouvaient facilement voler un livre. En fait, je leur fais plutôt confiance pour surveiller la bibliothèque.

— On dirait pourtant que quelqu'un en a abusé. »

Le visage de Godwyn se ferma. Il se représentait maintenant la gravité de l'infraction commise contre la propriété du collège.

« Mais j'ai été présent à la bibliothèque jusqu'à cinq heures moins le quart hier après-midi. Ensuite, j'ai fermé à clé et je suis parti à la disputation, en même temps que les étudiants qui se trouvaient là.

— Et vous n'avez pas laissé la bibliothèque sans surveillance auparavant ?

— Avec toutes ces questions, docteur Bruno, on finirait par croire que vous avez été magistrat, remarqua-t-il avec un

sourire méfiant. Il se peut que je sois allé me soulager à un moment, je suis incapable de m'en souvenir, mais mon absence n'aurait pas duré assez longtemps pour que quelqu'un puisse découper ces deux lignes de façon aussi impeccable. Ç'a été exécuté avec soin, celui qui a fait ça n'était pas pressé, il ne risquait pas d'être surpris à tout moment.

— C'est exact, admis-je. Et personne n'aurait pu entrer pendant que vous étiez à la disputation ?

— Eh bien, comme je vous l'ai dit, les professeurs ont la clé, mais ils étaient tous là-bas. »

Tous sauf James Coverdale, pensai-je. Cependant, il faisait plutôt partie de ceux qui voulaient me voir abandonner la théorie du meurtre.

« Personne d'autre n'a la clé ?

— Seulement le recteur. Oh, et bien sûr… »

Il hésita un instant et son attitude devint fuyante.

« Qui ? insistai-je.

— M^lle^ Sophia se sert parfois de la clé de son père, lâcha-t-il en se mordant le poing. Elle s'imagine qu'elle peut étudier aussi bien que n'importe quel élève et il l'y encourage. Je pense que c'est lié à la perte de son fils. Bien sûr, c'est à lui d'en décider, mais sauf votre respect, je ne laisserais pas une telle liberté à ma fille, si j'en avais une. L'esprit des femmes n'est pas fait pour apprendre et j'avoue que je crains pour sa santé. Néanmoins, je lui suis reconnaissant de ne l'autoriser à venir qu'à des heures où il est peu probable qu'elle croise des élèves. Sinon, ils deviennent pires que des chiens en rut, docteur Bruno, et je ne veux pas que des scènes de ce genre aient lieu dans ma bibliothèque. Avec cette clé, au moins, elle peut entrer quand les étudiants assistent à leurs cours.

— Vient-elle à la bibliothèque quand vous n'êtes pas là pour la surveiller ?

— Oh, j'imagine, répondit Godwyn d'un air impuissant. Si son père le lui permet, je peux difficilement m'y opposer. D'ailleurs, elle ne risque pas de voler des livres. »

Non, pensai-je, mais elle pouvait avoir utilisé la clé pour entrer la veille, sachant que tout le collège se trouverait à Divinity School pendant une heure. Elle n'avait pas trahi la

moindre surprise lorsque je lui avais répété la citation la veille au soir, mais ce n'était pas en soi une preuve d'innocence. Cependant, pourquoi diable Sophia m'aurait-elle contacté anonymement pour feindre ensuite l'ignorance alors que nous avions l'occasion de discuter ? La personne qui m'avait écrit avait visiblement à cœur de ne pas être identifiée comme la source de l'information, si étrange que ce fût. Peut-être Sophia savait-elle quelque chose à propos d'un membre du collège mais qu'elle ne pouvait pas ouvertement le dénoncer. Peut-être cela concernait-il directement son père.

« Merci, maître Godwyn, dis-je en me levant pour prendre congé.

— Oh, mais je ne vous ai pas encore montré notre manuscrit enluminé des lettres de saint Cyprien que Dean Flemyng a aussi rapporté de Florence. »

Il avait l'air déçu. Je lui fis mes excuses en me disant que ses grands yeux mélancoliques lui donnaient un air de candeur désarmante. Mais je savais dorénavant que Godwyn était aussi un homme qui cachait ses propres secrets, et je me fis cette réflexion que je ne devais plus me fier à aucun d'entre eux, quel que fut le visage qu'il montrait au monde ou à moi. Comme me l'avait clairement fait remarquer William Bernard le premier soir, personne à Oxford n'était vraiment ce qu'il avait l'air d'être.

CHAPITRE 9

Tout en essayant de rassembler mes pensées, je descendis dans la cour égayée par les premiers maigres rayons de soleil que j'avais vus depuis mon départ de Londres. Des traînées nuageuses flottaient encore dans le ciel, mais la pluie qui était tombée presque sans interruption les trois derniers jours semblait momentanément éloignée. En haut de sa tour, l'horloge indiquait huit heures et demie légèrement passées. Dans le collège régnait un calme inquiétant.

Je m'arrêtai pour regarder les fenêtres des appartements du recteur en me demandant lesquelles donnaient sur la chambre de Sophia et comment je pourrais faire en sorte de la revoir ce jour-là, en dépit de l'interdiction formelle de son père. Je me souvins alors que j'avais promis à Sidney de l'accompagner chasser avec le palatin Laski dans la forêt de Shotover. Je maudis cette promesse faite à contrecœur. Il fallait maintenant que j'aille à Christ Church m'excuser en personne auprès de Sidney. Il serait en colère, je le savais, et j'avais de la compassion pour lui qui allait chevaucher avec le Polonais de l'aube au crépuscule. Mais même lorsque je n'avais pas l'esprit préoccupé par la traque d'un meurtrier, je constituais un fardeau pour n'importe quelle partie de chasse : mes talents pour cet exercice étaient nuls et je n'avais pas eu comme lui l'occasion d'apprendre dès ma jeunesse. Sidney pourrait profiter de sa sortie pour obtenir les renseignements nécessaires à propos des chiens de chasse. Quant à moi, je ferais des progrès plus substantiels en restant en ville. Il y avait deux personnes dont j'avais absolument besoin de gagner la confiance : Thomas Allen et William Bernard. Tous deux, je le subodorais, connaissaient au moins un peu les réseaux catholiques d'Oxford, lesquels avaient peut-être un lien avec la mort de Mercer. Bien entendu, s'ils étaient en contact avec eux, je n'ignorais pas qu'ils ne l'admettraient pas volontiers.

Pour l'heure, je décidai de retourner à ma chambre où je me lavai à l'eau froide, puisque les collèges d'Oxford ne semblaient pas disposer de bains publics. Je me promis aussi de demander à Cobbett que le barbier vienne me tailler la barbe et que la lingère s'occupe de mes chemises, maintenant que j'étais certain d'être encore là pour au moins trois jours. Mon estomac gargouilla bruyamment pendant que je m'habillais ; la faim me tenaillait depuis le début de ma toilette. Je pris la bourse de Walsingham au fond de mon sac de voyage, l'attachai à ma ceinture et décidai d'aller voir en ville s'il y avait un endroit qui servait à manger à cette heure un dimanche.

La cour était toujours vide lorsque j'arrivai au bas de l'escalier. Le silence paraissait presque irréel. Apparemment, les élèves se faisaient discrets le dimanche. J'allais me diriger vers la grille quand j'aperçus Norris qui arrivait à son tour par l'escalier du bâtiment ouest, un sac en cuir passé sur l'épaule. Je reculai instinctivement d'un pas pour me cacher dans l'ombre. Je ne souhaitais pas me relancer avec lui dans un débat sur ce qu'il fallait dire ou pas pendant l'enquête. Il était habillé tout de noir, mais malgré la distance je vis qu'il portait un pourpoint et des chausses en satin, ainsi qu'une courte cape de velours qui scintillait dans la clarté du jour. Il balaya rapidement la cour du regard sans m'apercevoir, puis partit d'un bon pas vers la sortie. Quelque chose dans sa hâte attira mon attention. Je me souvins qu'il avait décliné l'invitation de Sidney à prendre part à la chasse, et je me demandai quel autre engagement pouvait être plus attrayant aux yeux d'un jeune homme. Je me dis qu'il serait amusant de le suivre, puisque de toute façon j'avais prévu de me rendre en ville. Après les expéditions nocturnes qu'il m'avait avouées et la rumeur sur ses préférences, j'espérais à moitié le surprendre dans une situation illicite et confirmer la théorie de Lawrence Weston. Ensuite, si l'occasion propice se présentait, je pourrais faire éclater la vérité et éloigner Sophia de lui une fois pour toutes. Bien entendu, il me faudrait d'abord acquérir la certitude qu'il était bien l'homme dont elle s'était vainement entichée.

Je lui laissai prendre un peu d'avance pour qu'il ne me remarque pas derrière lui. Puis je saluai Cobbett par sa petite

fenêtre et franchis discrètement le portail de St Mildred Lane. Norris était déjà à bonne distance, il marchait à grandes enjambées vers le nord, en direction de Jesus College. Collé à l'enceinte d'Exeter College, je courais à moitié pour suivre le rythme de ses longues foulées, mais en faisant attention à ce que ma démarche reste naturelle au cas où il se serait retourné et m'aurait aperçu.

La rue était boueuse à cause de la pluie des jours passés et Norris faisait de petits sauts pour éviter les flaques. À un moment, il s'arrêta pour nettoyer d'un geste irrité une éclaboussure sur ses bottes de cuir. Au croisement de St Mildred et Sommer Lane, il prit à droite sans hésiter. Je laissai passer quelques secondes avant de le suivre dans l'ombre des murs de la vieille ville dont la masse s'élevait autour de moi comme une forteresse. Les rues étaient pratiquement désertes, hormis un ou deux couples bien mis qui se rendaient sans doute dans l'une des nombreuses églises de la ville. Les cloches sonnaient quelque part au loin, annonçant le service.

Mon homme se déplaçait à vive allure, il avait sans doute hâte de retrouver quelqu'un, mais il n'y avait rien de suspect dans sa démarche, rien qui suggérât que sa destination sortait de l'ordinaire ou qu'il préférait ne pas être vu. Malgré sa taille, le sac qu'il portait n'avait pas l'air lourd. Je réprimai un frisson en contournant Divinity School et droit devant nous, face à l'entrée d'une rue dont le panneau indiquait CATTE STREET, il s'engouffra dans une poterne courant sous les remparts, près d'une petite chapelle. Je commençais à trouver ma poursuite un peu stupide.

De l'autre côté de l'enceinte s'étirait une rue bordée de maisons basses et décrépites, avec de grands lopins de terre et des jardins mal entretenus qui s'étiraient plus loin que l'œil ne portait. Les roues et les sabots avaient creusé des ornières. Je vis Norris traverser, le sac oscillant dans son dos, et longer à droite des habitations plus misérables qui s'enfonçaient dans la campagne. Il était plus difficile de se cacher ici, et je laissai s'accroître la distance entre nous. Je m'arrangeais pour rester le long des remparts, mais si Norris tournait la tête, il me serait impossible de dissimuler ma présence. Au bout d'environ dix

minutes, il tourna à gauche et s'engagea dans une large voie entourée de jardins et de champs. Obligé maintenant de quitter les abords de l'enceinte, je faillis faire demi-tour mais ma curiosité était piquée. Il n'y avait presque pas de bâtiments dans les environs, mis à part au loin une petite église apparemment désaffectée. Norris en fit le tour et je découvris un impressionnant corps de ferme en pierre, de trois étages, le toit percé de lucarnes. La propriété était fermée par un grand mur d'enceinte. Caché au coin de l'église, je regardai Norris approcher d'un portail sur le côté de la maison. Il attendit un moment, puis quelqu'un que je ne pus distinguer le fit entrer.

Je n'avais plus rien à faire sinon rebrousser chemin tout en me reprochant ce périple inutile. J'avoue que j'aurais été ravi de voir Norris retrouver un amant, mais il n'y avait strictement rien à retenir de ce qui venait de se passer : il fallait s'attendre qu'un jeune homme riche soit reçu dans les grandes familles d'Oxford, et la ferme semblait appartenir à des gens fortunés. Je n'avais rien appris de valable. Cependant, alors que je repartais à travers champs en flânant, profitant de l'odeur de la terre humide et de la campagne qui m'entourait, je me souvins que, d'après Lawrence Weston, Norris avait un cheval en dehors de la ville. Il était sans doute parti le chercher pour une promenade ou une course. Je me sentais chanceux de n'avoir pas été surpris à le suivre ; j'aurais eu les pires difficultés du monde à justifier ma bêtise.

En attendant, j'appréciais les fragrances que la pluie avait fait naître dans la campagne et la sensation de liberté que me procurait la nature après la promiscuité oppressante de Lincoln College, avec toutes ces intrigues et cette malfaisance qui avaient d'une manière ou d'une autre précipité le sort funeste de Roger Mercer. Je n'étais pas pressé de retrouver la cour fermée et ses fenêtres semblables à de petits yeux hostiles observant mes moindres mouvements. Je décidai donc de longer les remparts de la ville par l'extérieur et d'en apprendre un peu plus sur le lieu où je me trouvais tout en cherchant une taverne où manger.

J'étais presque à hauteur de la vieille église St Mary Magdalen, à côté d'un bâtiment branlant qui semblait avoir

autrefois abrité une auberge, lorsqu'une soudaine rafale de vent balaya la rue et agita les arbres en fleur. Un grincement au-dessus de moi me fit sursauter ; je levai les yeux et découvris une enseigne se balançant sur ses gonds rouillés, qui paraissaient près de lâcher. Je ne pus réprimer un petit cri. Bien que la peinture fût écaillée et que le dessin eût pratiquement disparu, le panneau arborait une roue à rayons identique au symbole que je connaissais par le calendrier de Roger Mercer et la carte astrale qu'on avait glissée sous ma porte.

Je ne m'attendais pas que la porte s'ouvrît tant l'endroit avait l'air en piteux état, mais la poignée tourna en geignant et je pénétrai dans une pièce basse de plafond qui sentait le moisi, meublée de quelques tables et de bancs. Une odeur puissante flottait dans l'air. La cheminée qui occupait un mur était remplie de cendres froides et les quelques clients présents conversaient à voix basse, penchés sur leurs pots de bière comme s'ils étaient à moitié honteux de se trouver dans un tel endroit. Les inconnus n'étaient pas forcément les bienvenus ici. Mon cœur s'emballa. Je fermai doucement derrière moi et m'assis à une table dans un coin sombre, conscient que mon irruption avait attiré l'attention de tout le monde. Je balayai discrètement l'assemblée des yeux et, mon regard tombant sur quatre hommes qui me fixaient en murmurant entre eux, je reconnus l'homme mutilé, celui auquel manquaient les oreilles et qui m'avait observé la veille devant Divinity School, juste avant la disputation. Un homme que James Coverdale avait lui aussi reconnu. « Personne d'important », selon ses propres termes. L'homme n'écoutait plus le conciliabule de ses amis, il se contentait de me fixer sans ciller de ce même regard froid et insolent, presque familier. Je ne le soutins pas très longtemps et me fis la réflexion que ses yeux étaient aussi frappants que son visage, d'un bleu si pâle qu'ils semblaient éclairés de l'intérieur, à la manière des jeux de lumière sur la baie de Naples.

Son regard était si intimidant que je baissai les yeux, désireux d'éviter toute confrontation. Il était clair que ce n'était pas le genre d'endroit où un étranger peut venir se désaltérer tranquillement sans susciter une réaction certes muette, mais

néanmoins palpable. Quand je relevai la tête, une femme corpulente d'environ quarante ans, un tablier sale noué à la taille, se tenait devant moi, les bras croisés. Elle avait une mâchoire proéminente, des cheveux grisonnants et semblait se demander ce que je fichais là.

« Messire désire ?

— Un pot de bière ? »

Elle hocha la tête et resta là à me scruter.

« Votre visage me dit rien, messire. Qu'est-ce donc qui vous amène à *La Roue de Catherine* ?

— J'avais faim. J'ai vu votre enseigne et je suis entré pour manger. »

Elle fronça les sourcils.

« Z'êtes pas d'ici, à ce que j'entends.

— Je suis né en Italie », expliquai-je en la dévisageant sans détour.

Elle se passa la langue sur les lèvres en enregistrant l'information.

« Ami du pape ?

— Pas personnellement », répondis-je.

Elle se détendit enfin et une esquisse de sourire apparut même au coin de ses lèvres.

« Vous voyez ce que j'veux dire, messire.

— Est-ce que ma réponse déterminera si oui ou non vous m'apporterez de la bière ?

— Je ne laisse entrer ici que des gens convenables, messire. »

Je regardai autour de nous ; difficile d'imaginer pire ramassis de poivrots. J'avais le souvenir des auberges que j'avais été forcé de fréquenter après m'être échappé de San Domenico.

« J'ai été élevé dans la foi catholique, avouai-je sans fioritures. Je ne sais pas si ça fait de moi quelqu'un de convenable, mais je promets que ça n'affecte en rien le contenu de ma bourse. »

Elle se rendit à cet argument et fit demi-tour avant de se raviser.

« Comment vous vous appelez ? me demanda-t-elle.

— Filippo », répondis-je du tac au tac.

J'étais surpris de la facilité avec laquelle ce prénom m'était venu, par pur réflexe. Sans doute une réminiscence de mes années de fuite, quand je voyageais sous mon nom de naissance, sachant que porter ma propre identité me serait fatal. Ici, dans cette taverne sinistre où j'étais cerné par les rumeurs et les regards en coin, l'instinct m'avait soufflé d'user une fois encore de cette précaution.

« Filippo il Nalo. »

La tenancière parut satisfaite. Elle hocha la tête, décroisa les bras et pencha légèrement son buste en avant, mouvement qui pouvait passer pour une révérence.

« Joan Kenney, à votre service. Voulez-vous manger, messire ?

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Potage. »

J'étais depuis assez longtemps en Angleterre pour savoir qu'un potage était en réalité une épaisse concoction obtenue en mélangeant des flocons d'avoine à du jus de cuisson, soit une mixture qu'on aurait plutôt dû servir au bétail mais que les Anglais semblaient trouver indispensable à un bon repas.

« Pas de viande ? demandai-je contre tout espoir. On est dimanche.

— Nous avons du potage, messire. C'est à prendre ou à laisser. »

J'acceptai de mauvais gré.

« Humphrey ! » appela-t-elle.

Quelques instants plus tard, une porte s'ouvrit et un jeune homme aux cheveux bouclés apparut, un torchon crasseux à la main. Alors qu'il mesurait près d'un mètre soixante-dix et devait avoir la vingtaine, son regard passa de la tenancière à moi avec cet air ahuri des enfants qui veulent plaire à tout prix. J'en déduisis qu'il devait être lent d'esprit.

« Va vite chercher du potage et un pot de bière pour le maître Nerlarno. Et n'essaie pas de lui tenir le crachoir avec tes sornettes ! »

Humphrey hocha la tête de bas en haut. Là encore, le geste était exagéré comme ceux des enfants et il tordait le chiffon entre ses mains en la regardant fixement.

« Il est gallois », précisa sombrement la tenancière, jugeant que c'était une explication suffisante.

Pendant que le garçon filait en cuisine, la femme traversa la pièce jusqu'à la table de l'homme sans oreilles, à qui elle murmura quelque chose. Celui-ci pencha la tête et acquiesça tranquillement sans détacher ses yeux de moi.

Humphrey revint aussitôt avec un bol rempli d'un gruau tiède et compact qu'il renversa à demi en le posant, ainsi qu'un pot de bière en bois couvert d'une pellicule de graisse, après quoi il resta debout près de la table à me regarder avec un grand sourire.

« Merci », finis-je par dire.

Comme il ne partait toujours pas, je me demandai si je n'étais pas censé lui donner un pourboire.

« Vous venez d'Italie ? me demanda-t-il d'une voix de crécelle en s'accroupissant près de moi.

— C'est exact », convins-je en remuant le contenu du bol avec un morceau de pain.

On aurait dit que tout avait déjà durci.

« Dites quelque chose en italien, alors », me fit Humphrey.

Il me mettait au défi de l'impressionner comme un enfant face à un magicien. Je réfléchis un instant.

« *Non darei questo cibo nemmeno al mio cane* », déclarai-je en lui souriant.

Il était aussi émerveillé que si j'eusse fait apparaître une pièce et un grand sourire rayonna sur son visage.

« Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Oh… C'est difficile à traduire directement. C'était un compliment pour cette nourriture délicieuse. »

Il s'approcha tout près de moi et je sentis son souffle me chatouiller l'oreille. Son haleine empestait l'oignon.

« Je ne connais pas l'italien, murmura-t-il, mais le latin.

— C'est très bien », dis-je gentiment.

Je m'attendais à du charabia sans queue ni tête, car il me semblait impossible qu'un commis simple d'esprit eût vraiment appris le latin.

« *Ora pro nobis* », me susurra-t-il au creux de l'oreille, puis il recula pour me regarder, fier de lui et quêtant mon admiration.

Je m'efforçai de ne rien laisser paraître de ma surprise. Toutes les questions qui se bousculaient dans mon esprit commençaient peu à peu à se démêler.

« Félicitations, Humphrey. Tu connais d'autres phrases ? »

Radieux, il se préparait à poursuivre mais la voix stridente de la tenancière l'en dissuada.

« Humphrey Pritchard ! Je t'ai pas dit de le laisser tranquille ? T'as pas du travail qui t'attend ? Il a aucune envie d'entendre tes idioties. Laisse-le profiter de son repas en paix. »

Tout en prononçant ces mots d'un optimisme outrancier, elle arriva jusqu'à Humphrey, qu'elle prit doucement par le cou en le dirigeant vers la cuisine. Bien qu'il fît deux fois sa taille, la culpabilité envahit son visage et il se laissa faire, son grand corps misérablement plié en deux.

La tenancière s'essuya les mains sur son tablier et me fit un sourire forcé.

« Il ne disait rien, euh… de déplacé, j'espère ? »

Je perçus une pointe d'inquiétude dans sa voix.

« Pas du tout, dis-je. Il me demandait seulement si la nourriture me convenait. »

Elle plissa le front.

« Et vous convient-elle ?

— C'est parfait, merci. »

Elle me regarda un moment avec l'air de vouloir ajouter quelque chose puis, après un bref salut, disparut dans la cuisine d'où m'arriva bientôt le bruit d'une dispute. Elle accablait le malheureux Humphrey, qui protestait en retour.

Le repas fut une affaire détestable. Je m'obligeai à faire passer autant de gruau que possible entre mes dents serrées, conscient tout du long d'être observé par l'homme sans oreilles et ses comparses. J'en vins à espérer qu'il se lèverait et viendrait me trouver, voire qu'il m'expliquerait pourquoi il me dévisageait avec autant d'intérêt, mais il resta sur son banc, se contentant de temps à autre de se pencher par-dessus la table pour glisser un mot à ses compagnons.

Je ne quittais pas mon assiette des yeux. Mon esprit rassemblait des indices épars. *Ora pro nobis*. Priez pour nous. Les mots à la fin de l'almanach de Roger Mercer. Une prière d'intercession, un fragment de l'Ave Maria ou des litanies des saints. Où donc un garçon sans instruction comme Humphrey aurait-il pu apprendre du latin en dehors des réponses de la messe ? De deux choses l'une, ou il avait entendu ces prières, ou bien il avait lui-même pris part à des messes célébrées selon la liturgie catholique. Était-ce en lien avec les gens qu'il fréquentait à la taverne ? Cela aurait expliqué pourquoi sa patronne cherchait à tout prix à éviter qu'il ne parle aux étrangers. Et pourquoi Roger avait-il noté cette même phrase ? Un mot de passe, peut-être, ou un signe de reconnaissance entre conjurés. *La Roue de Catherine* servait-elle de lieu de rencontre à des catholiques ? Était-ce cela que mon énigmatique correspondant de Lincoln College essayait de me faire découvrir ?

Je me rendis alors compte que pendant que j'étais perdu dans mes pensées, mes yeux étaient revenus se poser sur l'homme sans oreilles. Au même instant, comme si mon esprit l'avait animé, il se mit debout, brossa son pourpoint et appela la tenancière pour régler la note.

« Veuve Kenney, je vous quitte, annonça-t-il. Les affaires n'attendent pas, même le jour du Seigneur. »

Sa voix me surprit. C'était celle d'un homme instruit, et elle offrait un contraste étonnant avec son apparence de vulgaire criminel. Une fois de plus, je me réprimandai pour avoir jugé trop hâtivement un homme en fonction de ses manières ou de son allure. J'attendis que la porte se fût refermée derrière lui pour l'imiter. Si ma hâte à m'en aller éveilla les soupçons de la veuve Kenney, elle n'en montra rien. Je jetai quelques pièces sur la table, elle me remercia platement et je sortis. Dehors, je regardai des deux côtés de la rue en espérant que l'homme sans oreilles n'avait pas encore tourné.

J'eus de la chance. Il avait presque atteint le coin de la rue près de l'église. Je me plaquai contre le mur du bâtiment sur ma gauche en me disant que cette chasse était bien plus digne d'un

agent de Walsingham. L'intensité de la situation me plaisait, je sentais l'excitation m'échauffer les sangs.

L'homme traversa la route et entra en ville par la porte nord, près de l'église St Michael et de la prison de Bocado. Je le suivis à bonne distance dans Sommer Lane, puis il passa près d'Exeter College et derrière Divinity School. À un moment, j'eus l'impression d'être moi-même suivi et je fis volte-face, mais la poignée de gens dans la rue vaquaient à leurs affaires et ne prenaient pas garde à moi. Je m'intimai l'ordre de conserver mon sang-froid et gardai les yeux braqués sur l'homme sans oreilles.

Arrivé à proximité des collèges, il tourna à droite dans la venelle baptisée Catte Street, où les maisons à colombages étaient tassées les unes contre les autres et penchaient, la rendant donc obscure et boueuse en toutes circonstances. À voir la foison d'enseignes qui grinçaient devant les façades, il était évident qu'elle était vouée au commerce ; un examen plus attentif m'apprit que ces boutiques répondaient toutes aux besoins de la communauté universitaire : imprimeries, papeteries, tailleurs de robes ou de vêtements plus sophistiqués, ainsi qu'un grand nombre de libraires et de relieurs, tous fermés.

Ma proie ralentit, je fis de même, et soudain je vis arriver de l'autre côté de la rue un homme en robe noire d'enseignant et bonnet de velours. Il marchait d'un pas raide, tel un vieillard, chaque pas semblait lui coûter. L'homme sans oreilles s'arrêta devant une bâtisse crasseuse et le salua de la main. L'autre lui adressa un petit signe en retour. Je me cachai dans le renfoncement d'une porte. Il parvint à hauteur de la boutique et retira son chapeau en vérifiant qu'il n'y avait personne. Je reconnus immédiatement le docteur William Bernard. L'homme sans oreilles prit un trousseau de clés à sa ceinture et ouvrit l'entrée du local. Je me rencognai un peu plus encore lorsqu'il jeta un dernier coup d'œil dans la rue, puis il tint la porte ouverte au docteur avant d'entrer à sa suite. Je l'entendis tourner le verrou derrière eux. La boutique n'avait pas d'enseigne. Je sortis de ma cachette et m'approchai avec précaution, quoiqu'il parût impossible qu'on discernât ce qui se

passait dans la rue avec la saleté qui obscurcissait les vitres en losange de l'unique ouverture. Au-dessus du seuil, je lus, écrit sans ostentation mais avec art : R. JENKES, RELIURE ET PAPETERIE.

En me retournant pour partir, je percutai un homme de grande taille dont le visage était en partie dissimulé par un chapeau qu'il portait bas. Il faillit tomber.

« *Scusi* », dis-je instinctivement.

Il marmonna quelques mots d'excuse sans s'arrêter. En le voyant s'éloigner, je fus envahi par un certain malaise : comment se faisait-il que je ne l'aie pas remarqué plus tôt dans la rue ? Venait-il d'une des boutiques ? Cela semblait improbable, aucune n'était ouverte. Je me rappelai alors que j'avais cru qu'on me suivait juste avant d'entrer dans Catte Street. L'homme bifurqua dans une allée latérale sans regarder derrière lui. Je n'avais pratiquement rien vu de son visage, hormis sa barbe. Je n'arrivais pas à me souvenir si l'un des comparses de l'homme sans oreilles, à *La Roue de Catherine,* en portait une. De toute façon, je ne les avais pas observés d'assez près et ils me tournaient le dos. Pourquoi m'aurait-on suivi depuis la taverne ? me demandai-je. À moins que ma présence n'ait éveillé les soupçons, ou bien que je n'aie pas assez bien dissimulé mon intention de filer l'homme sans oreilles ?

Je remontai Catte Street jusqu'aux remparts de la ville. Mille questions se pressaient dans ma tête. Qui donc était l'homme sans oreilles, qui fréquentait aussi bien les bas-fonds que les éminents docteurs de Lincoln College ? S'il s'agissait bel et bien de Jenkes, cela expliquait ses liens avec les docteurs, mais il était curieux que Bernard choisisse de se rendre chez un relieur le dimanche. D'ailleurs, le vieil homme avait tout l'air de ne pas désirer être vu. Je ressassai tout ce que je savais ou que je devinais : *La Roue de Catherine* était peut-être un lieu de rendez-vous des papistes ; Bernard avait lui-même de la sympathie pour l'ancienne foi, comme il me l'avait démontré ; et l'homme qui unissait ces deux mondes faisait commerce de livres. Il n'y avait qu'une explication, qui avait la force de l'évidence. Je venais de tomber sur quelques-uns des hommes d'Oxford impliqués dans le trafic de livres bannis, trafic que

Walsingham avait évoqué avec tant d'irritation. Sauf que je ne l'avais pas repéré tout seul, me dis-je. Quelqu'un m'avait délibérément mis sur la piste, de façon détournée, et ce quelqu'un avait aussi fait en sorte que j'établisse le lien avec la mort de Roger Mercer. Il fallait que je trouve d'où venait cette information et pourquoi cette personne craignait tant de se dévoiler.

Je repassai devant Divinity School et tournai à gauche dans St Mildred Lane. La tour surplombant Lincoln College se dressait sur ma gauche, silhouette sinistre se découpant sur fond de ciel pâle. Après avoir franchi le portail, j'entendis qu'on toquait à la fenêtre de la loge du gardien. Je tournai la tête et vis Cobbett qui me faisait signe d'entrer.

« Quelqu'un vient d'demander après vous à l'instant, docteur Bruno, dit-il, la respiration sifflant aussi bruyamment que s'il avait couru pour m'apporter un message urgent. Un domestique de Christ Church, il voulait savoir si vous iriez chasser à Shotover cet après-midi. »

Je poussai un juron à mi-voix. Dans l'excitation de ma découverte, j'avais complètement oublié la promesse faite à Sidney et mon intention d'aller m'excuser en personne. Au moins maintenant, avec un peu de chance, j'arriverais trop tard pour me joindre à eux.

« Je n'irai pas, dis-je, moins pour Cobbett que pour moi. Je ferais mieux d'avertir mon ami.

— Pas la peine, dit Cobbett avec un sourire de connivence. J'me suis dit qu'vous aviez pas l'air du genre à chasser. Trop petit pour manier l'arc, si j'peux me permettre. »

Je le remerciai d'un signe de tête et me tournai pour repartir. Puis je me souvins du conseil de Sidney à propos des gardiens et de la mine d'informations qu'ils représentaient. La bière que nous avions achetée pour encourager Cobbett à parler librement attendait toujours dans ma chambre.

« Voudriez-vous boire un verre avec moi, Cobbett ? lui proposai-je.

— Ma foi, vous lisez dans mes pensées, docteur Bruno. »

Un sourire avide apparut sur son visage.

« J'me disais justement que j'avais le gosier à sec. Vous êtes un vrai sorcier.

— Pas du tout, je vous l'assure. Simplement, je reconnais un homme assoiffé quand j'en vois un. Je reviens dans une minute, lui annonçai-je avec un sourire.

— Oh, je risque pas d'bouger. »

Il se cala à son aise dans son fauteuil.

« J'vais juste vérifier si j'ai un gobelet propre. C'est que j'suis pas habitué à recevoir des invités, hein, Bess ? » ajouta-t-il en massant entre les oreilles la vieille chienne, qui lui répondit par un grognement rauque.

Lorsque je revins avec la bière, Cobbett ôta le bouchon sans perdre de temps et remplit généreusement deux gobelets en bois qu'il avait posés sur la table pour l'occasion. Je m'efforçai de ne pas trop regarder l'état de propreté de celui qu'il me tendait. Tout sourires, il me désigna un tabouret dans un coin de la pièce. Après quoi il porta le gobelet à sa bouche et dégusta une longue gorgée.

« Ah ! Une bonne bière et une bonne compagnie ! s'extasia-t-il. Mais j'sens que vous avez une question. Moi aussi, j'peux deviner les pensées, vous savez. »

Il me fit un clin d'œil. J'avais décidé qu'avec lui le mieux était de me comporter avec franchise ; les détours l'auraient rendu méfiant.

« Connaissez-vous un relieur de Catte Street qui s'appelle Jenkes ? » demandai-je.

Cobbett rejeta sa tête en arrière et partit d'un grand éclat de rire qui se mua comme d'habitude en une de ces quintes de toux qui me faisaient craindre pour sa santé. Quand ce fut terminé, il s'essuya jovialement la bouche du revers de la main.

« Sacrebleu, docteur Bruno, qu'est-ce qu'on vous a fait ! » Il en riait encore. « Vous arrivez à Oxford en compagnie des plus grands hommes de c'pays, et en quelques jours vous voilà d'mèche avec le brigand le plus célèbre de la ville ! Restez bien à l'écart de Rowland Jenkes, j'ai pas b'soin d'en dire plus.

— Comment cela, célèbre ? Un simple relieur ?

— Y a rien d'simple avec Rowland Jenkes. C'est un papiste et un sorcier.

— Vraiment ? »

J'étais tout ouïe désormais. Cobbett savait tenir son public en haleine.

« Avez-vous d'jà entendu parler des assises noires ? » demanda-t-il d'une voix lugubre.

Je répondis que non. Cobbett se pencha en avant avec l'air d'un vieux grand-père se préparant à raconter un conte terrifiant à de petits enfants.

« Alors… » Avant de commencer, insoucieux de mon impatience, il prit le temps de vider son gobelet et de se resservir. « Y a six ans, à l'été 1577 pour être précis, diablement chaud d'ailleurs, on a arrêté Rowland Jenkes pour sédition et on l'a jeté au fond d'un cachot, au château d'Oxford. Et il est resté là-bas jusqu'à la tenue des Assises.

— Quel genre de sédition ?

— J'y viens, soyez pas si impatient, grommela Cobbett. Il s'est fait attraper à distribuer des livres séditieux. Vous savez, des livres de papistes, ceux qu'on a pas le droit d'imprimer ici. Il les faisait venir illégalement de France et des Provinces-Unies. On raconte qu'il a du sang flamand, mais c'est p't-être des ragots et j'prête jamais attention aux ragots.

— Vous avez raison, l'approuvai-je.

— Oui. Donc on l'avait arrêté pour les livres et tout à coup v'là que des témoins racontent qu'ils l'ont entendu dire des choses contre la reine. Des histoires qui r'lèvent de la trahison. Mais c'est pendant son procès qu'des histoires terribles sont arrivées. On l'a amené au tribunal du comté avec les autres prisonniers, juste d'vant la prison, pour être jugé par le shérif et le baron. Évidemment, on l'a condamné, mais pile au moment où on prononçait sa sentence, v'là qu'une odeur épouvantable envahit la salle du tribunal. Une puanteur à peine imaginable. Au point que tout l'monde là-dedans a cru étouffer ou s'évanouir. »

Il s'arrêta pour se resservir une nouvelle fois, et je me retrouvai à trépigner sur le bord de mon tabouret.

« Et alors ?

— Bon, j'sais qu'vous allez pas me croire mais j'connais des gens qui l'ont vu d'leurs propres yeux, docteur Bruno, dit

Cobbett en grimaçant pour me faire comprendre qu'il atteignait le point culminant de son récit. Tous les gens du jury sont morts en un rien de temps. Et pas qu'eux, mais tous les gens qu'étaient là dans la salle, du premier au dernier, raides morts en moins d'une semaine. Le shérif, le baron, les sergents, tous. Trois cents morts à Oxford en l'espace d'un mois. Et pis ça s'est arrêté comme ça avait commencé. Mais v'là le plus étrange. » Il se pencha davantage en avant, si bien que son menton trempait presque dans sa bière. « Aucun prisonnier qu'était aux Assises ce jour-là est mort. Les femmes et les enfants non plus. Avec ça, pas moyen d'dire que c'était une épidémie naturelle.

— Une malédiction, alors ?

— La malédiction Rowland Jenkes, confirma Cobbett d'un air entendu. Quand il attendait son jugement au cachot, on l'a autorisé à sortir avec un gardien, vous comprenez. D'après c'qui s'raconte, il serait allé chez un apothicaire avec une liste d'ingrédients. L'apothicaire aurait remarqué que c'étaient tous des poisons très puissants et lui aurait demandé pourquoi il en avait b'soin. Jenkes aurait répondu qu'c'était pour les rats qui grignotaient les livres dans sa boutique pendant son absence, vous voyez ? En tout cas, il a eu les ingrédients et on pense qu'il a mis une mèche dans sa potion et qu'il y a fichu le feu au moment où il a été condamné.

— Comment un prisonnier aurait-il caché de l'amadou et une pierre sur lui dans une salle d'audience ? demandai-je. N'est-il pas plus probable qu'il s'agissait de la fièvre des prisons ? »

Cobbett parut déçu que je reste hermétique à l'esprit de la légende.

« Ça, j'en sais rien, messire. Tout ce que j'sais, c'est qu'les bons chrétiens évitent de croiser Rowland Jenkes dans cette ville, et si vous tenez à la vie, faites pareil.

— Et les livres séditieux ? En fait-il toujours le commerce ?

— Qui sait c'qu'il fabrique ? Je vous l'ai dit, tout le monde le laisse tranquille maint'nant. J'pense qu'il continue à trafiquer, mais quel tribunal oserait le juger aujourd'hui ? »

Il se versa à nouveau de la bière et fit mine de m'en proposer, mais se montra ravi de mon refus.

« Quelle était la sentence ? demandai-je.

— Il devait être cloué par les oreilles au pilori, répondit Cobbett avec délectation. Et vous savez c'qu'il a fait ? »

J'avais déjà deviné mais je ne voulais pas lui ôter le plaisir de me raconter cette partie de l'histoire, je fis donc signe que non et le regardai d'un air impatient.

« Il est resté une heure comme ça. Et alors, un d'ses amis est venu avec un couteau lui couper les oreilles d'vant toute la ville réunie et il est reparti sur ses jambes. On raconte qu'il a même pas crié. L'est parti en laissant ses oreilles dégoulinant de sang sur le poteau, si vous arrivez à imaginer une chose pareille. »

Je fis une grimace tandis que Cobbett hochait la tête d'un air à la fois impressionné et vaguement dégoûté.

« Voilà le genre d'homme que c'est, Rowland Jenkes. Allez pas vous mêler à ces gens-là, docteur Bruno.

— Comment cela, ces gens-là ? Vous parlez de la taverne *La Roue de Catherine* ? »

Cobbett me dévisagea avec l'expression d'un homme dont on vient de maudire toute la famille.

« Bon Dieu… Qu'est-ce que vous fabriquez, docteur Bruno ? Sérieusement, messire, le simple fait de mentionner c'nom peut vous attirer des ennuis.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Écoutez, fit Cobbett en baissant la voix. Les gens qui vont à *La Roue de Catherine,* ils y vont pas pour manger ou pour boire. Vous m'comprenez ?

— J'ai eu l'occasion d'en faire l'expérience, répondis-je. Mais savez-vous s'il arrive aux élèves ou aux professeurs de Lincoln College d'y aller ? »

Cobbett fronça les sourcils, aspira bruyamment sa salive et me considéra un instant en soupesant les révélations qu'il convenait de faire au drôle d'oiseau fouineur que j'étais. Il semblait sur le point de me répondre quand la porte de la loge s'ouvrit à la volée et qu'apparut le recteur Underhill, sa robe froufroutant autour de lui. Une expression de surprise traversa fugacement son visage en me voyant boire avec le gardien, mais il se reprit très vite et afficha un sourire poli.

« Bonjour, docteur Bruno, dit-il avec componction. Cobbett, je me demandais si vous aviez aperçu le docteur Coverdale

aujourd'hui. Apparemment, on ne le trouve nulle part. Et il ne m'a pas prévenu qu'il s'absentait.

— Je l'ai pas vu depuis hier soir, messire », répondit Cobbett.

Il rangea la bière et les gobelets sous son siège, trop tard pour empêcher Underhill de les voir. L'irritation du recteur était visible. « Bon, si vous le voyez passer ce portail, vous serez aimable de venir aussitôt me prévenir. Je serai dans mes appartements. J'ai à lui parler de toute urgence.

— J'y manquerai pas, messire, affirma Cobbett.

— Est-ce que je pourrais vous dire un mot dehors, docteur Bruno ? demanda Underhill en posant sur moi un regard courroucé.

— Certainement. »

Je me levai avec effort du tabouret, saluai Cobbett, qui me fit un grand clin d'œil en retour, et suivis le recteur à l'extérieur.

« J'apprécierais que vous n'encouragiez pas le personnel à boire pendant le travail. En particulier Cobbett, qui n'a pas besoin qu'on le pousse. » Il émit un petit soupir exaspéré. J'allais protester mais il leva la main pour m'arrêter. « Puis-je compter que vous viendrez souper avec nous au réfectoire ce soir ? Nous sommes tous affectés par la mort de ce pauvre Roger et votre présence ne manquera pas d'égayer un peu notre table.

— Merci, j'en serais ravi, répondis-je mielleusement.

— Tant mieux, tant mieux… Nous dînons à six heures et demie. Vous entendrez la cloche. »

Avant qu'il disparaisse par l'arcade qui menait vers ses appartements, je le rappelai.

« Recteur Underhill ! Je me demandais… Je suis allé me promener ce matin, après matines, pour prendre l'air et admirer votre superbe ville. »

Il croisa les mains et attendit la suite avec méfiance.

« J'espère que cela vous a été de quelque profit.

— Oui, sauf que j'ai franchi les remparts et que je me suis égaré. Je suis sorti par la porte près de la chapelle et j'ai tourné à droite. Après un moment à marcher au milieu des jardins et des champs, la route tournait à gauche et j'ai remarqué une

ferme ou un manoir près d'une petite église qui avait l'air très ancienne. Je me demandais ce que c'était. »

Le recteur réfléchit un instant puis, semblant juger que la question était sans danger, décida d'y répondre honnêtement.

« Près de cette porte-là ? Je pense que vous devez parler de l'église St Cross, qui ne date pas d'aujourd'hui en effet. Quant à la maison, il doit s'agir du manoir Holywell. C'est la seule demeure d'importance dans cette direction. Elle est construite autour d'un puits qui remonterait aux Saxons. C'était un lieu de pèlerinage mais on a mis fin à cette habitude papiste, comme vous vous en doutez.

— Ah. Bien, je vous remercie d'avoir satisfait ma curiosité de promeneur. C'est devenu un lieu prisé par la noblesse locale, j'imagine ?

— Ma foi, la pire noblesse qui soit, dans ce cas, et qui ne fraye pas avec le reste de la société d'Oxford. Le manoir appartient à la famille Napper. Autrefois, le père était professeur à All Souls mais il est mort depuis longtemps, et son benjamin, George, est en prison à Cheapside.

— Vraiment ? Pour quel crime ? »

Il plissa le front, comprenant maintenant mon intérêt pour cette demeure.

« Il a refusé de se convertir, me semble-t-il. Mais je ne peux pas rester là à colporter des cancans comme une lavandière, je dois préparer l'office de ce soir à All Saints. »

Arrivé à l'arcade menant chez lui, il se tourna vers moi.

« Oh, et… docteur Bruno ? Je verrai le magistrat Barnes ce soir à l'église, j'espère donc que nous saurons d'ici demain quand aura lieu l'enquête sur l'accident qui a entraîné la mort de notre malheureux ami. Prions pour qu'elle ait lieu au plus tôt. Je ne voudrais pas vous retenir à Oxford plus longtemps que nécessaire.

— Je ne voudrais pas non plus abuser de votre hospitalité, répliquai-je avec une égale hypocrisie. Et je vous prie de présenter mes hommages à votre épouse et à votre fille.

— Merci. »

Il croisa les mains un instant, se demandant apparemment s'il convenait de poursuivre la conversation, et finit par tourner les talons et s'en aller.

CHAPITRE 10

La cloche sonna l'heure du dîner sans plus d'entrain que les matines. Perdu dans mes pensées, je contemplais les notes éparpillées sur la table de ma chambre, qui témoignaient de l'intensité de mes réflexions. Après ma conversation avec le recteur, j'avais marché jusqu'à Christ Church où j'avais appris avec soulagement que la partie de chasse de Sidney était déjà partie. Je lui avais laissé un message d'excuse dans lequel j'expliquais que j'avais été empêché par des affaires pressantes, puis j'étais revenu me retirer dans ma chambre et j'avais passé environ une heure étendu à essayer de mettre de l'ordre dans mes idées. Si la révélation inconsciente de Pritchard et l'avertissement de Cobbett signifiaient que *La Roue de Catherine* servait de point de rencontre à la communauté secrète des catholiques d'Oxford, il s'ensuivait nécessairement que Roger Mercer connaissait l'existence de ce groupe. Et les jours marqués du symbole de la roue dans son almanach indiquaient des rendez-vous à la taverne. Mercer avait-il l'intention de les dénoncer, comme il avait témoigné contre son ami et collègue Edmund Allen, cela expliquant pourquoi il fallait le faire taire ? Si tel était le cas, sa chambre avait été fouillée dans le but de récupérer les preuves qu'il avait amassées contre ces gens. Mais il y avait aussi Richard Godwyn, l'affable bibliothécaire ; tout indiquait qu'il était impliqué dans la contrebande de livres catholiques, mais avait-il un lien avec Rowland Jenkes, et donc avec *La Roue de Catherine* ? Mercer l'avait-il percé à jour ?

Résolu à observer les élèves et les professeurs d'un regard d'aigle au dîner, j'enfilai mon pourpoint et m'apprêtais à sortir quand on frappa du poing à ma porte. J'entrouvris prudemment et par l'entrebâillement je découvris Sophia Underhill qui regardait avec inquiétude par-dessus son épaule.

« Laissez-moi entrer avant qu'on me voie ici, Bruno, j'ai besoin de vous parler ! me murmura-t-elle d'une voix de conspiratrice en continuant à surveiller derrière elle.

— Bien sûr », fis-je, décontenancé.

J'ouvris la porte en grand pour lui permettre de pénétrer dans la chambre. Elle referma sans perdre un instant et s'adossa au chambranle, haletante, le visage décomposé. Au lieu d'arborer son habituel sourire cynique, elle luttait pour maîtriser le tremblement de ses lèvres et ses yeux brillants me donnèrent l'impression qu'elle était sur le point de fondre en larmes.

« Pardonnez-moi, Bruno. Mon père m'a interdit de vous parler mais je dois lui désobéir. Je n'ai personne d'autre à qui parler. »

Elle s'interrompit le temps de reprendre sa respiration.

« Pardonnez-moi », répéta-t-elle. Et elle chancela, au bord de la défaillance, comme la veille au soir. Cette fois, j'arrivai à temps pour la soutenir et elle se laissa aller contre mon épaule, secouée soudain par un profond sanglot. Je passai mes bras sur ses épaules et lui caressai doucement les cheveux pour l'aider à se reprendre. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle était venue me dire, mais elle ne m'avait pas jusque-là fait l'effet d'être de ces femmes que n'importe quelle sottise plonge dans la détresse. Je ne pouvais que supposer qu'un motif grave l'avait poussée à venir me trouver.

Quand elle fut assez remise pour se détacher de moi, ses yeux croisèrent les miens et j'y lus une terreur d'une telle intensité qu'elle me donna l'impression de vouloir fouiller jusqu'au tréfonds de mon âme. Sans même en avoir conscience, je me penchai vers elle et l'embrassai. Pendant un court instant, j'eus l'impression qu'elle répondait à mon baiser. Son corps chaud s'apaisa, se colla au mien et ses mains se posèrent sur ma poitrine, mais tout aussi subitement elle se rejeta en arrière et, confuse, me fixa avec horreur.

« Non… Oh, non… Je ne peux pas… Vous ne comprenez pas… bafouilla-t-elle en ramenant ses mains sur son ventre, comme si son malheur s'était encore accru.

— Je suis désolé… »

Elle secouait frénétiquement la tête.

« Non, c'est moi qui suis désolée, Bruno… Je n'aurais jamais dû… Mais je ne savais pas vers qui me tourner. »

Elle se tordit les mains et posa sur moi un regard implorant.

« Je crois que je suis en danger. »

Mon cœur s'arrêta net. D'une main tremblante, je lui désignai la chaise près de la table puis rangeai au plus vite l'almanach de Roger Mercer et mes notes sous un livre.

« Dites-moi tout. Quel genre de danger ? Est-ce en rapport avec le docteur Mercer ? »

Elle prit une profonde inspiration. Alors qu'elle allait commencer à parler, on frappa de nouveau à ma porte. Sophia se tourna d'un bond et fixa la porte d'un air apeuré en mettant la main devant sa bouche. Je laissai s'écouler quelques secondes. Je craignais que son père ne l'ait vue emprunter l'escalier et n'ait décidé de la suivre. Au bout d'un moment, on entendit quelqu'un s'éclaircir la gorge.

« Docteur Bruno ? Vous êtes là ? »

C'était une voix de jeune homme, pas celle du recteur. Quoi qu'il en fût, il n'était pas prudent que quelqu'un voie Sophia dans ma chambre et il m'était difficile de ne pas me manifester alors que je devrais sortir d'ici quelques minutes pour me rendre au dîner.

« Un moment, s'il vous plaît, je m'habille », lançai-je vers la porte tout en conduisant Sophia derrière l'un des grands rideaux qui tombaient jusqu'au sol.

La situation était tellement absurde qu'elle fit naître un demi-sourire sur son visage. Je lui pressai le bras et, lorsqu'elle fut bien cachée, j'allai ouvrir. John Florio se tenait sur le seuil. Mon attitude semblait avoir éveillé sa curiosité.

« Maître Florio ! m'exclamai-je. Quel bon vent vous amène ?

— Je vous dérange, docteur Bruno ? demanda-t-il en essayant de regarder dans la chambre par-dessus mon épaule. Je peux revenir à un autre moment si vous avez de la compagnie. J'ai cru vous entendre parler.

— J'ai la malencontreuse habitude de parler seul. C'est l'unique moyen que j'aie d'être certain de gagner une disputation. »

Il rit de bon cœur.

« Il faut dire qu'on ne vous a pas laissé l'ombre d'une chance, Bruno, et ceux que les préjugés n'aveuglent pas le savent. Je suis venu voir si vous mangeriez avec nous ce soir. Nous avons à peine eu l'occasion de parler et j'aimerais être placé près de vous à table, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Mais avec plaisir. »

J'éprouvais les pires difficultés à me retenir de regarder du côté du rideau.

« Si ça ne vous dérange pas, d'abord je dois… hum… je voudrais me soulager avant de descendre.

— Oh… Bien sûr. Je vous attends en bas. »

Je refermai la porte et l'écoutai traverser le palier, puis descendre l'escalier. Quand je fus certain qu'il était en bas, je tirai le rideau. Sophia apparut, le sourire aux lèvres malgré elle.

« J'ai eu peur de rester coincée ici toute la nuit.

— Des destins plus terribles me viennent à l'esprit. »

Je regrettai aussitôt cette repartie, à laquelle elle répondit par une petite moue chagrine.

« Je suis navré, m'excusai-je. Cela aurait nui autant à votre réputation qu'à la mienne si on vous avait découverte ici. Mais d'abord, parlez-moi de ce danger. Quelqu'un vous a-t-il menacée ? Est-ce parce que vous savez quelque chose ? »

Elle releva les yeux, surprise.

« À quel propos ? Que devrais-je savoir ?

— Je me disais seulement… Comme une mort violente est survenue au collège…

— Ça n'a rien à voir avec moi », rétorqua-elle avec une fougue étonnante.

Elle soupira et ramena en arrière une mèche de cheveux tombée sur son visage.

« Tout est trop compliqué, Bruno. Je ne peux pas vous raconter en détail si vous êtes pressé. Je vous expliquerai une autre fois. »

Je la pris par les épaules et plantai mon regard dans le sien.

« Sophia, craignez-vous pour votre vie ? »

Elle détourna la tête en se mordant les lèvres.

« Vous vous souvenez quand je vous ai dit que je rêvais d'une grande aventure qui m'emporte loin d'ici ? Vous m'avez dit de me méfier de mes désirs. »

Elle garda le silence un instant.

« Comment sait-on qu'on peut faire confiance à quelqu'un, Bruno ? Je parle d'être prêt à remettre sa vie entre ses mains.

— La réponse est que c'est impossible jusqu'à ce que la personne ait fait la preuve de sa loyauté. Mais que vous est-il arrivé, Sophia ? À qui avez-vous peur de vous fier ?

— Ce sont des bêtises. »

Elle croisa les mains et me regarda d'un air embarrassé.

« Je suis désolée, Bruno. Je n'aurais pas dû vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas. »

Le craquement du plancher de l'autre côté de la porte me fit sursauter une fois encore. Je n'avais pas entendu de bruits de pas.

« Partez, maintenant, dit-elle en me poussant doucement vers la porte. Je m'en irai quand je serai certaine que la voie est libre. Je suis habituée à me déplacer à pas de loup dans le collège. Et… Bruno, je suis désolée pour… Vous savez. »

Elle se forçait à sourire.

« C'est à moi de l'être. Je ne voulais pas vous forcer à… »

Je m'interrompis, ne sachant trop comment terminer ma phrase.

« Vous ne m'avez forcée à rien, murmura-t-elle timidement. C'est ma faute. Vous m'attirez depuis le début, pourtant il m'est impossible de rien changer. Vous ne pouvez pas comprendre, Bruno. Peut-être aurai-je l'occasion de tout vous expliquer, mais vous feriez mieux d'y aller ou mon père va envoyer quelqu'un vous chercher. »

Je posai délicatement ma main sur son épaule, et elle se dressa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur ma joue.

« Vous êtes certaine que tout ira bien ? » lui demandai-je sur le seuil.

Elle acquiesça.

« Je vais attendre un moment avant de partir. Ils seront tous dans le réfectoire.

— Je parlais de ce danger que vous avez évoqué. »

Elle mit un doigt en travers de sa bouche pour m'intimer le silence et me fit signe de m'en aller. Je la regardai une dernière fois avant de fermer derrière moi, furieux contre Florio qui nous avait interrompus au plus mauvais moment.

Dehors, la cloche avait cessé de sonner et la cour était vide. Je percevais le murmure de la conversation à travers les fenêtres de la grande salle, éclairée par de nombreuses bougies. Je suivis Florio comme une âme en peine, toutes mes pensées tournées vers Sophia.

Après le repas, je retournai à ma chambre dans l'idée de décider d'un plan afin de revoir Sophia. Ses pleurs m'avaient profondément troublé. Si, comme je le suspectais, elle en savait plus qu'elle ne voulait bien le dire sur les circonstances entourant la mort de Roger Mercer, il était plus que probable qu'elle se trouvait en grand danger, surtout si on avait tué le sous-recteur pour le faire taire. Mais qui était cette mystérieuse personne à qui elle était censée confier sa propre vie ? Et puis il y avait ce baiser. Debout devant la cheminée, je regardai mon reflet dans le miroir, mon menton mal rasé et mes cheveux en bataille. Une moue dubitative me répondit. Je m'étais comporté comme un mufle. Elle était venue me faire part de sa détresse parce qu'elle me pensait capable de l'écouter, et je m'étais jeté sur elle comme un animal en rut. Dans le reflet, les yeux noirs et profonds que j'observais semblaient me proposer un contre-argument : elle désirait que je la serre dans mes bras, elle s'était abandonnée un instant à mon baiser avant que sa conscience ou son honneur ne l'obligent abruptement à se rétracter. Elle m'avait dit se sentir attirée par moi et elle avait pourtant refusé de m'expliquer son soudain revirement. L'obstacle qui me restait incompréhensible était-il donc son affection préalable pour quelqu'un d'autre ? Et cela avait-il un lien avec ses craintes ? Maudit Florio, songeai-je avec amertume, bien que j'eusse apprécié les manières amicales et la conversation animée du jeune homme au cours du dîner, quand les autres professeurs paraissaient tous plongés en pleine introspection et

qu'ils avaient passé le repas à jeter des regards pleins d'appréhension à la chaise vide de Mercer.

Je me contemplais sombrement dans le miroir lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit sans cérémonie. Je me tournai en sursautant et découvris Sidney dans l'encadrement de la porte, une courte cape verte pendue à l'épaule et un pichet de vin à la main.

« J'ai échappé au Polonais pour ce soir ! » annonça-t-il triomphalement.

Après avoir claqué la porte, il arracha aussitôt le bouchon de liège avec ses dents et entreprit de fouiller la chambre pour mettre la main sur des gobelets. N'en trouvant pas, il finit par s'asseoir sur la chaise à côté de la table de travail et but une longue gorgée au goulot.

« Comme si nous étions de nouveau étudiants, Bruno, dit-il en levant le pichet vers moi, tout sourires. Comme ça, tu m'as laissé seul avec Laski toute la journée. Tu as intérêt à avoir découvert quelque chose d'important, Bruno, ou je serai obligé de mal le prendre. À quoi donc étais-tu occupé ? »

Il me tendit le pichet et je bus à longs traits avant de lui faire un bref résumé de tout ce qui m'était arrivé depuis la veille. Je lui montrai les papiers glissés sous ma porte, puis lui racontai ma visite à la bibliothèque, ma découverte inattendue de *La Roue de Catherine,* la malédiction de Rowland Jenkes selon Cobbett, les menaces de Coverdale à mon encontre et sa soudaine disparition. Je finis par le danger que disait courir Sophia, en essayant de garder pour moi l'intérêt que je lui portais ainsi que ma tentative inconsidérée pour l'embrasser. Néanmoins, à ce moment de mon récit, un sourire malicieux apparut sur le visage de Sidney et je reconnus dans ses yeux la vieille lueur lascive que je connaissais bien.

« Pas étonnant que tu n'aies pas recherché ma compagnie, vieux renard, me lança-t-il en se levant pour reprendre le pichet. Alors le recteur a une fille, hein ? Je n'ai pas cette chance à Christ Church. Tout ce que j'ai sous la main, ce sont de vieux messieurs ratatinés et des garçons boutonneux. Tu pratiques ta magie italienne sur elle ?

— Je ne m'intéresse qu'au fait qu'elle se croit en danger, répondis-je en ignorant son sarcasme. Elle ne le dira pas, mais je soupçonne que c'est en rapport avec le meurtre de Roger Mercer, et si tout cela est lié au nid de conspirateurs catholiques de *La Roue de Catherine*…

— Il faut enquêter sur *La Roue de Catherine* à la première occasion, conclut Sidney en me rendant le pichet considérablement allégé. Je ne peux pas m'occuper de ce travail, ma tête est trop connue. C'est pour cela que Walsingham t'a demandé ton aide, Bruno. Tu peux faire semblant d'être un des leurs. Gagne leur confiance, introduis-toi parmi eux. Tu as d'excellentes pistes, je dois dire. Les livres, le garçon qui répète la Litanie des saints comme un perroquet. Ils se retrouvent peut-être seulement pour dire la messe, mais il est aussi possible qu'ils complotent contre la reine avec le soutien de la France ou de l'Espagne. Apprends-en autant que tu peux. »

J'acquiesçai, quoique la perspective de devoir duper Jenkes et ses comparses aux regards assassins ne fût pas à prendre à la légère.

« Et maintenant, poursuivit Sidney en se levant et en s'étirant, à mon tour de t'apporter des nouvelles. Le garde-chasse de la forêt de Shotover a bel et bien perdu un chien. L'un de ses cinq lévriers irlandais a été loué il y a une semaine. Les chasseurs lui ont déclaré que le chien avait pris peur à cause d'un bruit et s'était enfui. Apparemment, ils l'ont cherché en vain dans la forêt.

— A-t-il donné le nom des chasseurs ? demandai-je avec espoir.

— Évidemment, répondit Sidney en s'appuyant au manteau de la cheminée, pas peu fier de son information. Il s'agit de William Napper. Il habite au manoir Holywell, près d'Oxford. Et n'importe quel chasseur peut te confirmer qu'un chien dressé ne file pas comme ça. Ils sont plus obéissants que la plupart des soldats de Sa Majesté.

— Napper ? C'est étrange.

— Pourquoi donc ?

— Ton nouvel ami, Gabriel Norris. Je crois qu'il laisse son cheval à l'écurie du manoir Holywell. Je l'ai vu se rendre là-bas ce matin. »

Sidney réfléchit un instant, les yeux perdus dans le vague, et au même instant je remarquai un détail frappant dans la pièce. Un poids vint aussitôt m'écraser la poitrine.

« C'est une coïncidence. La famille est bien connue, continua-t-il en allant se poster à la fenêtre, d'où il observa la cour. Au fond de son cœur, William Napper a toujours été un papiste : il suit les règles, il va à l'église comme un bon chrétien, même si tout le monde sait que c'est une mascarade. C'est son frère, George, qui a cherché les ennuis. Il étudiait à Reims, et aujourd'hui il est détenu à Cheapside. Curieux que le jeune Norris s'associe à eux. Je suppose que nous devons le garder à l'œil, lui aussi. » Il se tourna pour me faire face. « Bruno, est-ce que tu m'écoutes ?

— Un moment, Philip. »

Je n'étais pas l'homme le plus ordonné du monde, mais j'étais certain de n'avoir pas laissé les papiers et les livres sur mon bureau dans un tel chaos. Me levant soudain du lit, je saisis quelques documents pour confirmer mon intuition, puis passai rapidement en revue tout ce qui se trouvait là. On avait fouillé dans mes affaires : l'almanach de Roger Mercer et toutes les théories que j'avais échafaudées avaient disparu.

« Sophia… » murmurai-je, incrédule.

CHAPITRE 11

La pluie qui battait sans discontinuer contre la fenêtre me réveilla tôt le lundi matin, avant même que la cloche de la chapelle appelle les hommes de Lincoln College aux matines. Une épaisse couche de nuages s'était installée durant la nuit. Le ciel était couleur ardoise, la cour pleine de flaques. Une fois de plus, j'avais été trop préoccupé pour bien dormir. Sidney et moi avions passé une partie de la nuit à échanger des théories, mais nous faisions face à un entrelacs de pistes qui ne débouchaient jamais sur rien de concluant. Il fallait que je trouve le moyen de parler à Sophia avant que le jour ne soit trop avancé : soit elle avait pris l'almanach de Roger et mes notes avant de partir, soit quelqu'un d'autre l'avait vue quitter ma chambre et avait saisi l'occasion en se doutant que ma porte était restée ouverte.

Au moment où je posais le pied par terre, mon regard fut attiré par quelque chose qui y traînait. Je me penchai et ramassai un bout de papier. En le retournant, je reconnus mon écriture. C'était la copie que j'avais faite de l'étrange message de l'almanach de Roger, avec mes tentatives pour écrire quelques phrases simples en l'employant, une tâche à laquelle je m'étais mis deux jours plus tôt avant de m'endormir. Le papier avait dû tomber de mon bureau et échapper à la vigilance de Sophia ou, je préférais le croire, de celui qui s'était emparé de mes notes tandis que j'étais à table avec Florio et les autres. Au moins, j'avais toujours la copie de la combinaison. Mais cela ne changeait rien au fait que je n'avais sous la main aucune lettre écrite ou reçue par Roger et rédigée au moyen de celle-là. En revanche, j'avais maintenant la conviction que celui qui avait fouillé la chambre de Roger avant moi cherchait précisément des lettres ou des documents de ce genre, de même peut-être que Slythurst. Ce que j'ignorais, c'était s'ils avaient trouvé quelque chose.

Sidney était toujours chargé de divertir le palatin, mais il avait promis d'essayer d'obtenir des éclaircissements sur les relations entre Gabriel Norris et la famille Napper et sur la partie de chasse de William Napper au cours de laquelle le lévrier irlandais avait disparu. Quant à moi, je voulais en apprendre davantage sur le commerce illicite de Rowland Jenkes et j'avais donc prévu de me rendre à sa boutique de Catte Street, sous le prétexte d'acheter des livres. Ensuite, je devrais me forcer à retourner manger à *La Roue de Catherine* en guettant l'occasion de discuter à nouveau avec Humphrey Pritchard. J'avoue que je n'avais pas la conscience tranquille à l'idée de me servir d'un garçon simple d'esprit, mais j'avais une tâche à remplir et j'essayais de penser à long terme, comme me l'avait demandé Walsingham. Mais, contrairement à mon employeur, je n'avais pas la puissance de l'État comme seul horizon et la perspective de sacrifier des individus pour que l'ordre régnât dans le royaume m'indisposait. Avant toute chose, il fallait que je réussisse à parler à Sophia.

J'avais décidé de ne pas assister aux matines. Une démonstration de piété au cours de mon séjour, cela suffisait. Je passai donc la première partie de la matinée à lire près de ma fenêtre en espérant voir Sophia traverser la cour pour une de ses fréquentes visites à la bibliothèque. Sachant que le recteur ne me laisserait pas entrer si je demandais à lui parler, je comptais sur le fait qu'elle sortirait peut-être quand les élèves assisteraient aux cours, à supposer que son père lui accordât encore ce privilège. Mon estomac grognait parce que j'avais manqué le petit déjeuner mais je n'osais pas aller chercher à manger, de peur de la rater.

Juste avant neuf heures, je la vis descendre des appartements du recteur. Mon cœur s'emballa et je saisis mon manteau à la hâte pour la rattraper, mais elle ne prenait pas la direction de la bibliothèque. Plus apprêtée que d'ordinaire, vêtue d'une robe ivoire aux manches brodées, la capuche de sa pèlerine rabattue sur la tête pour se protéger de la pluie, elle marchait d'un pas déterminé vers la sortie du collège. Je glissai le bout de papier dans ma poche et, bien que je ne possédasse rien de valeur à l'intérieur de la chambre, je pris le temps de

fermer à clé. La bourse de Walsingham pendait lourdement à ma ceinture. Si on m'agressait dans la rue, je perdrais tout ce que j'avais, me dis-je sombrement, mais au moins on pouvait fouiller ma chambre en mon absence, ça n'aurait pas d'importance. Je dévalai les escaliers et traversai la cour au pas de course, ce qui me valut de déraper sur les pavés glissants. Une fois dehors, sur St Mildred Lane, je tournai la tête dans toutes les directions sans la voir. Il était impossible qu'elle eût déjà disparu. J'en déduisis que j'avais dû me tromper sur sa destination et retournai à l'intérieur du collège. Alors que je refermais le portail, j'entendis la voix étouffée d'une femme dans la loge de Cobbett.

Après avoir toqué à la porte, j'entrai lentement et découvris Sophia dans ses plus beaux atours, accroupie, la tête de la chienne posée sur les genoux. En m'entendant arriver, elle leva la tête et me sourit poliment, comme à une vague connaissance, avant de continuer à flatter l'animal. Un grognement de plaisir émanait de la gorge de Bess, qui enfonçait son museau dans les jupes de Sophia. *Oh, être un chien,* pensai-je, pour me le reprocher immédiatement.

« Bonjour, docteur Bruno, m'accueillit Cobbett, affable, de sa position d'autorité derrière son comptoir. Vous avez l'air pressé aujourd'hui.

— Oh… Non, je… Bonjour, mademoiselle Underhill », bégayai-je en la saluant d'un hochement de tête.

Sophia releva à peine le nez mais je m'aperçus qu'elle était préoccupée.

« Docteur Bruno, me salua-t-elle. Je crois que la pauvre Bess devient aveugle, Cobbett. »

Elle devait avoir honte de ce qui était arrivé entre nous la veille.

« Oui, elle en a plus pour longtemps ici-bas, concéda Cobbett, qui semblait s'être fait depuis longtemps à l'idée. Sophia adore c'te chienne », précisa-t-il à mon intention.

Je haussai les sourcils, surpris par la familiarité avec laquelle lui, le gardien, parlait de la fille du recteur en sa présence. Sophia remarqua mon étonnement et éclata de rire.

« Vous êtes choqué que Cobbett ne m'appelle pas mademoiselle, docteur Bruno ? Quand je suis arrivée à Lincoln, j'avais treize ans et mon frère quatorze. Il n'y avait personne de notre âge et les professeurs du collège n'étaient pas habitués à avoir des enfants dans les parages. Ils nous faisaient comprendre qu'ils n'appréciaient pas particulièrement notre présence. Cobbett et sa femme étaient les seuls à être gentils avec nous. Nous passions la moitié de notre temps ici à causer et à jouer avec Bess, n'est-ce pas, Cobbett ?

— Exact. Y m'empêchaient de travailler, grommela le gardien, dont l'affection pour la jeune femme était évidente.

— Je ne savais pas que vous aviez une femme, Cobbett, dis-je.

— Plus maintenant, messire. Le bon Dieu a jugé bon de l'emporter y a cinq ans de ça. Elle était lavandière ici au collège pendant des années, et une sacrément bonne lavandière encore. C'est la vie. Et bientôt, ma vieille Bess partira elle aussi. »

Il se tourna vers la fenêtre pour cacher son émotion.

« Ne dites pas ça, Cobbett, elle va vous entendre, le gronda Sophia en couvrant les oreilles de la chienne.

— Vous êtes habillée très élégamment, mademoiselle Underhill », remarquai-je.

Elle fit une grimace.

« Ma mère s'est rétablie et elle juge que son état est assez bon pour rendre visite à une amie. Nous allons donc chez une de ses connaissances dont la fille, de deux ans plus jeune que moi, s'est récemment fiancée. Nous parlerons sans doute de luths et de pucelles pendant que nos mères vanteront les vertus du mariage. C'est un succès dont il faut se réjouir. Comme vous pouvez l'imaginer, j'ai du mal à contenir ma joie. »

Elle avait dit cela d'une voix blanche, sans rendre le sarcasme apparent, et Cobbett se méprit du tout au tout.

« Sophia, n'soyez pas trop dure avec vous-même. Vous savez qu'vous pourriez avoir n'importe quel mari qu'vous voudriez. Suffirait qu'vous vous décidiez. »

Il avait cru la rassurer, mais je vis l'ombre qui passa sur son visage, comme si ses paroles ravivaient quelque douleur secrète.

Toutefois, je n'eus pas le temps d'y réfléchir davantage car au même moment se firent entendre des bruits de pas sur les pavés de la cour. La porte de la loge s'ouvrit avec une telle violence qu'elle alla percuter le mur et vibra longuement, au point qu'elle parut prête à se disloquer. Sur le seuil se tenait Walter Slythurst, tremblant comme une feuille, livide et les yeux écarquillés. Il donnait l'impression qu'on venait de lui planter un couteau dans le dos. Débraillé et complètement trempé, son gros manteau et ses bottes couverts de boue. Je me rappelai qu'il avait passé la nuit dehors et me demandai s'il n'avait pas été attaqué sur la route.

« Allez… » Ses mots s'étranglèrent dans sa gorge. L'effort qu'il déployait pour parler faisait ressortir les veines de son cou sur sa peau blême. « Allez chercher le recteur. La salle forte… Il faut qu'il voie… cette horreur. » Soudain, il se plia en deux et vomit sur le sol en s'agrippant d'une main au mur pour ne pas tomber.

Cobbett et moi échangeâmes un regard, puis le vieux gardien se hissa lentement de son fauteuil. Il était évident qu'il ne pouvait faire face à l'urgence de la situation.

« Je vais chercher le recteur, proposai-je, mais que dois-je lui expliquer ? »

Slythurst secoua la tête comme un forcené, les lèvres closes, craignant que son estomac ne se soulève à nouveau. Il désigna Sophia du menton.

« Un crime monstrueux… Je ne peux pas parler devant une dame. Le recteur Underhill doit voir… » Il s'interrompit encore, haletant, les jambes flageolantes, et des frissons le secouèrent de part en part, comme si nous étions au cœur de l'hiver. J'avais déjà vu des gens en proie au contrecoup d'un choc sévère et je savais qu'il fallait le calmer.

« Asseyez-le et donnez-lui quelque chose de fort à boire ! lançai-je à Cobbett. Je m'occupe du recteur.

— Je peux y aller si vous voulez, il travaille dans son cabinet d'étude ce matin », proposa Sophia.

Et comme elle se levait, elle porta la main à son front, chancelante. Je l'attrapai par le bras et elle s'accrocha à mon épaule un instant avant de retirer sa main. Nous échangeâmes

un bref regard et je lus sur son visage qu'elle aussi pensait à notre moment d'intimité, la veille au soir. Elle s'appuya contre le mur, presque aussi blême que Slythurst. Une odeur pestilentielle s'élevait dans la petite pièce. Sophia essaya d'atteindre la porte mais eut à peine le temps de l'ouvrir avant de se plier en deux à son tour et de vomir sur le seuil.

Cobbett leva les yeux au ciel, avec l'air d'en avoir vu d'autres.

« Allez-vous imiter cet exemple, docteur Bruno, avant que j'aille chercher un seau d'eau ? » demanda-t-il avec méfiance.

À vrai dire, je sentais moi aussi mon estomac se révolter à cause de la puanteur et je fus heureux de sortir.

« Ne bougez pas. Je reviens avec le recteur dans un instant.

— Personne ne doit s'approcher de la tour », prévint Slythurst d'une voix rauque.

Ses tremblements commençaient à diminuer. Cobbett avait sorti de la bière et il en versait une bonne mesure au trésorier dans l'un de ses gobelets en bois.

Je tambourinai avec un tel acharnement contre la porte du recteur qu'Adam, le vieux domestique, vint m'ouvrir en courant. En me reconnaissant, il arbora un sourire hypocrite qui ne cachait rien du dégoût que lui inspirait ma personne.

« Encore vous, docteur Bruno ?

— Je dois voir le recteur de toute urgence, l'informai-je en ignorant son insolence.

— Le recteur Underhill ne peut pas vous recevoir ce matin, il est extrêmement occupé. Et les dames ne sont pas là, ajouta-t-il avec une emphase suggérant que mes intentions n'étaient pas un mystère pour lui.

— Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? C'est une affaire pressante. J'irai le chercher moi-même si vous m'y obligez. »

Je le poussai de l'épaule et m'introduisis dans la salle à manger avant d'aller frapper à la porte du cabinet d'étude.

« Que signifie ce tintamarre ? s'emporta le recteur en ouvrant à la volée. Docteur Bruno ?

— Il a forcé le passage, messire, geignit Adam en accompagnant sa complainte de moulinets inutiles.

— Venez immédiatement, dis-je au recteur. Maître Slythurst a découvert quelque chose dans la salle forte. Il a parlé d'un

crime monstrueux. Il était trop affecté par ce qu'il a vu, on m'a envoyé vous chercher en urgence. »

L'inquiétude envahit le regard du recteur et ses joues se mirent à trembler.

« Un voleur, vous voulez dire ?

— Je ne crois pas, répondis-je en gardant mon calme autant que possible. En général, un adulte ne rend pas son petit déjeuner à cause d'un voleur. Pour être si violemment secoué, je pense que Slythurst a dû voir quelque chose de plus… dérangeant. »

Le recteur me fixa.

« Pas un autre…

— Je vous en prie, recteur, venez et nous le saurons. »

Underhill hocha la tête sans un mot et me fit signe de passer devant.

Quand nous arrivâmes en bas, Slythurst nous attendait déjà. Il avait repris un peu de couleurs mais n'était pas encore tout à fait remis.

« Armez-vous de courage, recteur, dit-il d'une voix rauque. Je suis revenu de ma tournée dans le Buckinghamshire tout à l'heure. Je voulais apporter l'argent que j'ai collecté dans nos domaines directement à la salle forte, avant de me changer. J'ai frappé à la porte mais James ne m'a pas répondu, je suis donc allé chercher le double de sa chambre chez Cobbett. La porte d'entrée de la salle forte était fermée, comme d'habitude, mais en ouvrant j'ai découvert… »

Ses yeux exprimèrent l'horreur et il secoua la tête, mâchoires serrées.

« Qu'avez-vous découvert ? » demanda le recteur en donnant l'impression de ne pas vouloir entendre la réponse.

Slythurst se contenta de désigner l'escalier. Mal à l'aise, le recteur se tourna vers moi.

« Docteur Bruno, voudriez-vous… Vous avez montré que vous gardez la tête froide dans des situations pareilles. »

Le recteur était un lâche. Il faisait la loi sur son petit domaine de livres, où l'on tire sur l'ennemi à coups de rhétorique, mais il perdait ses moyens quand la brutalité et la violence devenaient concrètes. À l'évidence, il avait peur de ce

qu'il était sur le point de voir et, tout à coup, le drôle de petit Italien n'était plus si risible. Il avait besoin de moi à ses côtés. Slythurst me jeta un regard en coin. En dépit de son émotion, il n'oubliait pas qu'il ne me portait pas dans son cœur et il aurait préféré m'écarter, mais il n'était pas en état de discuter la décision du recteur.

L'escalier craqua sous mon pied, ce qui fit sursauter Underhill. Bien qu'il y eût peu de lumière sur le palier, je remarquai des traces devant la porte de la chambre du docteur Coverdale, que Slythurst avait laissée ouverte. Tout en faisant signe aux deux hommes de rester en retrait, je m'accroupis et distinguai des empreintes de pas boueuses en direction de la sortie. J'y trempai le bout de l'index et le levai devant mes yeux. C'était une substance poisseuse et rougeâtre. Je la portai à mon nez pour la sentir : ce ne pouvait être que du sang, et il n'était pas frais. Je me tournai vers mes compagnons, le regard sombre ; un tic nerveux agita le visage du recteur, blanc comme un linge, et il me fit signe d'entrer.

La petite porte au fond de la deuxième chambre était elle aussi grande ouverte. Derrière, je découvris un escalier en colimaçon, à peine assez grand pour un homme, qui grimpait tout en haut de la tour. À mi-chemin se trouvait une porte, restée entrouverte après la débandade de Slythurst. L'odeur de la mort, immanquable, me chatouillait les narines tandis que j'approchais du seuil. Le recteur étouffa un petit cri en me collant aux talons. Prenant une profonde inspiration, je poussai la porte et entrai dans la salle forte du collège. Face à la scène qui se dévoila, j'eus un mouvement de recul. Le recteur, agrippé à mon pourpoint, se dressait sur la pointe des pieds pour voir par-dessus mon épaule. Le mystère de ce qui était arrivé à James Coverdale venait de prendre fin.

La salle forte était encore plus propice au sentiment de claustration que la chambre du sous-recteur, un étage plus bas. La puanteur, bien sûr, n'y était pas pour rien. Les dimensions de la pièce étaient presque les mêmes, sauf que le plafond aux poutres apparentes était moins haut et que les deux fenêtres, dont l'une donnait sur la cour et l'autre sur St Mildred Lane, n'avaient pas d'ouvertures aussi importantes. Contre les murs

étaient alignés des coffres de différentes tailles, renforcés de barres d'acier et fermés par de formidables cadenas : le trésor du collège. À gauche de la première fenêtre, James Coverdale, les poignets attachés, les bras levés au-dessus de la tête, était suspendu à un crochet en acier fixé au mur afin d'y accrocher des lanternes. En dehors de sa chemise, il était nu. Son menton reposait sur sa poitrine maculée de sang, du sang qui avait eu le temps de sécher et de former une croûte : apparemment, il n'était pas mort dans les heures qui venaient de s'écouler. Mais l'aspect le plus extraordinaire, la vision qui m'avait fait pousser un cri d'horreur, c'étaient les flèches dont il était transpercé et qu'on avait tirées de très près. Il y en avait neuf ou dix qui sortaient de sa poitrine, lui donnant l'apparence d'une pelote à épingles. Je sus immédiatement à quoi nous avions affaire et le recteur aussi, car je le sentis serrer ma manche d'une main tremblante. Je l'observai un court instant : il fixait, horrifié mais sans ciller, son deuxième collègue mort en deux jours. Ses lèvres bougeaient à toute vitesse et je crus d'abord qu'il murmurait une prière pour lui-même avant de me rendre compte qu'il essayait de parler, sans que sa voix lui obéisse. Quand pour finir il parvint à prononcer un mot, ce fut celui qui m'était venu à l'esprit, à moi aussi : « Sébastien. »

Slythurst, qui était resté dans l'escalier, hésitant peut-être à s'infliger cette vision une seconde fois, laissa éclater sa nervosité.

« Sébastien ? De quoi parlez-vous ?

— Saint Sébastien », précisai-je.

Le recteur m'approuva avec l'air d'être ailleurs, comme en transe.

« "On ordonna qu'il fût arrêté et mené dans un champ où ses propres soldats le criblèrent d'innombrables flèches" », récita-t-il, la gorge nouée.

Je ne doutais pas qu'il citait les mots de Foxe lui-même. Je le vis ensuite lever la main et tendre l'index vers la fenêtre. Sur le mur, juste à côté, on avait tracé en trempant le doigt dans le sang du mort le symbole de la roue à rayons.

« Et voici l'arme », dit Slythurst en entrant dans la pièce.

Il montrait du doigt un magnifique arc anglais appuyé contre le mur, sous la fenêtre, à côté d'un carquois vide et tout aussi somptueux. On eût dit que l'assassin, une fois sa besogne achevée, l'avait posé calmement, délibérément.

« Mais c'est l'arc de Gabriel Norris ! s'écria le recteur. Je lui ai dit de le faire mettre sous clé ici l'autre matin, après avoir abattu le chien.

— Alors nous tenons notre tueur », affirma énergiquement Slythurst.

Je fis quelques pas vers le corps et m'accroupis pour l'examiner.

« Ce ne sont pas les flèches qui l'ont tué, dis-je.

— Oh ? Vous croyez qu'il est mort d'une fièvre ? » railla Slythurst.

Il semblait avoir recouvré ses anciennes manières à une vitesse remarquable. Je sentais que ma présence dans ce qu'il considérait comme son domaine l'irritait.

« S'il vous plaît, Walter ! le tança Underhill, ce qui le rehaussa dans mon estime. Continuez, docteur Bruno.

— Il a la gorge tranchée. »

Bloquant ma respiration, je saisis la tête de Coverdale par les cheveux et la relevai. Le visage terrifiant fut révélé, et le recteur étouffa un cri dans son mouchoir tandis que Slythurst se détournait en grimaçant. Les yeux du mort étaient à demi clos, la bouche bâillonnée par un chiffon, et il avait la gorge tranchée de part en part. La plaie s'ouvrit, béante, et je constatai au vu de la blessure que l'assassin avait eu du mal à accomplir sa besogne, même s'il avait finalement rempli son objectif : le cou était couvert d'entailles et d'écorchures dues à des incisions avortées, ce qui laissait penser qu'il s'y était repris à plusieurs fois avant d'appliquer le coup décisif à l'endroit approprié.

« Qui peut avoir une arme pareille ? demanda le recteur d'une voix tremblante. Personne n'a le droit de porter de dague dans l'enceinte de l'université.

— Un rasoir suffit, dis-je. Ou même un couteau de poche bien affûté.

— Mais pourquoi le traiter comme un sanglier après coup ? s'étonna Slythurst en osant avancer un peu plus près. Et le dessin… Est-ce un message ?

— Le recteur vous l'a déjà dit, répondis-je. Pour la galerie. C'est une parodie du martyre de saint Sébastien, de même que la mort de Roger Mercer imitait le martyre de saint Ignace. Cette fois, je ne crois pas que vous pourrez faire passer cela pour un accident, recteur, ajoutai-je en me tournant vers Underhill, qui s'était assis sur l'un des coffres en s'enfouissant le visage dans les mains.

— C'est une complète absurdité ! s'exclama Slythurst, tout à fait remis désormais de son choc initial, à ce qu'il semblait. Roger est attaqué par un chien et vous l'interprétez comme une imitation d'un martyre ? Quel meurtrier en arriverait à de telles extrémités ? Je crois plutôt que vous vous échauffez l'esprit tout seul, docteur Bruno. *Ceci,* je vous le garantis, poursuivit-il en désignant le cadavre de Coverdale pendu au crochet, c'est un acte d'une violence terrible, perpétré par un fou qui s'est acharné sur ce pauvre James. Et je ne vois pas en quoi vos hypothèses fantaisistes nous aideront à attraper un dangereux malfaiteur ! À mon avis, quelqu'un a essayé d'entrer de force ici. James aura tenté de s'interposer, et voilà le résultat. »

À bout de souffle, il se tut et posa les mains sur les hanches dans une attitude de défi.

« Un voleur qui a pris le temps de dessiner sur le mur avec le sang du mort ? répondis-je sans me démonter. Et rien n'a été forcé, y compris ces coffres d'ailleurs. Vous avez dit vous-même que la porte de la salle forte comme celle d'en bas étaient verrouillées quand vous êtes revenu ce matin. Qui possède cette clé ?

— Nous trois, répondit Slythurst en montrant le recteur et le cadavre ensanglanté dans le coin de la pièce. Chacun de nous détient un double qui ouvre la salle forte, mais les principaux coffres sont équipés de trois cadenas chacun. Le recteur, le trésorier et le sous-recteur doivent tous les trois être présents pour les ouvrir. Nous les appelons les coffres aux trois clés. C'est là qu'est entreposé l'essentiel des fonds du collège. Je ne peux

ouvrir seul que les coffres qui contiennent les registres et les actes de propriété.

— Une précaution contre la prévarication, précisa le recteur.

— Le sous-recteur a donc dû ouvrir lui-même la porte pour faire entrer le meurtrier. Lequel aura utilisé la clé de Coverdale pour l'enfermer en repartant.

— Le voleur a dû le forcer à ouvrir en le menaçant d'un couteau, spécula Slythurst.

— Mais cela aurait été inutile s'il lui était impossible d'ouvrir les coffres par la suite.

— Il ne pouvait pas le savoir, insista-t-il. C'est peut-être pour cela qu'il l'a tué. Le voleur enrageait parce qu'il pensait que Coverdale lui mentait en prétendant ne pas pouvoir ouvrir les coffres. Il n'y a pas d'autre explication ! »

Je le trouvais particulièrement désireux d'écarter ma théorie selon laquelle la mort de Coverdale était liée à celle de Mercer, et me demandais s'il ne pouvait supporter que j'aie raison sur quelque sujet que ce soit ou s'il essayait à dessein de brouiller les pistes. Après tout, il était l'un des trois détenteurs des clés de la salle forte.

« Quand êtes-vous venus ici pour la dernière fois ? » demandai-je aux deux hommes.

Slythurst jeta un regard inquiet au recteur, lequel, perdu dans ses pensées, s'efforçait de ne pas regarder le corps.

« Avec tout mon respect, docteur Bruno, vous a-t-on désigné pour enquêter sur ce crime ? Sinon, pourquoi nous interrogez-vous comme un magistrat ?

— Répondez-lui à la fin, Walter, il essaie de nous aider ! intervint le recteur, à ma surprise. De mon côté, je ne suis pas monté ici depuis mardi dernier, quand nous sommes venus chercher les papiers et l'argent pour l'avocat du collège. C'est cela, Walter, mardi ?

— Oui, c'est la dernière fois que nous sommes montés tous ensemble, admit Slythurst avec rancœur. Quant à moi, je suis venu dans l'après-midi de samedi, juste avant la disputation. James m'a fait entrer pour récupérer des documents relatifs à l'administration de nos domaines à Aylesbury, et j'ai pris un peu d'argent pour le voyage et les frais sur place. Je suis parti pour

le Buckinghamshire dimanche matin à la première heure et je n'étais pas remonté à la salle forte avant tout à l'heure. Voilà. Suis-je clair ?

— Ce n'est pas à moi de le dire, répondis-je sans sourciller. À quelle heure êtes-vous passé prendre les documents, samedi ?

— Juste avant la disputation, je viens de vous le dire, donc ce devait être un peu après quatre heures et demie. Je voulais que tout soit en ordre pour mon voyage le lendemain parce que je savais que le dîner à Christ Church se terminerait tard, et je ne voulais pas déranger James en revenant. »

Il jeta un regard en coin au cadavre de Coverdale et baissa la tête. Je m'approchai du corps percé de flèches et l'examinai de nouveau sous divers angles, tâtant du doigt la chemise raidie par le sang.

« Il n'est pas impossible que le corps soit là depuis samedi soir, dis-je. Le sang a séché et le corps a passé le stade de la rigidité, il commence à se décomposer. Si le temps était plus chaud, la corruption serait plus avancée et nous serions à peine capables de respirer dans la pièce. Mais je viens de me souvenir d'une chose. On est venu chercher le docteur Coverdale au début de la disputation, un des élèves lui a porté un message urgent. Je me demande si on ne l'a pas attiré à ce moment-là dans un piège mortel.

— Il n'était pas présent au dîner donné en l'honneur du palatin, renchérit le recteur à voix basse. J'ai trouvé cela étrange car c'était un événement qu'il attendait avec impatience. Il aime faire bonne impression auprès des hommes d'État. Enfin… il *aimait*… rectifia le recteur. Oh, Dieu du ciel ! »

Sa désolation était sincère et il avait la voix brisée, mais sa douleur ne provenait sans doute pas seulement de la perte d'un collègue.

« Vous avez raison, docteur Bruno. Il est impossible que nous taisions la manière dont cette mort est survenue. Il y aura une enquête, il faudra faire appel au coroner et au magistrat. C'est la ruine du collège ! Je sais déjà que certains de nos donateurs ne voudront plus que leur nom soit associé à un tel lieu de perdition. Ils nous retireront leur soutien et distribueront leurs subsides à d'autres fondations non atteintes

par ce genre d'abominations. On croirait voir là-dedans la marque du Diable ! Parodier les martyres des chrétiens d'une façon aussi monstrueuse… »

Il enfouit de nouveau son visage dans ses mains et je crus qu'il allait se mettre à sangloter. Peu à peu, cependant, il parvint à reprendre le contrôle de sa respiration.

« Certes, mais c'est aussi la marque de quelqu'un qui sait tirer à l'arc, dis-je avec pragmatisme. Quoique, à cette distance, même moi je serais capable d'atteindre une cible attachée à un mur et déjà morte, donc nous ne cherchons pas nécessairement un archer hors pair. En tout cas, la mise en scène est délibérée. Il voulait être sûr que nous reliions cette mort à l'autre.

— Que *vous* la reliiez, corrigea le recteur. Foxe, les faux martyres, c'est votre théorie, docteur Bruno.

— Qu'un inconnu m'a suggérée, lui rappelai-je.

— En effet, mais vous ne comprenez pas ? Le papier que vous m'avez montré, découpé dans une page de Foxe… Toute cette mise en scène est faite à votre intention, pour faire en sorte que vous saisissiez la référence. »

Il semblait prêt à croire que c'était ma théorie qui avait précipité le funeste destin de Coverdale.

« Sauf que le meurtrier ne pouvait pas être certain que je serais là au moment de la découverte, objectai-je. Je crois plutôt que, cette fois, il ne voulait pas que *vous* puissiez manquer la référence aux martyres ou ne pas faire le lien avec la mort de Mercer.

— C'est le même assassin, alors ?

— Norris a un rasoir, vous savez, dit subitement Slythurst. Il se rase tous les jours. »

Je réfléchis un instant en frottant ma propre barbe.

« Un rasoir et un arc. Quelqu'un cherche à pointer Norris du doigt, cela ne fait pas de doute.

— Vous ne croyez pas qu'il puisse être l'auteur de cette horreur ? demanda le recteur, qui semblait avoir besoin qu'on le rassure.

— Même si je le connais peu, je ne pense pas qu'il commettrait un meurtre pareil en laissant derrière lui une arme qui l'incrimine directement. D'ailleurs, quel serait son mobile ?

— James haïssait les jeunes gens bien nés, il les raillait toujours, dit Slythurst. Vous l'avez entendu au souper chez le recteur.

— C'est bien maigre comme raison pour tuer un homme, répliquai-je. D'un autre côté, l'assassin a pu se dire qu'il ferait d'une pierre deux coups : se débarrasser du docteur Coverdale, pour une raison encore inconnue, et mettre en cause Norris. Il y avait des traces dans l'escalier, des empreintes de pas. Si nous avions davantage de lumière, je pourrais les examiner, mais je crains que la pluie n'ait effacé la piste dehors.

— Walter, pouvez-vous descendre et demander une lanterne à Cobbett ? Le docteur Bruno a raison. Nous devons fouiller la pièce minutieusement au lieu de tirer des conclusions hâtives, et il fait trop sombre. Ah ! Et une bassine d'eau. Nous allons effacer cette marque sur le mur avant l'arrivée du coroner. »

Slythurst l'observa d'un air éberlué.

« Mais, recteur, ce dessin est sans doute un élément important. Nous ne devrions pas interférer…

— Vous avez entendu mes instructions, Walter. Maintenant, s'il vous plaît, obéissez. »

Le regard de Slythurst passa du recteur à moi. Il paraissait scandalisé qu'on le traite comme un domestique. Cependant, ne pouvant défier l'autorité du recteur sans raison valable, il tourna les talons et nous l'entendîmes bientôt dévaler l'escalier.

« Docteur Bruno ? » Le recteur Underhill se remit debout avec effort et me prit par les poignets. Il avait perdu toute sa grandiloquence, paraissait vieux et apeuré. Je m'aperçus que je le plaignais pour le scandale que cette deuxième mort ne manquerait pas de susciter. « Vous l'avez senti, et pas moi. Je n'ai pas accepté votre théorie autour de Foxe. Elle me semblait grotesque et j'ai préféré ne pas nuire au collège en me conformant à l'avis des autres, notamment Coverdale, et en présentant la mort de Roger comme accidentelle. Mais je dois m'excuser et reconnaître que vous aviez raison. Un dément prend pour cible les professeurs de ce collège et commet des meurtres en copiant les martyres des saints. Peut-être que si nous ne nous étions pas moqués de votre idée, James serait encore en vie.

— Si cela peut vous consoler, recteur, répondis-je en posant ma main sur la sienne, je pense que le docteur Coverdale était déjà mort quand vous avez ridiculisé ma théorie samedi. Mais je le répète, quelqu'un à Oxford sait qui a perpétré ces crimes. Et c'est très probablement l'un des vôtres.

— Êtes-vous certain qu'il n'y a qu'un seul assassin ? »

Il ne lâchait pas ma manche.

« On dirait bien.

— Alors il y aura peut-être d'autres victimes si on ne l'arrête pas…

— Je l'ignore, recteur. Tant que nous ne saurons pas pourquoi ces deux assassinats ont été commis, nous ne pourrons pas comprendre la raison pour laquelle le meurtrier leur a donné un aspect si ostentatoire ni anticiper ses actes.

— Docteur Bruno… »

Fébrile, le recteur se força à respirer calmement avant de poursuivre.

« Je sais que nous ne pouvons espérer cacher ce qui se passe. Mais ces meurtres condamnent mon rectorat et peut-être le collège lui-même. Nous ne sommes pas aussi riches que d'autres et si nos donateurs devenaient moins généreux, les élèves fortunés iraient voir ailleurs. Et je ne pense pas qu'à moi, docteur Bruno. Si je perds la faveur de Leicester, quelles seront les perspectives de ma fille ? »

Il m'agrippait désespérément. Je ne savais que lui répondre.

« Votre fille a des qualités à faire valoir, avec ou sans l'appui du comte.

— Ce n'est pas comme cela que la société considère les choses, vous le savez bien. Dans les bonnes familles d'Oxford, on la dit ingouvernable. Seuls mes rapports avec le comte font d'elle un bon parti. Sans cela, aucun homme respectable ne la prendra pour femme. Elle ne devrait pas rester ici alors que sa mère ne la chaperonne pas, mais je suis faible, je me comporte en idiot, je ne supporte pas l'idée de l'envoyer au loin. Pourtant, chaque jour qu'elle passe au collège nuit un peu plus à sa réputation. »

Il prit une profonde inspiration et je compris que la situation faisait remonter toutes ses émotions à la surface. Je m'attendais

à moitié qu'il s'effondre en pleurs, mais il trouva la force de se maîtriser.

« Le comte de Leicester apprendra cette épouvantable nouvelle, bien sûr, mais ne serait-il pas préférable pour tout le monde que nous ayons appréhendé l'assassin à ce moment-là et que nous puissions le lui présenter ? Me comprenez-vous ?

— Il ne vous reste plus qu'à espérer que le coroner et le magistrat obtiendront vite des résultats, dans ce cas, dis-je en faisant semblant de ne pas voir où il voulait en venir.

— Oui, voilà, mais là est le problème. Ils manquent de subtilité pour s'occuper de crimes de cette nature. Je crains qu'ils ne s'immiscent dans des détails de la vie du collège qui pourraient sembler curieux à des gens peu habitués au monde de l'université. Tandis que *vous*… »

Il laissa sa phrase en suspens et me regarda avec un mélange d'espoir et de circonspection.

« Moi, recteur ? fis-je en feignant la surprise. Un étranger ? Un catholique ? Un homme dont on prétend qu'il pratique la magie et qui clame que la Terre tourne autour du Soleil ? » Underhill baissa les yeux et libéra enfin ma manche.

« Je vous supplie de pardonner mes propos inconsidérés, docteur Bruno. La crainte nourrit les préjugés, et notre nation a peur aujourd'hui. Même un sanctuaire du savoir n'est plus à l'abri de l'horreur, dorénavant. » Sa voix s'éteignit et, tournant le dos au cadavre de James Coverdale, il jeta un regard impuissant vers la fenêtre du fond.

« Me demandez-vous de vous aider à démasquer le meurtrier ? » m'enquis-je abruptement.

Il se retourna vers moi et je vis une maigre lueur d'espoir renaître dans ses yeux.

« Dans des circonstances ordinaires, je ne songerais pas à faire reposer sur un hôte… Mais on dirait que l'assassin veut vous impliquer. Les papiers que vous m'avez montrés… Je croyais que quelqu'un jouait avec vous, mais maintenant… Peut-être arriverez-vous à lui mettre la main dessus avant qu'il ne fasse encore couler le sang.

— Vous pensez donc qu'il y aura d'autres victimes ? »

Déconcerté, il adopta une attitude fuyante.

« C'est juste… Il paraît évident que nous avons affaire à un fanatique. Soit il est possédé, soit il est fou. »

Au même moment, on entendit un bruit sourd. Du coin de l'œil, j'aperçus un léger mouvement et, tournant la tête, je vis Coverdale changer de position. Le recteur hurla et me saisit par le bras. Moi-même je poussai un cri et, traversé d'un frisson d'horreur, me demandai un instant s'il était possible qu'il fût resté aussi longtemps à souffrir les affres de l'agonie. Le cœur battant, j'avançai d'un pas hésitant et me rendis compte que c'était simplement le nœud de la corde qui avait commencé à glisser.

« Tout va bien, recteur Underhill », dis-je doucement.

À en juger par la main crispée qui serrait mon bras, lui aussi avait connu une belle frayeur et aurait bien eu besoin de la bière forte de Cobbett.

« Ce n'était que la corde. Mais il faut détacher le corps.

— Pourquoi est-il vêtu seulement de sa chemise ?

— Eh bien, il paraît évident qu'il est venu sous la contrainte. Le meurtrier l'a peut-être surpris alors qu'il se changeait. »

Pendant que je lui répondais, mon attention avait été attirée par quelque chose près de la fenêtre. À côté de l'arc, des vêtements avaient été soigneusement pliés et posés à même le sol. Je m'approchai pour les ramasser. C'était une longue robe d'enseignant, celle d'un docteur en théologie d'après sa coupe, que le sang séché avait raidie, en particulier sur le devant et les manches.

« C'est la robe de James, dit Underhill.

— Je pense que le meurtrier l'a portée par-dessus ses propres vêtements pendant qu'il commettait son crime. Je me demandais comment il avait pu traverser le collège avec des affaires souillées par une telle quantité de sang. »

Des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier et Slythurst ne tarda pas à réapparaître. Il m'adressa un regard enragé en tendant une lanterne au recteur, qui continuait à trembler et à se tordre les mains. Le trésorier interpréta l'inertie d'Underhill comme une invitation à prendre la situation en main.

« En premier lieu, il faut envoyer chercher le coroner afin qu'il s'occupe du cadavre et que nous puissions nettoyer la salle forte. Comme cela, l'enquête sera menée et ce pauvre James pourra avoir un enterrement chrétien. Il faut aussi notifier son décès à sa famille. Je crois qu'il a un frère quelque part dans les Fens. Vous vous en souvenez, recteur ? » Il ne reçut pas de réponse et poursuivit, comme s'il ne s'était pas attendu à en recevoir. « Je pense aussi qu'il serait plus sage, lorsque nous annoncerons sa mort, de déclarer qu'il a été attaqué par un voleur qui essayait de pénétrer dans la salle forte. Il ne faut pas laisser les élèves se livrer à de vaines spéculations. »

Son regard semblait me défier de le contredire.

« C'est le mieux en effet, Walter, dit le recteur d'un air distant et troublé, comme s'il peinait à le reconnaître. Ces dispositions vous donneront un peu de temps, docteur Bruno, n'est-ce pas ? »

Il tourna vers moi son visage anxieux, tandis que Slythurst réagissait aussitôt.

« Du temps pour quoi ?

— Le recteur Underhill m'a demandé de m'intéresser aux circonstances de ces deux morts et de voir si je peux découvrir des liens entre elles », répondis-je en soutenant son regard.

La fureur de Slythurst était telle qu'il blêmit et que ses lèvres fines ne formèrent plus qu'un trait à peine visible.

« Sans vouloir manquer au respect que je vous dois, recteur, s'indigna-t-il, est-ce prudent ? Le docteur Bruno déborde d'imagination, mais il n'est pas très raisonnable d'impliquer un *étranger* dans une histoire qui affecte de façon si intime la vie du collège. » Il s'interrompit, le regard braqué sur moi. Un tic nerveux fit tressauter sa joue et il changea de tactique. « D'ailleurs, il sera parti dans quelques jours.

— Il est déjà impliqué, Walter, dit le recteur à regret. Le docteur Bruno a reçu un message à propos de la mort de Roger de la part d'un individu qui semble savoir quelque chose, peut-être même l'identité du meurtrier.

— Des élèves qui auront voulu lui jouer un tour, riposta Slythurst sans décolérer. Nous reparlerons du bien-fondé de cette décision, recteur. En privé. »

Underhill opina sèchement.

« Nous en reparlerons, Walter, mais il y a beaucoup à faire auparavant et nous devons collaborer. Allez chercher de l'eau, je vais nettoyer le mur moi-même. Je ne veux pas qu'il reste la moindre trace de ce dessin. Je vous fais confiance à tous deux pour ne pas en dire un mot. Vous pourriez peut-être trouver un messager pour aller chez le coroner. Je vais retourner à mon cabinet d'étude rédiger une lettre à son intention. Docteur Bruno, comment souhaitez-vous procéder ? »

J'aurais préféré que le recteur ne mentionne pas ma mystérieuse missive. Je n'avais toujours pas confiance en Slythurst. Je n'avais pas la certitude qu'il était bien venu récupérer les documents dans la salle forte le samedi *avant* la disputation. Nous n'avions que sa parole et je ne savais trop ce qu'elle valait, surtout après ses mensonges délibérés autour de l'épisode dans la chambre de Mercer. S'il y avait une personne qui avait accès à la chambre du sous-recteur et à la salle forte, c'était le trésorier. Quoi que sût mon correspondant, moins il y avait de gens au courant qu'il – ou elle – avait essayé de m'informer, mieux cela valait. Et maintenant, le meurtrier laissait un indice reliant ses actes à *La Roue de Catherine,* indice que le recteur voulait tout bonnement effacer. Je commençais à me sentir submergé. Le seul élément limpide était que la sortie anticipée de Coverdale lors de la disputation avait joué un rôle déterminant dans son meurtre.

« J'aimerais trouver l'étudiant qui a délivré le message au docteur Coverdale durant la disputation, pour savoir ce qui l'a fait revenir en hâte au collège.

— Je vais faire mon enquête. Mais je vous le demande à tous les deux : ne dites rien de tout cela aux élèves, je ferai moi-même une annonce au déjeuner. D'ici là, j'essaierai de trouver une façon de l'expliquer sans créer la panique, si possible.

— Recteur Underhill, auparavant, je pense que je devrais voir Gabriel Norris. S'il a apporté l'arc et les flèches à la salle forte comme vous le lui avez demandé, il faut que nous sachions quand, et si c'est le docteur Coverdale qui l'a fait entrer, je pense également que vous devriez retourner à votre cabinet d'étude,

boire un verre de ce que vous avez de plus fort et rassembler vos pensées avant de décider de la suite à donner à ces événements.

— Quelle admirable journée ! marmonna Slythurst. Le recteur d'un collège d'Oxford se fait donner des ordres par un papiste italien. »

Le recteur, lui, avait l'air à la fois penaud et reconnaissant.

Nous descendîmes lentement les escaliers. Je passai devant avec la lanterne, ce qui me permit d'examiner les traces de sang sur les marches de pierre. En bas, dans la pièce principale comme dans la chambre adjacente, quelques marques étaient encore visibles, mais à peine. Sinon, tout était en ordre. J'allai jusqu'à la porte ouvrant sur le palier.

« La porte était fermée à clé quand vous êtes arrivé ce matin ? redemandai-je à Slythurst.

— Je vous l'ai déjà dit trois fois, rétorqua-t-il d'un air impatient. J'ai pensé que James était sorti et je voulais déposer l'argent et les actes que j'avais rapportés d'Aylesbury, donc j'ai emprunté le double à Cobbett pour entrer. Qu'essayez-vous d'insinuer, docteur Bruno ?

— La porte donnant sur l'escalier de la salle forte et celle du palier ne portent pas de traces d'effraction. Il a dû faire entrer l'assassin lui-même, à moins que celui-ci n'ait été en possession de la clé. »

Slythurst me foudroya du regard. Je n'avais aucun mal à l'imaginer capable de meurtre. Je me tournai vers Underhill, auquel les ombres projetées par la bougie donnaient un air étrange et inquiétant.

« Il va falloir interdire la tour tant que le corps n'aura pas été enlevé, lui dis-je. Si vous postez l'un des domestiques du collège au pied de l'escalier, nous ne tarderons pas à savoir si quelqu'un tente d'y pénétrer. L'assassin essaiera peut-être de revenir, pour récupérer quelque chose dans la salle forte, par exemple. Mais j'aimerais pouvoir inspecter les lieux plus à fond, afin de vérifier s'il n'a pas laissé de traces derrière lui.

— Oui. Ça me paraît sensé, répondit le recteur. Je dois envoyer un message au coroner. Walter, vous êtes désormais la personne ayant la plus haute autorité après moi. Je vais avoir besoin de votre aide pour décider ce que nous dirons à la

communauté. Voudriez-vous m'accompagner dans mes appartements ? Avant cela, allez dire à Cobbett qu'il poste un commis de cuisine au pied de l'escalier. »

Slythurst obtempéra et s'en alla vers la loge du gardien. Underhill se retourna vers moi et, au long regard qu'il m'adressa, je sentis qu'il avait encore quelque chose à me dire.

« Les flèches ont donc été tirées après la mort, selon vous ?

— C'est difficile à croire, mais il semble que le sang provienne surtout de sa blessure à la gorge. S'il n'était pas encore mort, il n'en était pas loin. À mon avis, il n'était plus conscient de ce qui se passait, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Alors, ça a été rapide ? »

Je ne voyais pas l'intérêt de parler des entailles que j'avais aperçues sur le cou de Coverdale. Le coroner les constaterait bien assez tôt.

« C'est une mort terrible, je ne prétendrai pas le contraire. Mais j'ai déjà vu des hommes se faire trancher la gorge, ils ne s'accrochent pas longtemps à la vie. »

Underhill me regarda avec curiosité. La lumière de la bougie faiblissait et la pièce retombait dans l'obscurité. J'avais l'impression que l'odeur de la chair en décomposition nous parvenait par l'escalier.

« Votre avez eu une vie singulière pour un philosophe, docteur Bruno, me dit-il d'une voix calme. La nôtre doit vous paraître douce et protégée, en comparaison. Je le croyais aussi jusqu'à cette semaine. Je me suis retiré du monde ici parce que je pensais que les collèges d'Oxford étaient des sanctuaires. Mais je m'aperçois que j'ai fermé les yeux trop longtemps et que cela causera ma perte et celle de ma famille.

— Recteur Underhill, répliquai-je en me penchant vers lui, si vous savez quelque chose, si vous avez des soupçons, n'importe quoi en rapport avec ces meurtres, ne le cachez pas. Sur quoi avez-vous fermé les yeux ? »

Il regarda nerveusement par-dessus son épaule, un petit geste rapide, presque imperceptible, puis il s'avança, le visage baigné par la lumière de la lanterne.

« Votre ami, Sir Philip…

— Oui ?

— Il ne faut pas qu'il l'apprenne. Docteur Bruno, promettez-moi que vous ne lui parlerez pas de ce qui se passe entre ces murs. Leicester est son oncle, il se sentirait obligé de lui raconter. »

À cet instant, des bruits de pas se firent entendre en bas et Slythurst revint. Underhill planta son regard dans le mien pour me prévenir de ne rien ajouter à notre échange, puis il se tourna vers la porte.

« Walter ? »

Slythurst croisa les mains, docile, et s'exprima d'une voix onctueuse que je ne lui connaissais pas.

« Recteur, je me suis dit que si le docteur Bruno voulait examiner la salle forte, il vaudrait peut-être mieux que je l'aide. Deux paires d'yeux valent mieux qu'une, après tout.

— Très bien, Walter. Mais j'ai besoin de vous. Venez me retrouver dès que vous en aurez fini. »

Il me jeta un dernier regard suppliant et partit en claquant la porte derrière lui. J'entendis ses pas résonner dans l'escalier tandis qu'il rejoignait la cour le cœur lourd.

Slythurst releva la tête et balaya la pièce du regard.

« Alors, que pensez-vous trouver ici ?

— J'aurais pensé que vous auriez une meilleure idée que moi de ce qu'on peut espérer découvrir ici », répliquai-je innocemment.

Lorsqu'il se tourna vers moi, il ne cherchait même plus à dissimuler son mépris.

« Et je pourrais aussi bien vous demander ce que *vous* avez pris dans cette chambre, Bruno, la dernière fois que vous et moi nous nous sommes trouvés parmi les affaires d'un homme tout juste décédé. Quel souvenir avez-vous emporté ?

— Je n'ai rien pris », répondis-je en me tournant vers la fenêtre.

La pluie ruisselait sur les carreaux et obscurcissait la vue.

« Vraiment ? » Il parlait entre ses dents et je l'entendis s'approcher de moi. « Vous avez peut-être dupé le recteur afin qu'il vous accorde sa confiance, me susurra-t-il à l'oreille, mais je vois clair en vous.

— C'est-à-dire ? m'enquis-je en croisant les bras pour lui signifier que son opinion m'indifférait.

— Vous êtes de ces hommes qui se croient assez doués pour vivre de leur charme et de leur esprit plutôt que de leur travail. Vous amadouez les hommes dont la position est bien établie afin de profiter de leurs faveurs. Vous arrivez ici auréolé de votre renommée, en faisant étalage de vos appuis chez les courtisans et les rois, mais nous sommes à l'université d'Oxford ici. De telles fariboles ne nous impressionnent guère. Vous n'obtiendrez aucune position ici, même si vous vous immiscez dans des affaires qui ne vous regardent pas. »

De l'écume s'était accumulée aux coins de ses lèvres à la fin de cette tirade et il s'arrêta pour respirer, brûlant toujours d'une haine dont la violence m'étonnait.

« Vous croyez que je désire une position ici ? répétai-je, stupéfait.

— Je ne vois pas sinon ce qui vous pousserait à vous rendre indispensable auprès du recteur en vous occupant de ces morts, répliqua-t-il.

— Non, vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous ne pouvez pas imaginer vous fatiguer pour autre chose que votre propre profit. »

J'en avais assez. Je décroisai les bras et m'avançai vers lui jusqu'à coller mon visage à quelques centimètres du sien, pour qu'il voie bien mes yeux.

« Laissez-moi vous dire quelque chose, maître trésorier. J'ai été un fugitif dans mon propre pays pendant trois ans. J'ai vu des hommes se faire tuer comme un enfant abat un oiseau d'une pierre. On leur volait les chaussures qu'ils portaient ou les quelques pièces qu'ils possédaient, et on préférait les oublier parce que cela coûtait trop d'efforts de traquer leurs assassins. Aux yeux de la loi, les hommes qui mouraient ainsi ne valaient pas mieux que ceux qui les tuaient, et qui finiraient probablement tués à leur tour. Pour moi, je crois qu'aucun homme n'est dépourvu de valeur à ce point. Lorsqu'une vie, si insignifiante soit-elle, se termine dans la violence, le crime ne doit pas rester impuni, le meurtrier ne peut pas s'en tirer à si

bon compte. C'est pour cela que je m'immisce, comme vous dites, maître Slythurst. On appelle cela la justice. »

La véhémence de ma réplique était au moins égale à son accusation et il recula d'un pas. Néanmoins, c'est moi qui détournai le regard en premier. J'avais conscience qu'en dépit de mes grands airs mes belles paroles sonnaient creux. Si je désirais découvrir le meurtrier, c'était surtout pour faire mes preuves vis-à-vis de Walsingham et Leicester, parce que j'accomplissais là ma première mission et qu'en cas de succès j'en retirerais une récompense et des appuis plus solides.

« Revenons-en à ce qui nous préoccupe, repris-je pour changer de sujet. Nous sommes censés collaborer, après tout. »

Même si la chambre était moins en désordre que la première fois où j'y étais venu, il sautait aux yeux que la transition n'avait pas été achevée. Soudain, je ressentis un vif sentiment de perte à l'égard du malheureux Coverdale, qui n'avait profité qu'une seule journée de son statut de sous-recteur avant de connaître le même sinistre destin que son prédécesseur. Je n'avais guère apprécié l'homme, mais c'était une mort horrible qui était venue frapper à la porte qu'il convoitait depuis si longtemps, et alors qu'il n'avait pas même fini de déballer ses affaires. Slythurst alla directement fourrager parmi les papiers disposés sur la table de travail. Son initiative me déplaisait royalement, car il était probable que les éventuels indices sur ce qui était arrivé à Coverdale le samedi soir se trouvaient dans ces documents. J'étais sur le point de suggérer que nous nous répartissions le travail lorsque je remarquai une tache de sang qui s'étalait presque jusque dans la cheminée.

M'accroupissant pour l'observer de plus près, je distinguai une brique mal alignée sur la droite de l'âtre. Elle dépassait légèrement du mur, comme si le mortier ne la scellait plus. J'arrivai à la saisir du bout des doigts, mais la prise n'était pas assez bonne pour la déloger. En me démenant, je perdis l'équilibre et faillis tomber.

« Qu'est-ce que vous faites ? » demanda Slythurst en relevant brusquement la tête et en lâchant le livre qu'il parcourait.

Il se précipita à côté de moi pour voir de quoi il retournait. Pendant ce temps, je recommençai mon manège. À force de patience, je réussis à faire jouer la brique un peu de chaque côté, puis de plus en plus car elle frottait contre les autres et s'effritait.

« Allez-vous y arriver, à la fin ! grommela Slythurst. Voulez-vous que j'essaie ?

— Je la tiens. »

Quelques instants plus tard, la brique se dégageait et révélait une cavité sombre creusée sur le côté du foyer. Je plongeai la main et fouillai aussi loin qu'il m'était possible, mais je ne sentais rien d'autre que les briques au fond du trou.

« Rien, annonçai-je avec dépit en me remettant sur les talons.

— Hors de mon chemin ! » aboya Slythurst en me poussant du coude.

Son bras osseux s'engouffra dans l'ouverture. Si déterminé qu'il fût à prouver que j'avais tort, lui aussi revint bredouille.

« Cette fois, on savait où chercher, dis-je d'une voix sombre tout en me relevant. Et l'homme a trouvé ce qu'il voulait.

— Au diable tout cela ! » s'emporta Slythurst.

On aurait cru qu'il se sentait personnellement insulté par l'existence de la cache vide. Il n'était pas impossible que l'objet de ses recherches après la mort de Mercer eût été dissimulé à cet endroit. Ce n'était pas très grand, mais on pouvait tout à fait y glisser des lettres ou des documents. Sa colère se dirigeait contre lui-même pour ne pas avoir découvert la cachette lors de sa précédente venue.

Pourtant, cette fois, il n'y avait pas la moindre indication que les affaires de Coverdale aient été fouillées ; à l'évidence, son assassin connaissait cette cachette et y était venu directement prendre ce qu'il cherchait après avoir nettoyé le sang sur ses mains. J'en déduisais que celui qui m'avait précédé là le samedi matin, alors que Roger était attaqué dans le jardin par le chien, *ne connaissait pas* la cache. Ce n'était donc pas le même homme qui avait tué Coverdale. D'ailleurs, à moins qu'il ne fût un acteur suprêmement doué, Slythurst était hors de cause ; après tout, il était le seul à pouvoir légitimement demander un

double de la chambre du sous-recteur et personne ne pouvait confirmer ou infirmer l'heure précise de son départ pour le Buckinghamshire, ni celle de son retour.

Slythurst avait l'air impatient de s'en aller. Il ne faisait pas de doute pour lui qu'il n'y avait plus rien à trouver dans cette pièce.

« Je ne vois pas ce que nous pouvons faire de plus ici, marmonna-t-il en faisant quelques pas vers la porte et en produisant son trousseau de clés, signal que le temps imparti était écoulé. Le recteur a besoin de moi et je dois fermer la chambre. Si vous en avez terminé…

— Dites-moi, maître Slythurst, vous croyez que notre assassin a mis la main sur ce que vous cherchiez après la mort de Roger Mercer ? »

Ma question l'ulcéra au plus haut point.

« Je ne vois pas de quoi vous parlez. Contrairement à d'autres, je n'ai pas pris un trousseau de clés dans la poche d'un mourant. »

Il s'était approché pour me répondre et je sentais son haleine aigre.

« Peut-être, mais on dirait que deux hommes sont morts à cause de ce qui était caché dans ce trou, et je pense que vous savez de quoi il s'agit.

— Cela devrait suffire à calmer la curiosité de certains, répliqua-t-il, un sourire sans chaleur barrant son visage. Il faut que j'aille retrouver le recteur. Ce serait une bonne chose que vous découvriez le détenteur de l'arme du meurtre. Cela me semble un bon point de départ, docteur Bruno, puisque vous êtes assez aimable pour offrir vos services au collège. »

Je passai devant lui en lui faisant sentir mon dédain. Je souhaitais ardemment qu'il s'avère être l'assassin, afin d'avoir l'immense plaisir de voir s'effacer son air sarcastique. Mais je me ressaisis aussitôt, il eût été trop dangereux de me laisser aveugler par les préjugés.

Au pied de l'escalier, un homme petit et râblé, la tête enfoncée dans les épaules, bloquait l'accès à la cour. En entendant du bruit derrière lui, il sursauta et porta la main à sa ceinture. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant qu'il avait

pris avec lui, comme arme, une sorte de grande fourchette de cuisine. Ainsi donc, c'était lui qui gardait l'entrée de la tour.

« Ça va, Dick », dit Slythurst, une main en l'air.

L'homme baissa la tête avec déférence et s'écarta pour nous laisser avancer sous la pluie qui continuait de tomber à pleins seaux et s'écoulait en flots bouillonnants entre les pavés. Je remontai le col de mon pourpoint et m'apprêtai à recevoir le déluge quand trois étudiants émergèrent en riant de l'escalier adjacent, leurs sacoches en cuir au-dessus de la tête pour se protéger. Je reconnus parmi eux Lawrence Weston, le garçon qui m'avait escorté à la disputation le samedi, et j'allai à sa rencontre.

« Maître Weston, l'interpellai-je, je me demandais si je pourrais requérir votre assistance. »

Il eut l'air surpris et je m'aperçus que, dans ma hâte, je l'avais agrippé par la manche de façon peu habituelle.

« Dans la mesure de mes moyens, docteur Bruno, répondit-il, mal à l'aise à cause de la façon abrupte dont je l'abordais. Mais ne restons pas sous la pluie. »

Il me ramena vers l'escalier que je venais de quitter. Je vis Slythurst nous épier avec méfiance. Mes yeux croisèrent les siens et il rabattit sa capuche en partant en direction des appartements du recteur.

« Il y a un garçon, un camarade à vous, qui a apporté un message au docteur Coverdale pendant la disputation, samedi soir, expliquai-je à Weston. Le docteur Coverdale est parti immédiatement après l'avoir lu. Savez-vous qui était ce garçon ?

— Comment le saurais-je, messire ? »

Il avait répondu plus sèchement qu'il n'en avait eu l'intention, aussi changea-t-il de ton pour poursuivre.

« Je veux dire, je peux me renseigner si c'est important.

— Merci, dis-je en le quittant. Je vous donnerai un shilling si vous le trouvez. »

Weston fit des yeux ronds et me salua d'un signe de tête avant de rejoindre ses amis. Rentrant la tête dans les épaules, je partis à grandes foulées à travers la cour.

CHAPITRE 12

La chambre de Gabriel Norris se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment ouest, coincée derrière l'escalier, et un panonceau portant son nom était cloué à la porte. Après avoir frappé, et alors que j'étais certain d'avoir entendu du bruit à l'intérieur, un moment s'écoula sans que rien se passe. Je frappai de nouveau et appelai Norris par son nom. Des bruits de pas traînants se firent entendre et la porte s'ouvrit. C'était Thomas Allen. Il devait être au beau milieu de ses corvées domestiques, car il avait un chiffon sale à la main.

« Oh ! Docteur Bruno ! » s'exclama-t-il.

Son visage s'empourpra aussitôt et il fit une boule du torchon, l'air contrit.

« Désolé de vous déranger, Thomas. Je vois que vous travaillez. Je cherchais maître Norris.

— Il n'est pas là », répondit Thomas, troublé.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme pour vérifier ce qu'il venait d'affirmer. Par la porte entrouverte, j'aperçus une chambre confortable meublée à la manière d'un petit salon, avec un fauteuil à haut dossier installé face à la cheminée. Comparée à l'austérité de la plupart des autres chambres, celle-ci dégageait un parfum de luxe. Grâce aux fenêtres qui donnaient d'un côté sur la rue, de l'autre sur la cour, la pièce était baignée d'une douce lumière, même en cette journée sombre. Sous les fenêtres côté rue se trouvait un grand coffre fermé par un cadenas.

« Il assiste à un cours, je pense. Je brossais ses bottes.

— Vous ne suivez pas les cours ?

— Pas quand j'ai du travail », répondit-il avec mauvaise humeur.

J'étais surpris par ses manières, mais, sachant à quel point il était susceptible à propos de son rôle de domestique, je

supposai qu'il n'aimait pas être vu accomplissant des tâches subalternes.

« Il fallait brosser ses bottes de toute urgence, aujourd'hui ? » m'enquis-je, frappé par une idée.

Thomas ne se laissa pas tromper par ma fausse désinvolture. Je le vis se crisper.

« Je le fais tous les jours, me dit-il d'un ton sec. Pourquoi voulez-vous voir Gabriel ?

— Je venais lui demander quand il avait porté son arc à la salle forte. »

Modérément surpris par ma question, Thomas haussa les épaules avec indifférence avant de s'essuyer les mains sur sa chemise.

« C'est moi qui l'ai apporté, samedi matin. Gabriel était furieux. Il pestait contre le recteur qui lui a ordonné de s'en séparer alors qu'il avait rendu service en abattant ce chien enragé.

— Alors c'est vous qui l'avez porté là-bas ? »

Quelque chose dans mon ton le mit sur la défensive.

« À vrai dire, non. J'ai croisé le docteur Coverdale et le docteur Bernard en chemin. Ils m'ont demandé ce que je faisais avec une arme pareille à l'intérieur du collège. Je leur ai expliqué la situation et le docteur Coverdale m'a dit de déposer l'arc devant la porte de sa chambre, sur le palier, en précisant qu'il le rangerait lui-même en lieu sûr.

— Le docteur Bernard vous a-t-il entendu ?

— Il était juste à côté du docteur Coverdale, donc je présume que oui. »

Il semblait déconcerté.

« Quelqu'un d'autre pourrait-il vous avoir entendu ?

— Je ne sais pas. Il y avait quelques personnes qui passaient dans la cour, mais je ne me rappelle pas que quelqu'un se soit arrêté près de nous. Quel est le problème, docteur Bruno, si je peux me permettre ? »

Triturant le chiffon entre ses mains, il me scrutait avec attention.

« Oh, il n'y a pas de problème », répondis-je d'un air dégagé.

Nous nous regardâmes en silence un instant.

« Docteur Bruno, me dit soudain Thomas en avançant d'un pas et en baissant la voix, j'espère que vous ne me trouverez pas présomptueux, mais j'aimerais vous parler de quelque chose de toute urgence. C'est une affaire d'importance et je ne sais pas à qui d'autre je pourrais me confier. »

Je sentis un frisson me parcourir la nuque. Thomas savait-il qui était le meurtrier ?

« Je vous en prie, sentez-vous libre de me parler.

— Pas ici. En privé, ailleurs.

— Ne sommes-nous pas seuls ici ? » demandai-je en balayant du regard la chambre vide.

Il me fit signe que ça ne convenait pas et posa un doigt sur ses lèvres en serrant le chiffon dans son poing.

« Pas au collège, messire. Il ne faudrait pas qu'on nous entende. »

J'hésitai. Je n'avais pas de temps à perdre, ma priorité était de retrouver le garçon qui était venu chercher Coverdale à la disputation. Néanmoins, il attendait ma réponse avec une telle angoisse que je me convainquis que quelque chose de sérieux pesait sur sa conscience.

« Très bien, dans ce cas. Avez-vous pris votre petit déjeuner ? Nous pourrions trouver une taverne et parler à notre aise. »

Je venais en effet de me souvenir que je n'avais encore rien mangé et mon estomac me rappelait à l'ordre. Thomas accusa le coup.

« Messire, malheureusement je n'ai pas les moyens de fréquenter les tavernes.

— Moi, si, le rassurai-je. Vous pouvez bien manger avec moi si je vous invite ?

— Je crains que si l'on vous voit avec moi, messire, cela ne nuise à votre réputation à Oxford.

— Pour être honnête, maître Allen, ma réputation à Oxford ne vaut pas un clou à cette heure. Mais qu'ils aillent au diable ! Allons prendre un solide petit déjeuner, si c'est possible, nous aurons bien le temps d'aviser aux conséquences. Et vous pourrez me raconter vos ennuis.

— Vous êtes bien aimable, messire », dit-il en me suivant et en fermant à clé derrière nous.

Alors que nous approchions de la tour, je levai le nez pour observer les fenêtres de la chambre de James Coverdale, mais elles étaient trop hautes pour qu'on voie à l'intérieur. La pluie s'était calmée et la lumière perçait çà et là entre les nuages.

« Allez-vous bien, docteur Bruno ? me demanda Thomas en suivant mon regard. Vous avez l'air distrait ce matin. Quelque chose est arrivé ? »

Je rassemblai mes pensées avant de répondre. Thomas n'était pas encore au courant du meurtre de Coverdale mais, à notre retour, la rumeur et les spéculations seraient déjà à l'œuvre au sein du collège. S'il avait des informations, je pouvais tirer parti du fait qu'il n'était pas sur ses gardes.

« Oui, je vais parfaitement bien. Allons-y. »

Nous marchâmes en silence dans St Mildred Lane en direction de High Street. Même si Thomas faisait une bonne tête de plus que moi, il se tenait tellement voûté que nous avions l'air de la même taille. Les manches de sa robe miteuse retombaient par-dessus ses mains et sa mine de chien battu rendait impossible de ne pas éprouver de pitié pour lui. Comme s'il lisait dans mes pensées, il tourna brièvement le visage vers moi.

« C'est très aimable à vous de prendre un peu de votre temps pour m'écouter, messire. Étant donné la différence de nos positions, je veux dire.

— En ce qui concerne nos positions, Thomas, n'oublions pas que vous êtes le fils d'un docteur de l'université alors que je suis fils de soldat. Mais ce genre de distinctions ne m'intéresse guère. J'ose espérer qu'un jour on jugera les gens par leur caractère et par leurs actes plutôt que par le nom de leur père.

— Voilà qui ne manque pas d'audace. Mais pour la plupart des gens de cette ville, je serai toujours le fils d'un hérétique en exil.

— Ma foi, je suis un hérétique en exil, donc je l'emporte. »

Je vis pour la première fois un vrai sourire s'épanouir sur le visage du jeune homme. Mais il s'éteignit aussitôt et son visage se referma.

« Quoi qu'il en soit, vous êtes l'ami des rois et des courtisans, messire, me rappela-t-il.

— Une vogue dont je bénéficie. Si vous parlez du roi Henri de France, il aime s'entourer de philosophes, cela flatte sa vanité intellectuelle. Les rois n'ont pas d'amis comme nous en avons, vous et moi.

— Je n'ai pas d'amis du tout, messire. »

Il y eut un long silence durant lequel nous cherchâmes tous deux comment renouer la conversation.

« En tout état de cause, reprit-il finalement, vous êtes l'ami de Philip Sidney. Ça n'est pas rien.

— Oui, lui accordai-je. J'ai la bonne fortune de compter Sidney parmi mes amis. Est-ce de cela que vous souhaitiez me parler ? Afin que je plaide en faveur de votre père ? »

Thomas garda le silence un instant puis s'immobilisa au beau milieu de la rue.

« Pas en faveur de mon père, non. En ma faveur. Je voudrais vous avouer quelque chose, si vous promettez de le garder pour vous. »

Je hochai la tête, intrigué. Au croisement de St Mildred Lane et de High Street, je tournai la tête à droite et à gauche pour étudier les maisons à colombages et les façades en pierre des collèges universitaires. À cette heure, la rue était presque déserte. La pluie continuait à agiter la surface des flaques d'eau dans les ornières creusées par les roues des charrettes.

« *La Fleur de Luce* est plus loin dans la rue, indiqua Thomas en faisant un signe sur notre gauche. Mais c'est cher, messire. »

Il tirait sur sa robe avec anxiété.

« Peu importe, tranchai-je avec légèreté en soupesant dans ma paume la masse rassurante de la bourse de Walsingham. Je ne connais pas les tavernes d'Oxford. Dites-moi, avez-vous déjà entendu parler d'une auberge qui s'appelle *La Roue de Catherine* ?

— Je crois que c'est un endroit mal famé. De toute façon, nous autres n'avons pas le droit de franchir l'enceinte de la ville. Si nous étions pris sur le fait, la sanction serait sévère.

— Vraiment ? C'est étrange. En me promenant hier, je suis certain d'avoir vu un étudiant sortir par l'une des portes. »

Thomas haussa les épaules.

« Probablement quelqu'un de fortuné, dans ce cas. »

Sa voix n'était pas amère, seulement résignée. Il avait accepté depuis longtemps que les lois ne s'appliquaient pas de la même façon aux riches et qu'il ne servait à rien d'espérer que cela changerait.

« Comme votre maître Gabriel Norris ? demandai-je.

— Je préférerais que vous ne parliez pas de lui comme de mon maître, messire. Bien sûr il l'est, je suppose, mais je me sens humilié chaque fois qu'on me le rappelle. »

Il s'était arrêté devant un bâtiment blanc de deux étages qui donnait sur High Street et dont la façade était entretenue avec soin. À l'intérieur, la salle était elle aussi très propre et pleine de vie, tout l'inverse de *La Roue de Catherine*, et une odeur délicieuse de viande rôtie nous accueillit dès notre entrée. Souriant, un tablier noué autour d'un ventre si rond qu'il donnait l'impression d'être prêt à accoucher, l'aubergiste nous plaça à une table tout en énumérant une liste de plats si variés que j'en avais déjà oublié la majeure partie lorsqu'il eut terminé. Nous finîmes par commander du fromage et du pain d'orge, ainsi qu'une chope de bière chacun. Thomas regardait autour de nous d'un air émerveillé. J'avais l'impression qu'il redécouvrait la liberté.

« Alors, Thomas, dis-je doucement, que voulez-vous donc me confier ? »

Sa joie d'être là disparut et je vis ressurgir sa profonde angoisse.

« Il y a trois jours, c'est-à-dire le jour où je vous ai abordé de manière si éhontée dans la cour, j'ai appris quelque chose sur mon père. »

Il s'interrompit et poussa un soupir, le temps qu'un jeune garçon dépose sur la table le pain et la bière. Je repensai à Humphrey Pritchard et à ses bribes de latin, il me fallait trouver le moyen de lui parler de nouveau. Thomas enfonça le nez dans la mousse de sa bière et but avec une avidité qui laissait à penser qu'il mourait de soif depuis des jours. J'attendis qu'il ait terminé avant de reprendre comme si de rien n'était mon interrogatoire.

« Vous êtes en contact avec votre père ?

— Nous nous écrivons, m'informa Thomas. Bien sûr, vous vous doutez que nos lettres sont surveillées, sur la requête du comte. Mon père réside maintenant au Collège anglais de Reims, où l'on forme des prêtres pour la mission en Angleterre. On estime donc que toutes les lettres qu'il m'envoie ont un grand intérêt. Et comme par ailleurs on suppose que je partage ses convictions, on s'attend que je me trahisse un jour ou l'autre dans l'une de mes réponses. Tous mes faits et gestes sont épiés : qui je rencontre, avec qui je parle. Je serai probablement questionné à propos de notre conversation quand cela se saura.

— Qui exactement est derrière toutes ces pressions ? lui demandai-je en prenant une gorgée de bière. Qui intercepte vos lettres ?

— Le recteur. Et le docteur Coverdale. Il voulait m'exclure après la condamnation de mon père. Il ne cessait de répéter partout que ma présence donnait raison à ceux qui prétendent que le collège tolère les papistes. »

Sa rancœur était perceptible mais, en scrutant son visage, je ne décelai pas le moindre signe indiquant qu'il savait que l'homme dont il parlait était mort.

« Mais vous n'êtes pas papiste ?

— Mon père l'est, ils supposent donc que ma loyauté envers l'Angleterre est compromise. Pour finir, le recteur a décidé que je pouvais conserver ma place mais Coverdale s'est insurgé contre le fait que le collège paie mes frais et j'ai perdu ma bourse. Je ne me fais pas d'illusions à propos du recteur. Ce n'est pas par compassion qu'il m'a autorisé à rester, il a dû se dire que ma correspondance avec mon père pourrait se révéler utile. » Il eut un petit rire amer. « Ils doivent être profondément déçus. Dans ses lettres, il ne parle que du temps qu'il fait et de sa santé. De mon côté, je lui rapporte les progrès de mes études. Nous n'osons rien nous dire de plus. Et là-dessus, il se murmure que le comte de Leicester a placé un espion au collège, tant ils ont peur de l'influence secrète des papistes.

— Un espion ? Y a-t-il quelque vérité là-dedans ?

— Je l'ignore, messire. Mais s'il est un peu doué comme espion, je ne peux pas le savoir, non ?

— Ainsi, vous ne partagez pas la foi de votre père ? »

Thomas soutint mon regard et je compris qu'il n'était pas question de le mettre en doute sur ce point.

« Non, messire. Je crache sur le pape et sur l'Église romaine. Mais je l'ai tant de fois juré que je suis las de le répéter, et pourtant on continue de me soupçonner, alors quel est le but ? »

Les coudes posés sur la table et le menton appuyé sur mes poings, je le regardai avaler un morceau de pain avant de poursuivre.

« Et qu'avez-vous donc appris sur votre père il y a trois jours ? Est-il malade ? »

Thomas me fit signe que non avant d'étancher sa soif.

« Pire que cela, dit-il en posant sa chope. Il est… »

Il s'interrompit, un autre morceau de pain à la main, et me dévisagea avec l'air d'hésiter à tout me confesser. Il continuait à se demander s'il était prudent de me faire confiance.

« Vous jurez de ne pas répéter cela à âme qui vive ?

— Je le jure », dis-je avec sincérité.

Il réfléchit un instant en continuant à me fouiller du regard, puis un petit hochement de tête m'indiqua que sa décision était prise.

« Mon père ne reviendra plus en Angleterre, ni aujourd'hui ni demain, quand bien même la reine elle-même lui écrirait pour lui accorder son pardon.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il est *heureux*, dit Thomas en appuyant avec colère sur le dernier mot. Et il est heureux parce qu'il a trouvé sa vocation. Quelquefois, je me dis qu'il a fait exprès d'être découvert à Lincoln College afin de pouvoir ouvertement revendiquer sa foi. Maintenant, quand il m'écrit, il doit dicter sa lettre à un scribe. Et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il a été soumis à la question par le Conseil privé. Ils l'ont suspendu à des gantelets d'acier pendant huit heures de rang, sans toucher le sol, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse, mais il ne leur a rien dit. Il a plus ou moins perdu l'usage de sa main droite. Mais je crois qu'il aurait volontiers accueilli la mort à l'époque, il se serait pris pour un martyr. Il y a trois jours, j'ai appris qu'il allait

prononcer ses vœux et devenir prêtre jésuite. L'Église l'aura pour elle seule, et il oubliera qu'il a eu une femme et un fils.

— Je suis certain qu'aucun père ne peut oublier son fils.

— Vous ne le connaissez pas. Nous sommes une vieille famille catholique, messire. Mais je vous le demande, comment une religion qui prône l'amour peut-elle en même temps demander aux hommes de rejeter les liens naturels de l'amour et de l'amitié ? De se faire martyrs pour la promesse d'un monde invisible, et d'abandonner leur famille à sa douleur ! Je ne veux rien avoir affaire avec un Dieu qui exige de tels sacrifices. »

Tout en parlant, il avait émietté le dernier bout de pain qui lui restait. Il tendit la main pour prendre un autre morceau et ce geste, en remontant sa manche, dévoila un bandage qui lui enserrait le poignet. Grossièrement réalisé, il était couvert de taches de sang brunâtres ainsi que d'autres, encore fraîches.

« Qu'est-il arrivé à votre main ? » demandai-je.

Il tira aussitôt sur sa manche et se frotta le poignet d'un air ennuyé.

« Ce n'est rien.

— On ne dirait pas. Vous avez beaucoup saigné. Je peux y jeter un coup d'œil si vous voulez.

— Vous avez fait des études de médecine ? rétorqua-t-il tout en retirant hâtivement sa main, comme s'il craignait que je ne lui arrache le bandage sans son consentement.

— Seulement de théologie, reconnus-je, mais j'ai appris un peu l'art de faire des baumes quand j'étais moine. Examiner votre blessure ne me dérangerait pas.

— Je vous remercie, mais ça n'est pas la peine. C'était juste un accident idiot. J'affûtais le rasoir de Gabriel et ma main a dérapé. »

Il baissa les yeux et reporta toute son attention sur le pain. Mais le sujet n'était pas clos. J'étais tendu et je dus me forcer pour ne pas lui montrer que cette histoire m'intéressait au plus haut point.

« Notre ami Norris ne va pas voir le barbier du collège ? »

Un petit sourire traversa fugacement le visage de Thomas.

« Il l'appelle le barbare du collège. Non, il préfère se raser lui-même.

— Quand vous a-t-il demandé d'affûter son rasoir ?

— Ça devait être samedi, répondit Thomas après un instant de réflexion. Il voulait se raser avant la disputation.

— Et est-il à sa place habituelle depuis lors ?

— Je… Je n'en sais rien, messire. Je n'ai pas vérifié. Pourquoi ? »

Il me regarda avec un regain de curiosité et je me dis qu'il valait mieux ne pas éveiller davantage ses soupçons.

« Je me demandais seulement s'il lui arrivait de le prêter à des amis.

— Jamais, messire. Il prend très grand soin de ses affaires. Elles ont souvent beaucoup de valeur, ou bien elles lui viennent de son père. »

Il ne posa pas d'autres questions mais ne me quittait plus des yeux. Le silence s'étira un moment, puis je reposai mon pain et m'essuyai les doigts.

« Mais cette nouvelle à propos de votre père… ce n'est pas lui qui vous l'a apprise directement ? Si vos lettres sont surveillées, il n'évoquerait pas son intention de rentrer dans les ordres.

— Non, il avait un autre correspondant, m'apprit Thomas, la bouche pleine.

— Il *avait* ? »

Il se redressa et ses yeux se teintèrent d'une vague culpabilité. Je compris qu'il avait dit un mot de trop.

« Vous parlez du docteur Mercer ? » insistai-je.

S'il avait appris la nouvelle trois jours plus tôt, il n'y avait qu'une personne dont on était forcé de parler au passé. Thomas acquiesça.

« Ils continuaient à s'écrire. Mon père s'est toujours confié à Roger Mercer, ils étaient des amis intimes.

— Pourtant, Mercer l'avait dénoncé…

— Je ne crois pas. Mon père n'a jamais su qui l'avait dénoncé, mais il avait la certitude que Mercer n'y était pour rien. Mercer n'a fait que témoigner contre lui au procès.

— En général, cela suffit à briser une amitié. Votre père doit avoir une disposition extraordinaire au pardon. »

Thomas posa son couteau et me regarda d'un air excédé.

« Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ? C'est exactement ce que je disais à propos de la foi : elle prime sur tout le reste. Les lois naturelles de l'amitié doivent lui être sacrifiées. Mon père ne s'attendait pas que Roger Mercer agisse autrement, et il aurait témoigné contre son ami si leurs positions avaient été inversées. Ils étaient fidèles à quelque chose de plus grand que l'amitié. Si Roger avait pris sa défense, ils auraient tous les deux fini en prison ou en exil, et qui serait resté pour poursuivre le combat ? »

Je sursautai.

« Vous voulez dire que Roger Mercer était lui aussi catholique ?

— Je suppose que ça ne lui causera pas de tort maintenant qu'il est mort, me confia Thomas à voix basse. Mais s'il vous plaît, ne le répétez à personne, cela pourrait nuire à sa famille.

— Non, me récriai-je, bien sûr que non ! Mais si Roger était catholique et que votre père lui écrivait de Reims, ne lui a-t-il pas confié des détails à propos de la mission anglaise ? Roger a pu jouer un rôle dans cette affaire.

— Je ne connais pas le contenu de leurs lettres, dit Thomas en se tortillant sur sa chaise. Le docteur Mercer me donnait seulement les nouvelles qui me concernaient personnellement.

— Et les autorités du collège n'interceptaient pas leur correspondance ? Ne trouvaient-elles pas suspect que Mercer continuât à correspondre avec un homme qu'il avait aidé à condamner ?

— Le docteur Mercer n'utilisait pas la voie officielle pour expédier ses lettres. Il payait quelqu'un qui les acheminait discrètement. Quelqu'un qui a les moyens de faire porter des lettres à l'étranger.

— Oh. Un libraire, peut-être ?

— Peut-être. Je ne me suis jamais renseigné sur ce point, c'étaient ses affaires. »

Malgré ses dénégations, Thomas avait le regard fuyant. Soudain, il se pencha vers moi, pratiquement étendu sur la table, et posa la main sur mon bras.

« Je ne suis pas responsable pour mon père, ni pour les lettres qu'il a pu envoyer, comme j'essaie d'en convaincre tout le monde depuis un an. Je veux seulement vivre en paix, quitter Oxford et étudier le droit séculier à Londres, mais je crains qu'on ne me laisse pas embrasser une carrière d'avocat, ni épouser une femme de bonne famille, tant qu'on me considérera comme le fils de mon père. Surtout quand il sera devenu jésuite, ajouta-t-il en s'apitoyant derechef sur son sort. Les hommes de la reine au Conseil privé ont des yeux partout, même dans les séminaires, et ils l'apprendront bientôt. À moins qu'un homme influent ne prenne la parole pour moi. »

Il me jetait un regard implorant mais je m'en rendais à peine compte. Mon esprit était occupé à examiner ces nouvelles informations. Si Edmund Allen entrait dans les ordres a Reims, il devait d'une manière ou d'une autre avoir un rapport avec la mission anglaise. Cela expliquait sans doute pourquoi on avait mis à sac la chambre de Mercer : les lettres qu'Allen lui avait envoyées, si elles contenaient des détails sur cette affaire, constituaient des preuves assez fortes pour faire condamner tous ceux qui y étaient associés. Le meurtre de Mercer restait toutefois un mystère. Avait-il menacé de trahir la cause ? Avait-il trompé quelqu'un ? Les lettres échangées par Roger Mercer et Edmund Allen citaient-elles des noms de gens qui voulaient se protéger à tout prix ? Le « J » noté dans son calendrier le jour du meurtre pouvait très bien renvoyer à Jenkes, me dis-je : un homme capable de se faire trancher les oreilles sans broncher n'hésiterait sans doute pas un instant à se débarrasser de quelqu'un qui menacerait ses affaires. Même si la légende de Cobbett était probablement sujette à caution. Il y avait trop de questions, et les réponses possibles étaient toutes également frustrantes et incertaines. Je pris ma tête à deux mains et fixai la table.

« Est-ce que tout va bien, docteur Bruno ?

— Je me demande si Mercer a pu être tué par un catholique », marmonnai-je sans avoir conscience de parler à voix haute.

Je relevai la tête et vis que Thomas m'observait avec insistance.

« C'est un *chien* qui a tué le docteur Mercer, me rappela-t-il.

— Allons, Thomas, est-ce que vous le pensez sérieusement ? Combien de fois vous est-il arrivé de voir un chien errant s'en prendre à un homme dans les rues d'Oxford, dans un jardin fermé qui plus est ?

— Je ne sais pas… répondit-il en évitant mon regard. Tout ce que je sais, c'est ce que le recteur nous a dit. La porte est restée ouverte, le chien est entré. »

Il jeta un coup d'œil appuyé à sa chope vide, dans l'espoir vain que de la bière y apparaîtrait soudain.

« Une autre bière, Thomas ? »

Il accepta sans se faire prier et j'appelai la servante à qui je demandai de nous apporter deux chopes. Quand elle repartit, je m'appuyai sur la table en attendant que ses yeux croisent les miens.

« C'était cela que vous ne pouviez confier qu'à moi et à personne d'autre, cette histoire à propos de votre père ? »

Thomas se mit à gratter le bord de la table.

« Le premier jour, quand j'ai cru que vous étiez Sir Philip, expliqua-t-il doucement, vous avez été obligeant alors que le recteur essayait de me faire honte. Je me suis dit… C'était peut-être idiot, mais je me suis dit que si des hommes comme Philip vous écoutaient, vous pouviez peut-être intercéder en ma faveur.

— Et que voulez-vous que je leur fasse savoir, au juste ? »

Il prit une profonde respiration en examinant ses mains.

« Je veux quitter Oxford, messire. Après la condamnation de mon père, j'ai été entendu deux fois par la cour du chancelier. Ils ne voulaient pas croire que je ne savais rien de ses secrets et l'interrogatoire s'est mal passé, ils n'arrêtaient pas de répéter les mêmes questions, encore et encore, jusqu'à ce que je finisse par me contredire. »

Ses mains tremblaient et sa respiration était saccadée. La scène gardait toute sa vivacité, apparemment.

« Ont-ils employé la force ?

— Non, messire. Mais c'étaient des arguties à n'en plus finir, comme en font les juristes. Ils déformaient toutes mes réponses pour leur donner un sens contraire. J'étais tellement perdu et

apeuré que j'ai fini par approuver des déclarations que je savais fausses. C'est étrange, mais quelqu'un qui vous croit coupable peut réussir à vous persuader de votre propre culpabilité, quand bien même vous vous savez innocent. J'avais peur de me condamner en commettant une erreur. Cela a été une expérience horrible.

— J'imagine, dis-je avec émotion, car je me rappelais la terreur qui m'avait tordu l'estomac lorsque l'abbé m'avait informé que je serais interrogé par l'Inquisition, il y avait si longtemps. Et vous avez peur qu'on vous interroge de nouveau si l'on apprend que votre père s'est fait ordonner chez les jésuites ? »

Il hocha la tête en me regardant enfin dans les yeux.

« S'ils ont refusé de me croire jusque-là, comment prendront-ils le fait que mon père joue maintenant un rôle auprès de la mission jésuite ? Et s'ils m'emmènent à Londres pour m'interroger ? J'ai entendu des histoires à propos de ce qu'ils sont prêts à faire pour obtenir les informations qu'ils veulent. Ils vous feraient avouer n'importe quoi. »

Me souvenant de la conversation que j'avais eue avec Walsingham dans son jardin, je ne pus m'empêcher de frémir. La peur creusait un peu plus encore le visage anguleux de Thomas et ses veines bleues ressortaient sur sa peau d'une pâleur mortelle, dessinant aux tempes un motif pareil au delta d'une rivière sur une carte. Je n'avais pas l'ombre d'un doute sur le fait qu'il était réellement terrorisé.

« Les autorités penseront que vous en savez assez pour qu'un interrogatoire s'impose ?

— Je ne sais rien ! Mais je ne suis pas courageux. Je suis capable de leur déclarer ce qu'ils veulent entendre s'ils me font du mal !

— Dites-moi la vérité, Thomas, le semonçai-je. Sinon, je ne peux pas vous aider. Avez-vous peur de trahir les secrets de votre père et ceux de ses amis si l'on vous soumet à la torture ?

— Je n'ai jamais voulu connaître ces secrets, messire, murmura-t-il, les yeux pleins de larmes. Je l'ai dit à mon père, mais il me voulait de son côté. Il était résolu à m'amener à la foi catholique, il voulait que je le suive en France pour n'avoir pas à

choisir entre son fils et l'Église. Il pensait sans doute qu'en me parlant de ses réunions clandestines je me sentirais complice et que je développerais une forme de loyauté envers ses amis. En fait, il m'a piégé avec un tas de secrets que je n'ai jamais voulu porter. Je souffre pour une foi que je ne partage même pas ! s'écria-t-il en abattant son poing sur la table.

— Vous n'avez jamais pensé à divulguer ses secrets de votre propre chef ? m'enquis-je. Vous savez que le comte de Leicester récompenserait quiconque lui fournirait des informations comme celles que vous détenez sur les menées catholiques à Oxford. »

Le sens de mes mots sembla mettre un peu de temps à se frayer un chemin dans son esprit.

« Bien sûr que j'y ai pensé, répondit-il finalement. Avez-vous déjà assisté à l'exécution d'un catholique en Angleterre, docteur Bruno ? »

Je lui avouai que non.

« Moi, si. Mon père m'a emmené à Londres voir mourir Edmund Campion et ses compagnons jésuites, en décembre 1581. Je pense qu'il voulait que je sache ce qui était en jeu. » Il lissa ses sourcils du pouce et de l'index et pressa ses paupières fermées, espérant peut-être de cette façon effacer le souvenir de ce qu'il avait vu. « On les a éventrés comme des porcs à l'abattoir et on leur a sorti les tripes à l'air avec un bâton pour les dérouler plus lentement. On les entendait implorer Dieu tandis que leurs entrailles étaient brandies devant la foule ravie. Leurs cœurs arrachés ont terminé dans le bûcher. C'était insupportable, docteur Bruno, et j'ai vu le visage de mon père : il était captivé, à croire que c'était le spectacle le plus glorieux auquel il avait jamais assisté. Mais je ne saurais volontairement condamner quelqu'un à un destin aussi terrible. Je ne veux pas avoir de sang sur les mains, je veux seulement qu'on me laisse tranquille ! »

Il criait presque, les doigts crispés sur son bandage.

« Thomas… »

La servante arriva à cet instant avec les chopes de bière. J'attendis qu'elle se fût éloignée pour poursuivre à voix basse.

« Y a-t-il à Oxford d'autres catholiques au courant que votre père vous a confié tous ces secrets ? C'est-à-dire des gens qui savent que vous ne partagez pas leurs croyances et qui pourraient avoir peur que vous ne les trahissiez ? »

Il détourna les yeux.

« Est-ce que vous avez peur que ces gens ne vous fassent taire avant que vous ne puissiez leur nuire ? Comme ils l'ont fait avec Roger Mercer ?

— Je ne peux rien dire de plus, docteur Bruno, répondit-il d'une voix tremblante. Je vous le promets, vous n'avez pas envie de savoir tout cela. Je voulais seulement vous demander de parler à Sir Philip de ma part. J'aimerais bénéficier de son appui. Qu'il sache que je suis anglais par mon sang, et que je suis fidèle à la reine comme à l'Église d'Angleterre.

— Je croyais que vous aviez cessé de croire en Dieu, observai-je avec un sourire.

— Quel est le rapport entre Dieu et l'Église ? » répliqua-t-il en souriant à son tour.

Quelque part dehors, une cloche se mit à carillonner. Thomas sursauta, comme frappé par la foudre.

« Docteur Bruno, j'espère que je ne vous paraîtrai pas grossier mais je dois retourner au collège. Gabriel va bientôt revenir de son cours et je n'ai pas fini mon travail. »

Il me paraissait surtout pressé de mettre un terme à la conversation. Peut-être n'avait-il pas prévu que je lui pose autant de questions en échange de la faveur qu'il me demandait. Je terminai ma bière et payai. En voyant le regard envieux de Thomas alors que je prenais des pièces dans la bourse replète de Walsingham, je ressentis une certaine culpabilité. S'il avait su que cet argent m'avait été donné par ceux-là mêmes qu'il craignait le plus, et dans le but d'extorquer le genre de secrets que son père lui avait confiés, le respect dont il faisait preuve à mon égard aurait fondu comme neige au soleil.

Dans la rue, la pluie avait repris et un vent frais nous balaya le visage. Thomas serrait sa robe autour de lui tandis que nous remontions High Street en silence, à l'ombre des toits d'où l'eau ruisselait, perdus tous les deux dans nos pensées. J'essayais de faire le lien entre ce que je venais d'apprendre et les deux

meurtres du collège. Nous arrivions à hauteur de St Mildred Lane lorsqu'un détail me revint.

« Vous m'avez dit que vous n'avez pas d'amis ici, Thomas, mais ne pouvez-vous pas compter sur Sophia Underhill ? » demandai-je en ralentissant afin que nous n'arrivions pas à l'entrée sans qu'il ait eu le temps de me répondre.

Ma question sembla le surprendre.

« Fut un temps, j'imagine, où je la considérais comme une amie. Mais je crois plutôt qu'elle me regarde comme l'une de ses poupées. Je l'ai amusée quand elle était une enfant, mais elle s'est lassée avec le temps et m'a rejeté.

— À cause de la disgrâce de votre père ?

— Non. »

Thomas fit un pas de côté pour éviter une flaque qui s'était formée dans la rue défoncée. La semelle d'une de ses bottes béait à chaque pas qu'il faisait.

« Elle s'est lassée de moi bien avant. Quand ma mère est morte et que mon père a décidé de revenir à Oxford, sur la requête du comte, on m'a logé chez une famille en ville. Vous savez sans doute que seul le recteur peut vivre avec femme et enfants au sein du collège, les autres sont censés être célibataires. Mais la famille du recteur m'a pris en pitié, et mon père et moi étions souvent invités à dîner à leur table. On pensait que je tiendrais compagnie à John, leur fils qui est décédé, mais bien entendu j'ai remarqué Sophia. » Il soupira et se voûta un peu plus encore, comme s'il portait physiquement le poids du souvenir sur ses épaules. « Ensuite, John est mort et le père de Sophia a décidé de la brider. Il ambitionnait pour elle un mariage grandiose. Sa mère avait pour tâche de l'introduire dans la société mais ses nerfs l'ont lâchée après la mort de John, et Sophia s'est retrouvée livrée à elle-même sans nulle autre compagnie que les hommes du collège. Il y avait certes des gouvernantes mais elles ne tenaient jamais bien longtemps. » Il eut un rire de dépit. « Je ne les blâme pas. Je ne voudrais pas essayer d'apprendre quelque chose à Sophia contre son gré. »

Il me suffisait de me rappeler comment elle avait réglé son compte à Adam, le sévère domestique, pour comprendre ce qu'il voulait dire.

« Non, certes. Vous l'aimez toujours, je suppose ?

— Qu'est-ce que cela change ? Elle ne veut plus de moi.

— A-t-elle quelqu'un d'autre ? »

Son visage se durcit et je discernai de la colère dans ses yeux.

« Quoi qu'on vous ait raconté, c'est un mensonge ! Elle est d'une nature tendre, mais facile à tromper… » Il s'arrêta au beau milieu de sa phrase, étranglé par l'émotion, et je crus qu'il allait se mettre à pleurer, mais il inspira profondément et se reprit. « Mais puisque vous voulez savoir, alors oui. Je suis toujours amoureux d'elle, et je suis prêt à tout pour la protéger. *À tout.* »

Il s'était exprimé avec une telle violence que je m'arrêtai brusquement pour lui faire face.

« La protéger de quoi. Est-elle en danger ? »

Thomas recula d'un pas, médusé par l'intensité de mon expression.

« Je ne voulais pas… Enfin, je disais seulement qu'en cas de besoin elle sait qu'elle peut compter sur moi. »

Je l'attrapai par le poignet et il poussa un cri. Me souvenant qu'il était blessé, je le lâchai et le saisis par le col de sa robe en collant pratiquement mon visage au sien.

« Thomas, si Sophia est en danger, vous devez me le dire ! »

Sa mâchoire se crispa et il plissa les yeux. Reculant à nouveau, mais plus calmement cette fois, il me répondit avec froideur.

« Je le *dois*, docteur ? Qu'auriez-vous à lui offrir ? Votre protection ? Ou autre chose ? Et quand vous serez reparti à Londres dans quelques jours, que lui laisserez-vous ?

— Si elle court un danger, il est de votre devoir d'informer ceux qui sont en mesure de lui venir en aide », dis-je d'un air aussi dégagé que possible.

Je savais qu'il était trop tard. En trahissant mon affection pour Sophia, je me posais en rival. Thomas lissa sa robe et reprit son chemin en direction de l'entrée de Lincoln College, les bras croisés sur son maigre torse.

« Vous n'avez pas la moindre idée de ce dont vous parlez », finit-il par déclarer en regardant droit devant lui, comme s'il ne s'adressait pas à moi mais réfléchissait à voix haute.

Puis il se radoucit et sembla vouloir s'excuser. Il serra ma main dans les siennes.

« Merci de m'avoir écouté, docteur Bruno. Je suis désolé si j'ai tenu des propos inconsidérés, j'ai toujours peur de dire ce qu'il ne faut pas. Vous vous souviendrez de ma requête, si ce n'est pas trop demander ?

— C'est promis, Thomas. Je suis content que nous ayons parlé.

— Il faut absolument que je quitte Oxford, ajouta-t-il en pressant ma main. Si je pouvais aller à Londres et recommencer ma vie là-bas… Vous en parlerez à Sir Philip ? Sa recommandation me faciliterait les choses, et je serais prêt à jurer fidélité au comte et à lui-même sur ma vie.

— Je ferai de mon mieux, le rassurai-je, même si je n'étais pas certain qu'il m'eût dit tout ce qu'il savait. Et soignez cette blessure à votre poignet. »

Il inclina légèrement la tête en guise de salut et s'en alla terminer ses corvées.

Il pleuvait des cordes sur le collège, et le ciel s'assombrissait toujours plus depuis le début de la journée. Je levai les yeux vers la petite fenêtre au sommet de la tour et frémis en pensant au cadavre ensanglanté de Coverdale, toujours pendu à son crochet, la poitrine et le ventre percés de flèches. J'avais visité un jour la basilique Saint-Sébastien-hors-les-Murs, à Rome, dans les catacombes de laquelle la dépouille du saint est enterrée. Le grand portrait qui s'y trouve, avec l'expression de pieuse agonie de Sébastien et les flèches saillant comme les piquants d'un porc-épic, m'avait frappé alors par l'exagération et le caractère artificiel des tourments, qui le rendent semblable à quelque scène au décor surchargé. Je m'aperçus que j'avais eu la même réaction en découvrant le cadavre de James Coverdale. Le tableau macabre ressemblait par trop à une farce, j'avais eu du mal à le croire mort avant de voir sa gorge tranchée. Tout en remontant une nouvelle fois le col de mon pourpoint et en me préparant à accueillir le déluge, je me souvins tout à coup d'une expression du recteur citant Foxe : « *Par ses propres soldats.* » Capitaine de la garde prétorienne, Sébastien avait été exécuté

par ses propres hommes sur ordre de l'empereur Dioclétien. Le meurtrier avait-il ce détail à l'esprit ? James Coverdale avait-il lui aussi été tué par quelqu'un censé être du même côté que lui ? Et de quel côté s'agissait-il en ce lieu où les loyautés de chacun se manifestaient au travers de détours insoupçonnables ?

J'étais à peine engagé dans la cour lorsque je vis le recteur arriver par l'arcade en face, suivi de près par Slythurst. Tous deux avaient rabattu leur capuche et marchaient à grands pas dans ma direction. Quand il m'aperçut, le recteur me fit signe de le rejoindre. Une fois à l'abri dans l'entrée du collège, il nous emmena à l'écart afin que notre conversation ne soit pas surprise par le petit groupe d'étudiants qui avaient eux aussi trouvé refuge à cet endroit.

« On me dit que vous avez vu ma fille ce matin dans la loge du gardien ? s'enquit le recteur.

— Oui… Elle attendait sa mère pour partir, dis-je, saisi par l'inquiétude perceptible dans sa voix.

— L'avez-vous vue s'en aller ?

— Non. Maître Slythurst est arrivé avec la terrible nouvelle et je suis allé vous chercher.

— Alors, elle doit… »

En proie à la confusion, Underhill secoua la tête.

« Peu importe. Elle a toujours été frondeuse. Elle reviendra.

— Que s'est-il passé ?

— Quand ma femme est arrivée, Sophia n'était plus là, m'expliqua-t-il en surveillant la cour comme s'il espérait la voir apparaître à tout moment. Margaret a pensé qu'elle était partie devant et elle s'est mise en route. Mais son amie n'a pas vu Sophia non plus. Margaret est dans tous ses états, comme de juste, mais je pense que Sophia a décidé d'aller se promener sans en informer personne. Elle se plaint souvent d'être cloîtrée ici. Elle pense que je devrais lui laisser la liberté d'errer par monts et par vaux toute la journée si ça lui chante, comme elle y était habituée avec son frère. Mais c'était différent. Elle apprendra les manières qui conviennent à une dame, de gré ou de force. »

Son visage se ferma un moment, puis il regarda alentour d'un air distrait. Peut-être s'attendait-il que les événements du jour disparaissent d'eux-mêmes.

« Il serait étonnant qu'elle ait choisi une journée pareille pour se promener », fis-je remarquer en essayant de contenir mon inquiétude.

La veille, Sophia m'avait dit qu'elle se croyait en danger, et Thomas Allen venait de sous-entendre la même chose. Sa disparition ne pouvait pas être fortuite. J'espérais ardemment que le recteur avait raison, mais je sentais qu'il cherchait avant tout à se rassurer, étant incapable de faire face à d'autres soucis après la découverte du meurtre de Coverdale, avec toutes les conséquences qui allaient s'abattre sur le collège.

« Ne nous alarmons pas, elle sera de retour pour le dîner, éluda le recteur. Pour l'instant, maître Slythurst va porter ma lettre au coroner et je dois préparer ce que je vais dire à la communauté au réfectoire. Ce sera bientôt l'heure. »

Il soupira. J'avais l'impression qu'il avait vieilli de dix ans. « Je serai dans mon cabinet d'étude, docteur Bruno. Nous parlerons plus tard. Je vous demande d'être présent au réfectoire à midi, quand j'annoncerai cette tragédie. Il serait plus prudent que vous preniez connaissance de ma version des faits, afin de ne pas faire de révélations malencontreuses. J'aimerais limiter les rumeurs. »

Je lui répondis que je n'y manquerais pas.

« Par ailleurs, recteur, il serait également prudent de ne pas divulguer le fait que vous m'avez demandé d'enquêter sur cette affaire, dis-je à voix basse. Certains seront peut-être enclins à dissimuler des informations s'ils croient que j'agis sous vos ordres.

— Je comprends. Faites comme bon vous semble, docteur Bruno, je ne parlerai à personne de votre rôle. Mais découvrez qui a commis cet acte… ces actes, rectifia-t-il, et vous pourrez demander la récompense de votre choix, dans la mesure des moyens du collège. Et à condition que je sois encore en place pour vous l'accorder », ajouta-t-il, la mine sombre, avant de tourner les talons et de reprendre le chemin de ses appartements.

CHAPITRE 13

La cloche continua de sonner l'appel pour le déjeuner longtemps après que professeurs et élèves furent entrés dans la grande salle, scandant le temps par-dessus les murmures nerveux des conversations qui dénotaient une atmosphère aussi tendue qu'un ciel bouché avant l'orage. Dehors, la pluie frappait les carreaux avec une telle force que nous devions hausser la voix pour nous faire entendre de nos voisins.

En apprenant qu'une place m'avait été réservée à la table des senior Fellows, je fus embarrassé. Assis entre Godwyn et Slythurst, qui ne faisait pas le moindre effort pour masquer le dégoût que lui inspirait ma présence parmi ses collègues, je ne pouvais m'empêcher de penser que le siège que j'occupais avait dû appartenir auparavant à l'un des deux morts.

La table, installée sur une petite estrade, permettait de jouir d'une vue d'ensemble du réfectoire. C'était une belle salle aux murs blanchis à la chaux et ornée de tapisseries dans le style français du siècle précédent, des œuvres visiblement coûteuses dont les couleurs avaient perdu de leur éclat au fil du temps. L'élément central de la pièce était un immense âtre ouvert au-dessus duquel descendait du plafond un conduit octogonal encadré de poutres noircies par la suie, par où s'évacuait la fumée. Autour de l'âtre était disposé un banc de bois assez large pour que plusieurs personnes s'y assoient à l'aise et profitent de la chaleur. De chaque côté, sous les fenêtres, les élèves se tenaient serrés autour d'une grande table en jetant de fréquents coups d'œil à l'estrade et en commentant à voix basse l'air lugubre du recteur et la deuxième place vide à la table haute.

Un jeune homme squelettique aux cheveux roux en bataille, vêtu d'une robe beaucoup trop grande pour lui, monta au pupitre dressé près de la grande table et se prépara à dire le bénédicité. Je le reconnaissais, c'était le garçon que j'avais vu la veille ranger la chapelle après les matines. Le carillon solennel

de la cloche cessa au moment même où, d'une voix remarquablement sonore eu égard à sa carrure, il prenait la parole.

« *Benignissime Pater, qui providentia tua regis.* »

Le recteur inclina la tête et joignit pieusement les mains, bientôt imité par les autres professeurs. Comme je ne fermais pas les yeux, je profitai de ce moment pour observer les plus jeunes élèves, qui continuaient de loucher vers l'estrade avec un mélange de curiosité et d'appréhension.

« *Liberalitate pascis et benedictione conservas omnia quae creaveris* », entonna le garçon.

Je remarquai avec un certain soulagement que Gabriel Norris était assis à la tête de l'une des longues tables, au milieu d'un groupe de jeunes gens habillés de vêtements d'une qualité telle qu'elle les séparait du reste des élèves. Je ne prenais pas au sérieux la suggestion de Slythurst selon laquelle les armes du meurtre désignaient Norris comme le criminel ; il me semblait plutôt que le fait que son arc ait servi à tuer l'innocentait. En tout cas, j'aurais l'occasion de parler avec lui après le repas. Il se tenait la tête droite, semblant considérer que s'incliner pour la prière était inconvenant pour quelqu'un de sa dignité, et je m'aperçus tout à coup qu'il y avait quelque chose de changé en lui, même si je n'aurais su dire quoi. À l'extrémité de l'autre table, j'avisai Thomas Allen, tellement penché que son nez touchait presque la table, les mains serrées contre son front avec une telle force que les jointures de ses doigts blanchissaient.

« *Per Christum Dominum nostrum. Amen,* conclut le rouquin.

— *Amen* », répondirent en chœur tous les hommes.

Le recteur se mit debout et un silence pesant s'abattit sur la salle.

« Dans la vie de tout chrétien, commença Underhill sans son emphase habituelle, arrivent des moments où Dieu, dans Sa sagesse divine et infinie, cherche à éprouver notre pauvre foi en nous infligeant des épreuves et des peines. La même chose vaut dans la vie de notre petite communauté, c'est pourquoi Il a décidé de nous faire connaître le malheur, pour mieux ancrer

notre foi dans Sa Providence. » Il inspira profondément et croisa les mains devant lui dans une attitude de profonde humilité. « J'ai le regret de vous informer qu'après le terrible accident qui a emporté notre cher sous-recteur le docteur Mercer, une seconde tragédie a eu lieu. Le docteur James Coverdale a été mortellement blessé, apparemment en défendant la salle forte du collège contre des voleurs. »

Il baissa la tête et quelques murmures se firent entendre dans le silence. Le recteur attendit quelques instants, puis leva la main jusqu'à ce que cesse la rumeur.

« Des paris sur qui aura le courage de devenir le prochain sous-recteur ? » lança Norris à ses amis, assez fort pour être entendu à la ronde.

Des rires nerveux parcoururent les tablées d'étudiants. Le recteur s'éclaircit la gorge pour les rappeler à l'ordre.

« Si quelqu'un au cours des derniers jours a vu quelque chose qui pourrait expliquer cet acte horrible ou mener à l'appréhension des êtres abominables qui l'ont commis, qu'il me le fasse savoir », déclara-t-il.

Norris se retourna et leva la main.

« Recteur Underhill ! Pouvons-nous savoir quel est le montant des sommes volées ? »

Les jeunes gens bien habillés au milieu desquels il était assis opinèrent du chef. Je me demandai s'ils mettaient de l'argent sous clé dans la salle forte. Le recteur hésita un instant.

« Oh… Eh bien… En fait, il semble que rien n'ait été dérobé, pour autant que je puisse le dire. Après l'altercation avec le docteur Coverdale, les voleurs ont dû s'affoler et prendre la fuite.

— C'est bien étrange, observa Norris en pesant ses mots, ôter la vie à un homme, tout ça pour rien.

— En effet, en effet, répondit le recteur d'un air compassé. Un épouvantable gâchis. »

Le repas se déroula en silence presque tout du long à la table où je me trouvais, même si nous entendions derrière nous les spéculations hardies qu'échangeaient les étudiants. À ma droite, maître Godwyn ne relevait pas la tête de son assiette et ne prononçait pratiquement pas un mot, mais je remarquai que

lorsqu'il prenait son verre pour boire, sa main tremblait à la manière des infirmes. Slythurst, à ma gauche, posait de temps à autre son couteau pour émettre des commentaires, la bouche pleine, sur le laxisme de la sécurité qui, assurait-il, avait conduit à la mort de ses deux collègues. Il ignorait avec superbe le fait que, dans les deux cas, le meurtrier avait disposé des clés.

« Il faudrait un véritable gardien à la porte, affirma-t-il en recrachant des miettes de pain. Cobbett est un vieillard et un ivrogne, il ne sert à rien. Une troupe en armes pourrait passer devant sa fenêtre sans qu'il le remarque. Quant à son bâtard au bord de la tombe, le collège aurait plutôt besoin d'un vrai chien de garde, dressé à repousser les intrus. Et l'on devrait fermer l'entrée principale en permanence, de sorte que seuls ceux qui ont les clés puissent aller et venir.

— Walter, je crois que la présence d'un chien n'est pas vraiment une urgence, le rabroua sèchement Godwyn en sortant de sa torpeur. Et c'est une communauté d'enseignants et d'élèves ici, pas une prison. Nous ne pouvons pas empêcher le monde d'entrer ni nos jeunes gens de sortir. D'ailleurs, imagine la dépense s'il fallait donner à tous un double de clé de la porte principale. »

Ayant dit le fond de sa pensée, il sembla se retirer de nouveau en lui-même.

« Maître Slythurst, intervins-je tout en essayant de découper une tranche de mouton, en tant que trésorier on doit souvent vous accabler de demandes pour obtenir des doubles, avec toutes les serrures qu'il y a dans le collège. »

Slythurst me foudroya du regard, devinant mes sous-entendus, mais se contint devant les autres.

« Effectivement. C'est une dépense considérable. Les gens passent leur temps à les perdre ou à les casser.

— Et ce devoir vous incombe toujours ou vous chargez parfois d'autres personnes de se rendre chez le serrurier ? poursuivis-je, sur le même ton ingénu.

— C'est une tâche dont je m'occupe moi-même, répliqua-t-il d'une voix plus cassante. Pour tout ce qui touche à la sécurité du collège, on ne saurait être trop prudent.

— Il doit arriver, de temps à autre, qu'il soit nécessaire de faire des doubles supplémentaires des clés de certaines portes en prévision de futures pertes ? »

Slythurst se leva d'un bond et sa chaise faillit partir à la renverse.

« Si vous avez quelque chose à me demander, docteur Bruno, dit-il en laissant éclater sa colère, ayez la courtoisie de parler franchement. Et faites au moins preuve de discrétion. Ou bien croyez-vous être une sorte d'inquisiteur ? »

Il se tourna vers le recteur pour lui montrer à quel point il était outré puis, passant sans ménagement dans mon dos, il s'en alla à grands pas, outragé magnifique, sa robe balayant le sol derrière lui. Les murmures alentour cessèrent tandis que les regards intrigués se tournaient vers lui. Lorsqu'il eut quitté la salle, les conversations à voix feutrée reprirent de plus belle.

« Quelle mouche l'a piqué ? demanda Richard Godwyn en levant le nez de son assiette.

— Son désarroi est bien naturel après cette tragique nouvelle, dis-je.

— Qui sait ? fit Godwyn en haussant les sourcils. On ne lit pas toujours dans un homme comme dans un livre ouvert. Walter a peut-être des remords.

— Des remords ? répétai-je, les yeux fixés sur mon assiette pour ne pas dévoiler mon intérêt.

— James et lui se détestaient, me confia Godwyn à voix basse. Maintenant que James a souffert une mort si horrible, peut-être Walter s'en veut-il d'avoir prononcé des paroles qu'il ne pourra plus effacer.

— Pourquoi se haïssaient-ils ? »

Godwyn soupira en secouant tristement la tête.

« C'est un point que je n'ai jamais éclairci. J'ai l'impression que chacun savait des choses préjudiciables sur l'autre, et que d'une manière ou d'une autre, ils étaient liés par le secret. Et bien entendu, pactiser avec un ennemi est toujours dangereux.

— Est-ce que cela pourrait être en rapport avec les domaines en métayage ? demandai-je en me souvenant du début de dispute survenu lors du souper chez le recteur, le soir de mon arrivée, quand Coverdale avait insinué que le trésorier était

impliqué dans les accords entre Underhill et le comte, accords qui se faisaient au détriment du collège. Le docteur Coverdale était peut-être au courant de pratiques relevant de la corruption ? »

Godwyn posa sur moi ses grands yeux de saint-bernard.

« C'est possible, j'imagine. James pensait en tout cas avoir de bonnes raisons de se méfier de Walter, suffisamment pour tenter de convaincre le recteur de le démettre de son poste.

— Coverdale a essayé de se débarrasser de Slythurst ? dis-je en me penchant pour être certain qu'Underhill ne nous entendrait pas.

— Il a dit qu'il ne faisait pas confiance à Walter, je le sais parce que le recteur m'a demandé mon opinion sur la question. Je lui ai déclaré que je n'avais jamais trouvé l'homme agréable, mais que rien ne me laissait croire qu'il manquait à ses devoirs.

— Donc Coverdale pensait qu'on ne pouvait laisser les fonds du collège entre ses mains ?

— Je le présume, répondit innocemment Godwyn. Je ne vois pas de quoi d'autre il aurait pu être question.

— Quelque chose à voir avec la religion, peut-être ? »

Godwyn posa la main sur mon bras et me lança un regard censé me dissuader de fouiller plus avant cette hypothèse.

« Il vaut mieux éviter certaines questions, docteur Bruno. Je n'ai pas de raison de penser que Walter Slythurst n'est pas fidèle à l'Église d'Angleterre. Et de toute façon, il est à l'abri maintenant. Les morts emportent leurs secrets avec eux. »

Il balaya la salle du regard, avant de poursuivre.

« Mais cette histoire de voleurs dans la salle forte… Je dois dire que je suis troublé.

— Vous n'y croyez pas ?

— Avec quelqu'un d'autre, peut-être. Mais James, voyez-vous… Je ne voudrais pas dire du mal d'un défunt collègue, mais tous ceux qui le connaissaient vous diront qu'il était d'une lâcheté terrible. C'est le dernier homme sur terre que j'aurais imaginé s'opposer à des voleurs armés. Tout cela me paraît… étrange.

— Comment l'expliquez-vous ? l'incitai-je à poursuivre.

— Je ne l'explique pas. Mais deux d'entre nous sont morts en autant de jours. Il n'en faut guère plus pour avoir peur. »

J'allais lui demander ce qu'il entendait par « deux d'entre nous », mais William Bernard se pencha derrière Godwyn et me fixa de ses yeux vitreux.

« Vous posez beaucoup de questions, docteur Bruno.

— Deux calamités en deux jours, docteur Bernard. De telles coïncidences ne suscitent-elles pas beaucoup de questions ?

— C'est pourtant évident. Dieu punit ce collège pour sa félonie en matière religieuse. Il n'aime pas qu'on se moque de Lui, affirma Bernard sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Vous voulez dire que le docteur Coverdale méritait d'être puni ? »

La colère fit flamboyer les yeux du vieillard.

« Je n'affirme rien de tel, sorcier. Seulement que nous souffrons le courroux de Dieu à cause de notre désobéissance. Qui sait où Sa justice frappera maintenant ?

— Et que prédisez-vous, docteur Bernard ?

— Assez avec vos questions ! s'emporta celui-ci en abattant son poing osseux sur la table, ce qui eut pour effet de renverser une partie de sa bière.

— William… » dit Godwyn d'un ton apaisant en posant sa main sur la sienne.

Se dégageant d'un air irrité, Bernard se mura dans le silence. Le recteur s'approcha de moi et vint me parler à l'oreille.

« La discrétion est primordiale, Bruno. » Il observa avec anxiété les conversations animées aux tables des élèves. « Mettez-vous à l'écart pour parler aux uns et aux autres. Ne donnez pas aux élèves de quoi alimenter leurs commérages. Nous devons contenir la curiosité aussi longtemps que possible. »

Il fit un signe de sa main droite et le jeune rouquin revint se poster derrière le pupitre afin de lire un passage de la Bible attachée au pupitre par une chaîne en cuivre. La leçon était tirée d'Ézéchiel mais la déclamation du garçon ne ramena pas le calme dans le réfectoire. Même si je ne discernais pas le détail des discussions, les yeux brillants et les éclats de voix indiquaient assez que cette nouvelle mort violente survenue au

sein du collège avait davantage suscité curiosité et excitation que terreur.

Après le repas, alors que les élèves sortaient à la file, battant en brèche le règlement, je me levai et me frayai un chemin pour rejoindre Gabriel Norris, qui appelait Thomas Allen et lui demandait de l'attendre dehors. Norris venait de sortir et se trouvait dans le couloir menant à la cour lorsque je le rattrapai en lui donnant une tape dans le dos. Il sursauta et poussa un bref cri de douleur, assez exagéré selon moi puisque je ne l'avais touché qu'avec la paume de la main, mais quand il se retourna je le vis serrer les dents pour se retenir de protester davantage. Je posai la main sur son bras en signe d'excuse.

« Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous surprendre.

— Docteur Bruno ! s'exclama-t-il en se forçant à garder son calme et en brossant sa manche du plat de la main, comme si je l'avais froissée. Quelle image vous devez avoir de notre université ! Ça devient un véritable charnier, pas vrai ? Au moins, cette fois, vous et moi ne pouvons nous reprocher de ne pas lui avoir sauvé la vie, hein ! Ils m'ont pris mon arc de toute façon, je n'aurais pas pu rejouer au héros. Et quel *temps* ! »

Il avait ajouté cette dernière remarque sur le même ton, comme si la pluie et le meurtre de Coverdale étaient tous deux de parfaits exemples des contrariétés qui étaient le lot de chaque jour. C'est alors que je réalisai en quoi il avait changé : il avait une barbe. Cela ne faisait que deux ou trois jours et son visage était hérissé de poils courts et hirsutes. Chanceux comme il l'était, il ne tarderait pas à arborer une toison noire et fournie.

« Vous laissez pousser votre barbe, maître Norris ?

— Ma foi, ce n'est pas volontairement, dit-il d'un air agacé en passant la main sur son menton. Je n'arrive pas à trouver mon rasoir depuis deux jours et je refuse de laisser le barbier du collège s'en prendre à moi. Il a laissé un membre sur un champ de bataille, là où il a appris son métier, à mon avis. Je me suis confié à ses soins une fois et j'ai failli revenir sans mon nez. Qu'en dites-vous, docteur Bruno, la barbe m'irait-elle ? Vous la portez bien, mais vous êtes brun… »

Je décidai de couper court à son bavardage.

« Quel dommage que vous ayez perdu votre rasoir, maître Norris, surtout que Thomas venait de vous l'affuter ! »

Je le sentis aussitôt se crisper. Laissant de côté ses manières policées, il me répondit d'une voix tranchante :

« *Quoi ?* Est-ce un crime maintenant ? Et en quoi cela vous regarde-t-il ? »

Il fit un pas vers moi, menaçant.

« Tout doux, maître Norris. Je ne fais que mener une enquête pour le compte du recteur sur les armes qui existent au collège.

— Un rasoir n'est pas une arme », riposta-t-il.

Il me dévisagea un long moment puis une lueur de compréhension éclaira son visage. Je le vis associer tous les éléments et arriver à la conclusion qui s'imposait.

« Êtes-vous en train de me dire que Coverdale a été tué avec une arme de cette sorte ? » Il comprit qu'il ne servirait à rien d'insister. « Je vois. Et vous avez interrogé Thomas à propos de mon rasoir, dit-il en plissant les yeux. Eh bien, je dois parler à Thomas. Vous me trouverez dans ma chambre, Bruno, je n'ai pas de temps à perdre pour l'instant. »

Il me salua brusquement et rentra la tête dans les épaules avant de s'engager sous la pluie pour traverser la cour. Je m'apprêtais à le suivre quand on me tira par la manche. Me retournant avec irritation, je vis Lawrence Weston qui me regardait avec des yeux brillants d'excitation. Derrière lui se tenait le jeune rouquin qui nous avait fait la lecture pendant le déjeuner.

« Je vous avais dit que je le trouverais, docteur Bruno, lança Weston d'une voix triomphante. C'était Ned. »

D'un coup de coude, il poussa le garçon en avant. Je les scrutai l'un après l'autre sans comprendre ce qu'ils voulaient.

« De quoi parlez-vous ?

— Ned, répéta Weston en s'impatientant. C'est lui qui a délivré le message à Coverdale pendant la disputation. Vous m'avez promis un shilling », ajouta-t-il d'une voix accusatrice.

On eût dit que je tentais de le flouer.

« C'est vrai », reconnus-je en prenant la bourse à ma ceinture.

Ned tordit son visage couvert de taches de rousseur en une moue boudeuse.

« Pourquoi tu recevrais un shilling, Weston, alors que tu ne sais rien du tout ? protesta-t-il.

— Vous aussi, vous aurez un shilling », dis-je pour le calmer.

Il aurait mieux valu apprendre la valeur de ces pièces anglaises avant de les distribuer avec tant de prodigalité, cela allait sans doute me revenir fort cher.

« Bien, alors ? Qui vous a demandé d'aller trouver le docteur Coverdale samedi soir pour qu'il parte avant la fin de la disputation ? »

J'étais si pressé de connaître sa réponse que j'avais sans m'en rendre compte pris le garçon par les épaules et que je le secouais. Il se renfrogna quelque peu mais répondit.

« C'est *lui,* messire. Le docteur Coverdale, je veux dire.

— Comment ? Mais ça n'a aucun sens.

— C'est tout ce que je sais, dit Ned en haussant les épaules. Avant que je quitte le collège pour Divinity School, il m'a pris à part et m'a donné un sou. Il n'est pas aussi généreux que vous, messire. Il voulait que je vienne le trouver pendant la disputation en prétextant un message urgent.

— Vous a-t-il expliqué pourquoi ? »

Ned fit signe que non.

« Il m'a seulement dit qu'il devait revenir tôt au collège et qu'il lui fallait une excuse pour s'en aller.

— Il n'a pas précisé s'il devait rencontrer quelqu'un ? »

Ned se tortilla entre mes mains.

« Il n'a rien dit d'autre, messire. J'ai pris l'argent et fait ce qu'on me demandait, et je n'en ai plus entendu parler jusqu'à tout à l'heure. » Soudain, ses yeux s'arrondirent dramatiquement. « Vous croyez que c'est à ce moment-là qu'ils l'ont attaqué, messire, quand il est rentré au collège ?

— Vous n'avez pas vu s'il retrouvait quelqu'un à la sortie de Divinity School après que vous lui avez transmis le message ? Un homme sans oreilles, par exemple ?

— Non, messire, mais je connais celui dont vous parlez, répondit Ned, dont le visage s'éclaira comme s'il venait de

réussir un examen. C'est Richard Godwyn qui l'a retrouvé dehors, pas le docteur Coverdale.

— Godwyn ? répétai-je.

— Oui, je l'ai vu aller à la rencontre de l'homme dont vous parlez, le libraire Jenkes, devant Divinity School, tandis que j'attendais d'apporter le faux message. Mais après cela, j'ai suivi le docteur Coverdale sur tout le chemin du retour. Je me suis dit que j'allais en profiter pour m'esquiver moi aussi. Sans vouloir vous offenser, messire, ajouta-t-il avec une once de culpabilité.

— Vous n'avez rien manqué, je vous assure. Mais Coverdale, vous l'avez vu monter directement dans sa chambre ?

— Oui, messire. En tout cas, je l'ai vu monter l'escalier.

— Et vous n'avez rien remarqué d'inhabituel ? Quelqu'un d'extérieur au collège ?

— Non, messire. Sauf…

— Sauf quoi ? le pressai-je.

— Eh bien… Ma chambre se trouve au-dessus de la bibliothèque, comme je suis de service là-bas et à la chapelle. C'est comme ça que je paie mes études, messire, m'expliqua-t-il, penaud. Ce soir-là, alors que je montais l'escalier pour me rendre à ma chambre, j'ai entendu des voix à l'intérieur.

— Dans la bibliothèque ? Qui se trouvait là ?

— Je ne sais pas. En tout cas, il y avait un homme en colère. Je n'ai pas entendu la conversation. Je suis allé dans ma chambre sous les toits aussi discrètement que possible, mais ils avaient dû m'entendre dans l'escalier parce qu'ils ont gardé le silence un moment. Quelques minutes plus tard, quand j'ai entendu la porte de la bibliothèque se refermer, j'ai épié par la fenêtre de ma chambre dans la cour pour voir de qui il s'agissait, afin d'en parler à maître Godwyn.

— C'était maître Godwyn lui-même, rentré plus tôt que prévu ?

— Je ne sais pas. Ils portaient tous les deux des manteaux avec la capuche rabattue, je ne pourrais pas dire. »

Dépité, je lui lâchai les épaules et lui donnai un shilling qu'il empocha avec un grand sourire. La prochaine fois que j'aurais besoin d'une information, je me rappellerais de fixer un prix raisonnable. À ce moment, je vis Slythurst arriver dans la cour

par l'escalier de la bibliothèque. Il me jeta un regard de pure haine et courut sous la pluie battante en direction des appartements du recteur. Ainsi, Godwyn avait lui aussi déserté la disputation pour retrouver Jenkes. Étaient-ils revenus au collège chercher Coverdale ? Ou avaient-ils autre chose à faire à la bibliothèque, en rapport avec les livres interdits ?

Les gens continuaient à se presser autour de nous en surveillant le ciel pour essayer de déterminer s'il valait mieux ou non attendre que le déluge cesse. Je serrai mon pourpoint contre moi et contournai l'attroupement pour braver la pluie. À l'entrée, abrités sous la tour, des élèves s'étaient rassemblés, curieux d'observer l'arrivée de trois hommes portant de longs manteaux et des tricornes, trempés des pieds à la tête. L'un d'eux avait le visage taillé à la serpe et l'air solennel de ceux qui sont habitués à assumer des responsabilités, et je supposai qu'il s'agissait des constables et du coroner, venus chercher le cadavre. Derrière eux, le recteur Underhill se tordait les mains avec frénésie tandis que Slythurst essayait de garder les élèves à distance. Je me demandai si le recteur parlerait au coroner du martyre de saint Sébastien ou s'il le laisserait tirer ses propres conclusions.

« *Dio buono, amico mio*… quelle journée ! »

Je me retournai et tombai sur John Florio qui serrait son manteau autour de ses épaules. « Vous n'avez jamais vu un tel déluge à Naples, je parie.

— Même Noé n'a pas connu une pluie pareille, répliquai-je en observant le ciel d'un air maussade.

— Vous partez ? » me demanda-t-il en me prenant par le bras et en posant sur moi un regard empreint d'une étrange satisfaction.

Nous sortîmes par la porte de St Mildred Lane.

« Nous pourrions marcher ensemble, me proposa-t-il. Je vais à Catte Street pour avoir des nouvelles de livres français que j'ai commandés auprès d'un libraire. Et je dois avouer que malgré ce temps, je suis content d'échapper au collège, ne serait-ce que pour une heure. Ce nouveau drame nous a tous ébranlés. Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ? La boutique vous intéressera, je pense. C'est avant tout un relieur,

mais il a d'excellentes relations avec des imprimeurs en France et aux Provinces-Unies. Pour peu qu'on arrive à supporter l'homme, on y déniche souvent de très bonnes importations, des textes obscurs introuvables ailleurs. »

Je lui emboîtai le pas et le suivis dans les rues boueuses d'Oxford. Durant tout le chemin, Florio échafauda des théories en italien, théories qu'il étayait à grand renfort de gesticulations. De mon côté, je me contentais de l'approuver lors des rares pauses qu'il prenait pour respirer. Au coin de St John et de Catte Street, on nous interpella, puis des rires épais éclatèrent autour de nous. Nous aperçûmes alors un groupe de jeunes apprentis près des remparts. Ravis par leur audace, ils se bousculaient et nous pointaient du doigt tout en nous abreuvant d'insultes. Florio me guida plus loin en me tirant par le bras.

« Canailles papistes ! Dégagez d'Angleterre !

— Ignorez-les », me conseilla Florio en accélérant.

L'un des apprentis ramassa une pierre, un autre cracha dans notre direction. Ils nous suivirent un moment mais se lassèrent finalement en voyant que nous ne mordions pas à l'hameçon.

« Ils ne portent pas les étrangers dans leur cœur, par ici », commentai-je tandis que nous entrions dans Catte Street, où les maisons aux étages plus élevés nous offraient un abri sommaire.

Florio me regarda avec un air contrit.

« C'est une excuse pour créer des histoires. Pour l'ignorant, tous les étrangers sont des catholiques qui ne rêvent que de l'étrangler dans son lit. Je suis né ici et j'ai toujours connu ce genre de réactions. Oubliez tout cela, *amico mio*. Nous sommes presque arrivés.

— Quel est le nom de ce libraire ? demandai-je, même si j'avais déjà deviné.

— Rowland Jenkes, me lança Florio par-dessus son épaule car la rue n'était pas assez large pour marcher de front. Vous entendrez bientôt parler de lui, j'en suis sûr. Il est très mal vu en ville, on le traite de nécromancien, mais vous savez à quel point les gens aiment colporter des ragots. Jenkes est capable de mettre la main sur des livres impossibles à obtenir à moins de se rendre soi-même en France. C'est pour cela qu'il a toute mon estime. Il y en a qui ne mettraient pour rien au monde le pied

dans sa boutique et qui répandent des rumeurs sur les professeurs qui osent le faire, mais je m'efforce de ne pas écouter ces sornettes. Comme vous l'avez vu, j'ai déjà assez de problèmes ici, étant *un Inglese italianato*. Nous y voilà. »

Il désigna la boutique où j'avais vu William Bernard et Jenkes entrer la veille. Les carreaux n'étaient pas plus propres aujourd'hui, ni plus engageants.

Florio hésita, puis il posa la main sur mon bras.

« Pardonnez-moi, mais avant que nous entrions, je dois vous demander, docteur Bruno, si vous avez lu mon message », me demanda-t-il d'une voix pleine d'appréhension.

Je le fixai, les yeux écarquillés.

« *Votre* message ?

— Oui, je vous ai laissé un message. L'avez-vous reçu ?

— Eh bien… Oui, mais je n'avais pas compris qu'il venait de vous. »

Je ne le quittais pas des yeux tant j'étais surpris. Si en fin de compte la mystérieuse lettre venait de Florio, cela signifiait indubitablement qu'il avait des informations à propos des meurtres. Mais pourquoi, alors, n'en avait-il pas parlé aux autorités ? Je me souvins à cet instant que Thomas Allen avait évoqué la présence d'un espion de la reine au sein du collège. Avec son don pour les langues et ses contacts avec les membres les plus influents de l'administration, Florio était tout à fait le genre d'homme que Walsingham aurait été disposé à employer. Dans ce cas, peut-être avait-il peur de se dévoiler et préférait-il pour le faire de pouvoir s'entretenir avec Sidney et moi. J'attendais qu'il s'explique, mais il avait l'air perplexe.

« Oh, je croyais que ce serait clair, pour des raisons évidentes. Je suis désolé s'il y a eu confusion.

— Enfin, Florio, m'exclamai-je, les trombes d'eau qui se déversaient depuis les pentes de toit m'obligeant à parler plus fort, pourquoi n'êtes-vous pas venu m'en parler en personne ? »

Il baissa les yeux, décontenancé.

« C'est une affaire délicate, docteur Bruno. Je pensais qu'il valait mieux vous approcher de façon moins directe. Il faut savoir mettre les formes.

— Il en est bien question ! Florio, deux hommes sont morts et il y en aura peut-être d'autres ! »

Son étonnement initial céda bientôt la place à la peur.

« Mais, Bruno… qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y en aura d'autres ?

— Nous ne pouvons pas le savoir tant que nous ne connaissons pas les liens entre ces deux victimes et le mobile de l'assassin, n'êtes-vous pas d'accord ? Et je pense que vous savez quelque chose qui pourrait éclairer toute cette affaire. Est-ce que je me trompe ? »

Je lus une incompréhension totale dans ses yeux mais, avant qu'il ait eu le temps de répondre, la porte de la librairie s'ouvrit et Rowland Jenkes apparut sur le seuil. Il nous observa avec le détachement amusé qui le caractérisait.

« *Buongiorno, signori* », nous salua-t-il, et je reconnus les inflexions communes aux gens instruits qui contrastaient tellement avec son visage ravagé.

Il effectua une petite courbette qui me parut sarcastique.

« Pas un temps à rester dehors, maître Florio. Je vous en prie, entrez avec votre ami. »

Il fit un pas de côté et nous invita par un grand geste cérémonieux à pénétrer dans sa librairie. Florio me dévisagea encore un court instant, puis il rabattit en arrière sa capuche dégoulinant d'eau et s'engouffra à l'intérieur.

CHAPITRE 14

La boutique dans laquelle nous entrâmes était située en contrebas de la rue, il fallut donc descendre trois petites marches couvertes de jonc que nos vêtements trempés aspergèrent aussitôt. Avec son plafond bas et ses poutres apparentes, l'endroit mettait tout de suite à l'aise. Comme Florio et moi étions petits, nous pouvions nous tenir droit alors que Jenkes devait se pencher pour ne pas se cogner la tête, une posture qui lui donnait un air vaguement obséquieux. Malgré les deux paires de bougies fixées au mur derrière un comptoir, face à l'entrée, la pièce était mal éclairée, d'autant que les vitres encrassées qui encadraient la porte faisaient obstacle à la lumière au lieu de la laisser passer. Néanmoins, la cire des chandelles était de bonne qualité et ne dégageait pas, comme dans ma chambre à Lincoln College, la puanteur infecte du suif bon marché. En réalité, je me sentais davantage chez moi dans cette minuscule librairie que n'importe où ailleurs depuis mon arrivée à Oxford, car il y régnait l'odeur des livres : un parfum agréable de cuir neuf et de papier et un autre, renfermé, provenant du vieux vélin et de l'encre, mélange entêtant qui provoqua en moi un accès de nostalgie pour le scriptorium de San Domenico Maggiore où j'avais passé tant d'heures dans ma jeunesse.

Des étagères en bois occupaient chaque côté de la boutique, démontrant le savoir-faire du relieur : chacune était remplie du sol au plafond de volumes reliés en cuir, rangés en fonction de leur taille et placés le dos en avant, de sorte que les flammes des bougies faisaient scintiller leurs boucles de cuivre. À côté du comptoir devant lequel Jenkes se frottait les mains d'un air cupide, j'aperçus plusieurs exemples de reliure et de format, depuis les ais de bois façonnés et couverts de peau qui empêchaient le parchemin de cloquer, jusqu'aux nouvelles reliures parisiennes à plats souples destinées aux ouvrages plus

légers, et qui se passaient de boucles grâce à des liens en cuir. Comme dans la bibliothèque, tous les volumes étaient attachés au moyen de chaînes en acier fixées à une barre qui courait sous le comptoir. Au fond du magasin, une autre porte ouvrait sur une pièce plus grande, pas mieux éclairée que celle-ci, qui semblait être l'atelier. Je crus voir une ombre bouger dans l'obscurité et supposai que Jenkes avait des apprentis.

« Et voici le Signor Filippo Nolano, n'est-ce pas ? » dit-il en m'accueillant avec un sourire félin.

Il tendit la main et je la lui serrai de mauvais gré. Je sentais Florio qui m'étudiait avec curiosité.

« Je me demandais quand j'aurais le bonheur de faire votre connaissance. Surtout depuis que vous m'avez suivi à la sortie de *La Roue de Catherine*.

— Je… C'est-à-dire… » bafouillai-je, ne sachant trop comment répondre à son accusation, surtout avec Florio qui continuait à me fixer.

D'un geste, il dissipa la gêne que la situation avait fait naître.

« Peu importe. Mais Signor Nolano, je ne peux m'empêcher de remarquer que notre ami, le Signor Florio, s'étonne de m'entendre vous appeler de cette façon. Vous connaît-il sous un autre nom ? »

Théâtral, il joignit le bout de ses doigts et leva un sourcil. Il parlait sans presque bouger les lèvres, si bien que chaque phrase ressemblait à une confidence qu'il valait mieux ne pas dire à voix haute. Je ne me sentais pas à mon avantage : non seulement j'étais dans sa boutique, trempé jusqu'à la moelle, mais il avait inversé les rôles que j'avais crus assignés en se renseignant sur mon compte.

« J'ai voyagé longtemps dans des endroits qu'il aurait été imprudent de parcourir sous mon vrai nom, expliquai-je en essayant de conserver ma dignité. C'est devenu une habitude quand je me trouve avec des inconnus, rien de plus. »

Jenkes sourit.

« Un homme serait prêt à toutes les extrémités pour échapper à l'Inquisition, je n'en doute pas, docteur Bruno. »

J'acquiesçai prudemment en essayant de ne pas montrer ma surprise. Florio semblait stupéfait.

« J'espère que vous ne nous considérerez pas longtemps comme des inconnus. Cependant, même dans notre glorieux royaume de liberté, il est des endroits où un homme fait bien de prendre garde aux mots qu'il prononce. Qu'est-ce qui vous a amené à *La Roue de Catherine,* d'ailleurs ?

— J'avais faim, répondis-je d'un air désinvolte. J'ai vu l'enseigne et je suis entré pour me restaurer. »

Jenkes rejeta sa tête en arrière et s'esclaffa de bon cœur, ce qui me donna l'occasion d'admirer ses dents pourries.

« Vous avez vite appris votre leçon ici, c'est certain. En revanche, vous n'avez pas été très gentil de dire au jeune Humphrey que même votre chien n'aurait pas mérité une nourriture pareille. »

Son rire s'interrompit de façon aussi abrupte qu'il avait commencé et un silence pesant s'installa pour quelques secondes.

« Vous parlez italien ? lui demandai-je.

— Je parle sept langues, docteur Bruno, même si c'est difficile à croire quand on me voit. Je ne ressemble pas à un érudit, je le sais. Mais vous n'ignorez pas qu'on ne juge pas un homme sur les apparences. D'ailleurs, je parie que vous aussi, vous valez plus que vous n'en avez l'air. Savez-vous ce qu'on dit de moi à Oxford ?

— Non, je l'ignore », avouai-je franchement.

Il tirait fierté de sa notoriété, c'était l'évidence, et je n'avais pas envie de flatter sa vanité. Je fus satisfait de constater qu'il paraissait déçu.

« On m'appelle le disciple du Diable, Bruno, m'apprit-il, le sourire au bord des lèvres. On écrit des chansons populaires à mon sujet pour effrayer les enfants. On raconte que j'ai tué trois cents hommes en leur lançant un sort. Qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis que la fièvre des prisons se répand rapidement dans certaines conditions.

— Vous avez raison, bien sûr. Mais alors, comment se fait-il que je ne l'aie pas contractée ?

— Parce que vous avez la constitution d'un bœuf, dis-je en posant les yeux sur la chair grumeleuse qui s'était formée là où

il avait eu autrefois des oreilles. Vous n'êtes pas plus un sorcier que moi, ou Florio.

— Pas plus un sorcier que vous ? répéta Jenkes, et il me dévisagea un instant avant d'éclater de rire de nouveau. J'aime beaucoup votre ami, Signor Florio. C'est un vrai comédien. »

Le malheureux Florio ne savait plus comment interpréter l'antagonisme sous-jacent de l'échange qui se déroulait entre Jenkes et moi, et son regard passait nerveusement de l'un à l'autre.

« Avez-vous mon Montaigne, maître Jenkes ? demanda-t-il timidement. Je l'espère, car c'est pour lui que j'ai bravé ce temps infect.

— Infect, c'est le mot, confirma Jenkes en m'adressant un sourire énigmatique. Deux volumes sont arrivés avec un chargement en fin de semaine dernière, mon cher Florio, et, malgré ce temps apocalyptique, ils ont pu être acheminés depuis Plymouth samedi. Qu'on ne dise jamais que j'ai déçu ceux qui placent leur espoir entre mes mains. Si vous permettez, je vais les chercher. »

Il s'inclina sèchement et, penchant toujours la tête, disparut dans l'atelier du fond.

Florio se tourna vers moi.

« Puis-je vous implorer de me jurer le secret, Bruno ? » murmura-t-il à mon intention en posant son bras sur ma main.

J'acquiesçai, le cœur battant, pensant qu'il faisait encore référence à notre conversation interrompue à propos de son message.

« J'ai décidé d'entreprendre une tâche immense et solennelle, qui engagera mon nom devant la postérité autant que celui du grand génie humaniste que je sers… À vrai dire, c'est une œuvre qui dépasse de beaucoup, tant s'en faut, tout ce que pourraient atteindre mes stupides collections de proverbes. » Il serrait ma manche, les yeux brillants. « Je vais apporter les *Essais* de Michel de Montaigne aux lecteurs anglais !

— Est-il au courant ? »

Florio baissa les yeux, quelque peu refroidi.

« J'ai écrit au grand homme pour lui proposer mes humbles services de traducteur, mais pour l'heure je n'ai pas reçu son autorisation, c'est vrai. J'ai demandé à maître Jenkes de commander les deux éditions françaises pour moi de façon à envoyer un extrait de ma traduction à M. de Montaigne, avec l'espoir d'obtenir son approbation. Mais comme vous vous en doutez, ce sera un travail d'amour qui occupera tout mon temps pendant un long moment et qui coûtera fort cher. Vous comprenez donc pourquoi je vous ai écrit comme je l'ai fait…

— Quel que soit le livre que vous désirez, et d'où qu'il provienne, demandez à Rowland Jenkes, et si je ne peux pas le trouver, c'est qu'il n'existe pas », annonça Jenkes en émergeant de l'ombre tel un marchand ambulant, un volume relié de cuir brun dans chaque main.

Il me jeta un regard de conspirateur.

« Quel que soit le livre, docteur Bruno, et à son juste prix. »

Ses yeux descendirent sur mon pourpoint, à l'endroit précis où se trouvait la bourse de Walsingham. Je ne réagis pas à sa provocation, mais je me sentais vulnérable. Il en savait plus sur moi que je ne l'aurais supposé et je me demandai s'il tenait ses informations de Bernard.

Il tendit les ouvrages à Florio, qui en prit un dans chaque main et les couva du regard avec autant d'amour que s'il s'agissait de jumeaux nouveau-nés.

« Ainsi, vous importez beaucoup de livres des Provinces-Unies ? demandai-je d'un air détaché.

— De France, des Provinces-Unies. D'Espagne et d'Italie, parfois, quand il y a de la demande. Ils sont nombreux à Oxford à aimer le genre de textes qu'on ne peut trouver qu'à l'étranger. Et de temps à autre se présente l'occasion de vendre aussi dans l'autre sens. »

Il continuait à m'examiner d'un air mi-entendu mi-moqueur, comme s'il me jaugeait pour un emploi.

« Mais j'imagine que vous en avez déjà entendu parler, Bruno. Et peut-être cela explique-t-il pourquoi vous m'avez suivi ? »

Je m'abstins de répondre. Florio se dandinait d'un pied sur l'autre, le visage fermé, sur le point de fondre en larmes.

« Qu'y a-t-il, mon cher Florio ? lui demanda Jenkes.

— C'est-à-dire… Je ne m'attendais pas à obtenir les deux volumes en une fois, maître Jenkes, et j'ai peur de ne pouvoir… Voilà, il faudrait que j'en laisse un à vos bons soins pendant un mois ou deux, cependant je vous supplie de ne pas le vendre. Je finirai par avoir l'argent mais… »

Jenkes balaya ses excuses d'un geste.

« Je n'ai pas assez d'espace pour servir de bibliothèque, Florio. Emportez les deux livres et vous me paierez quand vous le pourrez. »

Le visage de Florio s'illumina comme celui d'un enfant à qui on offre des douceurs.

« Merci, maître Jenkes. Je vous assure que vous n'aurez pas à attendre longtemps votre dû, surtout si certains événements se déroulent comme je l'espère. »

Il se tourna vers moi avec un geste semblant impliquer que je savais de quoi il retournait ; mais il se trompait, car je n'y comprenais goutte. S'il faisait référence à son énigmatique message, cela signifiait-il qu'il espérait tirer profit des meurtres de Lincoln College ? Je me tins coi tandis qu'il cherchait dans sa bourse l'argent qu'il avait apporté.

« Bon, eh bien, Bruno, nous en avons fini avec cette affaire, s'exclama-t-il une fois le règlement effectué et ses livres emballés dans un morceau de toile enduite pour les protéger contre la pluie. Braverons-nous encore la tempête ?

— Un moment, s'il vous plaît, dit Jenkes alors que je me tournais vers la rue pour constater qu'il pleuvait toujours des cordes et qu'une chape noire obscurcissait le ciel. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, maître Florio. En revanche, j'aimerais discuter certaines choses avec le docteur Bruno, s'il peut m'accorder un peu de son temps. »

Il avait prononcé ces mots avec une intonation qui laissait entendre qu'il souhaitait me parler en privé, sans Florio. Ce dernier hésita un instant puis, se souvenant du généreux délai que Jenkes venait de lui accorder, il décida de se plier à son injonction.

« Bien sûr, je dois retourner au collège, de toute façon. Docteur Bruno, si aucun de nous ne se noie sur le chemin du retour, pourrons-nous parler ce soir ? »

Je hochai la tête. Florio serra son paquet contre lui, rabattit la capuche de son manteau et, après un dernier coup d'œil dans ma direction, partit en courant sous les trombes d'eau. Resté seul dans la petite boutique de Jenkes, je frissonnai malgré moi en entendant la porte claquer derrière lui. Un courant d'air me glaça, mais ce n'était rien comparé au regard calculateur que le relieur posait maintenant sur moi à la lueur vacillante des bougies.

« Venez… Vous allez attraper la fièvre si vous restez là et le monde dira que je vous ai maudit, dit-il avec un sourire âpre en désignant son atelier. Ici, nous pourrons parler en toute liberté, docteur Bruno. Je vais faire chauffer un peu de vin. » Il retourna jusqu'à la porte d'entrée et, prenant le trousseau à sa ceinture, ferma à clé. Me voyant hésiter, il ajouta, une main sur l'encadrement de la porte : « Vous me regarderez boire en premier si cela vous rassure. Mais je croyais que vous n'accordiez pas foi à mes prétendus pouvoirs diaboliques ? »

Sa vigilance se relâcha un instant, sa repartie l'amusait. Je lui retournai son sourire en le suivant dans l'atelier. J'aurais sans doute dû me méfier davantage, car j'avais beau ne pas croire les contes de bonne femme à propos des Assises Noires, je devais reconnaître qu'il y avait quelque chose de fascinant chez Rowland Jenkes, au point que j'étais prêt à me laisser enfermer dans une pièce en sa compagnie dans l'espoir d'en apprendre plus sur lui. Mais nous n'étions pas seuls. En franchissant le seuil, j'aperçus du coin de l'œil une ombre qui bougeait dans l'obscurité. Là, sur ma gauche, près du feu qui couvait dans la cheminée se tenait le docteur William Bernard, bras croisés sur la poitrine.

« Mon atelier… et vous connaissez le docteur William Bernard, bien sûr », annonça Jenkes sans plus se soucier du vieillard que s'il était un meuble.

Le long des murs, trois grands établis étaient couverts de cahiers et de manuscrits dans des états variés de restauration ; des morceaux de cuir, de peau et d'étoffes étaient étendus, prêts

pour la coupe. Certains ouvrages étaient posés sur du tissu de lin, pour éviter que les reliures ne se salissent, tandis que d'autres attendaient la pose de nouvelles boucles de cuivre et de renforts aux coins endommagés. Certains des manuscrits sur lesquels mes yeux se posèrent semblaient très anciens. Le relieur déployait tous ses talents pour les préserver et les restaurer, afin qu'ils poursuivent leur séjour en ce monde à destination des générations futures. Dans le coin face à la cheminée, deux grands coffres renforcés de barres et fermés par de gros cadenas formaient un angle droit.

« Vous travaillez beaucoup avec les professeurs de Lincoln College, à ce que je vois, dis-je en saluant Bernard d'un signe de tête.

— Je suis relieur et je vends de quoi écrire, docteur Bruno, bien sûr que je suis en relation avec eux. Comment gagnerais-je ma vie, sinon ?

— Maître Godwyn, le bibliothécaire de Lincoln College, est un client à vous ?

— Évidemment, répondit Jenkes, ses étranges yeux translucides ne quittant pas les miens. Il me charge de réparer les livres de sa collection à l'occasion.

— Et James Coverdale ? »

Jenkes et Bernard échangèrent un regard.

« Ah oui. Ce pauvre docteur Coverdale. William vient de m'apprendre qu'il a été victime d'une agression brutale. Penser que des choses pareilles arrivent à Oxford… »

Il posa une main sur son cœur en secouant tristement la tête. Quelque chose dans son attitude laissait penser qu'il se moquait de moi. J'avais envie de l'interroger plus avant sur ses relations avec Godwyn et Coverdale, mais la présence de Bernard me faisait tergiverser.

« Tenez, voici une image à vous fendre le cœur, docteur Bruno », me dit Jenkes.

Se tournant vers l'un des établis, il s'empara d'un petit volume, un livre d'heures des plus luxueux, dans le style français du début du siècle. Je tournai quelques pages avec délicatesse et observai les riches enluminures aux teintes

bleues, pourpres et or, les marges remplies de motifs entrelacés, feuilles, fleurs et papillons sur fond de primevère jaune.

« Ici. »

Jenkes me prit le livre des mains et l'ouvrit à une page dont le texte et l'image avaient été attaqués au moyen d'un instrument, peut-être un couteau ou une pierre, dans le but d'effacer l'encre sur le vélin. Presque intacte, l'enluminure montrait saint Thomas de Cantorbéry à genoux devant l'autel, poignardé à mort ; seul son visage avait disparu. En revanche, il ne restait plus qu'une trace fantomatique de la prière qui l'accompagnait.

« Criminel, n'est-ce pas ? releva Jenkes. L'édit date du roi Henri, il y a un demi-siècle, mais j'ai très souvent entre les mains des livres dont les saints et les indulgences ont été gommés ou découpés. Si je réussis à le restaurer, j'en tirerai une jolie somme en France. De la belle ouvrage, n'est-ce pas ? Diantre, comme je déteste voir un livre violé de cette façon, à cause du caprice d'un prince hérétique ! Père d'une autre hérétique. »

La haine déformait son visage mais il caressait les pages de ses longs doigts blancs, comme pour les réconforter. Quoi qu'il en soit, les sentiments qu'il affichait pour ses livres ne me le rendaient pas sympathique pour autant.

« Me dénoncerez-vous pour avoir tenu des propos séditieux, docteur Bruno ? me demanda-t-il, soudain tout miel. Je n'ai plus d'oreilles à perdre, comme vous le voyez.

— Je ne dénoncerai jamais quiconque pour les propos qu'il tient, répondis-je en soutenant son regard afin de montrer que je n'avais pas peur. Je suis venu dans votre pays pour avoir la liberté de penser, de parler et d'écrire. J'imagine que c'est ce que veulent tous les Anglais.

— Mais la liberté d'écrire sur quoi ? s'enquit Bernard.

— Sur tout ce qui me convient. N'est-ce pas cela, la liberté ? »

Jenkes déposa précautionneusement le petit livre d'heures sur l'établi, près des couteaux et des instruments dont il aurait besoin pour sa restauration. En le voyant disposer ses outils avec un soin presque maniaque, l'idée me vint qu'un couteau de

relieur était sans doute assez affûté pour trancher la gorge d'un homme.

« Envoyez-vous beaucoup de livres à travers l'Europe ? » demandai-je en désignant le livre d'heures et en essayant de paraître détendu.

Jenkes ne ratait rien. Il releva vivement la tête et croisa le regard de Bernard.

« Il m'arrive parfois de m'occuper de livres qui pourraient condamner un homme à la prison, voire pire, dans ce pays. Dans ce cas, je peux toujours trouver un moyen de le vendre à l'étranger. Mais à vrai dire, je ne manque pas de clients dans l'Oxfordshire et à Londres. Des hommes comme vous, qui n'acceptent pas que des livres soient interdits, qui pensent que Dieu nous a donné la raison et le jugement pour que nous les exercions sur ce que nous lisons, et qui sont prêts à courir des risques pour accéder à la connaissance. » Avec un petit rire, il se tourna vers Bernard. « Vous aviez raison, William. Le docteur Bernard m'a dit que vous vous intéressiez particulièrement aux livres rares. Notamment ceux qu'on croit perdus. »

Installé près du feu, Bernard demeurait parfaitement immobile, esquissant de rares sourires pincés. C'était lui, le bibliothécaire de Lincoln College à l'époque où les autorités, comme mon abbé à San Domenico, essayaient de bannir tous les textes hérétiques susceptibles d'impressionner les jeunes gens.

« Je sens que vous voulez demander quelque chose, docteur Bruno… dit Jenkes en penchant la tête de côté.

— Les livres expurgés des bibliothèques du collège sont-ils passés par votre boutique ?

— La plupart, oui. Les bibliothécaires les plus zélés brûlaient les ouvrages incriminés pour faire plaisir à l'Église d'Angleterre, mais ceux qui avaient une plus haute conception de la valeur des livres me les ont apportés pour que je les redistribue. »

Je guettai une réaction de la part de Bernard, mais il ne cilla pas.

« Et les livres de Lincoln College aussi, vous les avez récupérés ?

— Je me souviens de tous les livres qui sont passés entre mes mains, docteur Bruno. Vous avez l'air sceptique, mais je vous assure que ce n'est pas de la forfanterie de ma part. Quand vous m'avez entendu affirmer au Signor Florio que je peux lui procurer n'importe quel livre au juste prix, c'était également la vérité. »

Il lorgna à nouveau sur ma bourse et cette fois, par instinct, comme si j'étais nu et que je cachais mes parties, je la couvris de ma main.

« Alors, dites-moi, avez-vous un livre précis en tête ? »

Il jouait avec moi, et ses allusions répétées à l'argent que je portais sur moi me mirent subitement mal à l'aise. Je me maudissais d'avoir été si peu discret avec la bourse de Walsingham au collège. Et voilà que je l'avais laissé m'enfermer dans sa boutique. S'il avait l'intention de me voler, je n'aurais guère d'autre choix que de me battre. Je jetai un coup d'œil à l'établi à côté de moi pour vérifier la présence d'une arme potentielle, au cas où le besoin s'en ferait sentir. Ce diable de Jenkes lisait dans mes pensées : au même moment, il tendit le bras et s'empara d'une lame à manche d'argent dont il se servit pour se curer distraitement les ongles.

« N'ayez pas peur de parler ici, Bruno. Quel que soit le titre que vous voulez, et si dangereuses que soient les autorités civiles à braver, ou même l'Église, n'importe quelle Église. Vous ne pouvez pas me choquer.

— Vous ne croyez pas à l'idée d'hérésie, alors ? demandai-je sans quitter des yeux le couteau qu'il manipulait.

— Oh, vous vous méprenez ! dit-il en faisant un pas vers moi de façon si soudaine que je reculai involontairement. J'y crois sans discussion. Il y a la vérité absolue, et tout le reste est hérésie. Il y a la véritable Église, voulue par le Fils de Dieu et bâtie par l'apôtre Pierre, et il y a l'abomination blasphématoire fondée par un fornicateur impotent et gras, incapable de garder sa queue dans ses braies, et dirigée aujourd'hui par sa bâtarde hérétique. Je ne crois pas qu'on devrait interdire un livre à un homme qui possède assez de sagesse pour le comprendre, docteur Bruno, mais ça ne veut pas dire que j'ignore où se trouve la vérité. Reste une question : et vous ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, répondis-je, tendu comme un arc.

— Je pense que si. »

Il parlait d'une voix légère, agréable, mais avait profité de sa tirade pour se poster devant la porte de la boutique. Malgré mes vêtements humides et le froid qui régnait, je sentis la sueur perler sous mes aisselles. Je cherchai du soutien du côté de Bernard, mais celui-ci m'observait avec indifférence, toujours calé près du feu, comme s'il n'avait aucun rôle à jouer dans la scène qui se déroulait devant lui. Drapé dans sa robe noire, avec son long cou et sa peau affaissée, il avait l'air d'un grand oiseau de proie attendant de voir quel festin s'offrirait à lui à la fin.

« Je veux seulement savoir dans quel camp vous êtes, Bruno, reprit Jenkes.

— Je n'étais pas au courant qu'il me fallait en choisir un, rétorquai-je. Peut-être que l'idée me paraît tout simplement trop simpliste. »

Il éclata d'un rire sonore qui se répercuta contre les murs.

« C'est ce que vous direz à l'ange gardien le jour du Jugement dernier ? Quand le Fils de l'Homme reviendra compter ses brebis, vous lui annoncerez que vous n'avez pas souhaité en faire partie parce que vous trouviez ce choix *trop simpliste* ? »

Puis, me prenant au dépourvu, il jeta le couteau qui alla atterrir sur l'établi, au milieu de son attirail, fit un pas vers moi et posa doucement la main sur mon épaule. Interdit, je n'osais plus bouger.

« Vous êtes une énigme, docteur Bruno, vous le savez ? » Ses yeux limpides fouillèrent mon visage à plusieurs reprises, comme s'il essayait de déchiffrer l'énigme en question. « Vous êtes excommunié, mais des monarques catholiques vous prennent sous leur aile. Vous rejetez l'autorité suprême du pape et prêchez les théories hérétiques de Copernic le Polonais, pourtant on me rapporte que vous vous déclarez catholique en public. À quoi croyez-vous, Bruno ? »

Je soutins son regard et tentai de garder mon sang-froid.

« On m'a élevé dans l'Église romaine, maître Jenkes. Vous devez être le seul à Oxford à douter de ma religion. Les autres sont prêts à traverser la rue pour me cracher dessus.

— Allez-vous à la messe et vous confessez-vous ?

— Sommes-nous au tribunal ? Êtes-vous inquisiteur ? »

Il continua à me détailler avec froideur, la bouche tordue en une vague expression de mépris. Je soupirai.

« Oui, je vais à la messe.

— Pourtant, vous voyagez en compagnie de Sir Philip Sidney, le toutou de la reine Elisabeth, connu pour se battre contre la cause catholique.

— Comme le palatin Laski. Mettez-vous également en doute sa religion ?

— Laski est un prince, s'impatienta Jenkes. Vous êtes un moine renégat et un philosophe qui se vend au plus offrant, non sans succès d'ailleurs étant donné l'argent que vous dispensez à travers toute la ville, à ce qu'on m'a dit. Comment vous êtes-vous retrouvé en compagnie de gens comme Sidney ? Ce sont eux qui sont venus vous chercher ?

— Je l'ai rencontré à Padoue. Il est écrivain, comme moi. De quoi m'accusez-vous au juste, Jenkes ? »

Je commençais à me fatiguer de son petit jeu. La seule chose qui me retenait de partir, c'était la possibilité qu'il sache quelque chose à propos des livres de Dean Flemyng et du volume perdu du manuscrit hermétique, le livre que Ficin n'avait pas traduit.

« Je ne vous accuse de rien, dit-il, soudain patelin et rassurant. Mais quelqu'un qui a eu votre vie doit comprendre qu'un homme cherche d'abord à savoir avec qui il parle aussi librement. Mes amis et moi ne sommes pas habitués à voir des étrangers à *La Roue de Catherine,* surtout pas des étrangers qui accompagnent un cortège royal et voyagent sous des faux noms. Naturellement, cela nous rend curieux. Alors je vais vous le redemander, qu'est-ce qui vous a amené là-bas ? »

Je réfléchis. Si j'arrivais à convaincre Jenkes de ma sincérité, il était possible qu'il m'ouvre le monde secret des catholiques d'Oxford, dont les contacts avec les séminaires en Occident et les liens avec les missionnaires en Angleterre pouvaient me

valoir plus qu'un tas d'or de la part de Walsingham. Néanmoins, j'avais la certitude que si Jenkes doutait de ma parole, il se débarrasserait de moi avec un acharnement et un talent qui vaudraient largement ceux de l'assassin de Lincoln College.

« On m'a dit que c'était un endroit où je pourrais rencontrer… des gens qui pensent comme moi, dis-je.

— Qui vous a dit cela ? insista Jenkes.

— Un contact.

— À Londres ou à Oxford ? Ou encore à l'étranger ?

— Oxford, répondis-je aussitôt.

— Son nom ? demanda-t-il après quelques instants.

— Je préfère ne pas le dire.

— Dans ce cas, comment saurai-je que vous ne mentez pas, Bruno ? »

Il approcha son visage du mien, si bien que je distinguai tout le détail des cicatrices laissées par la variole.

« Il s'est très vite rapproché de Thomas Allen, je vous l'ai dit, lança Bernard de l'autre côté de la pièce. On les a vus ce matin à *La Fleur de Luce*. »

Jenkes plissa les yeux. Je pouvais presque le voir penser tandis qu'il écoutait cette information.

« Ainsi, Thomas Allen a partagé des confidences avec vous, c'est cela ? Je crains qu'il ne vous ait donné une mauvaise impression de notre petit groupe, Bruno. Est-ce lui qui vous a guidé jusqu'à nous ? »

Comprenant que Thomas serait en danger si Jenkes pensait qu'il avait divulgué les secrets de son père, je n'avais d'autre choix que de nier son implication. En revanche, je ne savais pas quels effets auraient mes paroles sur les deux hommes qui m'observaient.

« Ce n'est pas Thomas qui m'a suggéré de me rendre à *La Roue de Catherine,* mais Roger Mercer. »

Jenkes plissa le front. Pour la première fois, il avait l'air déstabilisé.

« Mercer ?

— Je l'ai vu en pleine conversation avec Roger la veille de sa mort, confirma Bernard. Je les observais par la fenêtre de ma chambre.

— Comment en êtes-vous venu à discuter de *La Roue de Catherine ?* » m'interrogea Jenkes en brandissant son index vers moi.

Avant de répondre, j'écartai tranquillement sa main.

« Je lui ai demandé s'il connaissait un endroit à Oxford où je pourrais entendre la messe.

— Vous le lui avez demandé ? Et il vous a envoyé à la taverne ? »

Jenkes balançait entre le scepticisme et la fureur. Il finit par tirer sur ses doigts pour faire craquer ses articulations.

« Il m'a laissé entendre que j'y trouverais des amis, mais que je devais faire preuve de discrétion.

— La discrétion ! Comme s'il savait ce que cela veut dire… Quel sombre idiot ! Il avait la langue trop bien pendue et aurait fini par nous faire tous tuer. Aller parler à un étranger, William, et qui voyage en une telle compagnie, est-ce que vous imaginez ? s'emporta Jenkes en se frottant le front. Même si son sort cruel nous attriste…

— Peu importe maintenant, le coupa Bernard. Que Dieu ait son âme. »

Jenkes me sonda encore une fois, longuement, puis sembla trancher en ma faveur.

« Bien, docteur Bruno. Donnons raison au pauvre Roger Mercer. Vous avez trouvé des amis. Venez ce soir, à minuit et demi. Ne passez pas par l'avant de la taverne, prenez la porte de derrière, par la cour. Humphrey sera là. Prononcez le mot de passe et il vous fera entrer. Habillez-vous d'une cape et rabattez la capuche. Et faites attention à ce que personne ne vous suive.

— N'y a-t-il pas des gardes à la porte nord ? Ils voudront sûrement savoir ce que je fais dehors à cette heure.

— Donnez-leur une pièce et ils regarderont ailleurs, dit-il en jetant un nouveau coup d'œil à ma bourse. Mais faites attention à vous en marchant si tard dans la rue. Avez-vous une arme ? »

Je lui répondis que non, il prit le couteau à manche d'argent sur son établi et me le tendit.

« Prenez-le pour ce soir. Il est petit mais je coupe le cuir avec. Vous pourrez vous défendre en cas de mauvaise rencontre. Cela vaut mieux qu'un fourreau vide, de toute façon.

— Merci. Mais je n'aurai pas besoin d'argent pour notre réunion, j'imagine ?

— Oh, vous feriez bien d'apporter votre bourse, fit Jenkes, cauteleux. Je ne donne pas mes livres pour rien, docteur Bruno, pas même à mes frères catholiques. »

Mon cœur s'emballa.

« Vos livres ?

— Il y en a un en particulier qui vous intéresse, n'est-ce pas ? Un livre grec, que Dean Flemyng a rapporté de Florence il y a un siècle et légué à la bibliothèque de Lincoln College. Un livre que notre ami le docteur Bernard a sauvé en 1569. C'est exact ?

— Avez-vous ce livre ? » murmurai-je, osant à peine respirer.

Il m'adressa une nouvelle fois son petit sourire exaspérant.

« Il n'est pas ici. Mais je l'ai tenu entre mes mains et je peux vous mener à lui. Je suis sûr que nous trouverons un arrangement qui nous conviendra à tous les deux, docteur Bruno. Pensez seulement à venir avec votre bourse.

— Vous m'avez dit que ce livre n'existait pas, lançai-je à Bernard avec une note de triomphe dans la voix.

— Parce que nous étions entourés d'idiots à la table du recteur, rétorqua-t-il avec dédain. La vérité aurait soulevé trop de questions. Underhill est la marionnette du comte de Leicester et du Conseil privé. Il n'a pas idée de la valeur d'un tel livre, mais je ne tiens pas à réveiller ses vieilles angoisses. S'il pouvait n'en faire qu'à sa tête, il ferait un tri de la bibliothèque jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien sur les pupitres que la Bible anglicane et les volumes de maître Foxe. »

Bernard semblait prêt à cracher par terre pour ponctuer sa diatribe méprisante, mais il recouvra son calme et se tut. Je me demandai si Jenkes était sérieux lorsqu'il avait prétendu que Mercer aurait fini par les faire tuer tous à cause de ses bavardages.

« Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, docteur Bruno, m'annonça Jenkes en retournant dans la boutique et en prenant les clés à sa ceinture. Vous avez peut-être envie de rattraper Florio. Au fait, il va sans dire que vous ne soufflez mot à quiconque de notre petite conversation. Je suis le seul à être à même de vous dire en qui nous pouvons avoir confiance sur

tous les sujets qui concernent la religion. Vous comprenez que le danger est partout, j'en suis sûr. »

Il ouvrit la porte de la rue et je m'aperçus avec soulagement qu'il s'était presque arrêté de pleuvoir. Je me retournai vers lui. Il se tenait sur le seuil, les bras croisés sur la poitrine d'un air satisfait.

« Et le livre ?

— Nous reparlerons du livre la prochaine fois que nous nous verrons.

— Vous avez oublié une chose, lui rappelai-je à voix basse. Le mot de passe. »

Un rictus, une parodie de sourire naquit sur le visage grêlé de Jenkes.

« Ma foi, vous le connaissez déjà, docteur Bruno, me dit-il dans un souffle. *Ora pro nobis.* »

CHAPITRE 15

Un vent frais éloignait peu à peu les nuages noirs orageux et la pluie cessa complètement pour laisser derrière elle un ciel gris. Je retournai à Lincoln College à travers les rues boueuses, la tête farcie d'idées, sans plus me rendre compte que mes vêtements trempés m'irritaient la peau. En arrivant au collège à l'heure des vêpres, j'entendis la cloche sonner son appel mélancolique, mais je n'était pas préparé à ce que j'allais voir dans la cour. Professeurs et élèves étaient regroupés au pied de l'escalier qui montait vers la chapelle et la bibliothèque, le nez levé au ciel, apparemment fascinés par quelque chose. Un silence fantastique régnait dans la cour, les uns et les autres n'échangeant que des murmures étouffés et des regards pétrifiés. Une terreur muette imprégnait l'atmosphère. Ralentissant le pas, je m'approchais pour découvrir la raison de cet inquiétant attroupement lorsque Richard Godwyn, se frayant un chemin, vint à ma rencontre, l'air morne mais soulagé.

« Docteur Bruno, le recteur vous demande, m'annonça-t-il à voix basse. Venez. »

Me tirant par le bras, il me conduisit à travers la foule jusqu'à l'escalier. Au pied des marches se tenait le commis râblé auquel on avait fait appel lors de l'assassinat de Coverdale. Lorsqu'il nous vit, il baissa aussitôt les yeux. Godwyn me dirigea jusqu'à la chapelle et signala notre arrivée par quelques petits coups discrets. La porte s'ouvrit sur Slythurst, qui se renfrogna en m'apercevant, mais recula pour nous laisser entrer. L'odeur du sang m'agressa aussitôt. Le recteur Underhill se leva d'un banc près de la porte et me prit les poignets à deux mains. Les yeux cernés de rouge, il incarnait le désespoir absolu.

« Dieu nous punit, docteur Bruno, dit-il d'une voix brisée. Il déverse des charbons ardents sur ma tête pour me punir d'avoir péché par omission. Même ici, dans notre sainte chapelle… »

Il fit un pas de côté sans me lâcher et je découvris la dernière cause de la détresse du recteur : un corps gisait contre le petit autel. Je m'avançai. Le sang avait éclaboussé le revêtement de jonc au sol et jusqu'au linge d'autel. Même de là où j'étais, à l'autre bout de la chapelle, je distinguai la chevelure rousse du cadavre.

« Nous n'avons touché à rien, poursuivit le recteur d'une voix étranglée. Je voulais que vous le voyiez. Je suis arrivé à la chapelle juste avant cinq heures afin de préparer les vêpres, et c'est là que je l'ai trouvé… »

Sa voix tremblait et il se rassit lourdement sur le banc le plus proche.

Je m'agenouillai près du corps, la gorge serrée. Ned, le jeune clerc, était étendu sur le dos en chemise et en braies, fixant de ses yeux exorbités le plafond, le visage figé en une expression d'effroi. Il me fallut quelques secondes avant de comprendre pourquoi son regard était hideux à ce point : on lui avait coupé les paupières. Respirant par saccades, je me penchai sur lui. Ce n'était pas la seule mutilation qu'avait subie le garçon. Ses joues étaient profondément entaillées, et la lame avait pénétré jusque dans sa bouche boursouflée. D'épais filets de sang avaient coulé sur son menton. Il n'avait même pas atteint l'âge où l'on commence à se raser.

« L'autel… » me dit Underhill avec un geste du menton.

Je levai la tête et reculai instantanément. Au centre de l'autel se trouvait un tas de chair sanguinolent.

« Mon Dieu… » dis-je dans un souffle, car je savais de quoi il s'agissait.

J'ouvris délicatement la mâchoire de Ned pour m'assurer que sa langue avait bien été tranchée. Ce geste provoqua une nouvelle coulée de sang et je sursautai, même s'il était impossible qu'il fût en vie.

« C'est arrivé très récemment », déclarai-je en me tournant vers le recteur.

Il opina en se passant les mains sur le visage.

« Ned venait ici tous les jours à quatre heures afin de préparer la chapelle pour les vêpres. C'était l'une de ses principales tâches. Tout le monde savait où le trouver. Nous ne

fermons pas la chapelle. Ils ont dû se cacher et l'attendre ici, le pauvre garçon. Mais vous voyez ce qu'ils lui ont fait, docteur Bruno ?

— Foxe ? »

Il acquiesça.

« C'est Romain. Son martyre est cité dans le livre premier de Foxe, juste après l'histoire de saint Alban que je racontais hier à la chapelle. Les tortionnaires de Romain l'ont mutilé pour qu'il arrête de chanter des cantiques. Ils lui ont entaillé le visage, et il les remerciait de lui créer d'autres bouches par lesquelles chanter la gloire de Dieu.

— Ils ont toujours le sens de la repartie, ces saints, grommelai-je.

— Alors ils lui ont coupé la langue et ont fini par l'étrangler. »

Un son guttural sortit de la gorge d'Underhill, qui mit la main devant sa bouche. Je desserrai le col de chemise de Ned. Sa peau blanche portait des traces de contusion, il ne faisait pas de doute qu'on l'avait étranglé.

« Ils lui ont coupé la langue pour le faire taire. »

Quelques heures plus tôt, Ned m'avait raconté ce qu'il avait vu le samedi soir. Était-ce pour cela qu'il était mort ? Je me rappelai notre rencontre, après le déjeuner, quand nous étions sortis de la grande salle du réfectoire. Qui avait pu surprendre notre conversation ? Lawrence Weston ? Le passage était plein d'élèves et de professeurs qui s'abritaient de la pluie. N'importe lequel d'entre eux avait pu me voir donner un shilling à Ned. Un shilling qu'il n'aurait pas eu le temps de dépenser, me dis-je. L'espace d'un instant, l'idée terrible que j'avais peut-être précipité sa mort sans le vouloir me traversa, mais on toussa dans mon dos et je dus interrompre le cours de mes pensées.

« Maintenant que le docteur Bruno a été assez bon pour nous donner son verdict d'expert, dit Slythurst d'une voix dédaigneuse, je devrais peut-être alerter le constable ? Celui qui a commis ce meurtre n'a pas pu aller bien loin en aussi peu de temps. Si on donne l'alerte maintenant…

— Il est sans doute encore au collège, dis-je au recteur. Et si tel est le cas, il a à peine eu le temps de laver le sang sur ses

mains. Il faut rassembler tout le monde dans le réfectoire. Quelqu'un a forcément vu quelque chose. »

Le recteur hocha la tête et se tourna vers Slythurst.

« Walter, descendez et faites venir tout le monde, comme le suggère le docteur Bruno, lui ordonna-t-il. Assurez-vous qu'il ne manque personne. Frappez à toutes les portes, tirez-les de leur chambre s'il le faut. »

Slythurst me foudroya du regard mais il obtempéra et quitta la chapelle à grands pas.

« Qu'avez-vous fait après avoir découvert le corps ?

— Je… J'ai appelé à l'aide. Je n'avais pas les idées claires. Richard était dans la bibliothèque, il est arrivé en courant. Ensuite, je suis resté près du corps et il est allé chercher Walter.

— Vous étiez dans la bibliothèque tout ce temps ? demandai-je à Godwyn, qui était resté près de la porte, en proie à l'agitation.

— Eh bien, oui, reconnut-il, sur la défensive. J'ai passé l'après-midi à travailler. »

Je l'étudiai avec méfiance.

« Et vous n'avez rien entendu ? Alors qu'un garçon se faisait assassiner de l'autre côté du palier ?

— Les portes de la chapelle et de la bibliothèque sont toutes deux en chêne, docteur Bruno ! protesta Godwyn. J'ai entendu quelqu'un dans l'escalier plus tôt mais cela n'est pas inhabituel. Et ensuite, plus rien n'a attiré mon attention jusqu'à ce que le recteur Underhill ouvre la porte de la chapelle et appelle à l'aide. »

Je reportai mon attention sur le corps.

« Si quelqu'un s'était caché pour le surprendre, il a pu être étranglé sans avoir l'occasion de se débattre ou de crier. »

Cette pensée était quelque peu réconfortante, mais je restais soupçonneux à l'égard de Godwyn. Savait-il que Ned l'avait vu avec Jenkes devant Divinity School ?

« Alors il serait mort avant tout ceci ? dit Underhill en faisant allusion à ses mutilations.

— Espérons-le, marmonnai-je en me relevant.

— Mais enfin, *Ned* !… s'exclama Godwyn en contemplant le corps lacéré. Pourquoi Ned ? »

Tout à coup, je me souvins d'un détail que m'avait confié Ned lors de notre conversation fatale.

« Ned s'occupait-il aussi de travaux à la bibliothèque, en plus de la chapelle ? »

Ma question surprit Godwyn, qui fut aussitôt sur ses gardes.

« Il lui arrivait de m'aider de temps à autre, répondit-il. Pour le rangement et l'entretien, en général. Il ne s'occupait pas des livres. Pourquoi demandez-vous cela ?

— Quelqu'un se trouvait dans la bibliothèque samedi soir, à l'heure où nous étions presque tous à la disputation. C'est aussi ce soir-là que James Coverdale est mort. Ned a entendu des gens, mais n'a pas pu les reconnaître. »

Godwyn se mordit les lèvres.

« Eh bien, comme je vous l'ai déjà dit, tous les professeurs ont la clé. Quelqu'un a dû rentrer plus tôt, mais je ne sais pas qui. À moins… »

Il jeta un regard furtif au recteur, sans terminer sa phrase. Il m'avait appris, je m'en souvenais, que Sophia se servait de la clé de son père pour pénétrer dans la bibliothèque. Ned avait entendu une voix d'homme en colère, mais à qui parlait cet homme ? Godwyn avait perdu tout son aplomb. Lors de ses travaux à la bibliothèque, Ned avait-il pu tomber sur les livres catholiques interdits que cachait ce dernier ?

« Et vous ? Vous n'avez vu personne en revenant ?

— Moi ? »

Godwyn affecta d'être outré par ce que j'avançais et croisa les bras pour reprendre contenance.

« J'étais à la disputation, docteur Bruno, se justifia-t-il.

— Mais vous êtes parti tôt pour rencontrer quelqu'un, m'a-t-on dit. »

Le recteur releva la tête, le désespoir cédant la place à l'étonnement l'espace d'un instant. Godwyn rougit et ne tenta même pas de contester.

« C'est vrai. Je suis sorti rapidement pour régler une histoire personnelle, reconnut-il piteusement. Mais quand je suis rentré, il était presque six heures et la bibliothèque était fermée à clé, comme à mon départ. C'est la vérité, je le jure devant Dieu. »

Je le regardai se tordre les mains dans tous les sens. Des mains larges, le bout des doigts maculé d'encre, mais pas de sang, pour ce que j'en voyais. Le recteur nous examinait tout à tour, ne sachant visiblement plus que croire désormais.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Quelque chose avait attiré mon attention sous l'autel. Je me penchai pour vérifier et ramassai un tas de tissu noir roulé en boule, que je dépliai ensuite en le tenant à deux doigts : une robe de professeur aux manches élimées et couverte de sang.

« Encore cette façon de procéder, dis-je en la montrant au recteur. Ce doit être à Ned. Le tueur enfile les robes de ses victimes par-dessus ses vêtements afin de se prémunir contre les taches de sang et de pouvoir partir sans se faire remarquer. »

La porte s'entrouvrit et nous tressaillîmes tous les trois. La proximité du cadavre nous rendait nerveux. La tête de fouine de Slythurst apparut dans l'embrasure.

« Le collège est rassemblé au réfectoire, recteur. Quand vous voudrez. Mais j'ai peur que tout le monde ne soit pas là. William Bernard reste introuvable. Gabriel Norris et Thomas Allen ne sont pas non plus dans leurs chambres. Et personne n'a vu John Florio de l'après-midi. »

Le recteur se remit lentement debout.

« Partez devant, Walter. Vous aussi, Richard. Je vous rejoins dans un instant. Quand j'aurai parlé aux hommes, j'imposerai un couvre-feu. Tout le monde devra rester dans sa chambre ce soir, jusqu'à ce que nous ayons pu fouiller le collège.

— Y compris les invités, je présume ? s'enquit Slythurst, ravi de cette disposition.

— Tout le monde, répéta fermement le recteur. Maintenant, j'aimerais parler avec le docteur Bruno seul à seul. »

Slythurst suivit Godwyn de mauvais gré. Dès qu'ils furent partis, Underhill se tourna vers moi avec lenteur. Le moindre geste semblait un effort insoutenable pour cet homme au fond du gouffre.

« Ma fille n'est pas encore revenue, Bruno. »

Il avait prononcé ces mots avec un tel fatalisme que je fus à un cheveu de m'abandonner à la résignation, mais il était hors de question de se laisser aller.

« Elle s'est peut-être rendue chez un ami. N'y a-t-il personne vers qui elle aurait pu se tourner ? »

Il se frotta le visage du plat de la main, accablé.

« Sophia n'a pas d'amis dans le sens habituel du terme. Elle refuse de côtoyer les jeunes femmes de son âge. Si vous m'aviez posé la même question il y a quelques jours, je vous aurais répondu que je n'avais aucun nom à vous donner. Mais aujourd'hui… »

Il ne pouvait plus continuer.

« Aujourd'hui, quoi ? Avez-vous découvert quelque chose ?

— J'ai été aveugle, Bruno. Je n'ai pas été là pour mes deux enfants, comme je ne suis pas à la hauteur pour le collège. »

Même si je pensais que c'était sans doute assez vrai, voir cet homme dans un tel désarroi m'émut et je m'approchai de lui pour le réconforter.

« Vous ne pouvez pas vous reprocher ces morts. Et nous retrouverons Sophia saine et sauve, vous verrez, dussé-je passer la nuit à cheval. »

Je n'avais pas voulu parler avec tant de passion. Underhill daigna tout juste m'accorder un regard curieux avant de continuer à se morfondre.

« C'est gentil à vous, dit-il en me tapotant la main pour me remercier de mon geste. Mais vous avez tort. Comme elle ne revenait pas cet après-midi, j'ai fouillé sa chambre. Voici ce que j'ai trouvé, cousu dans son matelas. »

Il plongea la main dans son pourpoint et en tira un petit ouvrage à la reliure usée, qu'il me tendit. En feuilletant quelques pages, je compris vite qu'il s'agissait d'un livre d'heures semblable à celui que j'avais vu dans l'atelier de Jenkes, dans le même style, de la même époque, quoique moins épais encore et plus simple. Les pages étaient en bon état, les images des saints et les indulgences n'avaient pas été abîmées. Je me sentais oppressé. Que Sophia possédât un livre d'obédience catholique qu'elle gardait à l'abri de ses parents ne pouvait signifier qu'une chose.

« Regardez la page de garde », me conseilla Underhill.

Je revins au début du livre. En dédicace y était écrit à la main un verset de la Bible : « Car la sagesse est plus précieuse que les

rubis, elle a plus de valeur que tous les objets de prix. » Dessous se lisait l'inscription suivante, rédigée avec art et ornée de boucles élaborées : « *Ora pro nobis*. Vôtre en le Christ, J. »

Underhill guettait ma réaction. Il reprenait un peu de couleur.

« Ce verset vient des Proverbes, n'est-ce pas ?

— Ne comprenez-vous pas ? fulmina le recteur. Comment dit-on sagesse en grec ? *Sophia* ! Un livre de prières papiste, avec une dédicace à son intention. Ils l'ont convertie, juste sous mon nez, pendant que je m'enterrais dans mon Foxe et que je m'efforçais de maintenir la paix ici pour Leicester ! »

Il baissa les yeux, presque honteux.

« Recteur Underhill, qui l'a convertie ? demandai-je vivement. Qui est ce J, le savez-vous ? Qui protégez-vous ?

— Personne sauf moi-même, répondit-il d'une voix teintée de regret. Et ma famille. Ou en tout cas, je le croyais. Je n'aurais jamais pensé qu'on en arriverait là. »

Jenkes, pensai-je. Lui seul avait pu mettre la main sur un livre d'heures français aussi beau, et il se trahissait par l'emploi de son initiale. Écrasant le livre entre mes mains, je relus la dédicace. Le verset biblique était assez innocent en lui-même, mais il impliquait une lascivité plus que déplaisante si l'on remplaçait le mot « sagesse » par le nom de Sophia. J'étais révulsé à l'idée que Jenkes, avec sa peau grêlée, ses cicatrices et ses oreilles manquantes, ait pu donner à Sophia un tel cadeau, qui supposait une réelle intimité entre eux. Puis une autre pensée me vint, qui me glaça les sangs. Et si le danger dont elle m'avait parlé, c'était Jenkes ? Se pouvait-il qu'au fil de leur relation, quelle qu'en fût la nature, il en soit venu à la menacer ? Et tout cela avait-il un rapport avec le cadavre mutilé qui gisait au pied de l'autel ? Ma main descendit jusqu'au petit couteau à manche d'argent qu'il m'avait donné. Cette nuit-là, décidai-je, j'obtiendrais la vérité de Jenkes, même si cela signifiait qu'il devait se retrouver du mauvais côté du manche. Triste et passif, Underhill semblait attendre de moi que je lui dise quoi faire.

« James Coverdale était-il catholique ? » demandai-je abruptement.

Underhill se tortilla et voulut d'abord louvoyer, puis il se ravisa et acquiesça.

« Et vous le saviez ? C'est pour cette raison que vous ne vouliez pas que le coroner voie le symbole de *La Roue de Catherine* ? »

Le recteur poussa un soupir si profond qu'il paraissait invraisemblable que sa poitrine pût contenir autant d'air, puis il se résigna à tout me dire.

« J'ai toujours pensé que si un homme est capable de garder sa foi pour lui-même, sans qu'elle affecte sa conduite ou son travail, c'est une affaire entre Dieu et lui. Malheureusement, ce point de vue n'a pas cours au Conseil privé, mais je me flatte qu'il soit proche des sentiments de Sa Majesté. » Il se pencha vers moi et baissa la voix. « Pourtant, les règles changent. Lord Burghley introduit chaque jour de nouvelles lois à propos des catholiques, de sorte que détenir des informations sur des papistes avérés est désormais un délit. Un homme peut se voir confisquer ses biens ou goûter au cachot simplement parce qu'il n'a pas dénoncé aux autorités ses voisins ou ses collègues, si bien que tout le monde a peur de ses propres amis. »

Un frisson le parcourut.

« Donc, repris-je lentement en essayant de suivre son raisonnement, vous ne voulez pas que la vérité sur ces meurtres soit rendue publique parce que vous craignez que les catholiques de Lincoln College ne soient pris pour cibles et qu'en l'apprenant Leicester ne vous demande comment des papistes, sous votre autorité, n'ont pas été le moins du monde inquiétés. C'est cela ? » Ma sympathie pour lui diminuait de seconde en seconde. « En somme, vous préférez envoyer le magistrat et le coroner sur de fausses pistes de chien errant et de voleurs, même si cela signifie que l'assassin est toujours libre de frapper. Peut-être espérez-vous qu'il finira le travail et débarrassera Lincoln de tous ces catholiques obstinés sans que vous perdiez la face ?

— Mon Dieu ! Non, Bruno… Comment pouvez-vous penser une chose pareille ? s'écria-t-il, l'air sincèrement horrifié. Vous n'imaginez pas sérieusement que je puisse souhaiter la mort d'un homme ? Sinon, d'après vous, pourquoi n'aurais-je pas

tout simplement dénoncé ces catholiques ? Bien sûr que je les connais, la plupart sont des hommes bons et qui travaillent bien ! À ma connaissance, ils ne complotent pas pour renverser Sa Majesté ou son gouvernement, et je savais à quoi je les aurais condamnés. En ne le faisant pas, j'ai couru le risque de tout perdre.

— Et maintenant, quelqu'un les assassine un à un en imitant les martyres des premiers chrétiens décrits par Foxe, murmurai-je pour moi-même en m'approchant de la cheminée. Mais qui ? Quelqu'un qui s'oppose à eux, ou l'un des leurs ? Et pourquoi de façon si alambiquée, sinon pour attirer l'attention sur eux et sur la punition qui s'abat sur les catholiques non repentis ? Si seulement nous comprenions le mobile, tout serait clair.

— Je ne voulais pas croire à votre théorie autour de Foxe au départ, dit doucement Underhill en levant la tête. Pour moi, il était impensable que quelqu'un puisse commettre des meurtres aussi barbares et blasphématoires. Et je ne voulais pas non plus reconnaître que, d'une certaine manière, mes sermons sur Foxe ont inspiré des actes aussi diaboliques. Mais maintenant, je ne peux plus l'ignorer.

— Et ce pauvre garçon ? demandai-je au recteur ravagé par le chagrin. Était-il l'un d'entre eux ?

— Pas que je sache, geignit Underhill en s'autorisant un coup d'œil au cadavre étendu par terre. Il n'avait pas de famille et c'était un élève très appliqué. Je n'arrive pas à comprendre qui pouvait lui vouloir du mal.

— Je crois que Ned a vu ou entendu quelque chose, dis-je d'un air sombre. Avez-vous prévenu les constables ou l'officier de garde de la disparition de Sophia ?

— Non. Il ne fait pas encore nuit, j'espérais qu'elle reviendrait avant le souper, ou au moins avant la tombée du jour. Ma femme s'est alitée. Évidemment, elle est convaincue que Sophia est morte ou qu'elle agonise quelque part. Elle n'est pas encore au courant pour Ned. J'essaie de garder les idées claires, mais ce n'est pas chose facile. »

Il inspira profondément, comme pour démontrer la lutte qu'il menait contre ses émotions.

« Si elle n'est pas revenue demain matin, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider à la retrouver », promis-je solennellement.

Le recteur allait me répondre mais je levai la main pour l'en empêcher. J'avais entendu un léger bruit de l'autre côté de la porte, sur le palier. Ce n'était peut-être qu'un chevron qui craquait mais j'étais si tendu que je l'interprétai comme un bruit de pas. Nous attendîmes quelques instants en retenant notre souffle, mais on n'entendit plus que le vrombissement frénétique d'un insecte contre une vitre.

« Je dois descendre au réfectoire annoncer cette dernière tragédie à tout le monde », déclara Underhill.

Il récupéra le livre d'heures qui se trouvait toujours entre mes mains et le rangea dans son pourpoint. Puis il me fit sortir et se pencha pour fermer la chapelle à clé.

« Je crois que nous n'avons pas le choix, il faut faire venir les constables puisque l'assassin est parmi nous. Mais si l'on vous interroge, docteur Bruno, ajouta-t-il dans un souffle, il serait sans doute plus prudent de garder Foxe entre nous. »

Je hochai la tête et le regardai descendre l'escalier, les épaules voûtées, ployant sous un poids dont je suspectais qu'il ne se libérait jamais.

Tournant le dos à la porte grande ouverte de sa loge, Cobbett était occupé à ranger les clés dans le petit placard fixé au mur. Une forte odeur de vomissure régnait encore dans la pièce. Il regarda par-dessus son épaule en m'entendant entrer.

« Un autre mort, à c'qu'on dit, grommela-t-il. Et dans la chapelle, cette fois. On m'a commandé d'fermer les portails à clé maint'nant. C'était un bon gars, ce Ned, dur à la tâche. Qui f'rait une chose pareille ? J'commence à m'demander si c'est pas l'œuvre du Diable, en fin de compte.

— Sophia Underhill, dis-je en fermant la porte. L'avez-vous vue quitter le collège ce matin, Cobbett ?

— Oui, répondit-il en se remettant à sa besogne. Elle a profité du remue-ménage pour s'échapper, juste après que maître Sythurst est revenu de la tour. Quand sa mère est arrivée

quelques minutes plus tard, j'lui ai dit que M^lle^ Sophia était partie d'vant.

— Et depuis, vous ne l'avez pas vue repasser ?

— Non. Elle est pas revenue ?

— Elle est absente depuis le début de la journée. Vous a-t-elle dit où elle allait ?

— Non. Mais elle a pas dû aller loin.

— Bien sûr, à cause du temps.

— Non, à cause de sa condition. »

Il se laissa pesamment tomber dans son fauteuil derrière le comptoir en appuyant ses propos d'un regard lourd de sens. J'avais l'impression que le temps avait ralenti, que peut-être même il s'était gelé.

« Quelle condition ? Est-elle malade ? »

Ma naïveté l'amusait.

« Allons, docteur Bruno, vous n'avez pas été cloîtré si longtemps.

— Vous voulez dire qu'elle… Non. »

Je secouai la tête. Ce n'était sans doute qu'une rumeur malveillante colportée par les domestiques.

« Ma femme en a eu dix, messire. Vous croyez pas que j'sais reconnaître les signes ? Un bon trois mois déjà, j'dirais, la pauvre fille. »

La tête me tournait devant la portée de cette révélation. Si Sophia était effectivement enceinte, la peur qu'elle m'avait avouée prenait une dimension insoupçonnée. Mais alors, qui craignait-elle ? Son père ou le père de son enfant ? D'où venait le danger ?

« Mais qui ? Vous a-t-elle confié de qui est l'enfant ? m'entendis-je demander sur le ton de la panique.

— Elle m'a rien confié, docteur Bruno. J'me sers juste des yeux que Dieu m'a donnés, pas comme la plupart des autres ici. Je l'ai vue retrouver quelqu'un à la bibliothèque samedi soir, quand tout le monde était à la disputation. Enfin, je l'ai vue monter et un homme a suivi juste après.

— Qui, à la fin ? » m'écriai-je, exaspéré.

Cobbett rumina un moment sur la question.

« Il portait une capuche. Ça pourrait être n'importe qui. C'qui est sûr, c'est que j'l'ai pas vu passer devant la loge, donc il était déjà dans le collège. »

Je pris l'arête de mon nez entre le pouce et l'index et réfléchis pour faire coïncider cette nouvelle information avec les autres. Ainsi, Sophia faisait partie de ceux que Ned avait surpris dans la bibliothèque. Mais qui venait-elle rencontrer alors que le collège était pratiquement désert ?

« Son père le sait-il ? demandai-je à Cobbett.

— Vous plaisantez ? Il remarquerait à peine si elle accouchait juste devant lui, et m'dame Underhill n'vaut guère mieux. Si vous voulez mon avis, ils peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Y se comportent tous les deux comme si le monde s'était écroulé depuis que John est mort. On croirait qu'sa sœur compte pas. Remarquez, j'me demandais combien de temps encore elle espérait cacher ça au reste du monde. C'est peut-être c'qui l'a poussée à s'enfuir aujourd'hui.

— Je ne savais pas que vous aviez dix enfants, Cobbett, dis-je en m'arrêtant à la porte et en considérant le vieil homme avec un regain d'estime.

— Ben, c'est plus le cas, dit-il avec philosophie. Dieu a cru bon d'rappeler la plupart. Il m'reste deux filles, une mariée à un fermier sur la route d'Abingdon, l'autre est lavandière.

— Je suis désolé, dis-je inutilement.

— Pas b'soin d'être désolé, c'est la vie. Et puis c'est bien le moment de jacasser ! Tiens, d'ailleurs, ça m'fait penser… J'ai quelque chose pour vous. »

Il ouvrit l'un des tiroirs de son comptoir et fouilla un moment avant d'en sortir une lettre qu'il me tendit.

Intrigué, je la tournai entre mes mains. Mon nom avait été tracé d'une écriture élégante, que je ne connaissais pas. Je m'empressai de l'ouvrir. Elle était rédigée en un italien parfait.

« Il me l'a déposée ce matin, dit Cobbett, et avec tout l'chambard à propos du pauvre docteur Coverdale et maintenant, j'ai complètement oublié d'vous l'apporter. Je m'excuse. »

Mon espoir retomba dès que je survolai les premières lignes. Dans un style maniéré, son auteur me demandait de le

recommander auprès de l'ambassadeur français auquel il proposait ses services pour apprendre les langues étrangères à ses enfants. Il souhaitait se marier bientôt et ses maigres gages à l'université ne lui permettaient pas de prendre une épouse. Au bas de la lettre, je ne vis que des initiales si pleines de boucles et d'ornements qu'elles auraient pu vouloir dire n'importe quoi.

« C'est de maître Florio ? demandai-je avec un soupir.

— Sûr. L'a oublié de signer ? »

C'était donc la lettre qu'il avait furtivement mentionnée. Florio n'avait rien à voir avec le mystérieux correspondant qui m'avait jeté sur la piste de *La Roue de Catherine*. Une autre impasse, et je n'étais pas plus avancé quant à l'identité de celui qui était au courant avant nous tous du rapport des assassinats avec Foxe.

« Qu'il aille au diable ! » marmonnai-je en écrasant la lettre dans mon poing.

Je ne savais même plus si je maudissais Florio pour son innocence ou le messager anonyme pour le mystère dont il s'entourait.

« Cobbett, puis-je vous demander un service ?

— Dans la mesure d'mes moyens, messire.

— Je dois sortir du collège tard ce soir. J'ai… une course à faire. Seriez-vous assez aimable pour laisser le portail ouvert, disons à onze heures et demie ? »

Cobbett plissa le front, catastrophé.

« J'aimerais vous aider, messire, mais le recteur m'a donné des instructions très strictes. Avec ces morts, le portail doit rester fermé et personne a le droit ni d'entrer ni de sortir quand il fait nuit. J'ai pas envie d'enfreindre les règles. Si j'néglige mon devoir et qu'il y a une autre attaque, j'risque mon poste.

— Je comprends, le rassurai-je. Peut-être, dans ce cas, pourrais-je frapper à votre porte. Vous m'ouvririez le portail et refermeriez derrière moi. »

Il hésitait.

« Eh ben, ça pourrait s'faire, messire. Et il faudrait que j'reste éveillé jusqu'à votre retour ?

— Je ne sais pas combien de temps ça prendra, mais je pourrais me signaler à votre fenêtre en revenant.

— On peut essayer ça si vous y tenez, dit-il avec un manque de conviction évident. Mais vous devez m'jurer que personne à Lincoln le saura, ou ce sera terminé pour moi.

— Je vous le jure. Je disparaîtrai comme un voleur dans la nuit. »

Après l'avoir remercié, je ressortis dans la cour surplombée par les nuages grisâtres. Toutes ces révélations m'avaient donné mal à la tête.

CHAPITRE 16

Un froid glacial régnait dans la cour lorsque je parvins au bas de l'escalier, vingt minutes avant minuit. Cependant, les gros nuages ayant amené le déluge infernal avaient fini par se disperser et les pavés scintillaient au clair de lune. J'avais accueilli cette pâle lueur avec reconnaissance car elle m'avait permis, tout en arpentant ma chambre dans un état de nervosité que j'avais rarement connu, de surveiller l'horloge depuis ma fenêtre. Mais maintenant que j'essayais de quitter le collège en catimini, je redoutais la lumière. Je progressai le long des bâtiments sud, puis ouest, en essayant de rester à l'ombre et en priant pour que Cobbett soit réveillé. À deux reprises, des bruits me firent sursauter et je me plaquai contre le mur, mais il s'agissait seulement d'un renard ou d'une chouette faisant son manège à l'extérieur, et je repris ma marche, le sang battant à mes tempes. Toutes les fenêtres donnant sur la cour étaient éteintes, hormis une flamme vacillant au dernier étage des appartements du recteur. Si Sophia n'était toujours pas revenue, me dis-je, rien d'étonnant à ce que le pauvre homme ne parvienne pas à trouver le sommeil. En passant devant le bâtiment ouest, je me demandai si Gabriel Norris et Thomas Allen étaient rentrés. Aucun d'eux n'était présent au souper et il me semblait étrange qu'ils aient tous deux disparu après la découverte du cadavre de Ned. William Bernard manquait lui aussi à l'appel, un fait d'autant plus remarquable qu'aucun de ses collègues ne l'avait évoqué à table, malgré de fréquents coups d'œil à sa place inoccupée.

Parvenu à l'entrée, je toquai doucement à la petite fenêtre de Cobbett. J'étais ravi de voir une chandelle briller à l'intérieur et, à ma grande surprise, la porte s'ouvrit presque immédiatement. Après avoir posé un doigt crasseux sur sa bouche, le vieux gardien alla avec une lenteur désespérante jusqu'au portail, une lanterne à la main, tout en surveillant constamment la cour

déserte par-dessus son épaule. Le portail s'ouvrit avec un craquement qui ne ressemblait à rien sinon au bruit d'un vieux tronc d'arbre penchant sous la tempête, et nous restâmes tous deux immobiles le temps de vérifier qu'il n'y avait personne dans les bâtiments derrière nous.

Cobbett me fit signe de garder la lanterne.

« Tapez à la fenêtre de la rue quand vous revenez, me rappela-t-il à voix basse. Vous faites pas d'bile, j'vous entendrai. Et attention à vous dans les rues, messire. Soyez sur vos gardes. »

Pour une fois, son visage était grave. J'acquiesçai donc avec une égale solennité avant de franchir le portail et de m'engager dans le bourbier de St Mildred Lane. Les gonds gémirent bruyamment tandis que Cobbett refermait derrière moi, puis j'entendis tourner la clé avec une angoisse croissante.

Je venais de dépasser l'enceinte de Jesus College et arrivais au croisement de St Mildred Lane et Sommer Lane lorsque je fis volte-face, la main sur le manche du couteau, certain d'avoir distinctement entendu des bruits de pas dans une flaque quelque part derrière moi. Je levai la lanterne en fouillant l'obscurité du regard, mais la portée limitée du halo lumineux rendait les ténèbres encore plus impénétrables. Je faillis crier à quiconque se trouvait là de se montrer, néanmoins je me ravisai au dernier moment en songeant qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention sur moi.

Je marchai d'un pas lourd par les rues boueuses en direction de la porte nord de la ville, m'arrangeant pour rester le plus souvent dans les recoins sombres, à l'abri des remparts sur ma droite. De nouveau, le bruit d'éclaboussure et de succion, comme celui que produisaient mes bottes dans les ornières creusées par la pluie, et de nouveau je pivotai mais cette fois en brandissant le couteau devant moi et avec un « Qui va là ? » tout juste audible. Cette fois, j'étais sûr d'avoir détecté quelque chose dans les profondes ténèbres. Un déplacement d'air, la brume glaciale se refermant sur l'homme au fil de ses déplacements. Je ne doutais plus qu'on me suivait, mais quelques mètres devant moi la silhouette massive et rassurante de l'église St Michael se découpait contre les remparts, juste

devant les lumières de la tour de guet qui surplombait la porte. Je pris une profonde inspiration et, rengainant le couteau, m'emparai des quelques pièces que j'avais mises de côté pour soudoyer les gardes sans avoir à leur montrer ma bourse.

Deux jeunes hommes portant des piques et dégageant une forte odeur de bière s'avancèrent sans conviction à mon arrivée.

« Halte, qui va là ? » s'enquit le plus grand des deux avec l'air de s'en moquer.

Il mordit ostensiblement dans la pièce que je lui donnai pendant que je regardais par-dessus mon épaule en guettant un signe de mon poursuivant, mais je ne voyais rien au-delà de la lumière des torches. La pièce jugée authentique, les gardes me laissèrent franchir la porte et je me retrouvai seul, hors de la ville.

La cour de la taverne était plongée dans une obscurité et un silence menaçants. Il n'y avait pas d'éclairage aux fenêtres. Sur ma droite, tout près, s'éleva soudain le hennissement d'un cheval. Je levai ma lanterne pour chercher mon chemin.

« Éteignez ça, espèce d'idiot ! Vous voulez que les gardes nous tombent dessus ? » me chuchota un homme à l'oreille.

Mon cœur s'emballa et je faillis la laisser choir, mais je réussis à me reprendre et à souffler la bougie. L'homme qui avait parlé me dépassa et traversa la cour sans hésitation, sa cape bruissant autour de lui. Un croissant de lune se montra entre les nuages et je vis d'autres ombres prendre vie, apparitions furtives glissant en silence vers l'arrière de la taverne. L'espace d'un instant, la scène me rappela les matines à San Domenico, ces silhouettes à capuche ne ressemblant à rien tant qu'aux moines parmi lesquels j'avais passé ma jeunesse. Je les suivis dans l'obscurité et arrivai face à une petite porte, qui se ferma devant moi. Je distinguais tout juste la forme d'une grille à hauteur de visage. Me penchant, je murmurai : « *Ora pro nobis.* » Le silence dura quelques secondes, puis la porte s'entrouvrit et de l'intérieur une main me fit signe d'entrer.

Je me faufilai par l'embrasure dans un couloir étroit qui, à en juger d'après l'odeur, longeait la cuisine. À sa démarche et à sa taille, je reconnus le jeune garçon devant moi : Humphrey

Pritchard, le commis. Mais j'ignorais si lui m'avait remis. Il m'indiqua du menton le couloir qui se terminait par un escalier branlant montant à l'étage après un virage à angle droit. Une chandelle de suif brûlait à mi-hauteur en dégageant une odeur âcre. J'entendis qu'on montait l'escalier derrière moi et je pressai le pas. J'arrivai alors sur un palier bas de plafond aux poutres apparentes, où les fenêtres étaient camouflées par des voiles noirs empêchant la lumière de filtrer à l'extérieur. Ne sachant trop par où aller, je suivis le couloir qui se présentait. Tout au bout, j'avisai une porte entrebâillée. Je la poussai timidement et me retrouvai dans une petite pièce remplie d'hommes dont les visages étaient dissimulés sous des capuches. La tête inclinée, ils attendaient, debout face à un autel sommaire ; trois cierges sur un candélabre brûlaient devant un Christ en croix.

Depuis les profondeurs anonymes de nos capuches, mes voisins et moi nous échangeâmes quelques regards furtifs mais, à cause des ombres dansantes, je ne voyais que des masques aux traits étirés, aux yeux en forme de trous noirs. Soudain, de l'autre côté de la pièce, un homme de grande taille se tourna vers moi et, les bougies l'éclairant de face au même moment, je reconnus avec stupeur maître Richard Godwyn, le bibliothécaire de Lincoln College. Avant qu'il ne baisse les yeux, joignant les mains devant lui en une attitude pieuse, je lus sur son visage de la surprise et de la peur. Je me demandai combien j'en reconnaîtrais à visage découvert, de ces hommes qui se glissaient à travers la ville endormie, à la faveur des ténèbres, pour vivre leur foi secrète et interdite. Même si je ne la partageais plus, j'admirais leur courage ; après tout, n'avais-je pas moi aussi risqué ma vie autrefois en reniant les croyances que les autorités m'avaient imposées ? Et en un sens, n'était-ce pas ce que je continuais à faire ? À cet instant, alors que je balayais du regard la petite congrégation de quatorze âmes, je fus saisi par l'énormité de la tâche qui m'incombait. J'étais le loup déguisé en agneau, celui qui enfile le même habit et prononce les mêmes mots, mais nichée sous mon bras droit je sentais peser la bourse de Walsingham. Cet argent, il me l'avait donné pour dénoncer ces rebelles restés fidèles à leurs

convictions et pour les condamner au cachot, voire à la mort. Walsingham avait beau jeu de parler de façon abstraite de la menace contre le royaume, mais cette petite messe relevait-elle vraiment de la haute trahison ? Quant à moi, j'avais du mal à croire que l'un ou l'autre des individus réunis là pour célébrer un rite qu'on leur interdisait sous peine de mort complotait l'assassinat de la reine ou renseignait les Français. Leurs croyances étaient-elles une raison suffisante pour les livrer à la justice expéditive du Conseil privé, et pouvais-je le justifier devant ma propre conscience ? Je me souvenais de la terreur de Thomas Allen à l'idée des méthodes d'interrogatoire employées par les ministres de la reine contre ceux qu'ils accusaient de déloyauté. Je me sentis soudain horriblement vulnérable, comme si mes intentions étaient transparentes pour ceux qui m'entouraient ; à cet instant précis, un bras s'enroula autour de ma taille. Je levai la tête et croisai le regard bleu limpide de Rowland Jenkes. Il me toisa et hocha la tête. Puis un sourire joua sur ses lèvres et il me libéra en repartant vers la porte par laquelle il venait d'entrer un instant auparavant.

Chacun retint sa respiration et le silence se fit. La porte s'ouvrit et, pour la première fois depuis des années, la vieille magie de la messe opéra sur moi. Je sentis un frisson me parcourir la nuque. Ces gens parmi lesquels je me trouvais croyaient vraiment être en présence d'un mystère saint, ils y croyaient avec toute la pureté de leur foi, une pureté que j'avais oubliée depuis longtemps et qu'un homme comme Walsingham ne pouvait espérer comprendre. C'était la foi en ce miracle qui les faisait revenir, en dépit de toutes les menaces de mort, ils maintenaient cette flamme vivante en manière de défi et leur honnêteté avait quelque chose d'un peu humiliant.

Le prêtre qui entra portait un vêtement blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds, semblable à une aube, ainsi qu'une capuche masquant son visage et une étole verte pendue au cou. Il s'avança d'une démarche digne et solennelle, les yeux baissés mais le port altier, tenant à bout de bras le calice couvert de son voile. Devant l'autel, il fit une profonde révérence et je compris alors que ce n'était pas un jeune homme, car ce geste lui demandait des efforts. Cependant, je ne pus réprimer un petit

cri de surprise lorsqu'il se releva et qu'il rabattit sa capuche en arrière : le prêtre avait pour nom William Bernard.

Il posa avec révérence le calice à gauche de l'autel. Puis, après l'avoir ôté de sa bourse de velours vert, il déplia le corporal qu'il étala au centre de l'autel avant d'y placer le calice. L'acolyte qui l'accompagnait s'agitait avec nervosité ; il ne devait pas avoir plus de dix-neuf ans, un étudiant, supposai-je, et il jetait sans cesse de petits coups d'œil inquiets autour de lui. Debout à côté de Bernard, le visage à découvert au milieu des hommes en capuche, il devait se sentir aussi nu qu'Adam.

Nous tournant le dos, Bernard se signa.

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.* »

L'atmosphère était lourde. Tous, nous nous sentions au bord de l'abîme, les nerfs tendus à cause du danger que nous courions à participer à ce rite. Tous, oui, même moi qui y étais pourtant étranger. Chaque bruit familier, le hululement d'une chouette, le craquement d'une poutre, provoquait dans l'assemblée un remous, une invisible vague de peur qui nous emportait et nous suspendait un instant avant que le soulagement nous autorise à expirer.

« *Introibo ad altare Dei* », prononça Bernard d'une voix autoritaire et tranquille.

Une rafale de vent s'engouffra subitement par les contrevents, gonflant les rideaux noirs aux fenêtres et faisant pencher violemment les flammes des cierges. L'acolyte tourna la tête, aussi paniqué que si quelqu'un avait fait irruption, mais Bernard, imperturbable, poursuivit. Il accomplissait la cérémonie, l'âme imprégnée de chaque geste et de chaque mot.

Il n'y avait pas de musique. La congrégation répondait à mi-voix, comme si quelqu'un avait pu écouter à la porte. Nous nous agenouillâmes comme un seul homme alors que la messe progressait selon la liturgie, et je me souvins une nouvelle fois, avec un soupçon de nostalgie, à quel point ces mots et ces gestes avaient façonné ma propre vie pendant des années. Aujourd'hui, alors que je les répétais consciencieusement, ils ne vivaient plus en moi. Bernard prit l'hostie dans une petite patène en argent et, après l'avoir brandie et avoir bu au calice, il se tourna pour faire face à la congrégation.

« *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* », entonna-t-il.

En relevant la tête, je m'aperçus que ses yeux perçants étaient posés sur moi. Ma gorge se serra. Voyait-il sous mon déguisement, jusqu'aux recoins les plus secrets de mon âme ? Au cas où je me serais mépris sur son regard, Jenkes me prit par le bras. Je compris son avertissement : bien que je fusse admis parmi les fidèles, Bernard et lui n'oubliaient pas que j'étais excommunié. Il ne fallait pas que je compte communier avec les autres. Ils n'avaient rien à craindre sur ce point, je ne l'avais pas fait depuis ma fuite du monastère, à cause de quelques vestiges de respect ou de superstition, ou des deux. Et quand la petite congrégation se jeta à genoux, bouche avidement ouverte comme une nichée d'oisillons affamés, je me tins en retrait contre le mur du fond, de peur que ma non-participation me désigne clairement comme un espion ; après tout, c'était le cœur du rite et s'en abstenir éveillerait forcément les soupçons. À moins que Jenkes ne les ait déjà prévenus, car mon attitude ne suscita que quelques coups d'œil furtifs. Je réintégrai le groupe en marmonnant « *Deo gratias* » en réponse au « *Benedicamus Domino* » de Bernard.

La messe prononcée, la tension se dissipa et les hommes se pressèrent de se disperser. Tandis qu'ils sortaient à la file, je restai à ma place près de la porte et tentai autant qu'il m'était possible de distinguer les visages sous les capuches, en baissant les yeux quand on me rendait mon regard. Les longs doigts de Jenkes s'enroulèrent autour de mon poignet pour me signaler de ne pas m'en aller. L'un des derniers à partir, un petit homme qui gardait les mains sous son manteau à la façon des moines, s'arrêta devant moi et me fit face. Au même instant, une nouvelle bourrasque fit vaciller les flammes des cierges, me révélant son visage : c'était Adam, le domestique du recteur, qui me dévisageait avec une incrédulité comparable à la mienne. Il hésita un instant, parut sur le point de me dire quelque chose, mais un regard appuyé de Jenkes le convainquit de suivre les autres.

Enfin je restai seul avec Jenkes et ce grand et solide gaillard de Pritchard, qui se mit en devoir de ranger la pièce et d'enlever

tout ce qui pouvait évoquer la cérémonie, à l'exception des cierges, ou ce qu'il en restait. Jenkes m'étudia un moment.

« Maintenant, les affaires, dit-il doucement. Je vous en prie, mettez-vous à l'aise, enlevez votre manteau. Nous sommes entre amis. Avez-vous apporté votre bourse, docteur Bruno ?

— Avez-vous apporté le livre, maître Jenkes ? » dis-je en rabattant ma capuche.

Sur son visage ravagé, un sourire s'épanouit lentement.

« Le livre… Avant tout, dites-moi combien vous êtes prêt à payer pour ce manuscrit.

— Il faudrait que je le voie d'abord, répondis-je calmement. Combien en demandez-vous ?

— C'est une question difficile, Bruno. La valeur d'un objet, quel qu'il soit, repose entièrement sur le désir qu'on en a, n'est-ce pas ? Ce livre, par exemple. Je n'ai rencontré qu'un homme qui le voulait autant que vous et il m'a proposé beaucoup d'argent. Plus, peut-être, que vous n'en possédez dans votre bourse. »

Il jeta un coup d'œil furtif à mon pourpoint, une lueur avide dans le regard.

« Qui ? demandai-je en sentant mon estomac se nouer. Vous ne l'avez pas vendu, au moins ? »

La porte s'ouvrit. Je sursautai, mais ce n'était que William Bernard, débarrassé de sa tenue de prêtre et revenu à la robe de professeur.

« Je parlais justement au docteur Bruno de l'homme qui voulait acquérir le manuscrit grec de la collection de Dean Flemyng, celui que vous avez sauvé en 1569 », l'informa Jenkes.

Bernard hocha lentement la tête.

« J'ai découvert le manuscrit au fond d'un vieux coffre quand je suis devenu bibliothécaire à Lincoln, commença-t-il. Soit mon prédécesseur était incapable de le lire, soit il n'avait pas conscience de ce qu'il détenait, mais je l'ai reconnu aussitôt et j'ai compris qu'entre de bonnes mains il deviendrait extrêmement précieux… et extrêmement dangereux.

— Alors vous l'avez volé ?

— Je n'ai rien fait de tel, répondit Bernard, agacé. Le collège inventoriait chaque année les ouvrages de la bibliothèque. Toute

disparition aurait été remarquée. Mais le Seigneur vient en aide à ceux qui ont la foi. En 1569, les agents de la reine ont entrepris de faire un tri draconien des bibliothèques des collèges, comme vous le savez, et ils avaient tellement hâte de se débarrasser des livres incriminés qu'il n'a pas été bien compliqué de leur soustraire certains manuscrits. Rowland savait déjà que j'avais découvert les écrits perdus d'Hermès Trismégiste, le livre que Ficin avait refusé de traduire parce qu'il ne voulait pas être responsable de ses conséquences pour la chrétienté. Mais je ne suis pas certain qu'il m'ait cru avant que je puisse lui apporter le livre en main propre. »

Jenkes leva la main comme pour s'absoudre.

« Quand j'ai pu le lire, je n'ai pas douté une seule seconde de son authenticité, reprit-il. C'était bel et bien le livre que Cosme de Médicis a soustrait aux ruines de Byzance en dépensant une fortune et qu'il n'a pourtant jamais eu le loisir de lire. Je savais qu'un seul homme serait prêt à dépenser sans compter pour avoir ce livre dans sa bibliothèque.

— Vous le connaissez peut-être, ajouta Bernard d'un air détaché, c'était le tuteur de votre grand ami Philip Sidney. Je parle du sorcier John Dee, l'astrologue d'Élisabeth, la reine hérétique. »

Je les regardai tour à tour. Tout espoir était perdu, me semblait-il.

« Alors c'est John Dee qui a le livre ? Vous le lui avez vendu ?

— Oui et non, répondit Jenkes en ouvrant les bras pour souligner son impuissance dans cette affaire. Je lui ai vendu le livre pour une somme importante. Nous avons échangé quelques lettres et Dee s'est déplacé en personne à Oxford afin d'effectuer la transaction. Mais un incident est survenu, sans que je sache si c'est la Providence ou une autre puissance qui a agi.

— Que voulez-vous dire ? »

Le petit jeu du chat et de la souris auquel ils se livraient m'impatientait. Du coin de l'œil, je voyais Humphrey Pritchard posté contre le mur, près de la fenêtre obscurcie, et qui s'occupait à déloger des morceaux d'hostie coincés entre ses dents. Je me demandais avec un peu d'appréhension ce qu'il

faisait encore là à nous épier et pourquoi Jenkes et Bernard ne s'irritaient pas de sa présence.

« Sur le chemin qui le ramenait à Londres, Dee a été attaqué par des bandits de grand chemin. Il a eu la chance d'en réchapper, mais s'est fait dépouiller de toutes ses possessions, y compris le manuscrit qu'il transportait. »

Jenkes avait raconté cette histoire avec la plus parfaite indifférence. Dans le même temps, obéissant à un signe presque imperceptible de sa part, Humphrey s'était rapproché de nous.

« Et vous étiez derrière cet incident, pour reprendre votre terme ? demandai-je en me tournant de façon à garder Humphrey dans mon champ de vision. C'est vous qui avez récupéré le manuscrit ?

— Moi ? fit Jenkes, feignant d'être outré. Vous me croyez capable de pareilles manigances, Bruno ? Je vous assure que ma probité dans les affaires est exemplaire, et je ne suis pas idiot au point de me faire un ennemi d'un homme aussi proche de la reine. »

Il m'inspecta de pied en cap, puis échangea un coup d'œil avec Bernard.

« Non, poursuivit-il, apparemment le docteur Dee n'était pas le seul à s'intéresser à ce sujet et à vouloir le manuscrit à tout prix.

— Alors où est-il maintenant ? demandai-je sans dissimuler mon agacement. Si vous ne l'avez pas, pourquoi toute cette comédie et pourquoi me faire venir avec ma bourse ? »

Mais j'avais à peine prononcé ces mots que l'évidence m'apparut. Pressentant ce qui allait se passer, je pivotai vers Humphrey. Malheureusement, ma réaction n'avait pas été assez rapide. M'attrapant par les poignets, le commis me tordit les bras dans le dos pour m'empêcher de me débattre. En même temps, Jenkes se jetait sur moi et s'emparait du couteau attaché à ma ceinture, après quoi, posant la lame contre mon cou, il plongea la main dans mon pourpoint, d'abord d'un côté puis de l'autre, où il trouva la bourse de Walsingham. L'ayant extirpée, il la fit tournoyer en l'air en la soupesant. Bernard se contentait d'observer la scène d'un regard impassible, les mains croisées derrière le dos.

« Si vous essayez de crier, je vous égorge comme un porc avant que le moindre son sorte de votre gorge, me menaça Jenkes en appuyant sur la lame.

— Vous me mentez depuis le début, c'est ça ? demandai-je tout en luttant inutilement contre l'étau des bras de Humphrey. Cette histoire à propos du livre ?

— Oh, non ! protesta Jenkes d'un air blessé. Tout cela est vrai, Bruno, jusque dans le moindre détail. Dee s'est fait voler le livre par quelqu'un qui devait savoir qu'il l'avait en sa possession. Mais celui qui l'a attaqué n'était pas à mon service, et je ne crois pas que Dee ait jamais découvert son identité, ni ses raisons. Quoi qu'il en soit, ça ne me concerne plus. Donc non, je ne vous ai pas menti, docteur Bruno. Mais je ne pense pas que vous puissiez en dire autant.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. »

La lame entailla la peau de mon cou et je paniquai.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que je vous ai menti ?

— Où avez-vous eu cet argent ? me demanda-t-il en levant la bourse et en la balançant devant mes yeux, toute trace de sa politesse onctueuse évanouie. Comment un philosophe en exil arrive-t-il à Oxford avec une bourse aussi pleine, je me le demande. Qui vous paie ?

— Le roi Henri de France m'a attribué une pension », affirmai-je.

Pour mettre un terme à mes gesticulations, Humphrey resserra son emprise et je finis par me rendre compte que je ne parviendrais qu'à me disloquer l'épaule si je persistais dans cette voie. Je cessai de me débattre et me laissai porter en soutenant le regard de Jenkes.

« Je voyage sous sa protection, insistai-je. N'importe qui vous le confirmera.

— Vous voyagez avec Philip Sidney, qui a l'appui de son oncle Robert Dudley, comte de Leicester et amant d'Elisabeth la putain. Et l'intérêt de Dudley, comme de tous ceux qui siègent au Conseil privé, est de se débarrasser de tous les hommes qui à Oxford restent fidèles au pape. Il vous a chargé de les dénicher, comme un cochon flaire les truffes, c'est cela ? »

Il s'approcha de moi et leva le bras, m'obligeant à rejeter la tête aussi loin que possible en arrière pour empêcher le couteau de me trancher la gorge.

« Je ne sais rien des intérêts du comte, je ne l'ai jamais rencontré ! m'écriai-je en ressentant une soudaine douleur sur le côté du cou.

— Vous êtes un habile dissimulateur, Bruno. Je ne m'attendais pas à moins. Il faut être un homme exceptionnel pour tenir l'Inquisition en échec durant sept ans. Mais vous ne me trompez pas. Vous êtes un hérétique et vous cherchez à vous enrichir et à vous venger de l'Église catholique en trahissant ceux qui ont gardé la foi que vous avez rejetée.

— Vous n'avez aucune raison de penser une chose pareille ! protestai-je, alarmé par la lueur féroce que je décelais dans ses yeux. Sur quelles bases m'accusez-vous ?

— Sur quelles bases ? répéta-t-il avec un petit rire cassant. En dehors de votre intimité avec Philip Sidney et de l'argent que vous employez à soudoyer vos informateurs, vous voulez dire ? Expliquez-moi l'intérêt que vous portez aux meurtres de Lincoln College. Qu'est-ce qui vous pousse à rechercher l'assassin avec tant de diligence ?

— Quels informateurs ? »

Sans le vouloir, je fis un mouvement vers l'avant et Humphrey serra plus fort.

« Je n'étais pas convaincu par la version que l'on donnait de la mort de Roger Mercer, c'est tout. J'ai pensé que d'autres pouvaient être en danger si l'on ne découvrait pas son meurtrier. Ce qui s'est révélé exact.

— Quelle émouvante charité !... railla Jenkes. Bien, passons à autre chose. Pourquoi avoir invité Thomas Allen à manger avec vous ? »

Mon expression dut trahir ma surprise car un petit sourire apparut sur son visage et il pencha la tête de côté.

« N'avez-vous jamais remarqué, Bruno, que les aveugles développent une ouïe exceptionnelle pour compenser la faculté qu'ils ont perdue ? De la même façon, moi qui n'ai plus d'oreilles, je me rattrape en ayant beaucoup d'yeux, ce qui me permet de voir partout. »

Il s'esclaffa brusquement. Ce n'était sans doute pas la première fois qu'il faisait cette plaisanterie, qu'il trouvait visiblement hilarante. Voyant que je peinais à partager sa bonne humeur, il recouvra son calme et la lame revint se caler contre mon cou.

« Qu'avez-vous demandé à Thomas ? Que vous a-t-il dit ?

— Il ne m'a rien dit d'important, haletai-je en levant le menton. Il m'a parlé de ses études et de ses soucis avec les filles. Des futilités de jeune homme.

— Ne me mentez pas, Bruno, m'avertit Jenkes. Vous recherchiez la compagnie de l'homme à Oxford qui désire le plus notre destruction. »

Il fit un geste rapide du bras et il fallut un petit instant avant que la douleur, semblable à une brûlure, irradie dans mon cou. Ensuite, il ramena le couteau devant mes yeux. Des gouttes de sang perlaient sur la lame.

« Voyez comme vous tremblez en contemplant votre propre sang, dit-il avec mépris. Pourtant, ce n'est guère plus qu'une coupure. Vous avez connu pire en vous rasant. Il est vrai que même une entaille sans gravité comme celle-ci saigne abondamment. Imaginez comme votre sang se répandrait sur le sol si je vous tranchais la gorge d'un coup net. »

Terrorisé, je réfléchissais à toute allure à un moyen de m'échapper. Rien ne me venait à l'esprit.

« Si Thomas Allen souhaite anéantir votre groupe, pourquoi ne vous dénonce-t-il pas ?

— Ah !... fit Jenkes en m'étudiant un instant. Je vois que vous ignorez encore beaucoup de choses, Bruno. Ce n'est pas si simple. Il ne peut pas le faire lui-même. Mais je ne vais pas vous laisser vous en tirer à si bon compte.

— Puisque vous avez l'intention de me tuer, dis-je en essayant de m'exprimer d'une voix calme, dites-moi au moins pourquoi vous avez tué ces hommes à Lincoln Collège. Que ma curiosité soit satisfaite. »

Jenkes plissa le front et chercha du regard l'approbation de Bernard, qui la lui donna.

« C'est une dernière requête bien étrange, Bruno. Et je ne peux pas y répondre, car ce n'est pas moi qui ai tué Mercer et

Coverdale, ni le garçon, et je ne sais pas avec certitude qui l'a fait. Je suis aussi curieux que vous de l'apprendre.

— Alors pourquoi voulez-vous empêcher qu'on le découvre ? Ils venaient ici pour la messe, n'est-ce pas ? Coverdale et Mercer… Ils faisaient partie de votre groupe. Cela ne vous inquiète pas qu'ils aient été assassinés et que d'autres parmi vous soient peut-être en danger ? »

Ma confusion était réelle et je les regardais à tour de rôle avec perplexité. L'entaille à la gorge me brûlait de plus en plus.

« Leur mort a soulevé trop de questions, répondit Bernard du même ton solennel avec lequel il avait prononcé la messe. Les hommes d'Oxford s'accommoderaient fort bien de laisser ces questions sans réponses. Votre insistance à débusquer la vérité pourrait finir par nous exposer tous, au bout du compte. Je suis au regret de vous dire que c'est votre curiosité qui a provoqué votre perte. »

Il avait l'air sincèrement navré. L'espace d'un instant, la pièce tourna autour de moi ; j'avais l'impression que mon cœur s'était arrêté de battre, que mes jambes et mes bras ne me répondaient plus. Ils avaient véritablement l'intention de me tuer, compris-je, et il était tout à fait possible que mon éloquence ne suffise pas à me tirer de ce mauvais pas. Un spasme me tordit l'estomac et je dus contracter mes muscles et faire appel à toute ma volonté pour me contrôler. Qu'au moins je ne m'humilie pas de cette façon.

« Mais… mais alors c'est l'assassin qui est votre ennemi ! clamai-je. C'est à cause de lui qu'il y a toutes ces questions ! Il a dessiné le symbole de *La Roue de Catherine* sur le mur avec le sang de Coverdale, il tue des gens qui partagent votre foi et vous pointe du doigt ! En essayant de le trouver, je ne fais que vous aider. »

La mention du symbole leur fit échanger un regard circonspect. Sous l'effet de la colère, Bernard se rembrunit tandis que Jenkes semblait ébranlé pour la première fois depuis qu'il s'en prenait à moi.

« Répétez cela », dit-il en appuyant sur la blessure qu'il m'avait déjà infligée.

Je poussai un petit cri de douleur avant de me mordre la lèvre pour m'obliger à me taire. Bernard s'approcha et fit un léger signe de tête. Jenkes relâcha légèrement la pression de sa lame contre mon cou.

« Sur le mur, vous dites ? Combien de gens l'ont vu ?

— En dehors de moi, seulement le recteur Underhill et le trésorier Slythurst, répondis-je dans un souffle. Le recteur l'a fait effacer avant l'arrivée du coroner.

— Bien, approuva Bernard. Bon, Rowland, finissons-en et dépêchons-nous de partir ou nous risquerons qu'on nous voie.

— Non, attendez ! m'écriai-je en essayant de ne pas trop élever la voix. Je vous aide à le trouver si vous me laissez retourner au collège pour continuer mes recherches. Je vous en prie, nous sommes du même côté. »

Jenkes rit de bon cœur.

« Nous ne sommes pas du même côté, Bruno, finit-il par répondre quand son rire se fut éteint. Vous ne comprenez pas ? Vous croyez être sur la piste de l'assassin, mais pendant ce temps il se sert de vous pour nous dénoncer. Il vous a mené jusqu'à nous, il veut que vous reliiez les meurtres avec notre congrégation et que vous leviez le voile sur nos secrets. Ensuite, vous rapporterez tout à Sidney et à ses amis à Londres en pensant l'avoir découvert par vous-même.

— On croirait que vous savez de qui il s'agit. »

J'avais le sentiment que si je réussissais à le faire continuer de parler, j'arriverais à le dissuader de mettre sa menace à exécution. Mais Jenkes, à ce qu'il semblait, en avait assez. Il se tourna vers Bernard, qui me montra enfin ce qu'il tenait dans ses mains : une cordelette d'une bonne longueur.

« Vous en savez trop, Bruno, déclara Jenkes sans s'émouvoir, le couteau toujours collé contre ma gorge pendant que Bernard passait dans mon dos pour me lier les poignets. Mais avant de vous envoyer rejoindre le Diable, je veux savoir ce que Thomas Allen vous a raconté et si vous l'avez répété. De gré ou de force, vous me le direz.

— Pourquoi ne le demandez-vous pas à Thomas Allen ?

— Parce qu'il n'est pas ici. Mais ne vous inquiétez pas, il est improbable que Thomas Allen voie le jour se lever, lui aussi.

— Vous allez le tuer ? m'indignai-je.

— Pas moi, Bruno, dit Jenkes avec un sourire énigmatique. Pas moi. Je n'ai pas touché à un cheveu de Thomas Allen par égard pour son père, dont la foi n'a pas été ébranlée par les pires tortures. Mais Thomas n'aurait pas dû vous parler. D'autres n'auront peut-être pas mes scrupules.

— Je… j'accompagne un cortège royal, bafouillai-je en me raccrochant à des vétilles. Mon meurtre serait un scandale. L'enquête conduira les magistrats droit à vous. »

Ma pitoyable défense navra Jenkes.

« Vous sous-estimez mon intelligence, Bruno. C'en est presque insultant. Même à un homme dans votre position, il peut prendre la fantaisie de visiter les bas-fonds au beau milieu de la nuit. Et quand il ne connaît pas les rues mal famées d'une ville, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il fasse de mauvaises rencontres, surtout lorsqu'il se promène avec une bourse aussi bien remplie. Ce sera embarrassant pour le parti de la reine, sans aucun doute, mais bien vite il ne voudra plus entendre parler de vous. Qu'en dites-vous, William ? demanda-t-il en se tournant vers Bernard. Allons-nous laisser son cadavre devant l'une de ces maisons pleines de garçons ou serait-ce aller trop loin dans l'humiliation ? »

Occupé à me lier les poignets avec l'aide de Humphrey, Bernard ne répondit pas. Jenkes haussa les épaules avant de poursuivre.

« Je serai revenu avant l'aube, le temps de tout organiser. Entre-temps, je vous laisse aux bons soins de Humphrey. Réfléchissez à ce que vous me direz à propos de votre conversation avec Thomas Allen. »

Humphrey me plaqua au sol avec une délicatesse surprenante pour permettre à Bernard de m'attacher les chevilles.

« Vous me tueriez pour vous protéger ? demandai-je en me débattant.

— Pour protéger *notre foi,* Bruno, me répondit-il d'une voix pleine de reproche. Je n'agis que pour protéger et préserver notre foi persécutée, je ne commets donc pas de péché aux yeux de Dieu.

— Et que faites-vous du sixième commandement ? suffoquai-je. “Tu ne tueras point” ?

— Je commence par les deux premiers commandements. “Tu n’auras pas d’autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d’image taillée.” »

Il approcha son visage du mien, de sorte que je pouvais presque distinguer les points noirs sur son nez.

« Ce pays, *mon* pays, Bruno, car je suis né anglais et je le reste, mon pays idolâtre a enfreint ces commandements. La fille hérétique d’Anne Boleyn se pose en rivale du Saint-Père lui-même et les âmes de ses sujets sont en péril. Combattre une telle hérésie relève de la guerre sainte, pas de l’assassinat. Mais pour vous montrer que je ne suis pas un barbare, Bruno, le père Bernard entendra votre confession avant que vous mouriez, si vous souhaitez vous réconcilier avec notre sainte mère l’Église.

— Je ne me confesserai pas à vous », répliquai-je.

Jenkes ne sembla pas s’en offusquer.

« Peu importe, maintenant c’est entre votre conscience et votre Dieu », dit-il en ôtant le foulard qu’il portait au cou.

Puis il me pinça le nez pour m’obliger à ouvrir la bouche, et je l’eus à peine entrouverte qu’il y fourra sans ménagement le tissu en forçant sur ma mâchoire. Je suffoquai en silence, incapable de proférer le moindre son, et pris de panique à l’idée de mourir par asphyxie, je me débattis violemment. Mais pour finir, il me lâcha le nez en me regardant avec dégoût.

« Vous feriez mieux d’aller vous occuper de sa chambre au collège », lança-t-il à Bernard, qui acquiesça sans mot dire.

Jenkes fouilla derechef mon pourpoint et trouva la clé attachée à ma ceinture. Il l’arracha avant de la donner à Bernard. C’était une bien maigre consolation en ces circonstances, mais j’avais toujours la copie du code de l’almanach de Mercer sous ma chemise, et il n’y avait rien dans ma chambre à Lincoln qui pût me relier à Walsingham. Je me maudissais de n’avoir pas eu la présence d’esprit de prévenir Sidney de mes intentions. Seul Cobbett savait que j’étais sorti, mais il ne saurait pas où me chercher, ni même que j’étais en danger, et on me retrouverait bientôt mort dans une allée à l’arrière d’un bordel. Je frissonnai. Ma mâchoire me faisait de

plus en plus souffrir et je devais lutter pour avaler ma salive sans m'étouffer avec le foulard.

Jenkes m'examina une dernière fois, vérifia mes liens puis fit signe à Bernard de le suivre.

« Nous nous reverrons bientôt, Bruno. Réfléchissez bien à ce que vous allez me raconter. Mon visage ressemblera à celui d'un ange comparé au vôtre si vous me forcez à vous arracher la vérité. J'espère que ce ne sera pas nécessaire. » Bernard me regardait d'un air toujours aussi impassible, mais je lus néanmoins un peu de regret sur son visage. Il rabattit alors sa capuche et sortit, me laissant seul avec Humphrey Pritchard.

CHAPITRE 17

Un silence tendu régnait dans la pièce. De quelque part en bas nous parvint le bruit d'une porte qui claquait. Les chandelles sur l'autel étaient près de la fin, elles produisaient des volutes de fumée noire et leurs flammes vacillantes projetaient l'ombre démesurée et menaçante de Humphrey contre le mur. Celui-ci n'esquissait pas un geste pour remplacer les bougies. En fait, ses nouvelles responsabilités semblaient le mettre mal à l'aise et il s'assit pesamment dos au mur, près de la fenêtre. Il se mit à attendre en m'épiant sous ses sourcils froncés avec un mélange d'inquiétude et de mauvaise conscience. Les seuls sons étaient ceux de ma respiration saccadée, résultat de ma gêne et de mon affolement. Je m'avisai que Humphrey portait un couteau à la ceinture. Ses doigts ne cessaient d'y revenir mais j'étais certain qu'en dépit de sa grande taille et de sa stature, c'était un garçon d'une nature douce qui n'acceptait qu'avec réticence ce rôle de gardien. Je me demandai s'il aurait suffisamment de cran pour se servir du couteau contre moi au cas où je tenterais de m'évader, mais je penchai pour l'affirmative : la crainte que Jenkes lui inspirait supplanterait sa compassion spontanée pour moi.

Une soudaine bourrasque agita les contrevents. Humphrey tourna la tête en sursautant, puis il rit d'un air penaud de sa propre nervosité. Je l'implorai du regard dans l'espoir de susciter sa mansuétude avant le retour de Jenkes, mais je me faisais peu d'illusions. Humphrey savait mieux que quiconque ce que Jenkes faisait à ceux qui mettaient sa cause en péril.

À cause de la position peu naturelle de mes bras, mes épaules commençaient à me faire mal. J'essayais de bouger les poignets mais la cordelette était trop serrée pour que je me libère, et je ne réussissais qu'à m'entailler la peau. Je repensai aux hommes que j'avais reconnus à la messe. Il y avait Richard Godwyn, qui distribuait les livres clandestins de Jenkes, et

Adam, le domestique du recteur Underhill au regard venimeux ; tous deux étaient associés à la fois à *La Roue de Catherine* et à Lincoln College, et avaient en conséquence de bonnes raisons de réduire au silence des professeurs qu'ils côtoyaient, ne serait-ce que pour se protéger. Adam en particulier, comme je m'en étais fait la remarque plus tôt, avait l'occasion de subtiliser les clés rangées dans les appartements du recteur. Mais s'ils venaient fidèlement assister à la messe ici, je ne voyais pas ce qui les aurait poussés à attirer l'attention sur leur groupe. Je fermai les yeux et m'adossai au mur. Il fallait que je me concentre pour trouver un moyen de m'échapper : toutes mes hypothèses ne serviraient à rien si avant l'aube ils m'égorgeaient au fond d'une allée. J'avais beau repousser cette pensée, la peur s'ancrait en moi à mesure que je prenais conscience de la réalité de ma situation. J'avais déjà craint pour ma vie, mais jamais je ne m'étais senti aussi impuissant à la défendre.

Je tendis le cou pour essayer de détendre ma mâchoire endolorie. Ce geste raviva la douleur de l'estafilade sur mon cou et je bloquai ma respiration. Un morceau de foulard descendit alors dans ma gorge. Étouffant à moitié, je secouai la tête d'un côté et de l'autre pour tenter de le déloger, émettant de petits couinements étranglés alors que je sentais mes yeux s'arrondir follement. Il fallut que je m'écroule sur le flanc en me contorsionnant comme un possédé avant que Humphrey prenne conscience de ce qui se passait et se précipite à mes côtés pour me retirer le bâillon. Quand enfin il l'eut extrait, je m'effondrai contre son épaule, pantelant, les larmes aux yeux.

« Je ne vous le remets pas pour le moment, docteur Bruno, mais vous n'avez pas intérêt à crier sinon je serai obligé de vous frapper », m'avertit Humphrey avec l'air de s'excuser.

Il me cala contre le mur, telle une poupée, et continua à me surveiller.

« A-t-il vraiment l'intention de me tuer ? » demandai-je d'une voix rauque quand je fus en état de parler.

Cette question le déstabilisa. Partagé entre son devoir et la compassion, il fit une grimace équivoque.

« Il dit que vous allez nous envoyer le comte de Leicester et tous les soldats de la reine sur le dos, marmonna-t-il. Et qu'on

nous emmènera à la Tour pour nous torturer, y compris les femmes. Même la veuve Kenney, et je ne peux pas vous laisser faire ça.

— Vous aimez bien la veuve Kenney, hein ? » demandai-je doucement.

Humphrey acquiesça avec emphase.

« C'est elle qui m'a recueilli quand je suis arrivé à Oxford, m'expliqua-t-il d'une voix mélodieuse. Il y a six ans. Je n'avais pas un sou. Maintenant j'ai une maison et un bon travail, et c'est comme si j'avais une famille.

— Je suis sûr que vous comptez beaucoup pour elle. Votre propre famille était-elle catholique ? »

Fidèle à lui-même, il fit de grands signes de dénégation, les lèvres serrées.

« La veuve Kenney et maître Jenkes m'ont appris tout ce que je sais de la vraie foi. Grâce à eux, je sais que nous devons nous battre pour la protéger des hérétiques.

— Vous avez parlé des femmes, dis-je après quelques secondes de silence. Y en a-t-il beaucoup qui viennent aux messes ? »

Une fois de plus, il hésita.

« Allons, Humphrey, insistai-je, je serai mort dans quelques heures, quel mal y a-t-il à passer le temps en causant ? J'apprécierais que vous me fassiez cette faveur. »

Cela le décida, il se rapprocha de moi pour me parler tout bas.

« Il y a des femmes de la ville. Mais pas des dames bien nées, celles-là entendent la messe dans l'un des manoirs à la campagne. Sauf une. »

Une expression bienveillante passa fugacement sur son visage et je sentis ma cible se rapprocher.

« Sophia ? »

La surprise lui fit ouvrir de grands yeux ronds.

« Vous connaissez Sophia ? »

Je hochai la tête et il sourit, rayonnant.

« Elle ne vient plus si souvent maintenant, mais je la reconnais toujours, malgré la capuche. Elle marche comme…

comme un arbre agité par le vent, vous voyez de quoi je parle ? Comme les saules près de la rivière.

— Je vois. Et dites-moi, Sophia a-t-elle des amis dans votre groupe ? Des amis vers qui elle se tournerait si elle avait des problèmes ?

— Pourquoi ? Elle a des ennuis, messire ? » demanda-t-il ingénument.

Je fus presque touché qu'il continue à m'appeler messire alors même que j'avais les bras et les jambes attachés et qu'il était armé d'un couteau. Mon silence le poussa à reprendre la parole.

« Je ne connais pas ses amis. Le seul dont elle est proche, c'est le père Jerome, mais comme tout le monde aime le père Jerome… C'est lui qui l'a fait venir ici la première fois.

— Qui est le père Jerome ? demandai-je en me redressant. Je croyais que votre prêtre était le père Bernard.

— Oh, non ! démentit Humphrey, fier d'en connaître si long. Le père Bernard ne dit presque plus la messe depuis que le père Jerome est arrivé. Seulement s'il est absent. Il va souvent à Hazeley Court, vous comprenez, à côté de Great Hazeley, sur la route de Londres, là où les grandes familles catholiques entendent la messe. Je pense qu'il doit y être ce soir. »

Mon cerveau travaillait à toute vitesse mais j'essayais de garder un visage composé et une voix neutre pour ne pas trahir mes pensées.

« Et ce père Jerome, c'est un homme d'Oxford ? »

De grandes dénégations, une fois de plus.

« Il vient du Collège français. » Il s'affligea soudain. « Mais c'est un grand secret et je n'aurais pas dû vous le dire. Je vous en supplie, ne dites pas à maître Jenkes que je vous en ai parlé, d'accord ?

— Bien sûr. Et à quoi ressemble-t-il, le père Jerome ?

— Comme… Je crois qu'il ressemble à Notre-Seigneur Jésus-Christ si on le rencontrait, dit-il, rêveur. Il vous donne l'impression… je ne sais pas comment l'expliquer… que vous êtes la personne la plus singulière qu'il ait jamais rencontrée. Même si je ne comprends pas beaucoup la messe, parce que je n'ai jamais appris dans les livres, j'adore l'écouter la dire. J'aime

moins quand c'est le père Bernard, précisa-t-il avec une moue. La messe du père Jerome, on dirait de la musique. »

Il poussa un soupir béat en jouant d'une main avec son couteau. J'en profitai pour me mettre à genoux, de façon à dissiper les courbatures naissantes de mes jambes. Mon mouvement fit sortir Humphrey de sa rêverie. Il sursauta. Puis, se rendant compte que ce n'était pas quelque tentative de ma part, il se replongea dans ses chimères.

« C'est un jeune homme ? demandai-je.

— Il a le visage d'un ange, dit-il, en adoration. J'ai vu une image, ajouta-t-il aussitôt, de peur sans doute que je ne trouve la comparaison infondée.

— Le visage d'un ange… » répétai-je lentement en essayant de bouger le moins possible.

Je m'étais aperçu que les liens à mes chevilles n'étaient pas aussi serrés qu'à mes poignets. Assis sur les talons, je réussis à glisser un doigt dans le nœud qui les tenait. Si je continuais à l'occuper, Humphrey ne devinerait peut-être pas le but de mes gestes furtifs.

« Parlez-moi de Hazeley Court. On dirait que c'est un bel endroit.

— Oh, je n'y suis jamais allé, mais je crois que c'est très beau. Son propriétaire, Sir Francis Tolling, est enfermé à la prison de Bridewell, à Londres, parce qu'il a assisté à des messes, et sa femme utilise la maison pour abriter ceux qui en ont besoin, c'est tout ce que je sais.

— Des prêtres missionnaires, vous voulez dire ?

— Tous ceux qui défendent notre religion en Angleterre et qui ont besoin d'un abri où se cacher, m'expliqua Humphrey. Parmi nous, il y a un maître charpentier, maître Nicholas Owen. Il était là ce soir, d'ailleurs, mais vous n'avez pas pu le voir à cause de sa capuche. À ce qu'on dit, toutes les grandes maisons l'emploient pour construire des pièces secrètes. »

Il se pencha vers moi et baissa la voix.

« Dans les greniers, les cheminées, les caves, les cages d'escalier, et même dans les murs, pour que les défenseurs de Dieu soient à l'abri des perquisitions. C'est malin, n'est-ce pas ? dit-il en se frottant les mains avec un sourire ravi. Mais je

n'aurais pas dû vous dire cela non plus. Vous n'en parlerez pas à maître Jenkes ? Tout va bien, messire ?

— Pardon ? Oh… oui, ce n'est rien. Mon épaule me fait un peu mal, c'est tout. »

Tout à ma concentration pour défaire le nœud de la cordelette, je ne m'étais pas aperçu que je grimaçais sous l'effort. Je touchais au but, ce n'était pas le moment que Humphrey se méfie. Il m'adressa un signe de sympathie en jetant un coup d'œil vers la porte.

« Peut-être que je pourrais détendre un peu vos liens, messire, proposa-t-il avec un nouveau regard en coin, craignant que Jenkes ne fasse subitement irruption. Pas complètement, bien sûr, mais juste pour que ça ne vous fasse pas mal. De toute façon, vous n'iriez pas bien loin vu votre taille et la mienne, et aussi parce que j'ai le couteau. »

Le rire qui lui échappa était teinté d'angoisse, alors je me joignis de bon cœur à lui devant cette idée absurde que je pourrais le dominer. À vrai dire, quand bien même j'arriverais à libérer mes jambes, je n'avais en effet pas la moindre idée de ce que je ferais ensuite : sans mes bras, je ne pouvais guère espérer le maîtriser. Même avec, d'ailleurs, je n'aurais pas surévalué mes chances dans un combat contre Humphrey, couteau ou pas. Tandis qu'il délibérait sur la possibilité de desserrer mes liens et que je continuais mes propres tentatives dans mon dos, nous entendîmes soudain le bruit caractéristique de pas dans le couloir. Nous nous figeâmes tous deux. Je ne m'attendais pas à un retour aussi rapide de Jenkes. Mon projet d'évasion tombait à l'eau avant même que j'aie pu tenter de le mettre à exécution. Je pris une profonde inspiration, le cœur cognant contre ma poitrine. *Nous y voilà,* me dis-je. En Italie, à San Domenico Maggiore, j'avais été condamné à mort à cause d'un livre ; aujourd'hui, après avoir fui durant tant d'années, c'était un autre livre qui me valait d'affronter la mort. Quoi qu'il en fut, songeai-je, je vendrais chèrement ma peau et, quitte à mourir, je ne me laisserais pas tuer comme un lâche sous le regard moqueur de Rowland Jenkes.

Reprenant ses esprits, Humphrey s'approcha pour remettre le bâillon en place, moins enfoncé qu'auparavant, il est vrai, et

au même moment je parvins à tirer sur la cordelette et à distendre quelque peu les liens autour de mes chevilles. Les pas s'arrêtèrent juste devant la porte et on frappa timidement, après quoi une voix féminine se fit entendre.

« Humphrey ? C'est toi ? »

Intensément soulagé, le garçon se mit debout et alla ouvrir la porte. La veuve Kenney se tenait sur le seuil en chemise de nuit, une bougie à la main et un châle de laine passé sur les épaules. Son regard se posa d'abord sur Humphrey, puis sur moi. Lorsqu'elle me vit dans ce triste état, recroquevillé dans un coin à même le sol, elle ne cacha pas son exaspération.

« Ce Jenkes… »

On eût dit que Jenkes était un chat de gouttière et moi une souris qu'il aurait ramenée dans sa taverne.

« Qu'est-ce qu'il te fait faire, Humphrey ? »

Le garçon baissa la tête et la veuve Kenney lui fit signe de la rejoindre. Elle m'étudia brièvement, évaluant le danger qu'il y avait à me laisser sans surveillance, puis sembla décider que j'étais inoffensif.

« Je lui ai déjà dit, je ne veux pas de bain de sang ici, rouspéta-t-elle tandis que le commis la suivait dans le couloir. Tu devrais faire attention, Humphrey Pritchard. »

Je n'entendis pas le détail de ses protestations, mais le murmure de leurs voix restait audible à travers la porte fermée. Il me fallait agir vite. Maintenant que je n'avais plus l'obligation d'être discret, je tirai de toutes mes forces sur l'extrémité de la cordelette qui m'attachait les chevilles. Elle céda immédiatement. Me libérant aussi vite que possible, je me remis sur mes jambes et traversai la pièce à pas de loup jusqu'au petit autel improvisé, où les cierges ne s'étaient heureusement pas encore éteints. Je tournai le dos, essayant de placer la cordelette contre la flamme, mais la première était plus résistante qu'il n'y paraissait, et la seconde trop faible. Bien qu'une légère odeur de brûlé m'indiquât que mon stratagème commençait à fonctionner, je doutais que la cordelette rompe avant le retour de Humphrey. Dans le couloir, le ton montait entre le garçon et la veuve, qui le réprimandait. Comme je ne pouvais pas voir ce que je faisais, je n'arrêtais pas de me brûler la main et l'avant-

bras. Le bâillon cette fois me rendit service en étouffant mes cris. Ma plus grande peur était de renverser le cierge et de mettre le feu à mes vêtements : échapper aux bûchers de l'Inquisition pour finir immolé par accident n'aurait pas manqué d'ironie. Je continuai de tirer sur mes bras d'un sens et de l'autre, et soudain la cordelette se relâcha. Le nœud avait pris feu, ainsi que ma manche droite. Je sentis la morsure des flammes le long de mon bras et poussai un hurlement assourdi par le foulard, mais il y avait maintenant suffisamment de jeu pour dégager mes mains. La cordelette enflammée tomba par terre, où je la piétinai furieusement en ramenant ma main brûlée contre ma poitrine, un fumet de roussi m'envahissant les narines. Dehors, le silence tomba abruptement et je compris que je n'aurais qu'une chance. Ignorant mon bras douloureux, qui ne tarderait pas à se couvrir de cloques, j'attrapai le lourd chandelier d'argent sur l'autel, soufflai les cierges et le brandis à l'instant même où Humphrey ouvrait la porte en grand et s'immobilisait, bouche bée, en me voyant debout et libre.

Son hésitation ne dura qu'une seconde, mais je n'en demandais pas plus. Sans lui laisser le temps de lever le bras, je lui assénai un grand coup sur la tempe avec la base du chandelier. J'avais bien visé : j'entendis un terrible bruit d'os qui craquaient et il partit à la renverse, le sang coulant aussitôt de l'entaille pour maculer ses cheveux. Il s'écroula à terre sans un geste, inerte. Terrifiée, la veuve leva les mains en l'air et se lança dans des protestations muettes. Faisant mine de la frapper pour qu'elle s'écarte, j'arrachai le couteau à la ceinture de Humphrey avant de lui adresser un dernier regard menaçant et de jeter le chandelier à ses pieds, puis je fonçai dans le couloir. En bas de l'escalier, dans la taverne, comme je m'attendais à tomber sur Jenkes à tout moment, je tins le couteau en l'air devant moi, tout en continuant de surveiller mes arrières au cas où Humphrey aurait repris du poil de la bête. Rien de tout cela n'arriva ; la chance tournait enfin en ma faveur. Je sortis par le portail du jardin et arrivai dans la rue sans croiser âme qui vive. Le ciel était toujours sombre, la lumière de la lune perçait çà et là à travers la couche de nuages et je m'appuyai un moment contre la façade d'une maison pour

reprendre ma respiration en m'apercevant que, dans ma précipitation, je n'avais pas encore pris le temps d'enlever le foulard qui me bâillonnait. Je l'extirpai donc et, en le tenant entre mes dents, l'enroulai autour de mon avant-bras brûlé. La douleur me donna des vertiges et j'eus peur que mes jambes ne tremblent trop pour continuer à me porter. Une fois passé l'euphorie temporaire de mon évasion, je me souvins qu'on m'avait volé ma bourse et que je n'avais aucun moyen de soudoyer les gardes de la porte nord. Cette pensée m'accabla. Pis encore : et s'ils connaissaient bien Jenkes et que celui-ci leur ait graissé la patte ? Dans cette ville, il était impossible de savoir sur qui on pouvait compter à coup sûr.

La tour de l'église St Michael s'éleva bientôt au-dessus du mur d'enceinte, près de la porte nord. Sa silhouette m'offrait un repère tandis que je me faufilais sous les avant-toits des maisons. Je dus néanmoins renoncer à cet abri et me lancer à découvert à travers la grande rue qui longeait les remparts. Dans ma course, je regardais à droite et à gauche, épouvanté à l'idée de croiser Jenkes, mais l'endroit était calme et désert. Arrivé près de la porte, je m'arrêtai. Je ne voyais pas d'autre moyen d'entrer dans la ville. L'enceinte était bien trop haute et à pic pour que je l'escalade et les autres portes seraient elles aussi gardées à cette heure. Les seules possibilités, en dehors de celles-là, étaient d'attendre l'aube quand les portes s'ouvriraient pour les marchands, mais Jenkes ou Humphrey m'auraient rattrapé d'ici là, ou bien de persuader les gardes à qui j'avais déjà eu affaire de me laisser entrer. Je frappai du plat de ma main valide sur la porte pratiquée dans les immenses battants en chêne du portail, mais n'obtins pas de réponse. Je tambourinai plus fort, appelai à grands cris, et pour finir une tête aux yeux bouffis apparut derrière un grillage. Le verrou grinça et la porte s'ouvrit devant moi.

Je marmonnai des remerciements en guettant alentour, à l'affût du moindre mouvement dans l'obscurité. À peine étais-je sorti du champ de vision du gardien que je pressai le pas jusqu'à St Mildred Lane en serrant dans ma main le couteau de Humphrey. Jamais je n'avais été aussi content de voir la tour de

Lincoln College se dresser devant moi. Je frappai doucement à la fenêtre de Cobbett. Après une pause, je recommençai.

« Cobbett ! l'appelai-je doucement. C'est moi, Bruno. Ouvrez la porte ! »

Seul le silence me répondit. Me hissant des deux mains sur le rebord, je jetai un coup d'œil à l'intérieur et vis le vieux gardien assoupi dans son fauteuil, le menton calé contre la poitrine et la bouche ouverte, un filet de bave coulant de sa lèvre inférieure.

« Cobbett ! » répétai-je en frappant trois coups secs.

Il ne bougea pas. Après l'avoir couvert d'injures en mon for intérieur, je reculai et levai la tête pour observer la façade. Toutes les fenêtres étaient plongées dans le noir et je me demandai si je devais risquer de réveiller quelqu'un en criant plus fort. Je ne voulais pas rester dans la rue devant le collège, l'un des premiers endroits où Jenkes me chercherait. Alors, tandis que les nuages dérivaient et que la lune dispensait sa lumière nacrée, je songeai à un dernier moyen. Ne restait plus qu'à espérer que j'aie raison. La fenêtre à l'extrémité du bâtiment ouest était celle de la chambre de Norris. Elle semblait fermée mais, en la poussant, je m'aperçus que ce n'était pas le cas. Aussi loin que portait ma vue, la ruelle était vide dans les deux directions. J'enjambai le rebord en prenant appui sur le cadre de la fenêtre. Dans la manœuvre, j'éraflai mon avant-bras brûlé. La douleur me fit tressaillir, mais je parvins à me retenir de crier.

Priant pour qu'aucun des deux occupants de la chambre ne soit revenu au cours de la soirée, je me laissai tomber à l'intérieur et atterris maladroitement sur un grand coffre. Je m'arrêtai un instant et tendis l'oreille pour vérifier si quelqu'un respirait ou bougeait dans la pièce d'à côté, mais le silence témoignait sans l'ombre d'un doute que les lieux étaient vides. Le clair de lune qui pénétrait par la fenêtre de la cour soulignait les contours des meubles. Le sol était parsemé de débris et, après avoir farfouillé un moment à tâtons sur les buffets et les tables, je mis la main sur une boîte d'amadou. Je le frottai et allumai une bougie : la chambre était livrée au chaos, exactement comme celle de Roger Mercer le matin de sa mort. On avait répandu le contenu de la garde-robe par terre,

éparpillé livres et papiers, et tous les tiroirs de la belle table d'écriture de Norris avaient été ouverts et vidés. Je me laissai choir dans le fauteuil près de la cheminée. Ses coussins avaient été jetés près de l'âtre où les cendres avaient depuis longtemps refroidi. Pour la première fois depuis des heures, je pris le temps de respirer calmement et de rassembler mes pensées dispersées. Mes épaules me faisaient continuellement souffrir, les brûlures de mon bras me donnaient l'impression d'avoir la chair à vif et la balafre sur mon cou, quoique peu profonde, ne se laissait pas non plus oublier. Néanmoins, dans l'immédiat, j'étais hors de danger et je pouvais réfléchir avec plus de clarté. Non pas que tout péril fût définitivement écarté, bien sûr ; Jenkes avait déjà décidé que j'en savais trop pour rester en vie et quand mon évasion lui serait connue il se lancerait presque à coup sûr à mes trousses pour m'empêcher de parler. Au cas où il me mettrait la main dessus, je devais communiquer tout ce que je savais à Sidney. Depuis ma conversation avec Humphrey, j'avais commencé à élaborer une théorie à propos des meurtres. C'était encore vague, comme des silhouettes qu'on distingue dans la brume, mais, si les prémisses en étaient justes, je pensais savoir où trouver les réponses. Et s'il fallait croire Jenkes, j'avais intérêt à m'y rendre avant l'aube, sinon Thomas Allen ne vivrait pas cette journée.

Pour commencer, il fallait que je transmette un message à Sidney, qu'il sache où j'allais et sur la base de quels soupçons : j'espérais qu'il m'emboîterait le pas au cas où je ne reviendrais pas, même s'il devait arriver trop tard.

Sans perdre un instant, je passai au peigne fin la table de travail de Norris, sur laquelle étaient éparpillés un tas de documents et de livres. Avant de me mettre en route, il me fallait une plume pour coucher brièvement sur le papier mes idées à l'intention de Sidney, mais je ne trouvais pas d'encre. À l'intérieur du premier tiroir ouvert, je découvris un bâton de cire vermillon et plusieurs feuilles de vélin de belle qualité. En regardant autour de moi en quête d'une bougie pour remplacer celle que j'avais allumée et qui commençait à faiblir, mes yeux se posèrent sur le coffre placé sous la fenêtre. Le solide cadenas qui le protégeait en temps normal pendait, grand ouvert.

Emportant avec moi la bougie, je soulevai le lourd couvercle : le coffre ne contenait que du linge que je repoussai jusqu'à ce que mes doigts touchent le fond du coffre. Je tâtonnai sur toute la surface, mais ne trouvai rien. J'étouffai un juron ; tout ce qui avait de l'importance avait probablement déjà disparu. Je rapprochai la bougie et vidai le coffre pour m'assurer quand même que rien ne m'avait échappé.

« *Merda !* » Je m'apprêtais à rabattre le couvercle lorsque je m'aperçus que dans le fond en bois avait été découpée une encoche juste assez large pour y glisser un ongle. Posant la bougie, je tirai le couteau de Humphrey et me penchai. Après avoir glissé la lame dans la fente, le cœur battant je tentai un mouvement vers le haut. J'entendis un petit déclic. Appuyant du plat de la main, je fis basculer sans difficulté le double fond. Je fouillai le compartiment qui venait d'être révélé et tombai sur une liasse de papiers puis sur quelque chose de pointu qui me fit vivement retirer la main, de peur qu'il ne s'agisse d'un piège. M'y reprenant avec plus de prudence cette fois, j'extirpai l'objet de sa cache et sifflai tout bas en voyant ce que je tenais.

C'était un fouet à manche court avec peut-être une cinquantaine de lanières cloutées mesurant chacune trente à quarante centimètres. En fait de clous, je m'aperçus en l'examinant qu'il s'agissait de morceaux de fil de fer tordus en crochets, qui tous portaient des traces de sang séché. Je frémis devant la cruauté de cet instrument, et dans le même temps j'eus l'impression qu'on m'ôtait des œillères et que les soupçons qui jusque-là flottaient dans une sorte de brouillard émergeaient soudain à la lumière du jour.

Je tirai alors la liasse du compartiment. Il s'agissait d'un paquet de lettres écornées, sales et attachées par un ruban effiloché. Celle du dessus portait l'empreinte inimitable d'un pouce ensanglanté. Un premier coup d'œil à l'encre légèrement effacée par le temps me confirma qu'elle était écrite grâce à une combinaison de symboles et de chiffres, mais je n'eus pas besoin d'en élucider le sens pour comprendre que je tenais entre mes mains ce pour quoi on avait fouillé les chambres de Roger Mercer et James Coverdale. Attaché au paquet se trouvait un document, en vélin plus ancien celui-là, et scellé à la cire. Le

cachet en était intact, cependant la lumière trop faible ne me permettait pas de le distinguer clairement. Je n'hésitai qu'un instant avant de le briser et d'approcher la bougie. La flamme était si ténue qu'elle éclairait à peine l'écriture aux courbes élaborées, mais la première ligne suffit à me glacer les sangs.

« *Le pape Pie V, serviteur des serviteurs de Dieu, en souvenir perpétué de ce sujet : Regnans in Excelsis…* » Ainsi commençait le document, qui faillit me tomber des mains tant j'échouais à en maîtriser les tremblements. J'avais immédiatement reconnu ces mots. C'était peut-être le texte qu'il était le plus risqué de posséder pour un Anglais : une copie de la bulle pontificale du pape Pie V, rédigée treize ans plus tôt, dans laquelle il déclarait hérétique et excommuniait la reine Elisabeth d'Angleterre. Elle se concluait par l'interdiction faite aux sujets de la reine de la reconnaître pour monarque et de lui obéir : Pie V appelait à rien de moins qu'à la renverser. C'était en raison de cette bulle que les catholiques les plus extrêmes, disséminés dans des séminaires à travers tout le continent, se croyaient autorisés à assassiner la reine, au nom de Dieu. Le simple fait d'en faire entrer une copie dans ce pays était considéré comme de la haute trahison et celui qui s'y risquait encourait la peine de mort. Je me figeai soudain en entendant quelqu'un marcher près de la fenêtre. M'étais-je jeté tout droit dans un autre piège ? Celui qui avait passé la pièce au peigne fin cherchait à l'évidence ces papiers, comme il les avait cherchés dans la chambre de Mercer, mais il n'avait pas trouvé le compartiment secret du coffre. Et s'il surveillait encore la chambre, il avait vu ma bougie. Retenant ma respiration, je perçus de nouveau un bruit distinct dehors, puis un cri suraigu, presque surnaturel, et encore un autre. Cela ressemblait au hurlement d'un enfant en proie à une douleur atroce. Je me laissai aller sur le sol, tremblant et riant de mes nerfs à fleur de peau : ce n'était que deux renards se battant dans la ruelle.

Mais ce vacarme impromptu m'avait ramené à la réalité et rappelé que je n'avais pas de temps à perdre. J'enroulai le paquet de lettres dans l'un des linges du coffre et trouvai aussi une cape de voyage que je nouai rapidement autour de mes épaules, ayant laissé la mienne à *La Roue de Catherine*. En

cherchant à tâtons sur le bureau couvert de détritus de Norris, je mis également la main sur un encrier et griffonnai à la hâte un mot à l'intention de Sidney, dans lequel je lui expliquais comment j'avais découvert ces documents et où je me rendais. Quand j'en eus terminé, je sortis de sous ma chemise le bout de papier sur lequel était écrite la copie de la combinaison tirée de l'almanach de Mercer ; je le pliai à l'intérieur de mon message et cachetai le tout de mon mieux avec la cire trouvée dans le tiroir, même si je n'avais pas de sceau. Ensuite, prenant le paquet sous le bras, je soufflai la bougie déjà presque éteinte et tirai le loquet pour m'apercevoir que la porte était verrouillée. Cela signifiait que celui qui m'avait précédé là en l'absence de Norris et de Thomas avait sa propre clé, à moins qu'il ne fût entré en empruntant le même chemin que moi. J'allai en maugréant à la fenêtre donnant sur la cour, qui me résista un moment. J'eus d'ailleurs toutes les peines du monde à sortir : ma main brûlée me gênait, ainsi que le paquet que je serrais contre moi, et en enjambant le rebord ma cape se coinça dans la poignée, si bien que je tombai sur le flanc en étouffant un cri.

Je restai étendu sur les pavés un moment, les yeux levés vers le ciel de marbre qui se teintait doucement de bleu au-delà des nuages étirés, espérant que personne n'avait remarqué ma présence. La nuit se terminerait bientôt, il fallait que j'en finisse avec cette affaire et que je quitte la ville avant l'aube. Il faisait trop noir pour distinguer les aiguilles de l'horloge, la cour était encore plongée dans les ténèbres qui précèdent le point du jour. Rien ne bougeait. Quelque part au loin, un renard glapit. J'étais sur le point de me relever lorsque j'aperçus une lanterne. Un homme dissimulé sous une capuche s'approchait de moi à grands pas depuis le bâtiment d'en face et, arrivé à ma hauteur, il pencha sa lanterne devant mon visage.

« Tiens, tiens, le docteur Bruno… Vous faites comme chez vous, encore une fois ? Ça devient une habitude. Je me demande quelle sera votre explication, aujourd'hui. J'ai hâte de la connaître. »

Je ne pouvais pas voir le visage de maître Slythurst, mais le ton glacial de sa voix me laissait sans peine imaginer le sourire mauvais qu'il devait arborer.

CHAPITRE 18

Slythurst me releva en me tirant sans ménagement par la manche mais je me dégageai vivement, soucieux de protéger le paquet, de peur qu'il n'essaie de se l'approprier.

« Cette fois vous vous expliquerez, Bruno. »

La colère avait remplacé la froideur sarcastique qui le caractérisait d'ordinaire. La coïncidence était trop énorme : pour qu'il fût réveillé et habillé à cette heure de la nuit, c'est qu'il surveillait la chambre de Norris. Il essaya de s'emparer des lettres mais je ne le laissai pas faire.

« Qu'avez-vous pris dans cette chambre ? Montrez-moi ça, m'ordonna-t-il d'une voix impérieuse. J'exige que vous me le donniez. »

Depuis qu'il avait vu le paquet, il se comportait comme un possédé. Connaissait-il l'importance de ce que j'avais récupéré ?

« Exigez tout ce que vous voulez, rétorquai-je en le repoussant de mon bras bandé, je ne vous donnerai rien.

— Je… j'appartiens à l'administration de cette université, bafouilla Slythurst en essayant de garder sa dignité. Vous devez vous soumettre à mon autorité. Si vous avez pris quelque chose dans la chambre d'un élève, le recteur doit être tenu au courant. »

Sa voix était stridente. Il fit une nouvelle tentative pour me soustraire le paquet mais je me dérobai. Je ne pouvais permettre que ces lettres tombent entre les mains du recteur.

Slythurst et Underhill étaient tout à fait capables de détruire des preuves susceptibles de nuire au collège, me disais-je, d'autant que la découverte que je venais de faire dans la chambre de Norris, si elle était rendue publique, pouvait provoquer la perte du recteur. Le trésorier me dévisagea un moment, la bouche pincée, puis il posa sa lanterne à terre et se jeta sur moi les mains en avant. Il avait une force surprenante pour un homme aussi mince et il faillit me faire tomber, mais je

réussis à reculer légèrement et à lui asséner un grand coup de pied qui le cueillit à l'estomac. Le souffle coupé, il se plia en deux. Sans lui laisser le temps de récupérer, je lui donnai un violent coup de poing de ma main bandée. La douleur fusa instantanément dans mon bras. Touché au menton, il chancela, se reprit à une vitesse étonnante, se lança en travers de mes jambes. Je tombai sur le dos contre les pavés. Je tenais toujours les lettres serrées contre ma poitrine mais il avait l'avantage du poids et s'assit à califourchon sur moi pour me clouer au sol. Collant son visage au mien, il prit les documents à pleines mains. Je craignais qu'il ne les déchire dans sa tentative pour me les arracher et une soudaine bouffée de colère me fit redoubler d'efforts pour les conserver.

« Donnez-moi ça, Bruno ! Vous vous mêlez d'affaires auxquelles vous ne comprenez rien, grogna-t-il en me soufflant son haleine rance en pleine figure.

— Vous ne savez même pas de quoi il s'agit, répliquai-je en m'agrippant aux lettres comme un forcené.

— Quoi que vous ayez subtilisé à un élève, la propriété en revient au collège. »

Même en pleine bagarre, il restait pompeux.

« Pourquoi le voulez-vous si désespérément ? lui demandai-je. Parce que vous n'avez pas réussi à le trouver quand vous avez fouillé la chambre ? Vous profitez toujours du sommeil de Cobbett pour emprunter des clés ?

— La question, Bruno, c'est comment *vous avez* su ce que vous cherchiez et où le chercher. Et la seule réponse possible, c'est que vous faites partie de la conspiration des papistes. Mais à quoi d'autre devrait-on s'attendre de la part d'un Italien ? Vous avez peut-être abusé le recteur, mais je vois clair en vous.

— Vous perdez la tête, fulminai-je à mon tour en me tortillant pour lui faire perdre l'équilibre. Je n'ai rien d'un papiste et ceux qui comptent le savent.

— Vous me donnerez ces papiers, Bruno, rugit-il, ou je réveillerai tout le collège. Et comme trois d'entre nous sont morts récemment, vous irez croupir au fond d'un cachot avant d'avoir eu l'occasion de nous régaler avec un de vos contes improbables. »

Ainsi Slythurst était *contre* les papistes, me dis-je au moment où il m'enfonçait son genou dans les côtes. Dans ce cas, pourquoi était-il si pressé de dissimuler les meurtres ? Pourquoi était-il prêt à se battre pour ce paquet de lettres après avoir fouillé de fond en comble la chambre de Mercer, puis celle de Norris ? Quel que soit son but, ces papiers devaient coûte que coûte parvenir à Walsingham en personne, et pour cela il fallait les remettre en main propre à Sidney. En sentant les documents échapper à ma main bandée, je réunis mes dernières forces. Serrant les dents, je me redressai autant que possible, mon visage si près du sien qu'on eût pu croire que je voulais l'embrasser, puis je rejetai la tête en arrière avant de le frapper de toutes mes forces. Mon front percuta son nez, que j'entendis craquer. Il poussa un cri, leva les deux mains devant son visage et j'en profitai pour l'envoyer rouler sur le côté. Une douleur sourde avait envahi mon crâne et ma vision se brouillait, mais lui était plus mal en point encore : il baissa ses mains, et je vis que son nez saignait abondamment. Au-dessus de nous, une lumière approcha, accompagnée de bruits de pas lents.

« Sacrebleu, qu'est-ce… »

Cobbett se tut, stupéfait de nous voir Slythurst et moi nous bagarrer comme des ivrognes au milieu de la cour. Je remarquai que, dans son autre main, il tenait un bâton.

« Docteur Bruno ? Seigneur, vous êtes dans un état… Comment vous êtes entré ?

— C'est une longue histoire, Cobbett, répondis-je en me relevant. J'ai besoin de votre aide.

— Emparez-vous de lui, Cobbett ! s'écria Slythurst d'une voix étouffée par la main qu'il tenait devant son nez. C'est un voleur. Je vous ordonne de l'arrêter ! »

Cobbett nous regarda tour à tour d'un air circonspect. Je l'attrapai par la manche et l'emmenai à quelques pas de là, afin de ne pas être entendu de Slythurst.

« Vous devez me croire, Cobbett, c'est une affaire des plus urgentes. Je crois savoir où trouver le meurtrier, et d'autres mourront peut-être cette nuit si je n'interviens pas. » Voyant qu'il semblait hésiter, je précisai ma pensée à voix basse. « Sophia est en danger. Je dois partir immédiatement. Dites-

moi, où se trouve mon cheval ? D'après ce que j'ai compris, il serait installé dans les écuries du recteur.

— Cobbett, ne le laissez pas partir ! Cet homme ne doit pas quitter le collège avec ce paquet, vous m'entendez ? »

Slythurst paraissait désespéré maintenant ; il se remit debout, vacilla et tendit le bras vers moi pour me retenir. Bien que toujours étourdi par le dernier coup que je lui avais porté, je me jetai contre lui en le prenant au col.

« *Ne vuoi di piu ? Fatti sotto,* le menaçai-je en sortant le couteau de Humphrey Pritchard que je levai devant ses yeux. Venez, si vous en voulez encore… »

Slythurst n'avait sans doute pas compris mes paroles mais le couteau limitait les interprétations possibles ; il recula d'un pas, me jeta un bref regard de défi puis, de tous ses poumons, se mit à crier : « Au meurtre ! » Des deux côtés de la cour, plusieurs fenêtres s'ouvrirent et des hommes apparurent, éveillés par le raffut.

« Je dois partir tout de suite, insistai-je en tournant la tête vers Cobbett sans baisser le couteau, Slythurst ayant visiblement décidé que son meilleur espoir consistait à réveiller tout le collège pour qu'on m'appréhende.

— Il va lancer les gardes après vous », m'avertit Cobbett.

Slythurst appela encore à l'aide.

« Vous allez d'voir cavaler à bride abattue si vous voulez quitter la ville. Les écuries du recteur sont presque d'l'autre côté, sur Cheney Lane. Venez. »

Le vieux gardien me fit signe de le suivre vers la sortie. Je ne l'avais jamais vu marcher aussi vite.

« Il faut que j'apporte ces papiers à Christ Church », lui murmurai-je tandis qu'il ouvrait le portail.

Slythurst nous surveillait mais n'osait plus faire un geste. Il attendait des renforts.

« Quel est le plus court chemin ? »

Cobbett me mit en garde.

« Si vous allez à Christ Church maintenant, ils vous rattraperont avant que vous ayez quitté la ville. Donnez-moi les papiers, j'enverrai un messager. »

Je jetai un coup d'œil à Slythurst, qui appelait quelqu'un à une fenêtre du premier étage. Cobbett fit en sorte de lui tourner le dos et réitéra son offre.

« Il faut que Sir Philip Sidney les reçoive sans délai, lui dis-je tout bas. Personne d'autre ne doit les voir. Des hommes sont morts à cause de ces documents, Cobbett. Pouvez-vous me jurer que votre messager est digne de confiance ?

— Sur ma vie, grommela-t-il. Et maint'nant, par tous les saints, allez-vous-en, Bruno, et dépêchez-vous. Ramenez Sophia. »

Des bruits de pas sur les pavés indiquaient l'arrivée imminente des renforts. Cobbett entrouvrit la petite porte et je lui passai le paquet emmailloté dans le linge de Norris, qui disparut aussitôt à l'intérieur de l'ample manteau usé du vieil homme.

« Maître Godwyn est-il rentré ? » lui demandai-je en franchissant le seuil.

Il réfléchit un instant.

« Personne n'est sorti c'soir, à part vous. Le portail est resté fermé tout le temps.

— Alors il a dû sortir par une autre issue. Le jardin, peut-être. »

Godwyn devait donc lui aussi être au large, et j'avais une assez bonne idée de l'endroit où je le trouverais.

Cobbett me poussa dans la ruelle et je l'entendis tourner la serrure derrière moi.

Je courais à m'en faire hurler les poumons dans Cheney Lane, une petite rue longeant Jesus College, pratiquement à l'opposé, osant à peine regarder derrière moi. Par chance, il y avait peu de bâtiments et même dans l'obscurité je n'eus aucun mal à trouver les écuries grâce aux odeurs et aux bruits que faisaient les chevaux dans leur sommeil. Je tambourinai furieusement contre la porte. Je craignais à tout moment que Slythurst n'arrive d'un côté avec un groupe d'hommes de Lincoln College et ne m'appréhende pour vol, et de l'autre je m'attendais toujours que Jenkes ou l'un de ses comparses me tombent dessus pour me tuer. Au bout de quelques instants, un

palefrenier apeuré ouvrit la porte, les cheveux en bataille, les yeux rougis par le sommeil, une bougie à la main.

« Messire ? » marmonna-t-il.

Je le poussai de côté et entrai dans l'écurie d'un pas assuré.

« Mon garçon, j'ai besoin de mon cheval. Tout de suite. Celui qui est arrivé vendredi dernier, le gris. Je suis le docteur Bruno, j'accompagne l'invité du roi. »

Le garçon me regarda avec des yeux ronds en se mordant la lèvre.

« Je ne suis pas censé laisser quelqu'un prendre les chevaux en l'absence de maître Clayton, messire. Et c'est un très beau cheval.

— Merci. Il vient des écuries de la reine elle-même. Je vous promets que je ne cherche pas à le voler. Maintenant, amenez-le, voulez-vous ?

— Je vais me faire battre, messire », geignit-il.

Je ne pouvais pas le blâmer pour sa prudence. Outre l'heure inhabituelle de mon arrivée, je n'aurais pu ressembler moins à un visiteur royal avec mon visage tuméfié et l'entaille à ma gorge. Je n'avais pas envie d'y recourir, mais une fois de plus je dégainai le couteau. Le pauvre enfant jeta des regards affolés alentour, espérant l'arrivée inopinée d'un quelconque secours.

« S'il vous plaît », ajoutai-je doucement, même si cela ne risquait guère de rendre la situation plus plaisante.

Le garçon hésita encore un moment, puis sembla décider que la perspective de se faire battre était moins risquée.

« Il va me falloir quelques minutes pour le seller.

— Alors ne le sellez pas. Un harnais seulement. Mais dépêchez-vous, je vous en prie. Je n'ai pas un instant à perdre. »

Croyant avoir entendu du bruit dehors, je me tournai vers la porte, mais ce n'était que les chevaux qui bougeaient dans les stalles. Cependant, j'avais communiqué ma peur au garçon : il hocha la tête en silence et se dépêcha d'aller passer les rênes à mon cheval. Quant à moi, je me dandinais d'une jambe sur l'autre en surveillant le portail, sans plus me soucier de ma douleur à la main, aux épaules, à la gorge, et maintenant au dos et à la tête depuis ma lutte avec Slythurst. Rien d'autre ne comptait que de ne pas me faire prendre. J'espérais que je ne

m'étais pas trompé en me fiant à Cobbett, mais je savais qu'il avait raison. Même si je m'étais rendu moi-même à Christ Church, je n'aurais pas pu voir Sidney à cette heure de la nuit et j'aurais été obligé de laisser mon précieux paquet au gardien. Pendant ce temps, Slythurst aurait eu le temps de prévenir le constable et les gardes qu'un voleur s'était échappé de Lincoln College et il m'aurait été impossible de sortir de la ville. Je priai pour que Slythurst n'intercepte pas les papiers et que le messager de Cobbett mène à bien sa mission.

Le garçon réapparut, guidant anxieusement mon cheval par son somptueux harnais de velours. Le harnachement cliquetait bruyamment dans le calme ambiant. La bête avait l'air endormie et irritée d'être réveillée en pleine nuit. Je l'emmenai près d'un montoir au milieu de la cour, puis me hissai sur son dos. Elle me réserva une petite danse d'accueil et souffla puissamment par les naseaux en guise de protestation, mais je tins fermement les rênes et elle se calma. Le garçon m'ouvrit le portail et, éperonnant ma monture, je tournai à gauche en sortant, dans la direction opposée à Lincoln College.

De l'autre côté, Cheney Lane débouchait sur North Street, et la lumière pâle qui gagnait peu à peu l'horizon me guida vers l'est. J'y voyais assez bien désormais pour distinguer les étals couverts de Cornmarket Street devant moi et je lançai le cheval au trot, bien qu'il rechignât à accélérer sur ce terrain fangeux et glissant. Au croisement de Carfax, je bifurquai dans High Street et aperçus bientôt la porte est de la ville, par où nous étions entrés en si grande pompe cinq jours plus tôt, avec sa petite barbacane gardant la route de Londres. Une lanterne dispensait sa lumière mouvante dans la tour qui s'élevait depuis les remparts. Je savais que tout dépendait désormais du gardien. Il fallait que je passe sans tarder. Slythurst avait déjà réveillé les domestiques du collège à l'heure qu'il était, et ceux qui me poursuivaient ne pouvaient être loin derrière.

À mon arrivée, un homme portant la livrée des gardes de la ville sortit de la loge, une lance à la main.

« Qui va là ? » lança-t-il en pointant son arme vers moi.

Effrayé, le cheval hennit.

« Un messager de la reine, déclarai-je. Je porte une missive urgente de la part de Sir Philip Sidney.

— Un shilling pour passer, avant l'aurore.

— Je n'ai pas d'argent. Mes ordres sont de porter le message au Conseil privé à Londres sans délai. »

Je me redressai et adoptai une allure martiale qui, je l'espérais, le distrairait de mon apparence.

« Et si le message n'arrive pas, en représailles le comte de Leicester vous fera pendra par les parties à cette porte, je peux vous le jurer. »

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, des bruits nous arrivaient de plus haut dans High Street. Le garde hésita un instant, puis il entreprit laborieusement de tirer le verrou et d'ouvrir l'épaisse porte en bois tandis que je maintenais le cheval en serrant les rênes ; il sentait mon impatience, ma tension, et piaffait lui aussi.

Au moment où je franchissais la porte, j'entendis crier derrière moi.

« Halte ! Arrêtez ce cavalier ! »

J'enfonçai mes talons dans les flancs du cheval et le lançai au galop. Le sol était toujours boueux mais au moins la route était large car c'était la voie principale menant à Londres. Les ténèbres se dissipaient peu à peu, les étoiles pâlissant à mesure que la clarté de l'aube ceignait l'horizon vers lequel je filais à toute allure. Le vent me cinglait les yeux et le nez, et il agitait la crinière du cheval qui galopait sans renâcler au milieu des ornières. Penché sur le cou de ma monture, je me cramponnais afin de ne pas tomber du fait de l'absence de selle, et lançais de temps à autre des regards derrière moi, inquiet de voir si on me suivait. C'était une bête véloce et elle eut bientôt couvert assez de distance pour rendre extrêmement difficile de nous rattraper. Maintenant que je pouvais enfin respirer, les doutes m'assaillaient quant au bien-fondé de mon plan. En parlant avec Humphrey, il m'avait paru évident que je trouverais les éléments manquants de l'énigme à Hazeley Court. Pourtant, maintenant que j'étais sorti de la ville sans avoir la moindre idée de la façon dont je trouverais cet endroit, je me demandais si mon action qui reposait sur une simple intuition ne me

mènerait pas à une impasse tandis que le drame se jouerait ailleurs, sur une tout autre scène.

Je chevauchai ainsi peut-être une demi-heure. Le ciel s'illuminait progressivement et le chant des oiseaux se faisait de plus en plus insistant. Une brume humide s'élevait des champs et des frondaisons, couvrant d'un linceul le paysage alentour. L'odeur de la terre détrempée m'emplissait les narines. Je ne voyais pas trace du moindre village et commençais à craindre d'avoir commis une terrible erreur : non seulement je risquais de ne pas trouver à temps Thomas et Sophia, mais je ne pouvais plus faire marche arrière. Si Jenkes ou Slythurst me traquaient et qu'ils me tombaient dessus sur cette route déserte, il n'y aurait personne pour me venir en aide.

Lancé au trot dans une courbe, des haies cachant la route à quelques mètres, mon cheval faillit entrer dans un troupeau de moutons qu'un vieil homme, une houlette déformée à la main, guidait en direction d'Oxford.

« Pourriez-vous me dire comment trouver le manoir de Hazeley Court ? lui demandai-je. Et si je suis sur la bonne route, pour commencer ? »

Le berger leva les yeux d'un air soupçonneux.

« Quoi que vous dites ? »

Je pris une profonde inspiration et répétai ma question en m'appliquant pour prononcer de mon mieux l'accent anglais. Il pointa le doigt dans la direction d'où il arrivait.

« Continuez par là. Vous verrez bientôt deux grands chênes sur vot' gauche, et entre eux un sentier. Suivez-le jusqu'au manoir. C'est quoi donc que vous allez y faire ? demanda-t-il en me dévisageant avec curiosité.

— Affaires officielles, éludai-je puisque sa réponse me suffisait amplement.

— Y a qu'des papistes là-bas », marmonna-t-il tandis que mon cheval se frayait un chemin au milieu des moutons.

Je le remerciai pour son avertissement et, dès que nous eûmes traversé le troupeau, j'éperonnai ma monture. Mon dos et mes jambes me faisaient un mal terrible et les rênes frottaient sur mes brûlures, mais la proximité du manoir me galvanisait. Peut-être allais-je y trouver les réponses que je cherchais.

CHAPITRE 19

Le sentier descendait en pente douce et s'élargissait plus bas en un chemin pour attelages à l'approche de la façade d'une grande demeure. Du sommet de la colline, à travers le léger brouillard qui flottait entre les arbres, je vis de hautes cheminées, des tourelles et des crénelages de brique rouge baignant dans la lumière grise du petit matin. Le manoir était entouré de bois sur trois côtés et une butte escarpée et plantée d'épais bosquets s'élevait à l'arrière. En me mettant à couvert des arbres, il serait possible d'approcher très près de la maison, mais y entrer serait une autre histoire. Car désormais je ne pouvais qu'aller de l'avant. Contre son avis, je forçai le cheval à quitter le sentier et à s'enfoncer dans les bois. Je mis pied à terre dans une clairière et attachai ses rênes à une branche basse pour qu'au moins il puisse incliner la tête et brouter à son aise. Après lui avoir asséné quelques claques sonores, je lui certifiai que je reviendrais bientôt et m'éloignai discrètement vers le bas de la colline de Hazeley Court.

À la lisière du bois, juste devant les grandes étendues de pelouse, je m'accroupis dans la pénombre pour observer le manoir. Le brouillard était moins épais par là et, grâce au jour naissant, j'avais une bonne vue sur le bâtiment. À l'évidence, il avait été construit dans l'intention de résister à des assauts, même si ses fortifications paraissaient moins faites pour en interdire l'accès que pour ajouter à son élégance. Il était bâti en carré, autour d'une cour centrale, et son entrée était surplombée par deux tours octogonales somptueuses au sommet crénelé, d'au moins trente mètres de haut, soit deux fois la hauteur de l'enceinte. Tous ces splendides éléments défensifs n'avaient pas empêché son propriétaire de finir en prison, me dis-je. Si la Couronne était à court de revenus, la saisie des demeures et des terres des catholiques réfractaires aux édits religieux offrait une source de profits faciles. Des prêtres missionnaires devraient-ils

être découverts à l'intérieur de ces murs, tout le domaine serait confisqué et attribué au favori que la reine jugerait le plus méritant ce jour-là : sous couvert de défendre la foi, des fortunes pouvaient se perdre et être distribuées à ceux dont il fallait acheter la loyauté. Frissonnant, je serrai ma cape contre moi. Je risquais ma vie, je le savais, et à qui cela profiterait-il si j'avais raison ? Moi ? Walsingham ? Quelque autre courtisan dont l'avancement dépendait de la chute des gens habitant cette superbe demeure ? Pourtant, j'étais maintenant convaincu que Sophia se trouvait là et que les personnes en qui elle plaçait sa confiance étaient en fait celles qui lui voulaient le plus de mal.

Un vent frais se levait et je me rendis compte que mes jambes tremblaient encore d'avoir monté à cru. Je me relevai, étirai mes membres endoloris et repris ma position accroupie près de l'épais tronc d'un vieux chêne. La façade était percée de fenêtres ouvragées, mais de là où j'étais aucune lumière n'était visible. Il n'y avait pas moyen d'emprunter l'entrée gardée par les deux tours : un manoir de cette taille devait disposer d'un grand nombre de domestiques, quand bien même le maître croupissait en prison, et l'avant de la maison était trop exposé. Mon meilleur espoir consistait à rester à l'orée du bois et à contourner les lieux par l'arrière, où je trouverais peut-être une poterne ou une entrée de service qui m'ouvrirait une brèche. Je tâtai du bout du doigt le couteau de Humphrey attaché à ma ceinture, en me disant que le meilleur moyen d'obtenir des réponses des domestiques serait probablement d'en faire un usage judicieux.

Plié en deux, je progressais le long des frondaisons, à l'affût d'un signe d'activité ou d'une lumière qui s'allumerait à l'une des fenêtres, quand soudain une brindille craqua dans mon dos. Je fis volte-face et empoignai le couteau. Il n'y avait pas le moindre mouvement dans l'épaisseur des bois où la brume bleuâtre enveloppait encore les troncs et les broussailles. Ma respiration s'accéléra, de petits nuages de buée se formaient devant moi, et je fis plusieurs pas de côté en ne quittant pas des yeux la direction par où le bruit était venu. Il me semblait plus nécessaire de me déplacer rapidement que de garder le silence ; je tendais l'oreille pour distinguer d'autres bruits que ceux que

je produisais moi-même en marchant sur les branches et les feuilles. Tout était silencieux, cependant le sentiment de n'être pas seul dans ce bois ne me quittait pas.

Au même moment me parvint le bruit aisément identifiable de sabots s'enfonçant dans le gravier, et je restai immobile dans l'ombre d'un gros chêne, aux aguets. En contrebas, une petite charrette tirée par un poney avançait sur le chemin, guidée par un homme assis à l'avant et courbé sur ses rênes. Je le regardais contourner la maison quand tout à coup un homme surgit du couvert des bois et dévala le talus pour se ruer sur la charrette, maintenant sur le point de disparaître à l'angle de la maison. Je les suivis aussi vite que je le pouvais à travers les arbres, sans plus me soucier de discrétion, essayant seulement de ne pas les perdre de vue. En arrivant à hauteur de la charrette, l'homme se jeta sur son conducteur, qu'il prit par surprise et entraîna à terre. Une lutte s'engagea. Le poney harassé semblait à peine se rendre compte de ce qui se passait. Je sortis à mon tour du bois et courus vers eux, en dépit de mes jambes qui protestaient contre cet effort. Je vis alors l'homme à la capuche étouffer d'une main les cris de son adversaire, se redresser sur un coude et brandir un couteau.

J'arrivai juste à temps pour retenir son bras et l'empêcher d'abattre son arme. Avec un cri de rage, l'homme se tourna vers moi et je reconnus avec stupeur Thomas Allen.

« *Vous* ! s'exclama-t-il. Mais… »

Le conducteur de la charrette essayait d'échapper à la mêlée. Âgé d'environ cinquante ans, le visage replet, l'air hagard, il secouait la tête et gémissait en m'implorant du regard.

« Qui est-ce ? demandai-je à Thomas Allen à voix basse. Pourquoi lui tombez-vous dessus avec un couteau ? »

Ses yeux lançaient des éclairs. En baissant les yeux, je m'aperçus que je lui tenais toujours fermement le poignet et qu'en réalité ce n'était pas un couteau, mais un rasoir ouvert.

« Il vient pour Sophia ! lança rageusement Thomas. Il est chargé de l'aider à s'évader. Mais il ne faut pas qu'elle parte avec lui, c'est un piège.

— Alors elle est ici ? »

Je regardai tour à tour Thomas et l'homme, à la fois soulagé et anxieux, car, si mon intuition était juste, le danger restait le même.

L'homme hocha la tête avec une terreur manifeste.

« Attendez… Je le connais, dit soudain Thomas en scrutant l'homme avec attention. Il sert les Napper. Nous ne pouvons pas le laisser partir, il donnerait l'alarme. »

L'homme voulut protester mais ne réussit qu'à bafouiller en secouant la tête en tous sens. Je pris le vieux couteau de cuisine de Humphrey Pritchard à ma ceinture et fis tourner la lame devant ses yeux.

« Nous n'avons plus besoin de vos services. Rentrez chez vous et dites que des coquins vous ont attaqué. Maintenant ! » ajoutai-je en lui donnant une chiquenaude pour le décider à partir, tant la frousse le paralysait.

Il sursauta puis, retrouvant ses moyens, bondit sur ses deux jambes et s'enfuit vers les bois sans se retourner. Thomas me foudroyait du regard.

« Vous n'auriez pas dû, Bruno. Maintenant, il va retourner à Oxford et ils vont envoyer encore plus d'hommes après nous.

— Calmez-vous, Thomas. Il lui faudra au moins une heure pour rentrer à pied en ville et, de toute façon, il y a déjà beaucoup d'hommes lancés à mes trousses. Racontez-moi ce qui se passe. »

Thomas soupira avant de se relever en bousculant le poney, qui demeura placide.

« Je suis venu sauver Sophia », déclara-t-il.

La détermination se lisait sur son visage osseux. Il y avait une intense et étrange lueur dans ses yeux et il ne cessait de se tordre les mains.

« La sauver de quoi ?

— De ceux dont elle menace la sécurité.

— À cause de l'enfant qu'elle porte ? »

Il tourna la tête et me fixa.

« Vous êtes au courant ? Comment se fait-il que vous soyez ici, docteur Bruno ?

— Par déduction, répondis-je. Je crois que, vous aussi, vous êtes en danger, Thomas. »

Il eut un rire amer, qui mourut sur-le-champ.

« Ne vous l'ai-je pas déjà dit ?

— Je parle d'un danger immédiat. »

Il allait me répondre mais une porte s'ouvrit à l'arrière de la maison et nous entendîmes une voix appeler doucement : « Il y a quelqu'un ? »

Thomas se pencha vers moi.

« Rabattez votre capuche et rangez votre arme, me dit-il tout bas. Évitez de parler tant que nous ne serons pas à l'intérieur. »

Je n'avais d'autre choix que de suivre ses ordres. Il prit les rênes du poney et mena la charrette vers ce qui ressemblait à une entrée de service. La porte était entrouverte. Un grand homme au dos voûté et au cheveu rare nous détaillait avec méfiance.

« Je suis venu chercher quelqu'un pour le conduire jusqu'à la côte à la demande de Lady Eleanor », annonça Thomas à voix basse en dissimulant son visage sous sa capuche.

S'ensuivit un long silence, comme si chacun d'eux attendait que l'autre prenne la parole.

« Il y a un mot de passe, fit l'homme derrière la porte avec un raclement de gorge embarrassé.

— Oh. *Ora pro nobis.* »

Thomas se mordit la lèvre.

« Je ne savais pas que vous seriez deux, remarqua le domestique sans se départir de son air suspicieux. Bon, eh bien… entrez. »

Ouvrant la porte en grand, il nous introduisit dans un petit vestibule.

« Attendez ici, je vais informer Lady Eleanor de votre arrivée. »

Il se tourna sans plus attendre et repartit par le couloir en emportant sa bougie, nous laissant dans la pénombre. J'observai Thomas, qui passait d'une jambe sur l'autre avec nervosité et refusait de croiser mon regard. Je me demandai dans quoi nous nous fourrions et cherchai sous ma cape la présence rassurante du couteau de Humphrey.

Le domestique finit par revenir, toujours sur la défensive, comme si les déclarations de Thomas ne le convainquaient pas tout à fait.

« Suivez-moi, nous dit-il courtoisement. Ils voudraient vous voir un moment pour passer en revue les détails du voyage. »

J'imaginais plutôt que Lady Eleanor avait appris qu'il y avait deux hommes et qu'elle se méfiait. Mal à l'aise, je jetai un coup d'œil en coin à Thomas ; une fois engagés dans le dédale de la demeure, nous serions pris au piège. Le domestique, tenant haut sa bougie, nous conduisit le long d'un couloir dallé, puis d'un corridor bien plus grand aux murs couverts de boiseries, dans lequel abondaient les joncs odorants et où la lumière du petit matin filtrait par des fenêtres basses. Nous marchâmes longtemps, le corridor devait traverser la maison sur toute la longueur. Pour finir, il bifurqua sur la droite et nous arrivâmes à une petite volée de marches en haut de laquelle se trouvait une imposante porte en bois. L'homme frappa, quelqu'un lui répondit à l'intérieur et il ouvrit en nous faisant signe d'avancer.

Nous entrâmes dans une pièce haute de plafond qui reliait les deux tours de l'entrée. Près des fenêtres se trouvait une femme d'environ quarante ans, grande et élégamment vêtue d'une robe de satin rouge au corsage brodé et à la jupe ample, les cheveux remontés en chignon. Derrière elle, une porte fermée donnait sur la tour octogonale à notre droite tandis qu'une porte similaire en face, menant à la tour gauche, laissait entrevoir un escalier en colimaçon. Le domestique traversa la pièce, ses semelles claquant sur le sol de brique, et souffla quelque chose à l'oreille de la femme. Elle hocha la tête et se pencha par-dessus son épaule pour nous observer, calme et impénétrable.

« C'est William Napper qui vous envoie ? » demanda-t-elle doucement.

Thomas acquiesça avec assurance, mais j'étais assez près de lui pour sentir que son bras tremblait sous sa cape.

« Où est Simon ? »

Son regard passait de Thomas à moi avec curiosité.

« Il est malade, madame, marmonna Thomas.

— Fermez la porte derrière vous, dit-elle en faisant un pas en avant. Nous voulons être certains que vous avez bien compris vos instructions. Restez, Barton », ajouta-t-elle à l'intention du domestique aux épaules voûtées qui vint se placer stratégiquement entre nous.

Je regardai alentour pendant que Lady Eleanor nous étudiait.

« Mes amis, je vous serais reconnaissante de bien vouloir ôter vos capuches à l'intérieur. Je sais que nous devons tous faire attention à ne pas trop nous montrer, mais dans cette maison nous pouvons nous fier les uns aux autres. Sophia ! » appela-t-elle en tournant légèrement la tête.

La petite porte de la tour est s'ouvrit et Sophia Underhill entra. Au même instant, Thomas me jeta un coup d'œil et rabattit sa capuche d'un geste théâtral. En le reconnaissant, Sophia poussa un petit cri aigu et mit la main devant sa bouche. Je rabattis moi aussi ma capuche, à contrecœur, et son effarement fut complet.

« *Bruno ?* murmura-t-elle dans un souffle. Comment êtes-vous arrivé ici ? Et Thomas ? »

Elle se tourna vers le jeune homme. Je remarquai que Lady Eleanor s'était avancée et faisait signe à Barton de rester près d'elle. Elle essayait de se montrer imperturbable, mais la tension soudaine ne lui échappait pas.

Avant que j'aie pu lui répondre, Sophia s'adressa à Thomas d'une voix suppliante.

« Thomas, je sais ce que tu crois mais tu te trompes. Si je compte pour toi, laisse-moi partir. *S'il te plaît,* ajouta-t-elle d'une voix étranglée en voyant son air implacable.

— Qui sont ces gens, Sophia ? demanda Eleanor d'un ton légèrement cassant. Les connaissez-vous ? Que veulent-ils ? Vous empêcher de partir ? »

Se tournant vers elle, Thomas exécuta une courte révérence pleine d'ironie.

« Lady Tolling, nous voulons seulement ramener Sophia saine et sauve à sa famille, que son absence a plongée dans une profonde détresse. Qu'elle reparte avec nous sans faire d'histoires et cette aventure n'aura pas de suite.

— Vous parlez de la famille qui la menace à cause de sa foi ? répliqua-t-elle d'une voix glaciale. Vous ne nous duperez pas si facilement, jeune homme.

— Lady Tolling, j'ai bien peur que vous ne vous soyez déjà fait duper, répliqua Thomas, impeccablement courtois, mais une lueur meurtrière dans le regard. Je crains que M^lle^ Underhill ne vous ait pas dit toute la vérité pour expliquer son urgent besoin de quitter l'Angleterre.

— Thomas, non ! s'écria Sophia en tendant la main vers lui. Tu ne sais pas ce que tu fais ! Ne te mets pas en travers de mon chemin maintenant, ça ne servira à rien. Tu n'obtiendras pas ce que tu veux et tout sera perdu. »

Le domestique s'approcha légèrement de Thomas, qui lui accorda un bref coup d'œil avant de reporter son attention sur Sophia et de partir d'un grand rire de dément, la tête rejetée en arrière.

« Sophia, Sophia… lui dit-il comme à une enfant surprise à faire des bêtises. Quels mensonges as-tu racontés à ces bonnes gens ? Tu as persuadé Lady Tolling de t'aider à t'évader pour rejoindre un couvent en France, c'est ça ? Parce que ta famille te persécute à cause de ta conversion ? »

Sophia se décomposa et je lus de la peur dans ses yeux. Elle adressa à Lady Tolling un regard désespéré, puis ses jambes se mirent à trembler et elle chancela. Instinctivement, je fis un pas pour la soutenir mais Barton s'interposa et m'examina froidement, de la tête aux pieds. Je m'aperçus alors qu'il portait à sa ceinture un instrument qui ressemblait à un tisonnier.

« Viens avec nous, reprit Thomas plus doucement. Ça ne se terminera pas comme tu le souhaites, Sophia. Au fond de ton cœur, tu le sais. Il a l'intention de te tuer. »

Sophia secoua la tête avec frénésie, les lèvres hermétiquement closes.

« Arrête de t'entêter, Thomas, tu t'aveugles ! s'emporta-t-elle. Tu as toujours été comme ça ! Tu obéis à tes impulsions, persuadé d'avoir raison. Mais tu te trompes du tout au tout cette fois, comme j'ai déjà essayé de t'en convaincre. »

Lady Tolling semblait perdre patience.

« De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle. Qui sont ces hommes ? Qui a l'intention de la tuer ?

— Il se berce d'illusions, madame, trancha Sophia d'une voix étranglée par l'émotion, il a l'esprit dérangé. Il ne sait pas ce qu'il dit. »

Thomas posa sur Lady Tolling un regard provocant, sans se soucier de son rang. L'attitude de poltron dont j'avais été témoin à Oxford semblait bien loin.

« Votre prêtre, dit-il en détachant chaque syllabe distinctement, le père Jerome Gilbert. »

Sauf un soubresaut nerveux de la lèvre, Lady Tolling ne montra pas la moindre réaction à cette double accusation, qu'elle hébergeait un prêtre et que ce prêtre était porté sur le meurtre.

« Eh bien, dans ce cas, demandons-le-lui », répondit-elle, flegmatique.

Et elle traversa la pièce dans un froufrou de satin pour se rendre dans la petite antichambre sur la droite, par où était entrée Sophia un peu plus tôt. Nous entendîmes un bref échange de voix et elle revint presque immédiatement, suivie par le jeune homme que j'avais connu sous le nom de Gabriel Norris.

Il était habillé comme à l'ordinaire d'un pourpoint de bonne qualité et d'un haut-de-chausses noir coûteux, de belles bottes de cuir à boucle d'argent, et ses cheveux blonds étaient ramenés en arrière sur son crâne. Beau, plein d'assurance, il avait tout du fils de bonne famille ; en le croisant en ville ou au collège, personne n'aurait pu le prendre pour un missionnaire. Il nous regarda tous les trois, Thomas, Sophia et moi, d'un œil attentif, puis hocha lentement la tête.

« Bien, dit-il en levant les paumes en l'air, une discussion s'impose. Lady Eleanor, avec tout mon respect, je dois vous demander de nous laisser. Nous devons régler certaines choses entre vieux amis avant de pouvoir envisager la suite des événements. »

Lady Tolling semblait peu désireuse de renoncer à contrôler un drame qui se déroulait sous son toit.

« Votre sécurité, mon père… protesta-t-elle en nous regardant, Thomas et moi. Ces hommes n'ont même pas été fouillés.

— Je les connais, la rassura Norris. Tout se passera bien. »

Quand la porte se ferma derrière le domestique et elle, Norris… ou Jerome, comme je devais apparemment m'habituer à l'appeler désormais, posa sur moi ses yeux vert clair.

« Docteur Bruno, commença-t-il en plissant le front, je pensais…

— Vous pensiez que Rowland Jenkes m'avait tué cette nuit ?

— Ma foi, oui. Même si je ne suis pas complètement surpris que vous vous en soyez débarrassé. Je l'avais prévenu de ne pas vous sous-estimer. Après tout, vous avez réussi à échapper à l'Inquisition. »

Il esquissa un début de sourire, montrant ses dents blanches.

« Thomas et vous formez une ligue anticatholique maintenant ? »

Il s'interrompit un instant pour rire de sa propre plaisanterie. Il était étonnamment détendu, eu égard aux circonstances, et, n'ayant plus à incarner son flamboyant alter ego, il s'exprimait avec plus de mesure et de maturité. Je me souvins de la réflexion de Humphrey Pritchard : « Le père Jerome vous donne l'impression que vous êtes la personne la plus singulière qu'il ait jamais rencontrée. »

« Eh bien, reprit-il, vous connaissez maintenant la vérité. Êtes-vous venu m'arrêter ?

— Je suis venu parce que je croyais Sophia en danger », dis-je en m'efforçant de lui retourner froidement son regard, malgré l'étrange intensité de son expression.

J'étais résolu à ne pas détourner les yeux le premier.

« À cause de moi ? demanda-t-il, faisant mine de juger l'idée absurde. Pourquoi voudrais-je du mal à Sophia, qui a été récemment reçue grâce à mon ministère dans la véritable Église ?

— Votre *ministère* ? fit Thomas en sortant de ses gonds. C'est ainsi que vous l'appelez ?

— Elle porte votre enfant, affirmai-je.

— Calomnie ! s'indigna Jerome.

— Vous tenez cette information de Thomas ? s'enquit Sophia, le rouge aux joues. Vous ne savez pas qu'il ne sort que des mensonges de sa bouche ?

— Personne ne m'a rien dit, mentis-je afin de protéger Cobbett. Je suis peut-être un ancien moine mais j'ai grandi dans un petit village. Je sais reconnaître ces choses-là. »

Sophia se tut et pressa la main sur sa bouche tandis que Thomas affichait un petit sourire. Jerome réfléchit un instant, les sourcils froncés.

« Vous devez comprendre mieux que quiconque, Bruno, finit-il par déclarer avec gravité, qu'un homme peut se sentir pris au piège par les restrictions de son ordre. Oui, j'ai péché, mais je ne commettrai pas un péché encore plus grand pour le cacher. Sophia va à Rouen, où on veillera sur elle jusqu'à ce que je puisse la rejoindre. »

En parlant, il avait cherché des yeux Sophia, qui le regardait avec reconnaissance, mais quelque chose d'évasif dans son attitude me laissait penser qu'il mentait pour elle.

« Je sais aussi par expérience, mon père, que les ordres religieux ne laissent pas les leurs partir si facilement. En particulier les jésuites.

— Excellent, Bruno, vous maîtrisez votre sujet, railla-t-il. Oui, j'ai été ordonné jésuite à Rome et j'ai rejoint la mission anglaise par l'intermédiaire du séminaire de Reims. Le père de Thomas m'a envoyé ici, à Oxford. Son rôle était de coordonner l'arrivée de prêtres dans l'Oxfordshire, de leur trouver un logement, d'arranger leur séjour et leur fournir une couverture pour leurs activités. Un rôle que Roger Mercer a repris après l'exil d'Edmund. Mais vous savez déjà tout cela, je présume.

— Je n'ai commencé à comprendre les liens que récemment, admis-je. Votre déguisement était très bon.

— Votre *déguisement*… répéta Thomas avec mépris. Ça n'avait rien d'un déguisement. Il n'a fait qu'être fidèle à ce qu'il est, l'héritier d'une riche famille habitué à ce qu'on accède à tous ses désirs. Pour lui, rejoindre les jésuites n'était qu'un moyen de courir l'aventure. Son *déguisement,* comme vous dites, lui était si naturel qu'il n'a pas eu beaucoup de difficultés à oublier sa mission. »

Thomas fit un signe du menton pour désigner Sophia. Jerome eut au moins la grâce de paraître honteux.

« Et à céder à la tentation », ajoutai-je.

Tout à coup, je me souvins du livre d'heures que le recteur avait trouvé cousu dans le matelas, avec sa dédicace suggestive et intime, « J. » : non pas Jenkes, mais Jerome. Ainsi donc c'était aussi le prêtre que Roger Mercer attendait dans le jardin le samedi matin, quand la mort était venue le chercher.

« Mais Roger Mercer l'a découvert, dis-je en réalisant soudain que je me trouvais à quelques mètres de l'assassin. Et moi qui pensais qu'on l'avait tué à cause des lettres ! »

Les yeux de Jerome s'arrondirent de surprise et il avança vers moi, le sourire en berne.

« Comment savez-vous pour les lettres ? demanda-t-il, l'air sincèrement ébranlé pour la première fois depuis notre arrivée.

— Parce que je les ai vues.

— Où ?

— Dans le coffre de votre chambre. Là où vous les avez cachées.

— Dans ma… »

Il se retourna en un éclair et fouilla Thomas du regard.

« Mais tu m'as dit…

— Roger Mercer les a surpris dans le jardin un soir », l'interrompit Thomas, une pointe de rancune dans la voix.

Je remarquai que sa main droite était glissée sous sa cape.

« Sophia avait l'habitude d'en emprunter la clé dans le bureau de son père le soir. Mercer était atterré, comme vous l'imaginez. Il s'est présenté à notre chambre le lendemain et a laissé éclater sa colère. Il a rappelé au père Jerome combien de catholiques à Oxford risquaient leur vie pour lui, et il lui a dit qu'il n'accepterait plus de recevoir le sacrement d'un prêtre vivant dans le péché, tout comme il ne pouvait se résigner à laisser les autres dans l'ignorance. Il a expliqué qu'il n'avait pas d'autre choix que de rapporter ce qu'il savait à son ordre.

— J'ai entendu dire que les jésuites sont sans pitié pour ceux qui faillissent à leur mission, dis-je en reculant d'un pas, mais Jerome ne s'intéressait pour l'heure qu'à Thomas. Ils sont aussi

disposés à tuer pour leur foi qu'à mourir pour elle. Comme vous nous l'avez démontré, d'ailleurs.

— Comme *moi,* je l'ai démontré ? »

Jerome se retourna vers moi avec un petit rire goguenard.

« Je vois. Vous avez pris tous les éléments en compte, Bruno, et vous êtes arrivé à la conclusion que je suis l'assassin de Lincoln College parce que c'est moi qui avais le plus de choses à protéger, c'est cela ?

— Roger Mercer menaçait de révéler votre infraction au vœu de chasteté, avançai-je en m'accrochant aux faits qui paraissaient évidents l'instant d'avant, maintenant prêts à m'échapper. Vous vouliez le faire taire.

— Je ne le nie pas. J'ai mentionné à Jenkes le fait que Roger remplissait des rapports pour me dénoncer et que ses doutes menaçaient ma sécurité. Je m'attendais que Jenkes lui en touche un mot, à sa façon. J'ai fait une erreur. »

Il marqua une pause pour ramener une mèche de cheveux en arrière.

« Peut-être connaissez-vous l'histoire de saint Thomas Becket, Bruno, le plus grand archevêque de Cantorbéry. On dit que le roi Henri II, dans un moment de dépit, aurait crié en présence d'aristocrates : "Qui me débarrassera de ce prêtre turbulent ?" C'était une question de pure rhétorique, mais certains ont choisi d'y voir un ordre. En conséquence, Becket a été passé au fil de l'épée alors qu'il était en pleine prière, ce qui horrifia le roi. J'ai commis une erreur. J'ai marmonné quelque chose de semblable à propos de ce pauvre Roger Mercer, et mon fidèle serviteur… » Il jeta un regard lourd de reproche à Thomas. « Il a choisi d'interpréter cela à sa façon.

— Je ne vous ai pas entendu protester, *père,* répondit calmement Thomas. Vous étiez ravi que je vous aide. »

Jerome haussa les épaules.

« Nous épargner à Sophia et à moi la disgrâce dont Roger Mercer nous menaçait était tentant, je ne le nie pas. » Il se tourna vers moi. « Mais puisque vous semblez avoir endossé le rôle de constable et de magistrat dans cette affaire, Bruno, vous devriez regarder les choses de plus près. Thomas est aussi bon acteur que moi. En tout état de cause, il vous a abusé. Il a peut-

être l'air aussi écervelé et nerveux qu'un idiot, mais il est rusé comme le Diable en personne. »

Thomas garda un masque inexpressif et ne répondit pas.

« C'est lui qui a proposé de résoudre nos difficultés, poursuivit Jerome. Tels étaient ses propres mots. J'ai accepté son offre et répondu que je ne voulais rien en savoir tant que ce ne serait pas fait. J'ignorais donc qu'il avait convaincu les Napper de l'aider à voler un chien. Je revenais de la messe cette nuit-là quand j'ai entendu le remue-ménage dans le jardin, et je suis allé chercher mon arc en courant. C'est alors seulement que j'ai découvert le stratagème qu'il avait conçu. »

Son écœurement semblait sincère.

« Mais pourquoi ? demandai-je à Thomas tout en reformulant les conclusions auxquelles j'étais arrivé. Qu'est-ce qui vous a poussé à tuer un homme, et d'une manière aussi incertaine qui plus est ?

— Les *martyrs*… répliqua Thomas avec dégoût. C'était devenu leur obsession. Ils voulaient tous être des martyrs de la foi, ou du moins c'est ce qu'ils prétendaient. La gloire suprême. »

Il parlait d'une voix aiguë, secouant la tête avec fureur.

« Même mon père vénérait l'auréole des martyrs, on dirait. Quelle religion est-ce donc, docteur Bruno, qui fait préférer aux hommes la mort plutôt que la vie ? Où est l'amour là-dedans ? Où est la bonté humaine ? »

J'aurais pu lui répondre qu'un homme qui lâche un chien affamé sur le meilleur ami de son père n'est pas le mieux placé pour parler de la bonté humaine, mais je préférai me taire.

« Avoir l'amour d'une femme comme Sophia, dit-il en la couvant des yeux, la perspective d'une vie nouvelle qui grandit en elle…

— Thomas ! » s'écria la jeune fille en avançant d'un pas.

Jerome leva la main pour l'arrêter.

« Mais cet être… *ignoble,* s'emporta Thomas en pointant sur le jésuite un doigt tremblant, il a rejeté tout cela ! Il n'avait de désir que pour la lame du bourreau ! Très bien, me suis-je dit, faisons-leur goûter du martyre, qu'on voie s'ils aiment vraiment cela. Le recteur venait de donner un sermon sur la mort de saint

Ignace. La dent des bêtes féroces. Un moyen qui en valait bien un autre pour envoyer Roger retrouver son Dieu. »

Il eut un rire étrange, déchirant, qui me glaça les sangs.

« Après tout ce que mon père avait enduré à cause de lui, il le méritait bien. »

Un lourd silence suivit la révélation soudaine de la vérité. Sophia, Jerome et moi ne pouvions détacher nos regards médusés de Thomas.

« Et tous les membres du collège étant sous étroite surveillance, reprit Jerome, j'avais peur que ma couverture ne soit compromise. Ce qui était ton intention depuis le départ, n'est-ce pas ? »

Les deux hommes immobiles échangèrent un long regard.

J'avais les nerfs plus tendus que la corde d'un arc ; je n'aurais su dire ce qui était le plus dérangeant chez Thomas : ses accès de frénésie ou ce calme étrange que je ne lui connaissais pas, celui d'un chat prêt à bondir.

« Alors vous êtes allé dans la chambre de Mercer pour mettre la main sur ces lettres avant que Thomas ne le fasse ? » demandai-je à Jerome.

Il eut un bref mouvement d'agacement.

« Je ne savais pas que Thomas connaissait leur existence. Après que Mercer eut menacé de me dénoncer, j'ai réalisé que je serais toujours vulnérable tant que la correspondance d'Edmund Allen avec Reims à propos de ma mission et la bulle pontificale *Regnans in Excelsis* seraient en circulation. Mais j'ai à peine eu le temps de fouiller la chambre car je vous ai vu par la fenêtre traverser la cour. Je me suis caché en haut de la tour avant que vous n'entriez. C'est alors que j'ai compris la véritable raison de votre présence au collège.

— Elle n'a pas d'autre raison que la disputation, affirmai-je, le cœur cognant dans ma poitrine. Et je ne cherchais qu'à découvrir comment un homme avait pu connaître une mort aussi horrible, ce qui semblait n'intéresser personne. J'espérais découvrir un indice expliquant qui il pensait retrouver dans le jardin et pourquoi il avait une bourse sur lui. »

Jerome baissa les yeux, la culpabilité envahissant son visage pour la première fois.

« Thomas m'a seulement demandé d'attirer Mercer au jardin ce matin-là. Je lui ai dit qu'étant donné les circonstances je jugeais préférable de rentrer en France, et nous avons convenu de nous retrouver pour qu'il me remette une partie de l'argent qu'on lui avait confié afin de me permettre de faire face aux dépenses du retour.

— Et Coverdale, alors ? Avait-il lui aussi découvert la vérité à propos de Sophia ?

— Vous feriez mieux de demander à Thomas pour Coverdale, dit Jerome d'un air sombre.

— Ce serpent… murmura Thomas d'une voix qui me fit tressaillir. Coverdale insistait auprès du recteur pour qu'on me renvoie du collège. Il avait peur parce que j'en savais trop et que je risquais de me venger en les trahissant. Le recteur a au moins fait preuve de compassion et m'a laissé rester, mais c'est la faute de Coverdale si j'ai perdu ma bourse et si j'ai dépendu de *sa* charité, dit-il en désignant Jerome. Disons que Coverdale a appris ce qu'est la vengeance… C'était un pleutre, il a crié comme une petite fille quand je lui ai montré le rasoir. Sa vessie l'a lâché.

— Donc vous avez décidé d'en faire un martyr lui aussi, parce que vous le méprisiez ? »

Thomas eut un sourire espiègle, tel un enfant pris la main dans le sac.

« Quand Jerome m'a envoyé porter son arc et ses flèches dans la salle forte, j'ai pensé à saint Sébastien. Je me disais que si les meurtres semblaient suivre un motif, ils seraient encore plus effrayants. J'ai demandé au docteur Coverdale si je pouvais lui parler en privé, il m'a répondu qu'il quitterait la disputation en avance. Il croyait que je venais lui demander de l'argent, mais il ne s'attendait pas à ce qui lui est arrivé. »

Il avait croisé les bras et se balançait doucement, la bouche ouverte, riant en silence.

« J'avais besoin de ces lettres, moi aussi. Cette chambre était celle de mon père, vous vous souvenez ? Je savais qu'en les adressant à la bonne personne je provoquerais la chute de ce prêtre dégénéré. »

Il toisait Jérôme maintenant.

« Mais je ne comprends pas, le relançai-je. Si vous vouliez le dénoncer, pourquoi ne pas tout simplement aller trouver le recteur pour tout lui raconter ? Vous auriez épargné deux innocents. »

Ma remarque parut blesser Thomas.

« Et que me serait-il arrivé ? Je vous prenais pour quelqu'un d'intelligent, docteur Bruno. Je dépendais de lui, vous ne comprenez pas ? Je ne pouvais rien faire tant que je n'avais pas d'autre place, où que ce soit. Et peut-être ne connaissez-vous pas les lois de notre pays. Aider de quelque manière que ce soit un jésuite est un crime passible de la peine de mort. Lui servir de domestique, accepter son argent, le couvrir, tout cela revient à l'aider. Et si la justice ne m'avait pas tué, c'est Jenkes qui l'aurait fait en premier au cas où j'aurais trahi Gabriel. *Gabriel*… Ah ! Il a même pris le nom d'un archange. N'est-ce pas d'une incroyable prétention ?

— Le visage d'un ange… marmonnai-je en me rappelant les paroles de Humphrey Pritchard. Mais si quelqu'un d'autre le dénonçait, on ne pouvait pas vous impliquer. Tout ce que vous aviez à faire, c'était d'indiquer la bonne piste, avec vos citations et vos symboles. »

Je ruminai ces révélations un instant. Thomas me dévisageait d'un regard vide et faisait grincer ses dents sans s'en rendre compte.

« Et ce pauvre Ned ? Lui aussi avait trahi votre père ?

— Ned ? s'exclama Sophia, qui jusque-là avait écouté la confession de Thomas avec une expression de plus en plus horrifiée. Le petit Ned Lacy, le clerc ? Il l'a tué ? »

Je confirmai avec morosité sans quitter Thomas des yeux. Sophia enfouit son visage dans ses mains.

« Il m'a vu avec Sophia à la bibliothèque quand tout le monde était à la disputation, juste avant que j'aille voir Coverdale dans la salle forte, dit Thomas en haussant les épaules. J'essayais de la convaincre de ne pas fuir avec Jerome. »

Il fronça les sourcils et se massa les tempes avec nervosité.

« Ensuite je vous ai vu lui donner de l'argent et je ne savais plus quoi faire. S'il n'était pas revenu si tôt, il ne serait pas mort. C'est de sa faute.

— Et vous n'avez pas pu résister à le transformer en martyr, lui aussi ? » m'indignai-je.

Ma répulsion croissait face à sa froideur.

« C'était une façon de châtier le recteur, expliqua Thomas avec un sourire. Ne disiez-vous pas sans cesse, Sophia, que votre père aimait davantage le livre de Foxe que sa propre famille ? Je me suis juré de lui faire haïr ce livre. Pour vous. Tout ça, c'était pour vous. Un jour, vous le comprendrez.

— Assez ! s'écria Sophia d'une voix tremblante. Assez de bavardage, tous autant que vous êtes. Il fait presque jour et ils doivent déjà avoir lancé les gardes à ma recherche. Nous devons partir, Jerome, dit-elle en tirant son amant par la manche. Ce qui est fait est fait, et cela n'aura servi à rien si nous ne nous échappons pas tant que nous le pouvons. »

Thomas revint soudain à la vie. On aurait dit qu'un brasier venait de s'allumer sous lui.

« Je ne te laisserai pas courir à ta propre mort, Sophia. Tu crois qu'il va t'emmener en France, en sécurité ? Il a donné cinq ans de sa vie et le plus gros de son héritage à sa mission, et il abandonnerait tout pour toi ? Non, il a soif de la gloire des martyrs, comme les autres. Un accident en pleine mer, voilà ce qu'il a prévu pour toi !

— Tu as l'esprit malade, Thomas… » dit Jerome en faisant un pas en avant, une main tendue en signe d'apaisement.

Thomas se détourna d'un bond.

« Je ne le laisserai pas faire ! menaça le jeune homme d'une voix étranglée, et si tu ne tiens pas compte de mon avertissement… »

Il n'acheva pas sa phrase. D'un seul mouvement, il sortit le rasoir caché sous sa cape et attaqua Jerome. Je pris le couteau de Humphrey à ma ceinture mais le jésuite était bien entraîné ; je n'avais pas encore fait le moindre geste qu'il avait mis Sophia derrière lui et paré le coup de Thomas. Celui-ci perdit l'équilibre un instant, sans lâcher le rasoir, mais Jerome en profita pour se pencher et attraper un couteau dissimulé sur le côté de sa botte.

Ils se firent face, tournant l'un autour de l'autre, tandis que Sophia étouffait un cri et que je les regardais en cherchant un moyen d'intervenir. Mais je n'en eus pas l'occasion car à cet instant la porte s'ouvrit et Barton entra en trombe dans la pièce en brandissant son tisonnier. Thomas fit volte-face à une vitesse stupéfiante et lacéra d'un geste le bras de son assaillant, avant même que celui-ci ait pu le toucher. Barton hurla, lâcha son arme et agrippa son bras blessé tandis que Thomas, fou de rage, se ruait sur lui et lui tranchait la gorge avec son rasoir dans un déchaînement de violence inouï. Je bondis derrière Thomas afin de l'attraper par le cou, mais il avait une force ahurissante pour un garçon aussi frêle et la hargne semblait encore la décupler. Il se débattait comme un diable, j'étais incapable de le contenir. Les plaintes de Barton étaient couvertes par les hurlements de Sophia. Le sang coulait à flots de sa gorge béante et il s'agrippa un instant à la cape de son meurtrier avant de s'écrouler sur le sol où il expira.

Je lâchai Thomas et me retournai. Je m'attendais à voir une Sophia hystérique après la scène à laquelle elle venait d'assister, mais Jerome avait profité de l'intermède pour la prendre par la taille et il la tenait serrée contre lui, le couteau pointé sur la douce peau blanche de son cou.

« Pose le rasoir, Thomas », dit-il avec la lenteur et le calme d'un maître d'école s'adressant à une classe pleine de garnements indisciplinés.

Le visage, les bras, les mains couverts du sang du domestique, Thomas le fixa sans rien dire. Puis il fit un pas en avant et Jerome rapprocha la lame de la gorge de Sophia, qui se retint de crier et ferma les yeux, la tête agitée de soubresauts.

« Lâchez-la, dis-je, en essayant à mon tour de faire preuve d'autorité.

— La lâcher ? Et que comptez-vous faire sinon, Bruno ? »

Sans baisser le couteau d'un pouce, il me considéra avec le dédain qu'on réserve à une distraction dont on se lasse.

« Avez-vous amené des renforts ?

— Personne ne sait que je suis ici. »

En fait, je l'ignorais. Si le messager de Cobbett avait réussi à porter le paquet de lettres à Sidney, celui-ci avait-il eu la

présence d'esprit de rassembler des hommes afin de venir me chercher à Hazeley Court ? Et si c'était le cas, combien de temps leur faudrait-il pour arriver ? Mais les chances pour que Slythurst ne se soit pas interposé étaient minces.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Jerome s'agita d'un air impatient.

« Peu importe. De toute façon, ils arriveront trop tard. Une dernière fois, déposez vos armes à terre ou tout ce que vous avez fait n'aura servi à rien. »

Il leva le coude pour rendre sa menace plus explicite. Thomas me jeta un coup d'œil, puis lâcha son rasoir, qui rebondit en tintant avant de s'immobiliser. Je regardai Sophia : elle avait rouvert les yeux et me dévisageait maintenant avec un mélange de désespoir, de peur et d'ahurissement, et je finis par déposer mon arme moi aussi.

Jerome hocha la tête.

« Bien. Maintenant, si vous voulez qu'il n'arrive rien de mal à personne, vous ne bougez pas, vous restez tranquilles. »

Il attira Sophia, toujours sous la menace de son couteau, vers la porte menant à l'escalier de la tour ouest. Puis, la faisant avancer sans ménagement, il claqua la porte derrière lui. Thomas poussa un cri de rage et courut à leur suite.

« Tu ne gagneras pas ! » vociféra-t-il.

À ma grande surprise, au lieu de redescendre, Jerome faisait monter l'escalier en colimaçon à Sophia. Alors que Thomas allait les rattraper, il donna un grand coup de pied en arrière et l'atteignit à la mâchoire. Le jeune homme chuta sur moi, la bouche en sang.

Sans se démonter, il repartit de l'avant et se précipita dans l'escalier en essayant d'attraper les chevilles de Jerome. Après avoir ramassé mon couteau, je m'élançai derrière eux. Au-dessus de nous, Sophia poussa un hurlement qui se répercuta contre les murs de pierre et j'agrippai Thomas par le bras.

« Il pointe toujours un couteau sur elle, lui rappelai-je. Pour l'amour de Dieu, n'agissez pas à la va-vite. »

L'ascension était épuisante. À un moment, j'entendis Sophia crier « Je ne peux plus » et Jerome lui répondre « Faites-moi confiance », leurs voix déformées par l'écho. Mes jambes

courbaturées se mirent à trembler, nous montions toujours plus haut en dépassant à intervalles réguliers de petites fenêtres en forme de croix qui donnaient sur le parc et la forêt autour du manoir. Jerome et Sophia grimpèrent ainsi longtemps, et nous aussi sur leurs talons, jusqu'à ce que je sente soudain un courant d'air glacé sur mon visage. Je compris alors qu'il nous emmenait sur les remparts en haut de la tour. L'estomac noué, je tentai d'imaginer ce qu'il avait à l'esprit, incertain même de sortir de là en vie.

Je passai une porte basse à la suite de Thomas et découvris une plate-forme circulaire d'environ quatre mètres de large ceinte par un muret crénelé qui m'arrivait à peu près à la poitrine. Trente mètres plus bas se déployait le sentier par lequel j'avais approché la maison, le feuillage vert des bois alentour ainsi que les lointaines collines encore embrumées. Le vent qui soufflait en rafales me hurlait aux oreilles. Face à nous, Jerome serrait Sophia contre lui, le couteau pointé sur elle, ses cheveux lui balayant le visage.

« Approche, Thomas, le défia-t-il. Tu veux la sauver ? »

Thomas hésita un instant puis je le vis se contracter et s'armer de courage en essayant d'estimer à quelle vitesse il pouvait intervenir. Sophia gémissait faiblement en nous regardant tour à tour, Thomas, moi-même et l'homme qui la tenait dans ses bras, certes pas pour la première fois, mais dans une tout autre intention. D'après l'expression de son visage, il était évident qu'elle ignorait si Jerome était sérieux ou s'il jouait un rôle afin de piéger Thomas. Je tendis la main pour retenir celui-ci, mais il se décida au même moment et se rua sur son ancien maître, en se penchant de façon à le percuter de tout son poids. Jetant Sophia à terre, le prêtre essaya d'abattre son couteau mais Thomas le contra au dernier moment et l'attrapa par les poignets. Les bras levés en une espèce d'arche, ils se neutralisèrent un moment, tremblant sous l'effort, la lame argentée luisant au-dessus d'eux. Puis Thomas lança son genou et toucha Jerome à l'aine : le prêtre se plia en deux en poussant un cri. Son adversaire profita de ce moment de faiblesse pour lui tordre le bras et le forcer à lâcher le couteau, qui tomba à leurs pieds. Cependant, il n'eut pas le temps de s'en emparer car

Jerome l'empoigna par les cheveux, lui tira la tête en arrière et lui décrocha un coup de poing en plein visage. Thomas, le nez en sang, essaya de le frapper à son tour mais Jerome, plus vif, le frappa une deuxième fois à la mâchoire. Thomas chancela, se rapprochant dangereusement du parapet.

Sophia s'était recroquevillée contre le mur. Je m'accroupis près d'elle et lui désignai l'escalier mais elle secoua la tête, regardant d'un air terrorisé et fasciné à la fois le combat mortel qui se jouait devant nous. Sans quitter les deux hommes des yeux, je me penchai pour ramasser le couteau. Le visage tuméfié et ensanglanté, Thomas puisa dans ses dernières forces pour prendre Jerome à la gorge. Son adversaire, le visage déformé par la haine, lui lâcha les cheveux et chercha à son tour à l'étrangler. Ils luttèrent ainsi un moment, chacun calquant ses pas sur ceux de l'autre en une danse mortelle. Tantôt l'un prenait l'ascendant, tantôt c'était l'autre, tous deux étouffant et ahanant, refusant de céder, et il semblait qu'ils finiraient par se tuer mutuellement lorsque Jerome, qui avait l'avantage du poids et de la taille, parvint à faire reculer Thomas de quelques pas jusqu'à un créneau. Sentant le mur dans son dos, ce dernier resserra sa prise. Le prêtre pesa alors de tout son poids et fit dangereusement basculer son ennemi dans le vide. L'espace d'un instant je crus qu'ils allaient chuter ensemble vers une mort certaine. Tout à coup, Sophia bondit sur ses pieds, m'arracha le couteau des mains sans me laisser le temps de réagir et courut jusqu'aux deux hommes. Là elle frappa, juste une fois, la main droite de Thomas qui continuait de se cramponner au cou de son amant.

Thomas hurla et lâcha prise. En un éclair Jerome l'imita et, s'arc-boutant contre le parapet, chargea de toutes ses forces contre la poitrine de son ennemi. Le garçon hurla et battit l'air de ses bras en cherchant désespérément à se raccrocher. Puis il bascula en arrière et disparut, son cri faiblissant à mesure qu'il parcourait les sept étages. L'impact fut si sourd que nous l'entendîmes à peine depuis le sommet de la tour. J'avais envie de me pencher par-dessus le parapet mais je préférai me tenir à distance, craignant de tourner le dos à Jerome. Sophia s'effondra en larmes dans ses bras, parcourue de tremblements

convulsifs. Il lui prit doucement le couteau des mains et posa sa joue sur son front en tentant de reprendre sa respiration. Enfin son regard tomba sur moi et toute sa rage sembla refluer, cédant la place à une extrême lassitude. Il se frotta le cou d'un côté et de l'autre pour calmer la douleur.

« Ça devait arriver un jour ou l'autre, dit-il d'une voix rauque, à peine audible. Il aurait fini par se faire arrêter, et il m'aurait entraîné avec lui.

— Nous l'avons tué ! sanglota Sophia en levant son visage larmoyant de l'épaule de Jerome. Mon Dieu, nous l'avons tué ! Pauvre Thomas… Il était mon ami, autrefois. Dieu nous pardonnera-t-Il d'avoir versé son sang ? »

Elle leva les yeux au ciel où des bandes bleues apparaissaient enfin, les nuages de pluie s'éloignant vers l'horizon.

« Il a tué trois hommes, Sophia. Nous menons une guerre sainte, ne l'oubliez pas. Tuer ceux qui s'opposent au royaume de Dieu n'est pas un meurtre.

— C'est ce qu'on vous apprend dans les séminaires de Reims ? » demandai-je en me ressaisissant et en me dirigeant vers l'escalier.

Maintenant que Jerome avait repris possession de son couteau, je me rendais compte à quel point j'étais vulnérable. Je souhaitais ardemment ne pas suivre le même chemin que Thomas par-dessus le parapet, mais il était clair qu'il ne fallait pas compter sur Sophia pour s'opposer à Jerome et je ne voyais pas en vertu de quoi il me laisserait partir.

« Et Sophia ? ajoutai-je. Serait-ce un meurtre si elle mourait avant d'arriver en France ? Contribue-t-elle à faire advenir le royaume de Dieu ? »

Jerome éclata de rire, mais cet accès raviva sa douleur à la gorge et il grimaça.

« Vous avez constaté par vous-même que le garçon avait l'esprit dérangé, docteur Bruno. Après s'être couvert les mains de sang, il a commencé à croire que le reste du monde ne pensait qu'à tuer. Jusqu'à la fin, il a persisté dans son erreur. »

Il fit un pas vers moi, mais je ne pus atteindre l'escalier car je butai contre quelqu'un ; tournant sur moi-même, je m'aperçus que deux robustes domestiques en livrée me barraient la route.

L’un d’entre eux, un homme bien bâti qui faisait une tête de plus que moi, m’attrapa le bras et me le tordit dans le dos. Comme mon épaule me faisait déjà atrocement mal, je n’opposai pas de résistance. Je compris alors que je ne me sortirais pas seul de ce mauvais pas. À moins que le jésuite ne fût disposé à se montrer clément, je n’avais presque plus aucun espoir.

CHAPITRE 20

« Je vous le demande une dernière fois, Bruno : qui est au courant que vous êtes ici ? »

Jerome marchait en cercle autour de moi. Il semblait armé d'une patience sans limites.

« Personne, marmonnai-je.

— Où sont les papiers que vous m'avez pris ? Ceux que Thomas avait laissés pour vous ?

— Je les ai cachés dans ma chambre. Personne ne sait qu'ils y sont. »

Il eut l'air dubitatif.

« Il ment, dit-il au bout d'un moment aux domestiques. Écoutez, nous n'avons pas beaucoup de temps. » Il se tourna vers le deuxième homme. « Vous, allez prévenir Eleanor qu'elle doit s'attendre à la visite de nos poursuivants dans un futur proche. Qu'elle envoie un cavalier chercher Rowland Jenkes à Oxford. Il faut qu'il vienne le plus vite possible. Je dois m'occuper de faire partir Sophia tout de suite, c'est le seul moyen de la protéger des gens que son père enverra à sa recherche. Ensuite, je retournerai à Oxford. Quant à cet homme, poursuivit-il avec un geste du menton dans ma direction, gardez-le en vie jusqu'à l'arrivée de Jenkes. Il voyage avec le cortège royal. Nous devons veiller à ce qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à nous. Il faut qu'il ait l'air d'avoir été détroussé ou quelque chose dans ce genre. Mais d'abord, Jenkes voudra lui parler. Il sera heureux de le retrouver, n'est-ce pas, Bruno ?

— Sophia ! m'écriai-je alors que Jerome faisait signe aux domestiques de m'emmener. Il va vous tuer. Vous croyez peut-être qu'il tient à vous mais vous l'avez entendu vous-même, il se croit autorisé par Dieu à tuer tous ceux qui se mettent en travers de son chemin ! Ne le suivez pas, vous ne verrez jamais la France. Retournez vers votre famille, elle comprendra, j'en suis sûr.

— Je ne peux pas, Bruno ! me lança Sophia d'une voix brisée tandis que le domestique me poussait sans ménagement dans l'escalier. Je ne peux pas revenir en arrière, plus maintenant. Il n'y a pas que l'enfant. Je me suis convertie. Je risque la prison, on me torturera pour que je trahisse mes amis. L'enfant mourra et je finirai par désirer la mort moi aussi.

— Ça n'arrivera pas, lui promis-je, ma voix résonnant dans la cage d'escalier. Je vous aiderai, j'ai des amis.

— Vous, Bruno ? »

La voix moqueuse de Jerome flottait dans l'escalier.

« Oh oui, vous avez des amis influents, je n'en doute pas. Mais ils ne sont pas là et vous ne risquez pas de les voir voler à votre secours, quoi que vous leur ayez dit. »

Parvenus à l'étage de la grande pièce par laquelle nous étions arrivés, l'homme me tira et attendit l'arrivée de Jerome. Sophia nous suivait, livide et la robe en désordre. Elle m'adressa un bref regard empreint de détresse.

« Il faut l'attacher, ordonna le jésuite en me tenant sous la menace d'un couteau. Allez chercher des cordes et un torchon pour le bâillonner. En attendant, laissez-le ici avec moi. Il n'ira pas loin s'il essaie de s'enfuir. »

Le domestique me lâcha le bras en grognant, mais la douleur m'empêchait pratiquement de le plier. Lorsqu'ils furent sortis, Jerome avança vers moi, le couteau levé devant lui.

« Venez, Bruno, je voudrais vous montrer quelque chose, me dit-il en souriant presque. Ne rendez pas les choses encore plus difficiles en essayant de vous enfuir, je vous en prie. Je serais obligé de vous faire du mal et je n'en ai pas envie. »

Il me fit signe d'avancer vers la porte d'en face, celle derrière laquelle Sophia et lui étaient cachés à notre arrivée.

Au lieu d'un escalier, je découvris une pièce lumineuse. Les murs donnant sur l'extérieur étaient percés de grandes fenêtres et, outre la porte par laquelle nous venions d'entrer, il y en avait une plus petite dans le pan de mur orienté vers l'intérieur de la maison. Elle ouvrait sur un réduit bas de plafond et éclairé par deux bougies, qui devait autrefois avoir servi de latrines, mais était désormais vide. Au fond de cette pièce minuscule, j'aperçus un recoin de la largeur d'une porte qui pouvait avoir abrité un

autel par le passé. Tendant le pied, Jerome appuya avec son talon sur le carreau de faïence le plus éloigné et regarda une trappe dissimulée dans le sol pivoter en silence, un levier en bois la soulevant sans effort. La trappe elle-même était constituée de deux panneaux de chêne cloués ensemble, d'une trentaine de centimètres d'épaisseur ; quand elle était en place, la faïence la rendait complètement invisible et elle ne sonnait pas creux, si bien que la cache était indétectable.

« Bienvenue dans ma modeste demeure quand je suis loin de chez moi. » Jerome me fit un signe avec son couteau. « Il n'y a même pas cinq domestiques qui sont au courant de l'existence de cette cachette. Elle est dissimulée dans la charpente même de la maison, il est impossible de la trouver. Vous verrez qu'on y est étonnamment à l'aise.

— C'est l'œuvre de maître Owen ?

— Bravo, me félicita Jerome avec étonnement. Je vois que vous avez beaucoup appris, Bruno. Mais je me demande surtout ce que vous avez eu le temps de répéter.

— Je ne vous comprends pas », répondis-je.

Le prêtre fit claquer sa langue avec impatience, mais avant qu'il ne reprenne la parole, on entendit des bruits de pas approcher. C'était le domestique qui rapportait une corde et un chiffon. Mon estomac se noua.

« Attachez-lui les mains, ordonna-t-il en me tenant toujours sous la menace du couteau. Et serrez fort. Il passe par des trous de souris, celui-là. Vous feriez mieux de ne pas résister, Bruno. »

J'obtempérai. Après les événements de cette nuit, je n'avais plus la force de me défendre. Mon épaule gauche était déjà mal en point après le traitement qu'on m'avait infligé peu de temps auparavant, et j'avais l'impression qu'elle ne m'obéissait presque plus. Je tendis les mains devant moi et reconnus la sensation familière des entraves.

« Donnez-moi la corde et filez, ordonna Jerome au domestique en lui faisant signe de se dépêcher. Aidez les autres à cacher tout signe de notre présence et préparez-vous à accueillir nos poursuivants. Je vais terminer ici. Sophia, allez trouver Lady Eleanor, demandez-lui qu'elle nous fasse seller des

chevaux. Je vous accompagne à Abingdon, je connais des gens là-bas qui pourront vous escorter jusqu'au bateau. Vous, dit-il en se tournant vers moi et me donnant un coup entre les omoplates pour me pousser dans le réduit, entrez là-dedans. »

Sophia eut un instant de faiblesse en me voyant ainsi à sa merci.

« Jerome, ne lui faites pas de mal. Il a été bon pour moi.

— J'en suis sûr », ironisa le prêtre.

Je m'assis comme je le pus au bord de l'ouverture, ayant du mal à garder mon équilibre sans mes mains, puis je jetai un dernier coup d'œil à Sophia, d'une pâleur mortelle, et pris appui par terre. Alors que je me faufilais par l'ouverture, Jerome me poussa du pied et j'atterris lourdement sur mon épaule meurtrie. Prenant une lanterne au mur, Jerome me rejoignit dans la cachette avec l'agilité d'un chat. Il avait enroulé sur son épaule la corde et le chiffon.

À la lueur vacillante de la bougie, je vis que nous nous trouvions dans une cavité plutôt spacieuse qui semblait avoir été construite dans l'angle du mur, là où l'aile droite de la maison rejoignait la tour. C'était assez haut pour pouvoir y tenir debout et il y avait un banc installé dans une alcôve au fond, ainsi qu'un coffre au-dessous. Avec quelque difficulté, je me calai le dos contre le mur et me remis debout. Jerome posa la lanterne à terre et me désigna le banc. J'allai m'asseoir en boitant, heureux de ce bref répit mais sentant déjà l'anxiété monter à l'idée de rester enfermé dans un espace aussi confiné. J'avais déjà du mal à respirer et je savais que, quand il refermerait la trappe, ce serait pire encore. Il m'examina avec ce que j'espérais être de la pitié et fit tourner la corde dans ses mains en réfléchissant à la manière dont il allait s'y prendre.

« Vous n'aimez pas cet endroit, remarqua-t-il en me voyant essayer de garder mon calme. Moi non plus, je n'aime pas être enfermé, mais j'ai dû apprendre à m'y faire. J'ai déjà passé quatre heures là-dedans, lors d'une perquisition. »

Un frisson le parcourut à ce souvenir.

« J'imagine qu'on s'y résout quand on risque de finir éventré », dis-je.

Jerome accueillit ce commentaire avec un sourire las, puis il s'accroupit devant moi.

« Qu'avez-vous fait des lettres, Bruno ? me demanda-t-il d'une voix enjôleuse, comme si désormais la partie était jouée et qu'il ne me servait plus à rien de louvoyer. Il faut que je sache. À qui en avez-vous parlé ?

— Je vous l'ai dit, les lettres sont dans ma chambre. Quant à vous, je n'ai deviné votre identité que cette nuit et je n'ai vu personne entre-temps.

— Et je répète que vous mentez, répliqua-t-il en se levant. Mais ça n'a pas d'importance. Jenkes vous fera avouer la vérité. Il maîtrise cet art macabre presque aussi bien que les hommes de la reine. Savez-vous que, dans sa jeunesse, c'était un mercenaire ? Il connaît bien la souffrance, elle lui est familière. Il sait l'endurer, mais aussi l'infliger. »

Il m'adressa un regard appuyé avant de me tourner le dos.

« Il fallait que des gens meurent pour protéger ce secret, Bruno. Si vous avez lancé des gens sur ma piste, mes amis et moi savons au moins d'où vient le danger.

— Trois hommes ont été assassinés sous mon nez à Oxford. Je n'ai jamais cherché qu'à découvrir ce qui s'était passé. Je ne suis pas venu traquer des prêtres.

— Non ? »

Il m'observa un long moment. À cause de la lumière qui creusait ses traits, son visage ressemblait à un masque sculpté dont la flamme aurait sans cesse modifié les contours.

« L'Église catholique menace votre vie depuis longtemps. Votre haine ne vous incite-t-elle pas à prendre votre revanche ? N'avez-vous pas vendu vos services à la cause protestante afin de travailler contre l'Église qui vous a rejeté ?

— Non, répondis-je sans ciller. Je ne hais personne. Je veux seulement qu'on me laisse percer en paix et à ma façon les mystères de l'univers.

— Dieu nous a déjà exposé les mystères de l'univers, ou du moins ce qu'il nous permet d'en comprendre. Vous croyez pouvoir faire mieux ?

— Si je crois pouvoir mieux faire que ces dogmes qui conduisent les hommes à se brûler et à se trucider à travers tout l'Occident depuis cinquante ans ? Oui, je le crois.

— Alors, à *quoi* croyez-vous ? »

Je gardai le silence un instant.

« Je crois qu'à la fin même les démons seront pardonnés.

— Ah. La *tolérance*… »

On aurait dit qu'il venait de manger une mauvaise olive.

« Le compromis. Oui, il y en a beaucoup dans les séminaires qui défendraient cette opinion. Ils ne comprennent pas que la tolérance revient à prétendre qu'il n'y a pas de bien ni de mal, de vérité ni d'hérésie. Grâce à Dieu, mon ordre s'oppose farouchement à une telle dilution de la foi. Ne savez-vous pas, Bruno, que plus la répression contre les catholiques et les prêtres fait rage en Angleterre, plus nous sommes nombreux ? Votre tolérance ruinerait en vingt jours ce qui s'est bâti sur vingt ans de souffrances.

— Et le bain de sang se perpétue avec votre bénédiction, rétorquai-je. Les hommes et les femmes se ruent tête la première dans les bras du bourreau. Est-ce du martyre ou du suicide ? »

Jerome sourit doucement.

« Savez-vous comment nous appelons l'Angleterre, nous autres missionnaires ? » Il marqua une pause pour appuyer son effet. « L'antichambre de la mort. Je n'ai jamais eu le moindre doute sur la façon dont cela se terminera. Mais avant cela, il y a des âmes à moissonner. La vôtre en fait peut-être partie, d'ailleurs. »

Il passa la main sous sa chemise et en sortit une clé accrochée à une chaine en argent, puis il s'agenouilla devant moi et tira le coffre rangé sous le banc. Après avoir ouvert la serrure, il prit deux petites fioles d'huile sainte et s'accroupit sur ses talons en posant sur moi un regard intense.

« Autant être clair, dit-il en levant une fiole devant moi, vous allez mourir. Que vous ayez parlé ou non, ce dont vous avez été témoin cette nuit fait de vous un danger pour les défenseurs de Dieu. Mais je ne souhaite pas que vous viviez vos derniers instants sans réconfort, Bruno. Confessez-vous, repentez-vous

de votre hérésie. Que votre dernier souffle vous réconcilie avec l'Église. En tant que jésuite, je peux vous donner le sacrement de l'absolution. »

Je vis qu'il était sincère et ne pus m'empêcher de rire.

« *Vous,* père Jerome ? Vous m'absoudriez ? Vous qui êtes prêt à tuer la femme qui porte votre enfant et deux hommes pour protéger votre réputation de saint ? Vous prétendez m'absoudre ? Je n'ai fait que lire quelques livres d'astronomie et de philosophie, voilà toute mon hérésie. Si vous avez raison et que Dieu met nos péchés dans une balance le jour du jugement, pour lequel de nous deux penchera-t-elle le plus ? »

Une expression de honte traversa fugacement son visage.

« Quand Lucifer a tenté le Christ dans le désert, l'a-t-Il provoqué avec des femmes, avec le péché de chair ? Non. Il L'a tenté avec le péché d'orgueil. Il a défié le Christ de prouver qu'il était l'égal de Dieu. J'ai péché, mais ce ne sont que des péchés de chair, que j'expie durement dans ma chair. Alors que vous, avec toute l'arrogance de votre esprit, vous prétendez dévoiler les arcanes de l'univers, arracher la Terre du centre de la création où Sa parole et tous les enseignements de nos pères l'ont mise ! C'est vous l'héritier des anges rebelles, Bruno.

— Je préfère cette lignée à celle de Caïn, ripostai-je. Et même si je désirais me réconcilier avec l'Église, je ne recevrais pas l'absolution d'un homme comme vous.

— Comme il vous plaira. »

Il reposa l'huile sainte dans le coffre, le referma et glissa la clé sous sa chemise. Après quoi il se planta devant moi, les mains sur les hanches.

« Il est étrange que je puisse vous admirer, Bruno, mais je sens une curieuse parenté entre nous. En d'autres circonstances, j'aurais apprécié l'occasion de débattre avec vous. Je me suis d'abord et avant tout entraîné à l'échange d'arguments savants, et vous auriez fait un digne adversaire. » Un sourire triste passa sur ses lèvres. « Vous et moi, nous sommes semblables, je crois, même si un énorme gouffre nous sépare. Malgré votre prêche sur la tolérance, vous ne supportez pas plus le compromis que moi. Vous avez enduré des tourments pour vos croyances, comme moi, et vous allez à la

mort sans courber l'échine, un exemple que je suivrai l'heure venue. Pour cela, je ne peux m'empêcher de vous respecter. J'aurais souhaité que vous soyez l'un des nôtres.

— Au nom de ce qui nous unit, mon père, accordez-moi une chose en lieu et place de mon absolution. Laissez Sophia rentrer chez elle. N'allez pas au bout du projet que vous avez pour elle. Épargnez au moins une vie innocente. »

Jerome soupira et sembla frémir de tout son être.

« Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ? Elle n'a plus de chez-soi. Il n'y a plus rien qui l'attende à Oxford. Sa famille la rejetterait pour s'être convertie à l'ancienne foi, et les catholiques la rejetteraient à cause de se dépravation.

— Si elle est catholique et dépravée, c'est à cause de *vous* ! m'écriai-je en me levant, même si je ne pouvais rien faire avec les mains attachées. Est-il juste de disposer d'elle afin de garantir votre liberté de mouvement ? Ses péchés sont les vôtres, *mon père*.

— Croyez-vous que je l'ignore ? »

Il me prit subitement par les poignets et approcha son visage du mien, et je vis pour la première fois son tourment sous son calme de façade.

« Vous ne semblez guère en éprouver de remords, en tout cas.

— Du remords ? »

Il me fixa un instant avant de me lâcher et d'éclater d'un rire désespéré.

« Oh, du remords, je peux vous en montrer, Bruno ! »

Il entreprit alors de délacer son pourpoint et je me rassis sur le banc tandis qu'il ouvrait sa chemise de soie et me révélait un cilice de poils rêches et noirs. Puis il desserra le col et remonta délicatement le vêtement de torture sur ses épaules, le visage tordu en une grimace de souffrance.

« Voilà mes remords », dit-il en se tournant.

Je regardai un moment son dos nu, la peau boursouflée et sanguinolente. Certaines plaies blanches suppuraient, là où les crochets métalliques du fouet avaient arraché de grands morceaux de chair, d'autres formaient des cicatrices fraîches par-dessus de plus anciennes. J'avais vu bien des pénitents lors

de mon voyage à travers l'Italie et j'étais toujours aussi stupéfait que des êtres humains puissent s'infliger de telles cruautés au nom de l'expiation de leurs péchés. Je détachai mes yeux de ce spectacle macabre et il tourna sur lui-même pour me faire face. Quelque chose s'était brisé en lui. Dans ses yeux brillaient des larmes de rage.

« Cela vous suffit-il en matière de remords ? Croyez-vous que je ne l'aime pas ? Savez-vous à quel point mon âme est déchirée entre les vœux que j'ai prononcés et ce que j'éprouve pour elle ?

— Si vous l'aimez, ne la sacrifiez pas, dis-je doucement.

— Pour l'amour de Dieu, Bruno, je ne vais pas la sacrifier ! se récria-t-il en se passant les mains dans les cheveux. Je l'envoie à l'abri en France.

— Je crois que vous mentez. »

Il inspira longuement, maîtrisa ses émotions et reprit contenance.

« Dans ce cas, nous sommes à égalité. »

Il remit le cilice en place en se crispant au moment où il l'appliquait contre sa peau ravagée, puis il boutonna sa chemise et enfila son pourpoint, le tout sans me quitter des yeux. Après quoi, il se pencha pour ramasser la corde par terre et se mit en devoir de m'attacher les chevilles, fermement mais sans me faire mal.

« Adieu, Bruno, dit-il en se levant et en posant sur moi un regard triste avant d'effacer d'un geste brusque les traces de larmes sur ses joues. Je suis sincèrement navré que cela se termine de cette façon. Je prie Dieu pour qu'il se penche sur votre âme dans vos derniers instants. »

Il prit le torchon et s'apprêta à me le fourrer dans la bouche.

« La trappe ne s'ouvre pas de l'intérieur, me prévint-il. Et les murs sont trop épais pour qu'on vous entende crier, mais au cas où.

— Attendez, Jerome… dis-je en levant les mains.

— Oui ? »

Il leva des yeux pleins d'espoir, croyant sans doute que j'avais changé d'avis et que je désirais me repentir.

« Laissez-moi la lumière », lui dis-je d'une voix tremblante.

Il hocha la tête, puis me bâillonna avant de partir. Je regardai ses belles bottes de cuir disparaître par le carré de lumière et la trappe se rabattre avec un léger déclic. Et je restai seul, emmuré, empêché de bouger ou de parler ; j'avais l'impression d'être enterré vivant.

La dernière chose que je me rappelle avoir pensé, pendant que je luttais contre le sentiment oppressant qui m'écrasait la poitrine, c'était que je serais soulagé de voir Jenkes. Ma vision se brouilla à mesure que la bougie vacillait dans la lanterne. Je perdis toute sensation dans mes bras et dans mes jambes, j'avais l'impression de couler, et finalement je me laissai entraîner par la petite flamme mourante vers les ténèbres.

CHAPITRE 21

Je revins subitement à moi en tombant durement à terre. La bougie s'était éteinte depuis un moment mais de la lumière filtrait par la trappe ouverte. Je battis des paupières et scrutai les ténèbres, incapable de discerner quoi que ce soit. Deux bras me prirent par la taille et me traînèrent misérablement vers la sortie, où l'on m'attrapa sous les aisselles pour me hisser hors de la cachette. Confus, à demi conscient, je luttais pour ouvrir les yeux, m'attendant à voir le visage triomphant de Rowland Jenkes, mais l'homme qui m'avait tiré hors de mon refuge était vêtu d'une sorte d'uniforme de soldat que je ne connaissais pas. Il me poussa vers la pièce principale qui baignait maintenant dans la lumière. Je chancelai et terminai ma course à genoux, aux pieds d'un homme petit et blond, à l'air retors, qui arborait une barbe pointue et de grandes moustaches et portait un pourpoint vert. Il lissa sa barbe en m'examinant avec satisfaction puis hocha la tête. L'homme en uniforme sortit sa dague et la leva. Je me cabrai et reculai la tête en criant, sans le moindre effet à cause du torchon, mais le soldat, de la pointe de sa lame, le retira de ma bouche.

« C'est lui, sir », dit quelqu'un.

J'aperçus l'homme qui m'avait laissé sortir d'Oxford, toujours dans sa livrée de garde.

« Bien, dit l'homme en charge des opérations. Où est ton complice ? »

Je le fixai sans comprendre.

« Réponds-moi, chien de papiste ! vociféra-t-il en me donnant un coup de pied dans le ventre.

— Je ne comprends pas, répondis-je en haletant, le souffle coupé pour la énième fois depuis la veille.

— Qu'est-ce que tu dis ? »

L'homme s'approcha avec un regain d'intérêt et se pencha sur moi.

« Dis-moi quelque chose en anglais, coquin.

— Je n'ai pas de complice.

— D'où vient ton accent ?

— Je suis italien. Mais je…

— C'est bien ce que je pensais. Ce sont les jésuites de Rome qui t'envoient. Bon, on a trouvé ta cache, *padre*. Malheureusement pour toi, tous les domestiques de Lady Tolling ne sont pas d'une fidélité exemplaire. Sais-tu qui je suis ?

— Non. Mais je ne suis pas jésuite… commençai-je avant que l'homme ne m'interrompe d'une gifle.

— Silence ! Tu auras tout le temps que tu veux pour te défendre quand tu m'auras dit où se trouve ton ami. Je suis maître John Newell, agent du comté d'Oxford. Donne-moi ton nom, et ne nous fais pas perdre notre temps avec l'un de tes pseudonymes. Tu nous diras la vérité tôt ou tard. »

Malgré la joue qui me cuisait, je me sentais intensément soulagé. Le personnage était exécrable, mais en cet instant j'étais prêt à me jeter à son cou et à l'embrasser. Sa présence avec des hommes en armes signifiait nécessairement que Sidney avait reçu mon message et alerté les autorités. D'après ce qu'il venait de me dire, néanmoins, ils étaient arrivés trop tard pour empêcher Jerome et Sophia de s'enfuir.

« Je suis le docteur Giordano Bruno de Nola, annonçai-je en me redressant pour retrouver un peu de dignité. Je suis accueilli par l'université d'Oxford et je voyage avec le cortège royal.

— Tu mens, répondit-il froidement. Tu es un des prêtres de Lady Tolling. Mais où est l'autre ? Le domestique que nous avons convaincu de parler a mentionné un Anglais de grande taille. Où se cache-t-il ?

— Il a pris la fuite, dis-je, ma langue fourchant sur les mots tant j'étais pressé. Il voyage avec une jeune femme, Sophia Underhill, ils vont vers la côte. Ils vont embarquer pour la France mais elle mourra avant d'y arriver. Dépêchez-vous, il faut les arrêter !

— Eh bien, fit l'homme avec un sourire déplaisant, voilà un jésuite loquace comme je les aime. Mes hommes n'auront pas trop de mal avec toi. Regardez, vous autres, lança-t-il à la

cantonade, un papiste vient de vous faire la démonstration de sa loyauté ! »

Des rires flagorneurs se firent entendre autour de nous.

« Je ne suis pas jésuite, insistai-je. Où est Sidney ? Il vous apprendra qui je suis. Laissez-moi voir Sidney.

— Qui est ce Sidney ?

— Sir Philip Sidney, le neveu du comte de Leicester, dis-je en sentant ma confiance s'écrouler. Ce n'est pas lui qui a fait appel à vous, sur mes instructions ? Il n'est pas avec vous ?

— Sir Philip Sidney ? répondit-il d'un air amusé. Ho ho ! Et Sa Majesté elle-même interviendra sans doute d'un moment à l'autre en ta faveur ? Non, mon ami, ce n'est pas Sir Philip Sidney qui m'a envoyé ici, mais maître Walter Slythurst de Lincoln College, qui avait des raisons de penser qu'un assassin papiste avait quitté Oxford pour se rendre à Great Hazeley, probablement afin d'y chercher refuge.

— Oh, Slythurst… me lamentai-je en prenant mon visage dans mes deux mains toujours attachées. Il n'a rien compris, croyez-moi. Je ne suis pas un assassin, ni un papiste. Je vis chez l'ambassadeur français à Londres, pour l'amour de Dieu ! J'essayais de sauver Sophia et c'est le véritable prêtre qui m'a jeté au fond de cette cachette.

— Il *est* attaché, sir, fit remarquer avec nervosité le jeune soldat qui m'avait tiré du sommeil.

— *Pardon ?* s'irrita Newell.

— Il était pieds et poings liés et bâillonné, expliqua le jeune homme d'une voix tremblante. C'est juste… Pourquoi se serait-il fait ça tout seul ?

— Vous n'imaginez pas toutes les ruses qu'ils sont capables de déployer, le rabroua Newell avant de se retourner vers moi. Tu plaideras ton cas devant les Assises, le moment venu. Un petit séjour au cachot t'éclaircira les idées. Avant cela, dis-moi ce que tu sais à propos de Sophia Underhill. Son père a informé la garde hier qu'on l'a enlevée. C'est encore un tour des papistes ?

— Ils sont en route pour la côte, mais ils devaient d'abord passer à Abingdon. Chaque seconde que vous perdez est un

cadeau que vous leur faites. Envoyez vos hommes après eux tout de suite.

— Ne me dis pas comment commander mes hommes, misérable ! aboya-t-il avant de se tourner vers le soldat. Arrêtez cet homme pour le meurtre de deux professeurs respectés et d'un élève de Lincoln College. Il est également suspecté du meurtre du jeune homme jeté du haut de la tour. »

Comme j'allais protester, il poursuivit.

« Et on le soupçonne d'être entré dans le pays avec l'intention de convertir les sujets de Sa Majesté à l'hérésie de Rome, ainsi que de s'être ingéré dans les affaires du royaume.

— Non ! Je vous en supplie ! m'écriai-je tandis que le jeune soldat me libérait les chevilles et me tirait par le coude pour me mettre debout. Envoyez quelqu'un chercher Sir Philip Sidney à Christ Church College, il vous dira que je suis innocent.

— Ah ! J'allais oublier. Il est aussi coupable d'avoir volé un cheval, ajouta Newell sans dissimuler son plaisir. Nous avons trouvé une belle monture équipée d'un harnais portant les couleurs royales, attachée dans les bois près du sentier.

— Le cheval est à moi. Les écuries royales de Windsor me l'ont confié.

— Ah oui ? répondit-il avec cruauté, un tic agitant ses moustaches. Je me demande ce qui a retenu la reine de te confier son plus bel attelage. Trêve de balivernes. »

Il partit à grands pas à travers l'immense pièce. Arrivé au pied de l'escalier montant aux remparts, il se retourna.

« Que Philip Sidney vienne te sortir des geôles du Château s'il est vraiment ton ami ! » me lança-t-il avec l'air de s'en désintéresser. Puis il se tourna vers son soldat. « Emmenez-le dans la cour, nous le ramènerons avec nous à Oxford. Que vos hommes s'occupent des domestiques et voient ceux qui sont prêts à parler. »

Le soldat acquiesça et me poussa vers l'escalier en colimaçon. Tout en m'efforçant de ne pas perdre l'équilibre sur les marches étroites, que je descendais cette fois vers la cour, j'essayai de regarder ma situation sous son meilleur jour. Elle n'avait rien de brillant, mais je pourrais faire appel à Sidney ou au recteur Underhill pour qu'ils répondent de moi. Puis je me

souvins du paquet de lettres et de l'avertissement que m'avait donné Bernard le jour de mon arrivée : aucun homme n'est ce qu'il semble être. J'avais fait confiance à Cobbett, mais s'il était lui aussi un sympathisant catholique ? S'il avait détruit la correspondance délictueuse entre Edmund Allen et Jerome Gilbert, quelle preuve y aurait-il de la culpabilité du prêtre ? Ce serait ma parole contre la sienne. Ma nationalité et mon ancienne religion suffiraient à me condamner auprès du plus grand nombre, comme on me l'avait souvent fait remarquer depuis mon arrivée à Oxford. Et Underhill lui-même ne jugerait-il pas préférable de tout me mettre sur le dos plutôt que de reconnaître la présence d'un jésuite sous son nez pendant plus d'un an ? Sidney était mon dernier espoir, mais, s'il n'avait pas reçu mon message, il ne saurait pas où je me trouvais avant longtemps et je croupirais un bon moment dans un cachot puant. D'un autre côté, me dis-je comme nous débouchions dans la lumière aveuglante de la cour, si Jenkes m'avait trouvé le premier, je serais déjà mort la gorge tranchée au bord d'une route. Il y avait donc toujours de l'espoir.

Le soleil brillait à la verticale, seulement caché de temps à autre par de minces bandes nuageuses. Dans la cour, de petits groupes de domestiques conféraient avec animation en suivant le cours des événements. Balayant la scène du regard, je reconnus l'homme qui m'avait fait descendre de la tour. Il détourna les yeux. Je me demandai si c'était lui qui avait dit aux soldats où me trouver. Certains d'entre eux savaient sans doute que je n'étais pas l'homme qu'on recherchait, mais aucun ne semblait désireux de parler. Je me doutais qu'ils resteraient fidèles à Jerome et qu'ils étaient contents de me voir arrêté à sa place.

Quelqu'un amena un montoir et on m'aida à monter un cheval brun, car mes mains étaient toujours attachées. Le manque de sommeil et de nourriture ainsi que les divers coups et blessures reçus durant la nuit commençaient à m'assommer ; j'avais la tête en plomb et arrivais à peine à me tenir en selle. Remarquant que je m'affaissais, John Newell me frappa au ventre avec le pommeau de son épée.

« Canaille d'italien, est-ce que tu veux que je te pende un écriteau au cou ? me lança-t-il en plissant les yeux à cause du soleil. On y inscrirait "Jésuite séditieux", comme pour Edmund Campion quand on l'a exhibé à Londres. Assurez-vous qu'il se tienne droit ! beugla-t-il à l'un des soldats qui tenait les rênes du cheval. Ou il tombera avant qu'on atteigne la route et on n'arrivera jamais à Oxford.

— Il faudrait peut-être lui donner quelque chose à boire pour le tenir éveillé, messire, il a l'air assoiffé », fit remarquer le jeune soldat.

Je lui étais reconnaissant d'avoir plus de compassion que les autres.

« *À boire ?* »

On aurait dit qu'il venait de suggérer qu'on m'amène des musiciens et des courtisanes.

« Je vois. Dois-je vider les meilleures caves de Hazeley pour notre invité ? Et puis faisons rôtir une oie, pourquoi pas ? Mêlez-vous de vos affaires, soldat, et n'essayez pas de me dire ce que je dois faire. »

Le jeune homme baissa les yeux sous la semonce, osant tout juste lever les yeux vers moi avec un air de regret. Je le gratifiai d'un signe de tête de remerciement pendant que Newell s'en allait vers son cheval. Il le contournait pour se mettre en selle et prendre la tête de la petite troupe qui me ferait triomphalement parader par les rues d'Oxford lorsque dans le silence tonna soudain une impressionnante cavalcade. Au loin, à l'entrée du manoir, deux cavaliers arrivaient devant une escorte d'une trentaine de gens en armes, portant les mêmes couleurs que ceux déjà présents dans la cour. J'avoue m'être étonné qu'ils aient cru tant de renforts nécessaires pour maîtriser quelques prêtres, mais je vis alors l'agent du comté se tourner vers son capitaine avec consternation. Apparemment, cette nouvelle arrivée n'était pas prévue.

Ce n'est qu'en voyant les deux cavaliers de tête galoper droit sur Newell et s'immobiliser dans un grand fracas de sabots, leurs chevaux hennissant et soufflant par les naseaux, que je compris ce qui se passait. Mon cœur s'emballa.

« Au nom du Christ, qu'avez-vous fait à mon ami, sale rustre ? s'écria Sidney en sautant à terre et en courant vers moi, l'épée tirée. Je passerai moi-même au fouet le responsable ! »

L'homme qui tenait mon cheval par la bride s'écarta. Je pensais que Newell protesterait, mais il regardait le deuxième cavalier, le compagnon de Sidney, avec un mélange de ressentiment et de déférence.

« Shérif… marmonna-t-il en ôtant son chapeau. J'ai capturé un dangereux jésuite italien qui répand le fléau du papisme et corrompt les sujets de Sa Majesté.

— Je crains que non, maître Newell », répondit l'autre avec calme.

Il portait un grand chapeau à plume, sa barbe grisonnait et un blason était brodé bien en vue sur son pourpoint rouge. Il posait sur tout un regard aimable et respirait l'autorité.

« Cet homme est un philosophe de renom et un ami de Sir Philip Sidney. En revanche, le véritable prêtre vous a échappé.

— Shérif… bafouilla Newell.

— Peu importe. Mes hommes sont déjà à ses trousses, grâce à Sir Philip et à notre ami italien. Il n'ira pas loin. »

Sidney s'approcha de moi et m'aida à descendre de cheval. À peine capable de bouger les mains, je me frottai les poignets l'un contre l'autre. Sidney passa l'un de mes bras sur ses épaules et me ramena vers ses compagnons.

« Sir Henry Livesey, shérif de l'Oxfordshire, m'annonça Sidney en désignant l'homme à cheval. Permettez-moi de vous présenter le docteur Giordano Bruno de Nola. Hélas, il n'est guère à son avantage. »

Sans lâcher Sidney, je tentai de faire une révérence, ce qui fit sourire Livesey.

« Je… J'avais des raisons de croire que Lady Tolling abritait un prêtre jésuite, se défendit Newell d'un air anxieux. Je l'ai trouvé dans une pièce cachée… et il est italien.

— L'Inquisition déteste cet homme presque autant que Sa Majesté, rétorqua Sidney d'une voix cinglante. N'est-ce pas, Bruno ? »

Il me donna une accolade virile et je faillis crier de douleur à cause de mon épaule.

« Désolé, dit-il en me frictionnant le dos avec non moins d'entrain, mais d'une manière qui se voulait réconfortante. Tu es une vraie loque. Il faudra que quelqu'un t'examine. »

Il m'emmena jusqu'à son cheval et me hissa sur la selle, après quoi il l'enfourcha en se plaçant devant moi et prit les rênes.

« Newell, je laisse mes hommes vous assister, prévint le shérif en faisant signe à son capitaine de sortir du rang. Interrogez tous les domestiques. Je parlerai moi-même à Lady Tolling, amenez-la-moi sans la bousculer. Sir Philip, dit-il en se tournant vers nous, cinq de mes hommes vont vous escorter jusqu'à Oxford. Messire, ajouta-t-il en s'adressant directement à moi, je suis navré que vous ayez été maltraité. Je vous prie d'accepter mes excuses. Soyez assuré que je sanctionnerai les coupables. »

Newell blêmit. Je ne pus faire mieux que remercier le shérif d'un signe de tête. Sidney fit tourner le cheval et je rassemblai mes forces pour ne pas tomber tandis que nous remontions le sentier, suivis à petite distance par les cavaliers en armes du shérif.

« Tu t'es bien débrouillé, Bruno, me dit Sidney à voix basse par-dessus son épaule. Tu as risqué ta vie pour coincer un meurtrier et un prêtre, mais tu n'as pas dévoilé ton jeu. Le shérif sera félicité pour les arrestations, cependant je dirai à Walsingham que c'est à ta ténacité que nous les devons.

— J'avais perdu tout espoir de te revoir », marmonnai-je dans son dos comme il lançait le cheval au trot.

J'étais soudain submergé par l'épuisement.

« Je croyais que tu n'avais pas reçu mon message.

— Un commis de cuisine de Lincoln m'a apporté ton paquet juste avant l'aube, m'apprit-il. Il frappait aux portes de Christ Church comme si c'était l'antichambre de l'Enfer. Il a déclaré au gardien que c'était urgent. D'après ce qu'il m'a dit, il a dû se battre bec et ongles pour arriver jusqu'à moi. Le gardien ne voulait pas réveiller le doyen avant l'aurore, et le doyen ne voulait pas me réveiller avant le premier service, d'où le délai. Quelle bande d'idiots ! Fort heureusement, le garçon a insisté pour livrer son paquet en main propre, malgré les tentatives du

doyen pour l'en dissuader. Dès que j'ai vu ce qu'il contenait, j'ai compris que tu devais être en péril et j'ai demandé qu'on aille réveiller le shérif. Nous ne savions pas que d'autres étaient déjà en route pour ici.

— C'est Slythurst qui les a envoyés à mes trousses, répondis-je sans dissimuler ma rancune. Il était résolu à obtenir ces lettres.

— C'est sans doute un informateur de second rang, il essaie de se faire remarquer. Walsingham a des hommes partout à l'université, mais ils ne se connaissent pas entre eux. D'après lui, ça les oblige à rester sur leurs gardes.

— Qu'as-tu fait des lettres ? demandai-je.

— Elles sont parties pour Londres, le doyen les a confiées à un homme de confiance. Elles vont êtres déchiffrées et serviront de preuves au procès. Pour ce que j'en ai lu, elles suffiront à faire pendre Jerome Gilbert pour trahison. »

Il s'interrompit comme nous arrivions en haut du sentier et s'appliqua un moment à éviter les ornières de la route.

« Le chancelier en profitera sans doute pour lui mettre quatre cadavres sur le dos. Ça rappellera à la populace la cruauté des jésuites.

— Mais c'est Thomas Allen qui a tué les trois hommes de Lincoln College ! protestai-je. Il l'a avoué.

— Eh bien, il n'est plus en état de le faire de nouveau et cette version aurait beaucoup moins d'effet sur le peuple. Mieux vaut charger le prêtre catholique. Jerome Gilbert est le benjamin d'une riche famille du Suffolk. C'est son frère aîné, George, qui a financé la mission d'Edmund Campion. Il a fui en France lorsqu'on a exécuté Campion, Jerome l'a probablement suivi. On aurait dû les surveiller de plus près.

— Tu crois qu'ils vont rattraper Jerome ?

— Le shérif a donné l'alerte, il a des hommes sur toutes les routes qui partent d'Oxford. Ils n'iront pas loin.

— Et Sophia ? m'enquis-je avec angoisse.

— Elle aussi sera arrêtée, me confirma Sidney d'un air indifférent. La suite dépendra d'elle. Si elle lui reste loyale, on l'emmènera sans doute pour lui infliger la question.

— La torturer ? fis-je en me redressant. Mais elle est enceinte ! »

Il haussa les épaules.

« Dans ce cas, elle pourra être libérée jusqu'à son accouchement si sa famille paie sa caution pour la faire sortir de prison. Cela lui laissera le temps de décider si elle veut rester loyale à Gilbert même après son exécution. Lui, il va à Londres et tu peux être certain qu'on tirera de lui tout ce qu'il sait. Où as-tu trouvé les lettres, d'ailleurs ? »

J'hésitai, sachant que je perdrais une bonne partie de mon crédit auprès de Walsingham si Sophia persistait à dire la vérité. Mais l'idée qu'elle subisse le genre de tortures que Walsingham m'avait décrites m'était intolérable.

« C'est Sophia qui me les a données », affirmai-je, le mensonge sonnant faux à mes propres oreilles.

Ce devait être aussi le cas de Sidney, car je le sentis se raidir.

« Sophia ? Vraiment ? Alors elle l'a trahi, finalement ?

— Oui. Elle a découvert qu'il avait prévu de la faire mourir dans un accident avant leur arrivée en France. Elle m'a demandé mon aide. »

Pendant un petit moment, nous n'entendîmes plus que le bruit de succion des sabots dans la boue et le cliquetis des harnachements. Sidney retournait dans tous les sens cette nouvelle information. Finalement, il pencha légèrement la tête vers moi.

« Est-ce la vérité, Bruno ?

— Oui.

— Il se peut que cette action la sauve, alors. Mais ça fera mauvais effet si sa version ne correspond pas à la tienne. Tu devrais peut-être y réfléchir avant de la répéter à un autre que moi. »

Il m'avertissait en ami, et je lui en étais reconnaissant.

« Qu'arrivera-t-il à Lady Tolling ? demandai-je pour changer de sujet.

— Elle va connaître la disgrâce. Tous les catholiques de sa maisonnée iront en prison avec elle. On lui laissera peut-être la vie sauve si elle se montre disposée à parler. »

Je revis cette femme grande et élégante qui nous avait reçus avec tant de calme dans son manoir, un manoir dont son héritier ne jouirait pas à cause de moi. Et des personnes présentes au moment de la confession de Thomas, je serais peut-être la seule en vie une fois que Jerome et Sophia auraient été arrêtés et jugés. Je ne pouvais qu'espérer que Sophia, une fois le prêtre au cachot, aurait le bon sens de ne pas se dévouer jusqu'au martyre. Sinon, en essayant de la sauver, je l'exposerais à une mort encore plus atroce. En outre, Sidney et Walsingham sauraient que je me laissais trop facilement apitoyer et que mon cœur pouvait avoir raison de ma résolution.

« Et nous ? demandai-je tandis que la route devenait moins fangeuse et que Sidney lançait le cheval au galop, m'obligeant à m'agripper à lui.

— Nous retournerons à Londres par le fleuve quand tu seras reposé. Le palatin se lasse d'Oxford, mais je l'ai convaincu de rester une journée de plus pour jouir du luxe de rentrer en bateau. Une fois Gilbert arrêté, tu ne seras plus obligé de témoigner dans l'enquête sur la mort de Roger Mercer, qui doit avoir lieu demain. Mieux vaut que tu te fasses discret. Moins tu seras associé à l'arrestation de Gilbert, moins tu seras suspect aux yeux des catholiques. Mais n'aie crainte, mon ami, tu seras bien récompensé. »

C'était la moindre de mes préoccupations, pensai-je alors que les premières maisons d'Oxford se dessinaient à l'horizon. J'avais sauvé ma vie de justesse, mais d'autres n'auraient pas cette chance et, avant de rentrer à Londres, il fallait que je décide ce que je raconterais à Walsingham. Je pensais toujours que Jerome Gilbert avait eu l'intention de se débarrasser de Sophia, malgré ses dénégations et la fidélité absolue de la jeune femme à son égard, mais je ne croyais pas néanmoins qu'il constituait une menace pour le royaume, pas plus que Lady Eleanor n'avait trahi son pays à mes yeux, bien qu'elle eût accueilli des prêtres missionnaires. Et si je ne me tourmentais pas à l'idée que Rowland Jenkes croupisse en prison, il en allait autrement pour Humphrey Pritchard, plein de bonté et à l'esprit lent, ou même pour ce brave maître Richard Godwyn. Walsingham m'avait prévenu que le servir m'exposerait

inévitablement à ce genre de choix, et il fallait que je gagne sa confiance si je voulais me placer sous la protection de la reine. En politique, on ne pouvait espérer d'avancement sans jouer avec la vie des autres. Mais là, je commençais tout juste à m'en rendre compte, était la véritable hérésie. La seule récompense que je voulais désormais, c'était que Sophia saisisse l'occasion que mon mensonge lui offrait et qu'elle ne voie pas dans le martyre un substitut acceptable à l'amour.

CHAPITRE 22

Le lendemain, je me réveillai en sursaut lorsque ma porte s'ouvrit en grand sans qu'on ait frappé et que Sidney entra en coup de vent, vêtu d'un pourpoint de velours prune, de braies courtes et de bas de soie blanche. Avec un grand sourire, il alla tirer les rideaux afin de laisser entrer le soleil printanier. Il avait insisté pour que je revienne directement avec lui et j'étais maintenant logé à Christ Church, dans une chambre aux murs lambrissés adjacente à la sienne, bien plus luxueuse que celle de Lincoln College à laquelle j'avais fini par m'habituer. Ici le lit était confortable, j'avais des couvertures en laine, de l'eau pour me laver et un petit pichet de bière au pied du lit. Pour autant, je n'avais guère profité de toutes ces dispositions, ayant dormi d'une traite depuis notre retour de Hazeley Court la veille.

« Alors, dans quel état es-tu cet après-midi, mon intrépide ami ? » me demanda Sidney en se versant de la bière.

Je remarquai qu'il arborait une épée à la taille, en dépit de l'interdiction absolue de porter des armes dans l'enceinte de l'université. De toute évidence, il avait décidé que les circonstances justifiaient une entorse au règlement.

Je me rassis avec effort et en grimaçant à cause de mon épaule meurtrie.

« C'est déjà l'après-midi ? À part l'épaule qui me fait mal, je me sens en forme, je crois.

— J'espère bien, tu as dormi pratiquement un jour entier. Tu as manqué la bataille.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ? demandai-je avec inquiétude.

— Gilbert et Sophia se sont fait prendre dans une maison à Abingdon peu de temps après que nous t'avons trouvé, m'apprit-il en sortant de sa poche une orange qu'il commença à peler. Jenkes a pris la fuite. Sa boutique a été inspectée hier soir, mais on n'y a rien trouvé d'incriminant, si incroyable que

ça puisse paraître. On a emmené son apprenti pour l'interroger, mais d'après lui son maître est parti en voyage pour ses affaires. Ce serpent nous a filé entre les doigts, en tout cas il ne nous posera plus de problèmes à Oxford. »

Il jeta un morceau de pelure au pied du lit. L'odeur me rappela le premier matin dans la chambre de Roger Mercer, l'écorce sous le bureau, le vague parfum qui émanait des pages de l'almanach. N'eût-il pas été préférable, tout compte fait, que je ne touche pas à ce livre, que je ne remarque rien ?

« Sophia et Jerome… Où sont-ils ?

— Le père Jerome est en route pour Londres où il risque d'être durement questionné », répondit Sidney, concentré sur un quartier d'orange qu'il sépara avant de me le tendre.

Son détachement me mettait mal à l'aise.

« Quant à Sophia, poursuivit-il en fourrant un autre quartier dans sa bouche, elle est à présent sous la surveillance de son père. Apparemment, ils l'ont libérée sous caution. »

Il me jeta un long regard complice, dans lequel je lus aussi de la désapprobation, puis il se lécha les doigts avec une lenteur délibérée.

« En tout cas, je suis venu te dire qu'un messager est arrivé pour toi. Le recteur Underhill t'invite à lui rendre visite à ses appartements avant que de quitter Oxford.

— J'y vais tout de suite », dis-je en me levant doucement du lit.

J'étais pressé de parler à Sophia, ne serait-ce que pour m'assurer qu'elle confirmerait mon histoire à propos des lettres. Le fait qu'elle avait été relâchée et placée sous la garde de son père suggérait qu'elle n'avait pas protesté avec trop de véhémence de sa loyauté envers Jerome, mais il se pouvait aussi qu'elle ait fait valoir sa grossesse. *Comme elle a dû me haïr,* me dis-je, *quand on lui a lié les mains et qu'on l'a emmenée*. Avant tout, je voulais lui demander de me pardonner, la convaincre que je n'avais agi que pour son bien. Il y avait peu de chances qu'elle me croie mais je ne voulais pas quitter Oxford sans que ces choses soient dites.

« Je vais t'accompagner, m'annonça Sidney pendant que je mettais mes braies et boutonnais ma chemise, avec une hâte

telle que je fis tout de travers et dus recommencer. Jenkes n'est peut-être pas loin et il a pu demander à ses amis de faire en sorte que tu ne retournes pas à Londres pour y raconter ce que tu sais. Jusqu'à notre départ demain, tu ne sors pas seul et sans arme. »

Je levai la tête tout en enfilant mes bottes.

« J'aimerais quand même parler seul à seul avec le recteur.

— Ne t'inquiète pas, je ne compte pas m'immiscer dans ton émouvante scène d'adieu. J'irai bavarder avec le gardien en attendant.

— Cobbett ! » m'exclamai-je en me souvenant que s'il n'avait pas eu le courage de désobéir, Sidney n'aurait jamais reçu mon message et j'aurais probablement fini mort ou en prison, selon qui m'aurait mis la main dessus en premier.

Mortifié, je me tournai vers Sidney.

« Je dois malheureusement te demander de m'avancer une partie de la récompense promise par ton beau-père. Jenkes m'a volé ma bourse et j'aimerais remercier Cobbett. C'est lui qui a dépêché le commis et qui t'a envoyé à mon secours, non sans risque pour lui.

— Eh bien, dans ce cas, nous verrons ce que la cave du collège peut offrir à un homme aussi brave et loyal ! lança Sidney en ouvrant la porte avec un sourire. Je n'aurais jamais cru dire ça, Bruno, mais je ne vais pas regretter de laisser cette université derrière moi.

— Moi non plus », répliquai-je.

Soudain frappé d'une terrible mélancolie, je me souvins qu'il n'y avait pas si longtemps je rêvais de me faire un nom à Oxford.

Lorsque nous arrivâmes devant le portail de Lincoln College avec une bouteille de vin d'Espagne que Sidney avait achetée à la cave de Christ Church, nous ne vîmes pas trace de Cobbett dans la petite loge située à l'entrée. À sa place, un homme au visage mince et aux cheveux bruns en désordre nous examina d'un œil soupçonneux avant de remarquer la qualité des habits de Sidney et de changer d'attitude.

« Où est Cobbett ? » demandai-je plus brusquement que je n'en avais eu l'intention.

L'homme ne sembla pas apprécier le ton sur lequel je m'adressais à lui.

« Tout ce que je sais, c'est qu'il est suspendu. On dit qu'il va prendre sa retraite. Qui vous venez voir ?

— Le recteur Underhill. Il m'attend. Docteur Bruno. »

Sidney me donna une bourrade dans le dos, avec moins de brutalité que d'ordinaire, toutefois.

« Je crois que je vais aller boire un verre à la taverne au coin de High Street. Retrouve-moi là-bas quand tu en auras terminé. Et ne va nulle part sans me prévenir », ajouta-t-il d'un air sévère.

Le nouveau gardien me lança un regard furieux puis me fit signe de passer.

« Vous le trouverez dans ses appartements », grogna-t-il en lorgnant sur la bouteille de vin.

Je la coinçai sous mon bras et traversai la cour, m'arrêtant à mi-parcours pour regarder derrière moi avec un frisson la fenêtre de ce qui avait été la chambre de Gabriel Norris et Thomas Allen.

En m'ouvrant la porte, le vieux domestique du recteur, Adam, faillit tomber à la renverse. Son habituelle allure compassée disparut et céda la place à une terreur totale. Il sortit aussitôt et referma derrière lui pour me parler en toute discrétion.

« Je peux vous payer, me dit-il en plongeant la main dans la poche de son pourpoint. J'ai mis de l'argent de côté pour mes vieux jours. Ce n'est pas une fortune, mais vous vous en contenterez peut-être. Si vous m'avez vu là-bas ce soir-là, c'est juste de la malchance. Je n'y vais pratiquement plus, j'accompagnais seulement un ami. Si vous avez prévu de faire une liste, je vous en supplie, mon nom n'est pas obligé d'apparaître…

— S'il vous plaît, Adam… le coupai-je, me sentant presque insulté. Je ne veux pas de votre argent, et personne ne me demande de noms. Et si vous pratiquez une religion interdite, ayez au moins le courage de lui être fidèle, sinon quel est l'intérêt ? »

Un sourire de gratitude apparut sur son visage, puis il rouvrit la porte.

« Mon maître est à l'intérieur », murmura-t-il en s'inclinant.

Dans la grande salle de réception où nous avions soupé en toute amitié le soir de mon arrivée à Oxford, le recteur se tenait face à la fenêtre donnant sur le jardin, les mains dans le dos. J'observai la table, me rappelant la place qu'occupaient Roger Mercer et James Coverdale, le rire ronflant de Mercer. Peut-être le recteur était-il lui aussi plongé dans ses souvenirs en contemplant le jardin où Mercer était mort de façon si terrible quelques heures plus tard. Adam ferma doucement la porte derrière moi et alla discrètement se poster près de la porte du cabinet d'étude du recteur. Underhill ne bougeait toujours pas de la fenêtre. Lorsqu'il prit la parole, sans se retourner, ce fut d'une voix monocorde et caverneuse.

« Ma fille désire vous parler, docteur Bruno. »

J'attendis la suite, mais il ne dit rien de plus et je suivis Adam dans le cabinet d'étude du recteur, où Sophia et moi avions discuté de magie dans un passé qui semblait d'un autre âge.

Elle m'attendait debout près de la cheminée, les mains posées sur le dossier d'une chaise. Ses longs cheveux noirs étaient modestement remontés en chignon, mais quelques mèches bouclées lui avaient échappé. Il n'y avait toujours rien dans sa silhouette mince et serrée dans une robe gris foncé qui laissât deviner sa condition, sauf peut-être sa poitrine légèrement plus rebondie. Son visage, lui, semblait aminci, ses traits tirés ; la fatigue et les larmes lui avaient bouffi les yeux.

« On nous a rattrapés dans une maison à Abingdon », m'annonça-t-elle sans préambule.

Malgré sa fragilité, sa voix n'avait rien perdu de sa force.

« Ils ont demandé à Jerome ce qu'il était. Il a déclaré qu'il était un gentilhomme et un chrétien. Alors ils ont déchiré sa chemise et découvert son cilice. »

Elle hésita un moment, déglutit et prit une profonde inspiration pour raffermir sa voix.

« Ils l'ont arrêté pour trahison, lui ont lié les mains et l'ont emmené. Je les ai suppliés de me laisser l'accompagner mais on m'a ramenée à Oxford.

— Ils vous ont enchaînée ? demandai-je, horrifié.

— Non. Contre toute attente, ils ne se sont pas montrés brutaux. Il faut dire que je ne leur ai pas résisté. On m'a emmenée au Château », dit-elle en levant enfin la tête et en croisant pour la première fois mon regard, presque défiante.

Mais sa hardiesse ne dura pas et elle s'écroula de nouveau.

« Vous ne pouvez pas vous imaginer, Bruno, si vous n'y êtes jamais allé. Ou si vous n'avez jamais senti l'odeur qui y règne. On ne garderait pas des animaux dans des conditions pareilles. Il n'y a qu'une cellule pour ces pauvres femmes, basse de plafond, avec de la paille crasseuse au sol qui pue la pisse et la merde, et les murs sont tellement humides que les champignons y poussent et que le froid vous pénètre jusqu'aux os. Je crois que je sentirai ce froid jusqu'à mes derniers jours.

— Ils vous ont mise dans un endroit pareil ? Mais vous ne leur avez pas parlé de… »

Je n'osai poursuivre et préférai pointer son ventre du doigt. Un petit rire amer mourut sur ses lèvres.

« Si, je leur ai dit, au risque d'entacher ma réputation. Jerome m'a demandé de ne pas parler si l'on m'arrêtait, sauf pour donner mon nom, mais je me suis dit qu'ils me traiteraient avec plus d'égards. En fait, ils voulaient seulement m'effrayer. Je suis restée dans ce trou pendant deux heures, parmi les folles et les indigentes qui grouillaient autour de moi, me tiraient par les cheveux, par les manches, couvertes de poux, de plaies, abandonnées dans la puanteur, la pourriture et les immondices. »

Elle avait terminé sa tirade d'une voix étranglée. Je fis un pas vers elle sans le vouloir, mais elle se reprit et me toisa et je compris que je ne pouvais lui apporter aucun réconfort : j'étais son ennemi.

« Et que s'est-il passé ensuite ? demandai-je en essayant de ne pas montrer mon trouble.

— Mon père est arrivé, répondit-elle en rejetant ses mèches en arrière. Ils étaient allés le chercher. Apparemment, on lui a

dit qu'on m'avait arrêtée en compagnie d'un jésuite notoire mais que j'avais fourni en secret aux autorités des documents qui l'inculpaient, ce qui suggérait que malgré tout j'étais restée loyale à la reine. Étant donné ma situation, railla-t-elle en posant la main sur son ventre, il a pu payer ma caution pour me faire libérer.

— Alors… vous ne les avez pas contredits ?

— J'ai supposé que c'était vous qui aviez raconté cette fable à propos des lettres, répondit-elle, sans gratitude ni colère. Vous m'avez donné l'occasion de m'en sortir, même si c'était de justesse. Et le shérif m'a fait une faveur, je pense, en insistant pour qu'on me jette d'abord en prison. Si je n'avais pas fait cette expérience, je me serais peut-être obstinée à répéter la vérité, pour Jerome. Mais deux heures dans cette fosse… »

Elle frémit, sa main caressant doucement son ventre en un geste protecteur.

« Même en aussi peu de temps, j'ai eu peur de contracter la fièvre des prisons. L'air est tellement humide, c'est un vrai poison. Et j'avais peur aussi pour l'enfant, ajouta-t-elle dans un filet de voix. Si son père doit mourir, il faut qu'il ait la chance de vivre.

— J'en suis heureux, dis-je, la gorge serrée.

— Je n'en doute pas, répliqua-t-elle. Il n'aurait pas fallu que vos maîtres découvrent que vous épargniez une putain catholique, n'est-ce pas ? Vous avez bien joué votre rôle, Bruno, je ne vous ai jamais soupçonné. Remarquez, vous non plus, vous ne m'avez jamais soupçonnée. Peut-être ne sommes-nous pas si intelligents que nous le pensons.

— Je ne m'attendais pas que vous me remerciiez, murmurai-je. Vous avez le droit de me haïr. Mais je n'ai agi que pour votre bien. Il vous aurait tuée pendant la traversée vers la France, Sophia, je le sais.

— C'est Thomas qui vous a mis cette idée en tête. Jerome ne me ferait jamais de mal. Il m'aime. »

Elle se détourna pour réprimer un sanglot, ne voulant pas que je sois témoin de sa faiblesse.

« Il aime d'abord sa mission, dis-je. En tout cas, même si nous avons des points de vue divergents, il est heureux qu'ils

n'aient pas passé l'épreuve de la réalité et que vous soyez toujours en vie.

— Heureux ? Oh oui, c'est vraiment très heureux, rétorqua-t-elle avec amertume. Ma famille va me bannir, l'homme que j'aime mourra dans d'atroces souffrances, l'enfant que je porte me sera enlevé avant même que j'aie le temps de le baptiser, et après cela les autorités m'interrogeront. S'il leur plaît de ne pas m'enfermer, on me renverra chez ma tante, peut-être à temps pour épouser un fermier ou un tavernier illettré, si du moins il s'en trouve un pour fermer les yeux sur mes péchés. Et à qui dois-je cette bonne fortune ? Oh oui, à vous, docteur Bruno. »

L'espace d'un instant, ses magnifiques yeux ambrés flambèrent de colère, mais elle était trop abattue et son air farouche la quitta bientôt.

« Quand vous tiendrez votre enfant dans vos bras, peut-être me haïrez-vous moins.

— Je ne vous hais pas, Bruno, dit-elle avec lassitude. Je hais le monde. Je hais Dieu. Je hais la religion et les hommes qui s'imaginent à cause d'elle qu'ils ont raison contre tous les autres.

— On croirait entendre Thomas Allen », dis-je en regrettant instantanément d'avoir tenté de faire de l'humour.

À ma grande surprise, un faible sourire apparut pourtant sur son visage.

« Et nous avons vu où cela mène. Pauvre Thomas ! Non, la vie est trop courte pour se laisser ronger par la haine.

— Votre foi ne survivra pas aux interrogatoires, alors ? »

Elle faillit rire et son visage s'illumina un instant.

« Ma *foi,* comme vous dites, n'était qu'un moyen de lui plaire. S'il l'avait fallu, j'aurais adoré la Lune et le Soleil et sacrifié un coq à minuit en l'honneur du Diable. J'étais prête à tout pour qu'il m'aime.

— Je me souviens, vous m'avez demandé un conseil à ce sujet. Mais je vous adjure maintenant de ne pas en dire autant le jour où l'on vous interrogera.

— Non, Bruno. Ne craignez rien. La geôle m'a fait comprendre que jamais je ne supporterais des années dans un endroit pareil par amour pour le pape. Pour Jerome, oui, mais il

ne sera plus là pour s'en apercevoir, n'est-ce pas ? Et je veux que l'enfant survive. C'est tout ce qui compte désormais. »

Elle se tut et fixa longuement ses mains. Je n'osais pas bouger. Pour finir, elle fouilla au fond d'une poche cousue dans un repli de sa robe et en tira un papier plié en quatre. Puis, traversant la pièce, elle vint déposer le bout de papier dans ma main bandée, qu'elle garda dans la sienne pendant quelques instants en me regardant dans les yeux. En dépit de tout, mon cœur bondit dans ma poitrine et j'éprouvai une nouvelle fois l'envie presque irrépressible de la serrer dans mes bras. La cruauté du destin qu'elle avait décrit me rappelait douloureusement Morgana ; je venais de condamner une jeune femme d'esprit à la beauté renversante à être écrasée par le poids des conventions. Cette injustice me fendait le cœur. Je m'accrochais toujours à la conviction que je lui avais sauvé la vie, mais je vivrais jusqu'à mon dernier jour avec un doute : et si Jerome Gilbert avait vraiment eu l'intention d'emmener Sophia en France et de la mettre à l'abri ? Je n'en serais jamais complètement sûr, et elle non plus ; cette incertitude nous liait à jamais et la culpabilité me chargeait d'une responsabilité envers elle. S'il y avait quoi que ce soit que je pusse faire pour l'aider, je décidai que je ne l'abandonnerais pas à son sort.

« Écrivez-moi, me dit-elle dans un souffle. Racontez-moi comment il est mort, ce qu'il a dit sur l'échafaud. C'est tout ce que je désire. Voici l'adresse de ma tante dans le Kent. Je pars là-bas demain et je ne crois pas que je reviendrai jamais à Oxford.

— Votre père ne vous bannira pas à vie.

— Vous ne connaissez pas mon père, répliqua-t-elle, résignée. Si vous pouvez faire cela pour moi… »

Sans terminer sa phrase, elle me pressa doucement la main. Je m'efforçai de ne pas grimacer de douleur.

« Je le ferai.

— Merci, Bruno. »

Elle me scruta avec intensité pendant un moment.

« Si seulement vous étiez venu à Oxford il y a deux ans, les choses auraient peut-être été différentes. Nous aurions sans

doute… Mais il n'est jamais bon de se lamenter sur les occasions manquées. Il est trop tard pour moi aujourd'hui. »

Elle se hissa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur ma joue, un baiser d'une telle volupté que je crus avoir imaginé ses lèvres sur ma peau. Puis elle me pressa une dernière fois la main.

Alors que je partais, le cœur lourd et la tête basse, je l'entendis murmurer : « Écrivez-moi ! » Je lui jetai un dernier regard et la vis mimer le geste d'écrire sur sa paume en esquissant à grand-peine un sourire désespéré. Je hochai la tête et sortis en fermant délicatement derrière moi.

Le recteur n'avait pas bougé depuis mon arrivée, mais il s'était retourné maintenant et sa silhouette se découpait en contre-jour sur la fenêtre.

« Docteur Bruno. Je dois vous remercier d'avoir délivré le collège d'un assassin brutal et d'un jésuite séditieux. »

Il parlait toujours d'une voix étrangement plate, vide de toute émotion. Je n'arrivais pas à savoir dans quel état il se trouvait et l'ambigüité de ses paroles demandait une explication.

« Vous savez, recteur, que ce sont deux personnes différentes ?

— Je sais que Gabriel Norris, je n'arrive pas à l'appeler autrement, est accusé des meurtres de Roger Mercer, James Coverdale, Ned Lacy et Thomas Allen, et d'avoir trahi Sa Majesté. J'ai également appris que d'autres charges pèsent sur lui, peut-être d'un intérêt moindre pour le Conseil privé mais qui portent néanmoins un préjudice considérable à sa famille. »

Il poussa un grand soupir et j'eus l'impression que son âme allait se disloquer. Son chagrin était tel qu'il pèserait sur sa conscience jusqu'à la fin de sa vie. Je réalisai à cet instant que Sophia m'avait dit la vérité : par sa froideur, il se donnait la possibilité de se séparer d'elle pour de bon s'il le jugeait nécessaire. Dans ses yeux se lisait la peine d'un homme qui avait déjà perdu ses deux enfants. J'aurais voulu dire un mot, plaider en faveur de sa fille, mais je préférai tenir ma langue. Je m'étais déjà assez mêlé des affaires de ce collège, et en particulier de cette famille.

Il me raccompagna jusqu'à l'entrée en silence, le parquet craquant sous nos pas.

« Je ne crois pas que vous reviendrez à Oxford, docteur Bruno, me dit-il avec raideur. À la lumière des récents événements, je regrette de ne pas m'être confié à vous plus tôt, mais ici à Oxford, nous ne sommes pas habitués à regarder les étrangers comme… Eh bien, je suppose que vous comprenez ma position. »

Alors que nous nous serrions la main, il me saisit le poignet avec un regard implorant. Sophia avait de la chance, me dis-je, que ses yeux ressemblent plutôt à ceux de sa mère. Ou peut-être que ce n'était pas une chance, que sa situation eût été différente si elle n'avait pas été aussi belle.

« Au chapitre de mes regrets, je ne peux que déplorer de n'avoir pas été un meilleur hôte et un ami pour vous. Si j'avais su vos liens avec certaines personnes… Je peux m'en vouloir pour beaucoup de choses, comme vous l'imaginez. Serait-ce trop vous demander, si vous en avez l'occasion, d'expliquer au comte de Leicester que je me suis toujours efforcé de le servir, ainsi que l'université, du mieux que je le pouvais ? Je m'attends à avoir de ses nouvelles, et je ne sais trop comment il accueillera toute cette affaire. »

Il s'agrippait à mon poignet, tenaillé par la peur.

« Je vous aiderai si je le peux, lui promis-je, mais je crains que vous ne vous mépreniez sur mes rapports avec le comte. Je ne l'ai jamais rencontré de ma vie. »

Sa déception était palpable et je cherchai des mots d'encouragement.

« Mais je suis certain que si j'en parle à Sir Philip Sidney, il ne pourra pas ignorer votre loyauté. »

Le recteur opina solennellement du chef et me lâcha la main.

« Merci. C'est plus que je ne mérite. Vous avez été un digne adversaire de débat, docteur Bruno. Je serai ravi d'avoir une autre fois le loisir d'échanger des arguments avec vous. »

Vous avez la mémoire courte, pensai-je en souriant poliment. *Je vous ai été supérieur en substance et en conduite, mais vous n'avez pas hésité à me ridiculiser devant toute*

l'université. Cependant, cette humiliation semblait bien triviale aujourd'hui.

« J'aimerais vous demander une faveur en retour, dis-je comme nous approchions de la porte. J'ai appris que Cobbett avait été relevé de ses fonctions.

— C'est exact, reconnut le recteur. Maître Slythurst s'est plaint vertement. Il a désobéi alors qu'il lui ordonnait de lui restituer des documents compromettants, ce qui a aussi permis à un voleur de s'évader du collège.

— Mais enfin, recteur, vous n'ignorez pas que le voleur, c'était moi ? Et si Cobbett n'avait pas désobéi et fait porter un message en urgence à Sir Philip Sidney, je serais mort à l'heure qu'il est, de même que votre fille !

— Cependant, répliqua le recteur en affectant de se soucier d'un fil qui pendait à sa robe, maître Slythurst est l'un des membres de l'administration du collège. Cobbett aurait dû obéir à ses ordres, et non à ceux d'un invité pris en train de voler des affaires dans la chambre d'un élève. Je l'ai donc sanctionné.

— Ces papiers, entre les mains de Sir Philip, ont permis de sauver votre fille ! grondai-je. Entre les mains de Slythurst, ce n'aurait sans doute pas été le cas. Cobbett a agi selon sa conscience et vous feriez mieux de le récompenser. »

Underhill cessa de s'intéresser au fil de sa robe pour me regarder droit dans les yeux.

« C'est votre opinion », me dit-il, impassible.

Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles.

« Par ses actions, il a sauvé la vie de votre fille, répétai-je lentement au cas où il n'aurait pas bien compris. Et celle de l'enfant qu'elle porte. Vous ne croyez pas que ça mérite récompense ? »

Il me dévisagea avec une sorte de pitié condescendante.

« Il ne vous est jamais venu à l'esprit que j'aurais plutôt récompensé celui qui aurait épargné cette tristesse à ma famille ? »

Il me fallut une seconde pour comprendre ce qu'il me disait.

« Vous auriez préféré que je ne fasse rien ? Vous comprenez qu'il avait prévu de la tuer ? Jerome Gilbert, ou Gabriel Norris, quel que soit le nom par lequel vous voulez l'appeler, avait

l'intention de la jeter à la mer pour s'épargner l'opprobre. Un beau jour, votre femme et vous auriez reçu une lettre vous informant qu'elle avait rejoint un ordre religieux en France et vous n'auriez pas été plus avancés.

— Et vous ne croyez pas que cela eût été plus supportable pour sa mère ? »

Il perdit toute contenance, ses mains tremblèrent violemment et il serra les poings dans un accès de rage contenue.

« Nous aurions pu aller sur nos vieux jours avec cette petite tromperie. Au lieu de cela, ma fille est arrêtée par les hommes du shérif en compagnie d'un missionnaire jésuite. Ensuite, il faut que j'aille en personne payer sa caution à la prison, où elle croupit au milieu de putains et de voleuses. Et je dois encore la ramener au collège en pleine journée, devant toute la ville, sous les huées et les messes basses, celles-là mêmes que ma femme endurera si jamais elle se risque de nouveau hors de sa chambre, ce dont je doute. Désormais, je serai connu comme le père de la putain du jésuite et le grand-père d'un bâtard papiste. Ma réputation à l'université est ruinée et j'ai peur que les nerfs de ma femme ne résistent pas à ce nouvel assaut.

— Il aurait mieux valu qu'elle meure discrètement pour que votre réputation ne soit pas ternie ? lui lançai-je avec mépris.

— Vous avez beau jeu de voir en moi un monstre, maintenant. Mais vous n'avez pas d'enfant, vous ne savez pas quelle douleur c'est de les perdre. Ma fille est morte pour moi, Bruno. Il aurait mieux valu qu'elle meure en mer et que sa mère ne souffre pas de cette infamie, je le pense. C'eût été préférable pour Sophia aussi. Quel genre de vie aura-t-elle maintenant ?

— Et vous auriez préféré continuer d'héberger un jésuite au collège et vivre de ses revenus si cela vous avait facilité la vie ? Ou alors vous saviez pour Norris depuis le début ?

— Non ! s'insurgea-t-il. C'est un mensonge. Je n'en avais pas la moindre idée. J'ai peut-être échoué à remplir mes devoirs, mais jamais je n'aurais sciemment fermé les yeux sur la présence d'un missionnaire au sein du collège, il est absurde de le suggérer. Je vous en supplie, ne glissez pas cette perfidie à

l'oreille de Sir Philip. Norris payait ses études et il n'avait ni plus ni moins de liberté que les autres fils de bonne famille.

— Norris vous a été recommandé par Edmund Allen, un papiste, comme vous le saviez. Et il ne fréquentait guère la chapelle, cela ne vous a jamais frappé ?

— Les jeunes gens aisés se lèvent rarement tôt. Cela fait partie de leurs privilèges.

— Quand on paie, on peut être dispensé de tout, ici, répliquai-je avec dédain. Ça me rappelle beaucoup Rome. Mais vous étiez aussi au courant pour les autres, n'est-ce pas ? »

Il soupira.

« Je savais pour William Bernard, comme tout le monde à Oxford. Ce n'était pas un secret qu'il n'avait pas renoncé à ses anciennes pratiques, bien qu'il eût prononcé le serment de fidélité. C'était un vieillard têtu mais inoffensif. Il a fui, d'ailleurs, et je doute qu'on le traque avec beaucoup d'opiniâtreté. Le peuple n'aime pas qu'on jette un vieillard aux cheveux blancs en prison ou qu'on le fasse monter à l'échafaud, comme le sait bien le Conseil privé. Quant aux autres… Roger Mercer, je savais, mais c'était un homme bon. Coverdale, j'ai été surpris. Il y en a d'autres. J'imagine que le jour où l'on m'interrogera pour Norris, je devrai révéler leurs noms.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire, le rassurai-je, bien que je fusse toujours sous l'effet des propos qu'il avait tenus sur Sophia. La plupart sont déjà connus. »

Il mit la main sur la poignée de la porte en me dévisageant.

« Vous avez trop de compassion pour vous mêler d'affaires de cette sorte, docteur Bruno. Je sais que vous avez menti afin d'éviter à ma fille un procès public. Quant à moi, j'aurais pu livrer les catholiques aux autorités, tous autant qu'ils étaient, depuis des années. Mais je pensais que nous pouvions vivre ensemble. Je comprends maintenant qu'il faut être sans pitié, mais ce n'est pas dans mon caractère, ni dans le vôtre. À cet égard, nous sommes semblables.

— Non, messire, le contredis-je comme il m'ouvrait la porte. Je n'ai rien à voir avec vous. Si j'avais une fille, j'espère que je préférerais être déshonoré plutôt que de la voir mourir. »

Il ouvrit la bouche pour protester, mais je l'en empêchai.

« Sophia n'est pas une putain. C'est une femme de courage, et elle mérite votre protection et votre amour, pas votre mépris. »

Je le plantai sur le seuil, bouche bée, avant de descendre l'escalier quatre à quatre et de traverser la cour à grands pas. Arrivé à l'entrée, je me tournai pour regarder une dernière fois Lincoln College et aperçus Sophia à la fenêtre du premier étage des appartements du recteur, sa silhouette déformée par les vitres, la main levée en signe d'adieu.

ÉPILOGUE

Londres, juillet 1583

Les premières lueurs de l'aube commençaient à éclairer le ciel. Les cheveux humides à cause du léger crachin, je dirigeai mon cheval vers l'ouest le long de Fleet Street en sortant de la résidence de l'ambassadeur à Salisbury Court. Je serrais ma cape pour me protéger de la bruine et me tenais aussi droit que si mon torse avait été maintenu par des arceaux. J'aurais préféré ne pas avoir à effectuer ce trajet mais Walsingham m'avait envoyé un message pour me faire savoir qu'il comptait sur ma présence. Mieux valait ne pas discuter. Dans l'air matinal, ma monture soufflait des nuages de buée par les naseaux tandis que je bifurquais à hauteur du grand monument de Charing Cross sur la route qui sortait de Londres et menait au nord, dans la campagne. La route était plus fréquentée par ici. De petits groupes de gens à pied allaient dans la même direction en discutant avec animation et en se passant des flasques en cuir. Des vendeurs de tourtes passaient parmi eux en vantant leur marchandise. Tous se rendaient au spectacle. À proximité de notre destination, une foule de plus en plus dense bordait les rues. Les enfants étaient grimpés sur les épaules de leurs parents pour assister au passage du cortège.

À Tyburn, comme on appelle cet endroit, une plate-forme en bois avait été dressée à hauteur d'homme pour permettre à la populace de bien voir l'événement. Sur cet échafaud était installée la table du bourreau : un immense bloc de boucher couvert de couteaux et d'instruments divers. À côté, on avait allumé un feu sous un chaudron rempli d'eau. Les premiers rangs se pressaient pour tendre leurs mains vers les flammes ; on avait beau être en juillet, l'air était humide et frais au point du jour et l'assistance piétinait sur place en se frottant les mains avec impatience. Auprès de l'échafaud, un gibet s'élevait au-dessus d'un chariot vide. Je tirai sur les rênes pour me frayer un chemin au milieu de la foule. De l'autre côté, au plus près de la potence, j'avisai des hommes à cheval qui se tenaient à distance

de la meute remuante et devinai que je trouverais Sidney parmi eux. Pendant que je guidais ma monture, des gardes munis de lances traversèrent la cohue pour ouvrir un chemin au cortège.

Je découvris Sidney près du gibet, au milieu d'un groupe de jeunes courtisans. Alors que ses compagnons semblaient de belle humeur et parlaient fort, il tenait fermement les rênes de son cheval en observant la scène alentour, l'air austère. En m'apercevant, il me salua d'un signe de tête, sans sourire.

« Mettons-nous sur le côté, Bruno, me dit-il en aparté. Je ne fais pas partie de ceux qui se comportent comme à une foire.

— J'aurais préféré ne pas venir du tout, avouai-je pendant que nous nous éloignions du groupe de jeunes gens.

— Walsingham s'est montré inflexible. Il tenait à ce que tu viennes. Pour lui, il est important que ses hommes comprennent toutes les implications de leur activité. On n'épargne pas la vue du sang à quelqu'un qui part au combat, et nous ne sommes pas des enfants qui jouent à la guerre. Notre bataille est réelle, et elle a des conséquences sanglantes. »

Il se tourna vers moi.

« Cette exécution est ton triomphe, Bruno. Walsingham est très content de toi.

— Mon triomphe… » murmurai-je.

Une grande clameur s'éleva soudain de la foule et tout le monde se hissa sur la pointe des pieds pour mieux voir. Il faisait presque jour lorsque deux chevaux noirs apparurent entre l'échafaud et les premiers rangs. Des femmes se précipitèrent pour lancer devant les chevaux des roses et des lys, les fleurs du martyre, pendant que les gardes repoussaient de leurs armes ceux qui s'approchaient trop et gênaient la progression. La foule recula solennellement, d'un commun accord eût-on dit, et le murmure des conversations prit fin. J'entendais même le choc sourd des sabots sur la terre et le raclement de la claie qui creusait des ornières dans le sol détrempé. Je me levai sur mes étriers et me penchai en avant, l'estomac noué.

À la claie était attaché Jerome Gilbert, les pieds en l'air, les bras croisés sur la poitrine et la tête pratiquement au niveau du sol, maculée de boue. Lorsque la claie arriva à hauteur de l'échafaud, deux hommes s'avancèrent pour le détacher et il

glissa par terre comme une poupée de chiffon. Les hommes l'attrapèrent sous les bras et le hissèrent sur le chariot. On le déshabilla alors pour ne lui laisser que ses braies, mais auparavant il prit un mouchoir et essuya son visage. En l'examinant plus attentivement, je m'aperçus que son œil gauche était si enflé qu'il ne pouvait plus l'ouvrir. De son œil valide, il scruta la foule alentour avant de jeter son mouchoir en direction d'un homme aux cheveux grisonnants et au visage lugubre placé tout près.

« Regarde celui-là, me murmura Sidney. Probablement encore un jésuite venu le soutenir dans ses derniers instants. Gilbert n'a pas fait cela au hasard.

— Devons-nous le suivre ? » demandai-je avec inquiétude.

Sidney me fit signe que non.

« Walsingham a des hommes dans la foule pour suivre tous ceux qui se montreront un peu trop empressés de ramasser ces reliques. »

Il se tut brusquement. Jerome était maintenu pendant que le bourreau montait dans le chariot, lui passait la corde au cou et la fixait à la potence. Tout à coup, je me rendis compte que si les deux hommes soutenaient toujours le prêtre, c'était parce que ses jambes ne le portaient plus. Il avait été si sévèrement torturé qu'il n'était plus qu'une loque.

« Que lui ont-ils fait aux mains ? demandai-je à Sidney en voyant les doigts enflés et pleins de sang séché avec lesquels il essayait péniblement de ramener ses cheveux en arrière.

— Ils lui ont arraché les ongles. »

Mon ami n'en semblait pas affecté outre mesure.

Un homme corpulent arborant les couleurs royales monta sur l'échafaud et déroula un parchemin.

« Jerome Gilbert, jésuite, déclama-t-il d'une voix puissante face à la foule silencieuse. Vous avez été jugé coupable de quatre meurtres, ainsi que d'avoir détourné des sujets de Sa Majesté de leur allégeance, comploté l'assassinat de la reine à Reims et à Rome et dissimulé des projets d'invasion étrangère. Qu'avez-vous à répondre ? »

Avec une volonté surhumaine, Jerome rassembla les dernières forces de son corps dévasté et, levant la tête, répliqua

d'une voix étonnamment claire : « Je ne suis coupable que d'avoir voulu ramener des âmes égarées vers leur Créateur. Je prie Dieu pour qu'il pardonne à tous ceux qui sont complices de ma mort. Vive la reine. »

Soudain, en balayant des yeux l'assistance, il m'aperçut. Nous échangeâmes un long regard, puis il ajouta par-dessus le tumulte : « Un jour, vous serez à ma place. »

Pensant qu'il menaçait ouvertement l'Église anglicane, l'homme chargé de lire la sentence lui ordonna de se taire. Quant à moi, je fus traversé d'un frisson de terreur : je me persuadai qu'il s'adressait directement à moi. Je me rappelai ce qu'il m'avait dit à Hazeley Court : « Vous et moi, nous sommes semblables… Vous allez à la mort sans courber l'échine, un exemple que je suivrai l'heure venue. » Il avait au moins eu raison pour lui-même, me dis-je : bien que sa beauté eût été ravagée par les bourreaux et qu'il fût incapable de se tenir debout sans aide, il restait magnifique jusqu'au bout.

L'homme le regardait avec dégoût tandis que la foule assemblée retenait son souffle.

« Pour un homme convaincu de trahison, la sentence est claire. Vous serez pendu sans que mort s'ensuive ; puis émasculé, car vous ne méritez pas de laisser des enfants derrière vous ; ensuite, éventré et éviscéré, et vos entrailles brûlées devant vous ; après quoi votre tête, qui a imaginé ces diableries, sera tranchée ; et votre corps découpé en quatre parties, dont Sa Majesté disposera selon son bon plaisir. Que Dieu ait pitié de votre âme. »

Jerome rejeta sa tête en arrière pour que la pluie estivale, qui se faisait plus drue maintenant, lui tombe dans les yeux et la bouche, et il cria au ciel : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !* »

Après quoi l'on fouetta les chevaux, le chariot s'écarta et Jerome gesticula au bout de sa corde.

Lorsqu'ils le descendirent et que les deux hommes lui firent monter les marches de l'échafaud, il était à peine conscient. Je pris cela comme une grâce qui lui était faite, mais le bourreau lui jeta un baquet d'eau froide au visage et il revint à lui. Étouffant à moitié, il cracha et se débattit pendant qu'on

l'allongeait sur la table en achevant de le déshabiller. Comme l'avait prédit Sidney, nombre de gens dans la foule se précipitèrent pour récupérer les affaires du martyr, obligeant les gardes à manier vigoureusement leurs piques afin de les tenir éloignés de l'échafaud.

Comme beaucoup d'autres hommes présents, je dus détourner les yeux quand le bourreau trancha les parties génitales de Jerome. Cependant, le hurlement qui déchira le ciel me mit les larmes aux yeux, de même que le bruit de sa chair amputée qu'on jetait dans le chaudron. En cet instant, alors que j'assistais au spectacle le plus horrible de toute mon existence, je pensai à Sophia. « Car vous ne méritez pas de laisser des enfants derrière vous. » Et pourtant, quelque part dans le Kent, il avait un enfant qui grandissait vers la lumière, un enfant qui ne connaîtrait jamais la vérité sur son père mais qui hériterait de sa beauté. Pour la millième fois depuis mon retour d'Oxford, je me demandai si j'avais eu raison d'écouter les accusations acharnées de Thomas Allen. Jerome aurait-il vraiment tué Sophia, ou seraient-ils tous deux parvenus sains et saufs en France si je n'étais pas intervenu ?

« Il a voulu te faire tuer, Bruno, souviens-t'en, me souffla Sidney à l'oreille en lisant dans mes pensées. Même si c'était un sacré joueur de cartes. »

Je compris à cette remarque qu'en dépit de son comportement d'homme de guerre lui aussi était affecté par cette mort. J'acquiesçai sombrement et au même moment j'aperçus Walsingham, monté sur un cheval noir de l'autre côté de la place, le visage fermé, qui regardait la boucherie se poursuivre. Quand le bourreau plongea son couteau dans l'abdomen de Jerome, dont les cris d'agonie se perdirent dans le ciel indifférent, Walsingham tourna la tête et croisa mon regard par-dessus la foule muette. Il hocha la tête une fois, en signe d'approbation eût-on dit, puis il reporta son attention sur l'échafaud où le bourreau brandissait la tête de Jerome en l'air dans un silence recueilli, perturbé seulement par le chant du vent dans les feuilles et le crépitement de la pluie.

« Prenez un autre verre, Bruno. On dirait que vous en avez besoin. »

Walsingham se pencha en avant pour me resservir du vin. Je soulevai ma coupe et la portai à mes lèvres, mais ma gorge se serra et je dus renoncer. Je n'arrivais pas à me débarrasser de l'odeur du sang et de la chair brûlée. La femme de Walsingham nous avait proposé à manger. Incapable d'avaler quoi que ce soit, j'avais décliné.

Nous étions installés dans le cabinet d'étude de sa demeure de Barn Elms, à quelques kilomètres à l'ouest de Londres. Une chape nuageuse couvrait le ciel et la pièce, avec ses lambris et ses fenêtres étroites, était plongée dans une pénombre lugubre. Debout, les mains croisées dans le dos, Sidney contemplait le jardin. Il était morose comme rarement depuis l'exécution et nous avions cheminé jusqu'à Mortlake dans un mutisme presque complet, chacun ruminant ses propres pensées. Assis face à moi, le menton posé sur le poing, Walsingham m'étudiait avec attention.

« Vous vous êtes bien débrouillé, Bruno, finit-il par dire en étirant les jambes devant lui. La reine est au courant du rôle que vous avez joué dans l'arrestation de cet assassin. Il se peut qu'à l'avenir elle juge approprié de vous exprimer sa gratitude en personne.

— J'en serais honoré, dis-je, la bouche sèche.

— Quelque chose vous dérange, je le sens. »

Je jetai un coup d'œil à Sidney, qui continuait à nous tourner le dos.

« Vous pouvez parler librement, Bruno, m'encouragea Walsingham en voyant que je tardais à répondre.

— Croyez-vous réellement qu'il a participé à un complot visant à assassiner Sa Majesté ? »

Il me regarda avec gravité, et je me souvins de ce qu'il m'avait dit lors de notre première rencontre à propos de la responsabilité qui lui incombait.

« Non, je ne le crois pas », admit-il finalement.

Je vis Sidney tourner vivement la tête et s'adosser au rebord de la fenêtre, soudain intéressé.

« La copie de la bulle pontificale *Regnans in Excelsis* était ancienne. Je ne pense pas que ce soit Jerome Gilbert qui l'ait apportée en Angleterre. D'ailleurs, les missionnaires n'emportent jamais rien qui puisse les compromettre, sur ordre du supérieur général des jésuites. Gilbert n'aurait pas commis cette erreur. Elle devait appartenir à Edmund Allen ou à un autre professeur du collège. Ça n'a plus d'importance maintenant.

— Et vous savez aussi que ce n'est pas lui qui a tué les deux professeurs et le garçon de Lincoln College ?

— Je le sais, oui.

— Donc il a été exécuté pour des crimes qu'il n'a pas commis, dis-je d'une voix mal assurée.

— Le gouvernement de Sa Majesté ne persécute personne seulement pour sa foi, affirma Walsingham avec une pointe d'agacement dans la voix. C'est ce qui est officiellement mis en avant, et il est important de le rappeler souvent, sinon nous ne ferons que fabriquer de nouveaux martyrs. Mais si le peuple pense que les jésuites sont prêts à assassiner en faveur de leur religion, c'est une aide inestimable pour notre cause.

— Même si tout cela est controuvé, conclus-je avec lassitude.

— Cette guerre repose avant tout sur la loyauté. Nous devons persuader le peuple qu'il a raison de nous faire allégeance, et tous les moyens sont bons. Vous avez vu sa réponse aujourd'hui, n'est-ce pas ? D'ordinaire, quand on décapite le condamné, toute la foule hurle au traître parce qu'elle aime ce genre de spectacle. Mais avec ce Gilbert, le silence régnait, et c'est un sérieux motif d'inquiétude pour le Conseil privé. Cela signifie que la foule n'approuvait pas ce qui a eu lieu aujourd'hui, elle a trouvé cela barbare. Un autre comme celui-là, et elle se retournera contre nous. »

Il secoua la tête d'un air blasé.

« J'ai suggéré à plusieurs reprises qu'on les pende jusqu'à la mort, mais on ne veut pas m'écouter. Peut-être le Conseil va-t-il finir par prendre conscience que j'ai raison.

— C'est une façon atroce de mourir », concédai-je.

Walsingham s'emporta soudain.

« Pire que les bûchers et les massacres qu'ils infligent aux protestants ? D'ailleurs, vous m'avez dit vous-même que vous l'aviez vu tuer le garçon, Thomas Allen, et qu'il avait l'intention de tuer la fille aussi, alors qu'elle était enceinte. De son côté, Philip m'a expliqué qu'il voulait vous faire tuer. Cet homme n'était pas un innocent, Bruno. Ne vous apitoyez pas sur son sort.

— Non, fis-je en baissant la tête.

— Ce n'est pas une scène facile à regarder, reprit Walsingham plus doucement, en posant la main sur mon bras. Vous me trouvez sans doute barbare d'avoir insisté pour que vous veniez. Mais je vous avais prévenu que le service de Sa Majesté ne serait pas de tout repos. J'avais besoin que vous vous en rendiez compte par vous-même.

— Il est mort avec dignité, dit abruptement Sidney, comme s'il réfléchissait à cela depuis le début.

— Et il s'est comporté avec courage face aux bourreaux, ajouta Walsingham avec un certain respect. Ils l'ont bien entraîné à supporter les souffrances, à Reims. Malgré nos longues séances de travail, il ne nous a fourni aucun nom. »

Je grimaçai en me souvenant des doigts mutilés de Jerome et essayai de ne pas me représenter le reste du « travail » auquel on l'avait soumis.

« Que va devenir Sophia ? demandai-je en portant la coupe à mes lèvres.

— La fille du recteur ? Quand elle aura accouché et qu'elle aura repris des forces, on l'interrogera. Je pense qu'elle parlera de son plein gré, ajouta-t-il en voyant mon expression. De la même façon qu'elle nous a remis la correspondance de Gilbert… Mais elle pourrait peut-être ajouter des noms à la liste que Walter Slythurst et vous-même nous avez donnée. »

Je détournai le regard en me demandant si Sidney l'avait mis au courant de mon stratagème pour couvrir Sophia, ou s'il savait que je n'avais pas divulgué tous les noms lors de mon interrogatoire en revenant d'Oxford, ceux de Richard Godwyn, Humphrey Pritchard, la veuve Kenney : peut-être les avait-il obtenus par Slythurst ou Underhill, mais j'en doutais.

« Je vous en prie… intervint Sidney d'une voix cassante. Ce Slythurst ne sert à rien. » Il traversa la pièce pour se servir un verre de vin. « Il n'a pas vu le prêtre qui se trouvait juste sous son nez et il a essayé d'empêcher Bruno de partir à la poursuite de Gilbert. Ce n'est plus la peine de lui donner un penny, à mon avis. »

Walsingham soupira.

« Ce n'est pas le plus efficace de mes informateurs à Oxford, reconnut-il. Il m'a offert ses services il y a deux ans. Il avait des dettes à régler. C'est lui qui a démasqué Edmund Allen, par des moyens très grossiers je dois dire, et qui n'ont servi qu'à exciter davantage les autres papistes. Ses collègues le détestent beaucoup trop pour qu'il gagne leur confiance, ses informations se fondent surtout sur les déductions qu'il fait à partir des ragots colportés dans les tavernes. À vrai dire, je l'avais prévenu juste avant votre arrivée que je devrais me passer de ses services s'il ne me fournissait pas des éléments plus dignes d'intérêt. C'est peut-être ce qui l'a poussé à pointer du doigt tout le monde et n'importe qui.

— Il aurait sans doute été utile que je sache qu'il travaillait pour vous, dis-je en m'efforçant de ne pas avoir l'air de lui faire un reproche. Au départ, je pensais qu'il était l'assassin.

— Il vaut mieux que chacun garde ses secrets, Bruno. Ç'aurait pu être lui, après tout. Je ne voudrais pas que vos sentiments faussent vos jugements. »

Malgré son sourire, je perçus dans sa voix une note sarcastique.

« Ça n'arrivera pas, Votre Honneur, murmurai-je.

— J'y compte bien, répondit-il avec légèreté. Pour l'heure, Bruno, j'ai besoin de vous à l'ambassade de France. J'ai eu vent d'informations inquiétantes en provenance de Paris. La maison de Guise se renforce et intrigue contre notre royaume. Rapprochez-vous de l'ambassadeur et voyez ce que vous pouvez découvrir.

— Volontiers, Votre Honneur. Je ferai de mon mieux.

— Et maintenant, dit-il en se mettant lentement debout, Philip a une nouvelle à vous annoncer, une nouvelle qui vous réjouira, je l'espère. »

Il se tourna vers Sidney, qui me passa le bras sur les épaules.

« Mon ancien tuteur, John Dee, s'est déclaré très intéressé à l'idée de faire ta connaissance, Bruno. Il est disposé à te montrer les trésors de sa bibliothèque. Sa maison de Mortlake est à moins d'un mile d'ici et je peux t'y emmener cet après-midi si tu le souhaites.

— Si je le souhaite ? »

Pour la première fois depuis des semaines, je sentis la vie renaître en moi. Même si Sidney avait parlé de l'exécution de Jerome Gilbert comme d'un triomphe personnel, depuis mon retour d'Oxford j'avais le sentiment de n'avoir rien accompli. En fait, je n'éprouvais qu'une intense mélancolie en pensant à toutes ces vies gâchées pour si peu, et même les livres me laissaient indifférent. Je pensais souvent à Sophia et à l'existence qui l'attendait, et je commençais à craindre de ne plus jamais prendre plaisir à rien. Mais la perspective d'avoir accès à la bibliothèque de John Dee, et l'espoir même mince qu'il aurait un indice pouvant mener au voleur qui s'était emparé du livre perdu d'Hermès Trismégiste il y avait tant d'années, voilà qui éveillait ma curiosité.

Sidney prit sa cape tandis que Walsingham s'avançait vers moi pour me serrer la main de son air impénétrable.

« Vous avez fait preuve de courage, Bruno, me dit-il avec une pointe de fierté paternelle dans la voix. Philip m'a dit que vous aviez risqué votre vie pour amener ce prêtre devant la justice, le Conseil privé vous en est reconnaissant. J'espère que notre collaboration sera longue et fructueuse. »

Je jugeai plus avisé de ne pas lui répondre que j'avais risqué ma vie pour un livre et une femme. Puisque je n'avais obtenu ni l'un ni l'autre, me dis-je, autant faire comme si j'avais agi pour défendre le royaume d'Angleterre. J'accueillis donc sa louange d'un simple hochement de tête tandis que Sidney me tenait la porte.

La seule bonne chose que je retirai des événements auxquels j'avais été mêlé à Oxford, c'était la conviction encore plus profonde que la chrétienté avait avant tout besoin d'une nouvelle philosophie, une philosophie qui nous permît de sortir des ténèbres des guerres de religion pour entrer dans les

lumières d'une humanité et d'une divinité partagées. Et c'est à moi, Giordano Bruno de Nola, qu'il incombait d'écrire les livres qui allumeraient ce feu en Occident. Tablant sur l'aide de Walsingham, je nourrissais le projet de les mettre entre les mains d'un monarque qui ait assez de hauteur d'esprit pour les comprendre. Quand j'écrirais à Sophia afin de lui faire part du courage de Jerome, je lui expliquerais qu'il n'était pas trop tard pour avoir foi en un monde meilleur.

FIN

REMERCIEMENTS

Je suis profondément redevable au professeur Paul Langford, le recteur actuel de Lincoln College, à Oxford, pour son hospitalité, de même qu'à tout le personnel qui m'a généreusement permis de me promener à ma guise dans ses magnifiques bâtiments et a pris le temps de répondre à mes questions.

Merci également à Gemma Tuxford et Giovanni Tepedino pour m'avoir aidé en ce qui concerne les traductions de l'italien. Les erreurs éventuelles relèvent de ma seule responsabilité.